ANGELA BEHELLE

LA SOCIÉTÉ

Paris-New York



ANGELA

BEHELLE

LA SOCIÉTÉ - TOME 10

Paris-New York



Angela Behelle

Paris-New York

LA SOCIÉTÉ - TOME 10

Dépôt légal : Dépôt légal : février 2017

ISBN numérique : 9782290144060
ISBN du pdf web : 9782290144077

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290119570

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Présentation de l’éditeur :

Après avoir clos pour de bon le dernier dossier ayant fait trembler la Société, Alexis Duivel pensait bénéficier d’un moment de répit. Or, c’était compter sans un nouvel élément de taille, qui échappe même au contrôle de notre chef d’orchestre préféré.
David Hertman, le fils du célèbre magnat de la presse, mène une enquête minutieuse qui pourrait placer la Société sous le feu des projecteurs, éclaboussant au passage ses membres, mais aussi ses dirigeants.
Afin que l’organisation reste dans l’ombre dont elle s’est tou¬jours drapée, Alexis devra se montrer fin stratège, en public comme en privé…

Biographie de l’auteur :
Révélée par La Société, Angela Behelle est devenue la figure incontournable de la sensualité française. Elle est aussi l’auteur de Voisin, voisine, disponible aux Éditions J’ai lu. Laissez-vous porter par sa plume épicée !

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

LA SOCIÉTÉ

Qui de nous deux ?
N° 10463

Mission Azerty
N° 10578

À votre service !
N° 10732

La gardienne de l'oméga
N° 10940

L'inspiration d'Émeraude
N° 11246

La fille du Boudoir
N° 11248

Sur la gamme
N° 11430

Le premier pas

N° 11756

Secrets diplomatiques
N° 1175

Voisin, voisine

Demandez-moi la lune !

Les terres du Dalahar
N° 11313
Aux Éditions Pygmalion

Le caméléon

Sommaire

David

— Désirez-vous un autre café ?

Je lève la tête vers l'hôtesse de l'air. En temps ordinaire, le sourire qu'elle m'adresse aurait constitué l'occasion parfaite pour entamer une discussion, voire plus si affinités. Mais pas aujourd'hui. Son sourire m'indiffère, comme tout le reste. Et du café, j'en ai déjà trop bu. Je décline poliment son offre et la regarde s'éloigner en direction de la cabine. Je me sens vide. Je n'ai pas dormi plus de six heures en trois jours. Je devrais profiter d'être à bord de cet avion qui me ramène à Paris pour fermer l'œil.

Hélas, le sommeil me fuit ! Je ressasse ce coup de fil de Mireille qui vient de mettre un terme prématuré à mon séjour au Mali.

« C'est le cœur », m'a-t-elle expliqué d'une voix chevrotante d'émotion.

Une bien jolie tournure pour annoncer un nouveau drame. Je revois mon père, cinq mois plus tôt, debout, immobile devant ce trou béant dans lequel on descendait le cercueil de bois blanc… la dernière demeure de Victoire, ma petite sœur, sa fille adorée, sa « raison de vivre ». Ce jour-là, il a pudiquement retenu ses larmes mais, à l'intérieur, il était brisé. Je n'ai compris la gravité de son état qu'hier soir, en écoutant sa secrétaire me faire le récit de son malaise au bureau, de l'intervention du médecin, et de son transfert dans le service de réanimation de l'Hôpital américain de Neuilly.

Victoire était tout pour lui. Elle le savait. J’ai beau y réfléchir, je ne comprends toujours pas son geste. Je croyais, en toute bonne conscience, qu’elle était heureuse. Je remonte le temps en pensées, jusqu’à son arrivée à la maison. Un joli bébé tout blond emmitouflé dans une couverture blanche. Mes souvenirs sont précis, j’avais douze ans à l’époque. Je ne m’en suis pas vraiment réjoui. Victoire portait bien mal son prénom, car sa naissance a été le dernier acte de l’union vacillante de nos parents.

Ce n’était pas une victoire, mais un échec.

Ma mère pensait colmater les brèches en concevant un enfant au plus fort de la crise. Elle n’a fait qu’en précipiter l’issue, mais pas dans le sens espéré. À quarante-trois ans, mon père était complètement investi dans le développement du groupe Hertman Médias auquel il se consacrait passionnément. La naissance de Victoire n’y a absolument rien changé. Il continuait de s’éterniser dans son bureau, rue de Washington.

J’ai donc assisté au spectacle désolant d’un divorce annoncé depuis longtemps, et au départ résigné de ma mère. « Résigné » est le terme le plus juste. Il n’y a pas eu de dispute ni de grands éclats, chacun d’eux s’étant préparé à l’inévitable. La seule vraie surprise a été d’apprendre que la garde de Victoire tout comme la mienne revenaient à mon père. Je m’étais mis dans l’idée que le partage des enfants se ferait comme celui des biens, à cinquante-cinquante, et je n’imaginais pas que notre mère accepterait de se séparer durablement de son bébé. C’est pourtant ce qu’elle a fait. Quand j’ai été en âge de comprendre, je lui ai demandé comment elle avait pu se résoudre à un choix si terrible. Elle m’a répondu très sobrement que c’était, sans conteste, le plus beau cadeau d’adieu qu’elle avait pu faire à son ex-mari.

C’était vrai.

Bernard Hertman a radicalement changé. Il s’est organisé pour passer un maximum de temps avec nous, s’improvisant papa avec autant de réussite que dans son métier où il a tout appris sur le tas. Il arrivait

fréquemment que nous nous retrouvions, Victoire et moi, dans les locaux du journal quand il ne pouvait faire autrement. J'adorais ces moments où je le voyais au travail. Je l'admirais. C'est de là que m'est venue la vocation de reporter. C'est aussi de cette manière que Mireille, sa fidèle et dévouée secrétaire, est devenue une confidente privilégiée. Elle veillait sur nous pendant qu'il expédiait les affaires les plus urgentes.

J'avais quinze ans quand Maman a élu domicile en Italie, auprès de son nouveau compagnon, un fabricant de lunettes. Victoire et moi passions régulièrement chez elle des vacances au soleil, au bord de la piscine. Après quelques années difficiles, nos parents se sont réconciliés et ont noué des liens d'amitié assez inattendus. Je crois que notre père était reconnaissant de la façon dont leur séparation s'était déroulée et du bonheur que notre mère savait nous apporter à sa manière. Certes, ce n'était pas très conventionnel, mais nous y trouvions tous notre compte.

Pendant nos absences, Papa se remettait ardemment au travail. Il a fini par obtenir ce qu'il souhaitait : un groupe de presse à la réputation solide et une famille unie. Il ne me serait jamais venu à l'esprit de me plaindre de cette situation avantageuse à plus d'un titre. À Victoire non plus. Elle a grandi dans une insouciance confortable. Le fameux Bernard Hertman que tant de gens redoutaient fondait littéralement devant sa fille. Il lui aurait donné n'importe quoi pour un seul de ses sourires. Je n'étais absolument pas jaloux de ma sœur ; trop d'années me séparaient d'elle. Moi, j'aspirais déjà à autre chose. Je rêvais d'ailleurs, d'espaces immenses et d'aventures périlleuses.

À vingt-trois ans, après de brillantes études de journalisme, j'ai quitté la maison avec l'assurance que tout allait pour le mieux. L'esprit libre, j'ai parcouru la planète. J'ai fait mes armes de reporter sur le terrain. Bien sûr, mes nombreux et longs séjours à l'étranger ont un peu distendu les liens entre Victoire et moi durant ces dix dernières années. Mais elle était si gaie quand je revenais en visite, et j'avais une telle confiance dans la relation

qu'elle entretenait avec notre père. Je n'ai rien vu venir, rien compris, et de toute évidence, Papa non plus.

J'entends encore ses accents douloureux quand il a appelé, il y a cinq mois. C'était en janvier dernier, peu de temps après la nouvelle année. Quelques jours plus tôt, nous nous étions tous les trois souhaité le meilleur par téléphone. Victoire nous préparait le pire, sans rien montrer, sans rien dire. Elle a accueilli mes vœux de réussite à ses examens avec le même petit rire moqueur que d'habitude. Je ne parviens toujours pas à imaginer qu'elle ait pu souffrir de quelque chose au point de vouloir mourir. Et pourtant…

Mon père a réussi à articuler trois paroles :

« Victoire est morte. »

Lui, le roc, le géant que rien ne pouvait atteindre. Il avait perdu « sa raison de vivre », il pleurait. Il a fallu que je demande quelles étaient les circonstances de ce décès tragique. Alors, il a lâché ce mot terrible qui me donne encore maintenant la chair de poule.

« Suicide. »

C'est un mot qui fait l'effet d'une bombe. On perçoit d'abord les atroces sifflements de ses sonorités, puis il atteint le cerveau où il éclate, assourdissant, et cause des séquelles irréversibles. Sur le moment, je n'ai rien su dire pour le consoler. J'étais sous le choc. C'était inconcevable… insupportable. En y songeant, aucun discours n'aurait pu atténuer un tel chagrin.

J'ai aussitôt quitté l'Ukraine, comme je viens de quitter l'Afrique. J'ai sauté dans le premier avion, et je me suis précipité à la maison. Cet endroit autrefois si accueillant était devenu horriblement sinistre.

Quant à mon père…

Il avait mis à profit les heures qui s'étaient écoulées pour se forger une nouvelle carapace. Il ne pleurait plus. Il avait prévenu notre mère et commencé à préparer les obsèques. Il n'a laissé à personne d'autre le soin de pourvoir à ces douloureuses formalités.

Rien ne pouvait abattre Bernard Hertman.

Quelle connerie !

Malgré ses rides plus marquées, ses traits tirés, malgré sa silhouette un peu tassée, sa voix éteinte, je pensais très naïvement qu'il allait se redresser, comme toujours, et se lancer à corps perdu dans ce qui constituait sa grande passion : son travail. Je me cachais la vérité. À l'intérieur, la bombe avait tout ravagé.

« C'est le cœur. »

Bien sûr !

Le cœur brisé d'un père qui se sent fautif de ne pas avoir su prévenir le geste de sa fille. Il a endossé seul la responsabilité de ce qui s'était passé, sans savoir ce qui avait poussé Victoire à cette extrémité. En face du cercueil blanc, il n'a pas flanché, il a encaissé le regard noyé de ma mère qui semblait lui réclamer des explications qu'il ne pouvait fournir. Il a encaissé le mien. Après le choc, je subissais les assauts de la colère. Une colère sourde que je dirigeais contre lui, sans m'en rendre vraiment compte sur le moment. Pour me libérer de ce sentiment atroce, il a fallu que je le voie, statufié devant cette tombe fleurie, les épaules voûtées, les yeux rivés sur les lettres dorées qui venaient d'être gravées dans le marbre. De nous tous, lui souffrait le plus. Alors, le cœur… ça n'est pas étonnant.

Je m'en veux de ne pas être resté plus longtemps avec lui après l'enterrement, même si je ne suis pas convaincu que ma présence aurait changé quelque chose. J'ai préféré fuir, à ma façon, en invoquant le seul motif valable : le boulot, l'actualité brûlante, celle qui n'attend pas, qui se moque des circonstances. Il a acquiescé, m'a souhaité bon voyage en me recommandant la plus grande prudence. J'ai promis, et je suis parti sans me retourner.

Égoïstement.

L'appel de Mireille, je l'ai reçu tel un coup de poing dans la gueule.

Quel imbécile j'ai été !

J’espère de toutes mes forces pouvoir réparer cette erreur et lui montrer que je suis là, à ses côtés, en priant pour qu’il subsiste en lui une petite raison de vivre.

Je consulte ma montre. Il reste encore une bonne heure de vol. Je pousse un soupir et bâille. L’hôtesse qui passe de nouveau dans la travée s’arrête à ma hauteur.

— Est-ce que vous allez bien ?

Si l’on s’en tient à un bilan purement médical, je vais bien. Pour le reste, j’ai les yeux qui picotent salement, je ne me suis pas rasé depuis près d’une semaine, je dois avoir une mine affreuse. Je suppose donc que cette sollicitude est strictement professionnelle.

— Finalement, j’accepterais volontiers un café.

— Je vous apporte ça tout de suite, me déclare-t-elle en souriant.

Décidément, les hôtesses de l’air sont charmantes. Et si celle-là ne correspond pas précisément à mon idéal féminin, sa prévenance me procure un petit réconfort dont je lui sais gré. En sirotant ma tasse, je prends la résolution de me raser avant d’aller rendre visite à mon père à l’hôpital. Lui qui a toujours pris grand soin de son apparence, il serait fichu de m’engueuler en me voyant revenu à l’état d’homme des cavernes.

*

Dans le combiné, la voix de Mireille trahit sa joie de m’entendre. Depuis le temps, je sais qu’elle nous considérait, Victoire et moi, comme les enfants qu’elle n’a jamais eus. Il n’y a rien d’étonnant à ce que ce soit elle qui m’ait appelé pour m’informer du nouvel accident familial. Mon père a toujours été un homme séduisant et charismatique. Après son divorce, il a connu quelques aventures, mais aucune n’a, selon lui, valu la peine d’être officialisée par un second mariage.

« La compagnie d’une excellente et dévouée secrétaire est plus utile que celle d’une mauvaise et volage épouse », a-t-il souvent affirmé sur le ton de

la plaisanterie.

Je me demande aujourd'hui si cette taquinerie à l'égard de Mireille n'avait pas un fond de vérité. D'aussi loin que je me souvienne, elle a toujours été là, répondant présente quels que soient le jour et l'heure, et ça fait maintenant près de trente ans que ça dure. En dehors de ma sœur et moi, elle est sans conteste la personne qui connaît le mieux Papa. C'est donc naturellement que je la préviens de mon arrivée à l'aéroport.

— Enfin ! soupire-t-elle avec soulagement.

— Quelles sont les nouvelles ?

— Il est conscient et s'impatiente de te voir, David.

— Qu'en pensent les médecins ?

— Je ne suis pas la mieux placée pour connaître leur diagnostic. Ils t'en diront davantage. Je sais seulement que ton père doit rester en réanimation pour le moment.

— Comment était-il, ces derniers temps ?

Je me renseigne avec quelques précautions, Mireille adorait Victoire, elle aussi. Elle marque d'ailleurs une légère hésitation.

— Il a d'abord connu une période d'immense tristesse durant laquelle il s'enfermait dans son bureau et m'interdisait de lui passer le moindre appel. Ensuite, il a semblé refaire surface avec une hargne assez extraordinaire, et une passion pour la politique s'est subitement réveillée chez lui.

— La politique ? je relève, intrigué.

— Il dévore l'actualité de l'USF depuis plusieurs semaines.

— Qu'est-ce qui lui prend ?

— Aucune idée. La bataille en vue de la primaire du parti est engagée, et ton père y accorde une attention surprenante.

— Je croyais que c'était tout vu. Lanstier n'est-il pas le candidat désigné ?

— Certains membres de l'USF se prétendent aussi compétents que Lanstier et refusent d'être privés d'un débat qu'ils estiment légitime.

— Papa a toujours eu une dent contre Lanstier, probablement se réjouit-il de cette situation.

— Je ne sais pas s’il s’en réjouit, il est assez… étrange, si je puis dire. Il est à l’affût de tout ce qui se dit ou s’écrit à ce sujet. Il a pris ce dossier en charge personnellement, et aucun de nos journalistes n’ose empiéter sur son territoire. Comme au temps de cette affaire de financement occulte, tu t’en souviens ?

Comment aurais-je pu oublier ?

Jamais un scoop n’a fait autant de bruit. Mais avant que le scandale ne s’affiche sur les quatre colonnes à la une du plus gros quotidien national, il avait fallu des mois d’une enquête minutieuse dirigée en secret par mon père.

Son grand succès !

— Qu’est-ce qu’il mijote encore ? je marmonne, inquiet.

Bernard Hertman n’est pas du genre à perdre son temps. Il faut donc que le jeu en vaille la chandelle. Mireille avoue son ignorance. Je la remercie de ces derniers renseignements et raccroche, non sans lui avoir promis de passer l’embrasser dès que possible. Je récupère mon bagage et saute dans un taxi. Le chauffeur a mis la radio à un niveau sonore qui me permet de tout entendre. Pendant le trajet jusque chez moi, je profite ainsi du flash d’informations. J’ai gravement déconnecté durant ces trois semaines au Mali. Je m’aperçois que les Français sont retombés dans l’habituelle routine. C’est bientôt l’été et ça se sent. À l’approche des vacances, il ne faut pas faire de vagues. Mon attention s’effrite jusqu’à ce qu’une annonce la ranime :

« C’est un nouveau coup de théâtre dans les rangs de l’opposition, Mathilde Sarvier vient d’annoncer sa candidature à la primaire de l’USF, qui seront donc organisées comme le prévoient les statuts du parti. L’Union Sociale de France compte désormais quatre têtes d’affiche qui s’affronteront en vue de l’élection présidentielle. Après Jean-François Blanquet, Bernard

Lecourt et Michel Massanien, l’annonce faite par Mme Sarvier ajoute une touche de féminité au débat jusqu’ici monopolisé par les ténors masculins. Bien entendu, cette candidature n’est pas celle que l’immense majorité des militants de gauche attendent encore avec une vibrante impatience. Claude Lanstier n’a pas fait connaître sa position, il semble vouloir prendre son temps. Ses proches affirment que l’enjeu à la fois politique et économique mérite qu’il y réfléchisse sereinement. Alors que son nom est sur toutes les lèvres, que tout le monde le presse de s’engager, l’ancien ministre de l’Économie demeure extrêmement discret. Il n’a fait aucune déclaration publique depuis plusieurs mois. Probablement a-t-il pris acte des prétentions de ses adversaires au sein de son parti sans douter une seconde de ses propres chances de réussite. »

Bizarre, en effet !

Claude Lanstier n’est pas un homme très discret. Sur un plan purement politique, il sait parfaitement user des médias à son profit. Il a le discours facile et efficace. Sur un plan plus personnel, de nombreuses rumeurs courent à son sujet, lui prêtant des mœurs plutôt dissolues. Dans ce milieu, le moindre écart suffit à exciter l’appétit de certains pseudo-journalistes avides de cancans sensationnels et croustillants. Et encore ! Tout ce petit monde prend soin d’être prudent, jonglant avec les mots, flirtant avec les limites. Ces gens-là savent qu’ils marchent sur un fil très fragile et qu’un faux pas risquerait de les précipiter dans un abîme d’ennuis en tout genre. Claude Lanstier n’est pas seulement le favori au sein de son parti, il est aussi le chouchou de l’immense majorité de ses concitoyens. Bien malin serait celui qui s’aventurerait à s’attaquer ouvertement au futur chef de l’État. Les sondages d’opinion sont formels, ce ne sera pas une élection, mais un plébiscite. Tous les instituts en sont convaincus. Il ne manque donc que sa candidature officielle, et les journalistes semblent être les premiers à l’attendre. Le gouvernement actuel est incapable de redresser la tête, la majorité se liquéfie. La situation ravit mes confrères qui envoient des

missiles sous forme d’articles au vitriol. Ça amuse le peuple, ça le conforte dans son idée qu’une élite se sert dans son porte-monnaie et le prend pour un imbécile aveugle, sourd, et surtout pas rancunier. Ça alimente des envies de vengeance, de pavés après la plage. Au fond, il a raison de se taire, Lanstier ; la presse travaille pour lui. Une certaine presse, en tout cas. Je serais très étonné de savoir que le patron du groupe Hertman participe à cette stratégie. Le moins qu’on puisse dire, c’est que Lanstier n’est pas sa tasse de thé. Je ne connais pas l’origine du différend qui les oppose, mais d’aussi loin qu’il m’en souvienne, mon père s’est toujours montré très critique à son encontre, le qualifiant régulièrement d’usurpateur dévoré d’ambition personnelle.

Le taxi ralentit à la hauteur de mon immeuble, rue d’Enghien. Une petite boule se noue dans ma gorge quand mes yeux se lèvent vers mon appartement situé au troisième étage. Bien qu’il soit confortable, je n’y reviens pas spécialement avec plaisir. Je suis devenu un oiseau de voyage, ici, j’ai le sentiment de me cloîtrer, et mes séjours ne sont dictés que par de douloureuses obligations. J’empoigne mon sac, le taxi redémarre. À défaut d’ascenseur, je grimpe l’escalier. Une odeur de renfermé me titille le nez quand j’ouvre la porte. J’abandonne mon bagage dans l’entrée et je me précipite pour aérer toutes les pièces. J’écoute le silence. En temps ordinaires, la solitude me convient. Aujourd’hui, elle me pèse. J’allume la radio… de la musique, cette fois, puis je file dans la salle de bains.

Comme je le supposais, j’ai une sale tête. La barbe brune qui couvre mes joues et mon menton me donne bien plus que mes trente-trois ans officiels. Il est urgent d’y remédier. Quelques coups de rasoir suffisent à me rajeunir. La fatigue a engourdi tout mon corps. Une douche bien chaude me détend. Je devrais faire davantage de sport, ça me viderait le cerveau et entretiendrait mon physique. J’ai hérité de mon père une silhouette harmonieuse, des muscles qui ne demandent qu’à servir, une belle gueule quand j’ai dormi un minimum pour compenser le décalage horaire. J’espère

seulement que cette activité me vaudra un cœur en meilleur état. Mes yeux, en revanche, sont ceux de ma mère, d'un gris assez peu commun qui tranche singulièrement avec le bronzage que j'ai acquis en Afrique. Victoire avait les mêmes, et ils illuminaient un fin minois. Elle était si jolie.

Et merde !

Je savais que revenir ici ferait mal.

J'abandonne rageusement ma serviette et je gagne ma chambre pour m'habiller de manière plus urbaine. J'enfile un pantalon et une chemise soigneusement repassés par la blanchisserie du quartier. Ces vêtements attendaient mon retour dans la penderie.

Je suis prêt.

Le garage où dort mon 4 × 4 est situé juste à côté. J'y loue un emplacement à l'année, faute d'en disposer dans mon propre immeuble. Quant à ma voiture, je ne me suis jamais résolu à en posséder une petite. En matière automobile aussi j'ai besoin d'espace, histoire d'y loger confortablement mon mètre quatre-vingt-dix. Je tourne la clé de contact, le moteur répond du premier coup. Il me faut quelques minutes pour m'habituer de nouveau à la circulation parisienne. Mes réflexes sont aux abonnés absents. Par chance, les limitations drastiques de vitesse imposées de la rue du Faubourg Saint-Denis au boulevard Magenta jouent en ma faveur. Je me remets à niveau en douceur.

Après une demi-heure de route, je confie mon véhicule au voiturier. Mon père s'est toujours félicité d'habiter tout près de cette clinique, à présent, je sais pourquoi. Si la qualité des soins équivaut celle des services, il est entre de bonnes mains. Mireille m'a indiqué où se trouve sa chambre. Il n'en demeure pas moins que je déteste les hôpitaux, leur odeur. Quand bien même sont-ils luxueux, ils restent des hôpitaux. J'allonge le pas, je gagne l'unité de cardiologie, puis frappe deux petits coups à la porte de la chambre. N'obtenant pas de réponse, je me décide à me renseigner auprès des infirmières de garde. L'une d'elles a l'amabilité de m'accompagner.

Elle ouvre et me cède le passage en me recommandant de ne pas m’attarder trop longtemps afin de ne pas fatiguer le malade. J’entends un « bip » régulier et lancinant, je serre les dents. Mon père gît au milieu de machines et de perfusions. Il a les paupières closes. Un petit voyant lumineux bondit sur l’écran, tout près de lui. J’approche sans faire trop de bruit. Je pose ma main sur la sienne. La fréquence des battements de son cœur augmente d’un coup.

— C’est moi, Papa, je dis tout bas, espérant ainsi le rassurer.

Il ouvre les yeux et me dévisage comme pour se convaincre qu’il ne rêve pas. Le grand Bernard Hertman n’est que l’ombre de lui-même. Ses traits sont tirés, ses rides profondes, et son regard jadis si perçant est éteint. Cependant, une étincelle s’y allume quand il réalise enfin que je suis bien là.

— David, articule-t-il d’une voix pâteuse.

Il remue les doigts, je les serre un peu plus fort. Les mots me manquent, je souhaite que ce petit geste suffise à lui faire comprendre à quel point je l’aime.

— Je suis content de te voir, murmure-t-il.

— Oui, moi aussi.

— J’espérais bien que tu viendrais très vite… avant… que je…

Il s’interrompt, mais j’ai deviné.

— Ne dis pas de bêtises ! Tu seras très bientôt sur pied.

Il ne dément pas, il n’en a pas la force, mais je lis sur son visage que toute forme d’optimisme l’a abandonné.

— J’ai des choses importantes à te dire, reprend-il, comme si le temps lui était compté.

Le signal sonore me rentre dans les tympans.

— Tu dois éviter de te fatiguer.

Ma prudence l’agace. Il fronce les sourcils. Je reconnais cet air d’impatience, c’est le seul détail qui me rassure. Bien entendu, il ne

m’écoute pas. Ses yeux se plantent dans les miens pour m’ordonner d’être attentif.

— Dans le coffre-fort de mon bureau, à la maison… tu trouveras un dossier bleu. Je veux… que tu ailles le chercher.

— De quoi s’agit-il ?

— Tu verras… et tu comprendras. Tu es un excellent journaliste, David… tu réussiras là où moi j’échoue par manque de temps.

— Mais de quoi parles-tu ?

— En mémoire de Victoire, promets-moi d’aller jusqu’au bout.

— En mémoire de Victoire ?

— Promets-le-moi ! exige-t-il en grimaçant un peu.

La machine s’affole, je ne suis pas loin d’en faire autant.

— Je te le promets, mais…

La porte de la chambre s’ouvre de nouveau sur l’infirmière. Elle a le visage grave.

— Je suis désolée, mais je vous demande de bien vouloir partir maintenant, me déclare-t-elle avec un air compatissant.

Je caresse doucement le bras de mon père et lui souris.

— Je reviendrai te voir demain.

Il hoche très légèrement la tête. Je le sens soulagé d’avoir pu me livrer son message et d’avoir obtenu ma parole. Je me penche sur lui, je dépose un petit baiser sur sa joue froide et molle.

— Repose-toi ! À demain, Papa.

Il ne me répond que d’un regard.

— Monsieur Hertman ! insiste l’infirmière.

Je recule d’un pas.

Bon sang !

J’aimerais rester là, près de lui. J’ai tant de choses à lui dire que je n’ai jamais pu formuler. Et je crois que c’est son cas aussi.

— Va ! ordonne-t-il, comme pour me décider à obéir à l'injonction du corps médical.

Je sais que cet effort lui coûte, je le vois sur l'écran, je l'entends au signal.

— Accroche-toi !

Je le supplie à défaut de trouver mieux. Il esquisse un pauvre sourire. Je suis condamné à partir avec cette image. Je franchis la porte et m'arrête au bout de quelques mètres dans le couloir. Je respire profondément pour me donner le courage qui me manque à cet instant où les larmes me montent aux yeux. J'entends les pas discrets de l'infirmière derrière moi.

— Le Dr Lallemand va vous recevoir, m'annonce-t-elle avec un calme que je lui envie.

Elle me précède jusqu'au bureau du médecin et m'introduit dans une pièce assez lumineuse. Le Dr Lallemand est un cardiologue d'une soixantaine d'années… presque l'âge de mon père. En quelques mots, il me dresse un bilan très clinique de la situation.

— Son état est stable, mais il n'est pas encore tiré d'affaire, conclut-il sans détour.

— Quelles sont ses chances ?

— Votre père est un homme robuste, mais les événements qui l'ont affecté récemment lui ont ôté toute forme de combativité. En outre, il s'est surmené ces derniers mois. S'il passe les quarante-huit prochaines heures, nous aurons des raisons d'espérer.

— Quarante-huit heures ?

Deux jours de sursis !

Je secoue la tête, la fatigue devient écrasante sur mes épaules.

— Il faut éviter toute excitation, ajoute le médecin.

Je prends ça pour une invitation à ne pas revenir sans y avoir été expressément autorisé. Le Dr Lallemand n'en dit pas plus.

— Voici mon numéro de portable, je cède, en lui tendant une carte. Donnez-moi de ses nouvelles demain.

Il acquiesce volontiers, puis me raccompagne dans le couloir en me recommandant de me reposer, moi aussi. Apparemment, me rafraîchir n'aura pas suffi à gommer les effets de l'insomnie. Je le remercie rapidement puis reprends le volant. L'hôtel particulier de mon père n'est qu'à quelques rues de là, j'en ai la clé sur mon trousseau. Peut-être devrais-je faire un détour et aller immédiatement récupérer les documents qui dorment à l'abri de son coffre. Je m'arrête à un feu rouge, j'hésite. Ma curiosité est aiguisée, je l'avoue.

« En mémoire de Victoire. »

Qu'a-t-il donc bien voulu dire par là ?

Et son regard…

Je me décide d'un coup lorsque le feu passe au vert.

*

Après ma visite à l'hôpital, j'ai donc garé ma voiture devant la grande bâtisse. Dans mon souvenir, jamais je n'y étais entré sans qu'une voix familière m'y accueille. Mes pas ont retenti sur le marbre du hall, personne n'est venu. Je n'ai pas entendu de rire ni de musique. J'ai connu des théâtres de guerre, de désolation, des climats de tension extrême qui m'ont fait ressentir la peur, mais ça n'avait rien à voir avec ce que j'ai éprouvé à cet instant. C'était un mélange d'angoisse et de chagrin qui m'a pris aux tripes. Des photos des jours heureux trônaient sur une console, dans le salon. Ma petite sœur, souriante, aux côtés de notre père. Il m'a semblé alors qu'elle hantait encore ces murs où elle a grandi. J'en garde une impression très étrange… Désagréable. Sans doute Victoire m'annonçait-elle ainsi que je devais me préparer au pire.

Je suis monté au premier étage. Le bureau de Bernard Hertman a toujours été un lieu sacré. Nous n'en franchissions le seuil que sur son

invitation expresse. J’ignorais qu’il renfermait un coffre jusqu’à ce que mon père m’en montre l’emplacement et m’en donne la clé ainsi que la combinaison.

« Au cas où. »

C’était le matin même de l’enterrement de Victoire.

Je n’avais vu dans ce geste qu’un signe d’abattement, une précaution qu’il devait juger utile, mais qui ne changeait rien à sa douleur. Sans protester, j’avais pris la clé et enregistré le code. Aujourd’hui, j’ai donc tapé la combinaison sur le pavé tactile et la porte s’est débloquée. Le coffre contenait pas mal d’argent liquide ainsi que plusieurs documents personnels, essentiellement bancaires. Tout en dessous se trouvait, en effet, un dossier bleu. Puisque j’étais prié de l’emporter, je ne l’ai pas ouvert immédiatement. Je n’avais pas envie de m’éterniser dans cette maison qui me collait le blues. Je suis descendu rapidement et j’ai ensuite verrouillé la baraque. D’habitude, il y a toujours eu quelqu’un pour me faire signe sur le pas de la porte. Avant de démarrer, j’ai jeté machinalement un regard dans le rétroviseur. Victoire m’observait sans bouger. Elle ne souriait pas comme d’habitude, elle ne lançait pas ses bras vers le ciel pour que je la voie de loin, elle se tenait simplement debout, immobile et grave. Son visage était pâle, presque transparent, sa silhouette longiligne était floue. J’ai pilé. Les pneus ont crissé sur le gravier de l’allée, ma ceinture de sécurité s’est bloquée. J’ai regardé de nouveau dans le rétro ; Victoire avait disparu.

Bon sang ! Je deviens dingue.

Je me frotte la figure, et je vide d’un trait le reste de la bière que j’ai tirée de mon réfrigérateur en rentrant chez moi. Ça doit être la fatigue, le stress, et les propos énigmatiques de mon père sur son lit d’hôpital.

Quoi d’autre ?

Les fantômes n’existent pas.

J’abandonne la cannette sur la table. Il est plus de 20 heures, mon estomac me rappelle que je n’ai rien avalé depuis la veille hormis un

sandwich douteux et un bon litre de café. Et la bière que je me suis infligée pour me remettre de mes émotions descend directement dans mes talons. Je n’ai pas pris le temps de faire des courses non plus, et en dehors de quelques conserves, mes placards sont aussi vides que mon ventre. J’opte finalement pour une pauvre boîte de raviolis qui traîne dans un coin, je ne sais même pas depuis combien de mois ou d’années. La sauce tomate émet un bruit suspect en dégoulinant dans l’assiette. J’aurais peut-être dû commander une pizza.

J’enfourne le plat dans le micro-ondes. Au lieu d’attendre bêtement, je retourne dans le séjour. Le dossier bleu est posé en évidence sur mon bureau. Un gros élastique empêche que le contenu s’en échappe ; je le fais glisser. La toute première chose que je découvre, c’est un cahier. Un de ces fameux cahiers d’écolier que Victoire transportait partout avec elle. Celui-là a beaucoup servi, il est tout corné. Malgré le pincement au cœur, j’ouvre avec précaution. Sur la première page est dessiné un panneau « Stop ». Juste en dessous, je reconnais l’écriture ronde et ample de ma petite sœur. Deux mots sont inscrits. Deux mots qui me donnent le douloureux espoir de comprendre ce qui s’est passé. En lettres rouges, elle a noté *Journal intime*.

Mickaëlla

Voilà trois jours que Natalia et Vladimir ont quitté la France. J'espérais que leur départ nous offrirait un répit mérité, il n'en est rien. Le coup de fil de Lou a provoqué une nouvelle urgence. Je suis nerveuse et fatiguée. Je repousse les papiers que j'ai entassés sur mon bureau. Il est plus de 22 heures, et ma concentration se dilue dans l'attente. Les pas d'Alexis résonnent sur le parquet. Il s'arrête sur le seuil et s'adosse au chambranle de la porte pour me regarder à distance.

— Dois-je te rappeler que tu as rendez-vous en Enfer ?

Sa voix grave et impérieuse fait courir un frisson le long de ma colonne vertébrale. Avec le temps, la passion est supposée s'affaiblir. Seulement supposée, car Alexis se bat contre la routine avec l'arme la plus efficace qui soit : lui. Le jeune et bel élève qui est entré dans ma classe, un jour de septembre, est aujourd'hui devenu un homme en pleine possession de sa virilité. Il maîtrise à la perfection tous les aspects de sa séduction, il sait à coup sûr ce qui me fera frémir, à l'exemple du regard noir qu'il fixe sur moi à cet instant. Un regard farouche et insondable qui me dévore d'avance et provoque d'affolantes sensations dans mon bas-ventre. Je connais ce regard, je sais ce qu'il signifie. Je me lève et j'annonce que je passe voir Gabriel. Lui ne bouge pas d'un pouce. Ses mains sont obstinément enfouies dans les

poches de son pantalon. Je devine la lutte qu'il mène contre lui pour ne pas m'approcher, me toucher. Pas encore.

— Ne sois pas trop longue.

Ces quelques mots prononcés tout bas sont une manifestation de son impatience. Comme toujours, il se contrôle. J'avance lentement vers lui. Un éclat sauvage s'allume dans ses yeux sombres. Ses mâchoires se serrent pour éviter un sourire. Je lis désormais en lui aussi bien qu'il lit en moi. Cette transparence me fascine et m'excite prodigieusement.

— J'arrive dans quelques minutes.

Retarder l'échéance contribue à pousser son désir à son paroxysme. Je sais qu'il prendra son temps, s'infligeant à lui-même une attente de plus en plus insupportable. Il jouera avec les limites, et pas seulement avec les miennes.

Il ne dit rien, n'acquiesce même pas. Il me cède le passage vers le hall de la maison d'où part l'escalier qui conduit à l'étage. Gabriel dort depuis longtemps. C'est sans doute une précaution inutile, mais je n'y peux rien, c'est plus fort que moi. J'ai besoin de m'assurer que tout va bien, que notre fils gambade dans ses rêves d'enfant. Alexis ne s'est jamais amusé de mon inquiétude à ce sujet, et pour cause. Il est d'ailleurs probable que sa propre expérience influe aujourd'hui sur son comportement. Depuis que Gabriel vadrouille à sa guise dans la maison, la porte menant au sous-sol est scrupuleusement verrouillée. L'unique sésame de cet endroit appartient à son père, lui seul décide d'en faire usage ou non.

Gabriel sourit dans son sommeil. J'ai ainsi une idée précise du portrait de mon cher mari au même âge. Ces deux-là ne peuvent nier leurs liens. Leur ressemblance est frappante, jusque dans le caractère sauvage. À presque quatre ans, ce garnement se révèle tout aussi rebelle à toute forme d'encadrement que son papa. Nos différentes tentatives pour lui faire intégrer une classe de maternelle se sont toutes soldées par un échec. Aux dires des enseignantes, notre enfant serait asocial, manipulateur, agressif,

voire dangereux pour ses camarades. Alexis s’en réjouit et affirme avoir pleinement confiance dans mes seules compétences. Par chance, les conseils d’Éléonore se sont avérés précieux, et j’use avec mon fils des mêmes méthodes qui ont fait leurs preuves sur son père. Aussi, chaque jour, j’endosse le rôle de professeure que j’ai tant aimé et je constate avec grand bonheur que mon petit élève est très doué. Auprès de moi, il reste calme et s’applique, mais je ne vais jamais au-delà de ce que sa patience et sa concentration permettent. Pour le moment, cette situation est confortable, j’ignore toutefois combien de temps elle pourra durer.

Je remonte la couette sur ses épaules, replace près de lui son ours en peluche préféré, et je quitte sa chambre sur la pointe des pieds. En bas, je traverse le hall en direction de la petite porte, au bout du couloir menant à la buanderie. Cette porte est entrouverte, laissant filtrer un rai de lumière sur le sol. Mon cœur bat un peu plus fort, mon ventre palpite, et ma lingerie est déjà noyée sous l’effet de l’excitation.

Duivel signifie « Diable », et ce n’est pas pour rien.

À compter de la seconde où j’aurais refermé derrière moi, j’entamerai une longue descente vers ce lieu où mon mari siège en maître.

L’Enfer.

C’est ainsi qu’il désigne la pièce qu’il a aménagée à sa convenance dans le sous-sol de notre maison. Il a choisi chaque objet, pensé chaque détail, mettant son esprit pratique au service de ses fantasmes. Il n’a pas reproduit l’ambiance très rude qui régnait dans le grenier de ses parents, il s’est créé un univers qui lui correspond davantage. Alexis aime le luxe et le raffinement, y compris en matière de sexe. L’Enfer peut donc apparaître très accueillant, au premier abord. Un grand lit a été installé contre le mur du fond. La couette douillette et les nombreux oreillers parviennent à faire oublier, l’espace d’un instant, les menottes qui pendent aux barreaux de l’encadrement. En face, la bergère en cuir qu’il a trouvée chez un antiquaire côtoie une bibliothèque où s’alignent les livres qu’il préfère, ainsi qu’un

étroit bureau marqueté en palissandre du XIXe siècle. Un environnement à son image, c'est chic et sophistiqué… si l'on occulte la cravache, le martinet, la cordelette, les bandeaux, bâillons, tous ces accessoires de contrainte et de torture posés en évidence sur le bureau en question. Il en va de même pour l'insolite siège que l'on pourrait prendre pour un prie-Dieu, installé à côté, et sur lequel j'ai passé plusieurs heures à lui faire la lecture à genoux.

Sur la gauche se situe la seule partie dont il a dû confier l'agencement à un professionnel. Elle se compose très simplement d'un lavabo, d'une douche et de toilettes. Ni porte ni paravent. Rien qui préserve la pudeur. C'est un mot qui n'existe pas dans ce lieu étrange et fascinant. Ici, il est nécessaire d'oublier les convenances, la morale, tout ce qui nous fait paraître en bonne société. En entrant en Enfer, il faut se débarrasser du superflu pour se livrer à l'état brut. Et c'est précisément ce que je suis en train de faire.

Alexis est assis dans son fauteuil. Ses mains sont tranquillement posées sur les accoudoirs, ses jambes croisées. Il m'observe en silence tandis que j'ôte, un à un, les vêtements qu'il a lui-même sélectionnés, ce matin, comme tous les matins depuis plus de six ans. Il ne fait aucun commentaire. Ses compliments, je les ai reçus en début de journée. Le temps qui passe ne l'a pas changé, la nuit l'inspire autrement que le jour. Elle libère la force obscure qui est en lui, mais au lieu de le tourmenter intérieurement, comme jadis, cette force s'exprime aujourd'hui dans cet endroit insolite. Il ne la subit plus, il en joue. Il n'en souffre plus, il l'utilise pour assouvir ses désirs, quels qu'ils soient.

Dans ce domaine, il se pose seulement deux limites : il refuse de m'infliger une douleur à laquelle je n'aurais pas consenti, et, surtout, il n'entend me partager avec personne. Je lui appartiens corps et âme, je suis sa femme, sa maîtresse, son amante, sa chose. Il veille sur moi comme sur le plus précieux des trésors, et il se régale à pouvoir en jouir seul. Je sais

d’où vient cette obsession, je l’ai vue naître en lui le jour où il m’a offerte à cet autre membre de la Société. Il a suffi d’une fois. La faille s’est ouverte à cet instant précis et ne s’est plus refermée. Ce n’est pas de la jalousie, c’est plus que ça, et je ne suis pas certaine de pouvoir définir exactement ce qu’il ressent. Il n’en parle jamais, et c’est précisément la raison qui me fait craindre ce qui pourrait se produire si cette blessure devait à nouveau saigner. Alors je veille à ce que cela n’arrive pas, me mettant hors de portée de toute convoitise. Je suis devenue une femme de l’ombre sans que cela me dérange, au contraire. La discrétion me convient, et j’aime, moi aussi, me défaire de mon masque d’épouse et de mère quand vient la nuit et que la voix de mon maître m’ordonne de me soumettre à lui.

— Approche !

J’avance vers le fauteuil. Il se saisit de la cordelette soigneusement pliée sur le bureau, ses yeux noirs plongent ensuite dans les miens.

— Tes mains.

Je lui présente mes mains jointes. Sans se presser, il maintient l’extrémité du fil entre mes poignets et commence à enrouler le reste autour de chacun d’eux. Le Shibari, m’a-t-il expliqué un jour, exige de la sérénité et du temps. Ce soir, il semble disposer des deux. La corde fait neuf fois le tour de mes mains, puis un nœud compliqué empêche définitivement que je me libère seule. Alexis dévide la pelote et attache l’autre bout à une poulie fixée au plafond. Il lui suffit ensuite de tirer pour que mes bras se lèvent. La ficelle se tend, mon corps s’étire jusqu’à ce que ma posture offre un spectacle satisfaisant. Mon beau geôlier consolide alors son œuvre avec un dernier nœud dont il a le secret, puis il s’écarte. Son regard m’enveloppe et me donne chaud. Je suis exhibée au milieu de la pièce. Et je sais ce qui m’attend.

Sous mes yeux, Alex ouvre les premiers boutons de sa chemise. Il met dans ses gestes tant de sensualité qu’il ferait fondre la banquise. Au fur et à mesure, j’aperçois son torse, puis son ventre musclé par la pratique

régulière et assidue de plusieurs heures hebdomadaires de sport. Il fait glisser le vêtement de ses épaules rondes. Je meurs d'envie d'y poser ma tête, de me nicher dans ses bras virils. Ce moment délicieux viendra, mais pas tout de suite. Il approche de moi, je sens la chaleur de sa peau contre la mienne. Mes mains ligotées picotent du désir de le toucher. Il le sait. Ses yeux pétillent d'une arrogance fabuleuse.

— Tu es incorrigible, murmure-t-il en laissant sa bouche flirter avec mes lèvres.

Il ouvre ainsi la séance. À partir de maintenant, je dois surveiller chacune de mes paroles, et ce jeu m'excite prodigieusement.

— Dois-je m'excuser, Maître ?

Il hausse un sourcil et affiche une mine sérieuse. En vérité, il adore que je l'appelle ainsi.

— Je ne peux t'en vouloir d'avoir envie de moi, cela dit…

Il interrompt sa phrase, lève la main vers mon visage et caresse ma joue. Ses doigts effleurent mes lèvres entrouvertes et descendent sur ma gorge. Ils s'arrêtent au niveau de mon téton gauche, sur lequel ils se referment comme une pince.

— Une telle récompense se mérite, n'est-ce pas ? ajoute-t-il en admirant la progression du désir sur mes traits tendus.

— Oui, Maître.

Il se penche sur ma poitrine offerte et sa bouche prend le relais de ses doigts. Ses lèvres se soudent à mon téton. Il aspire goulûment. Des souvenirs m'assaillent. Je le revois, goûtant mon lait pour la première fois, à la place de son fils. Il a hésité quelque temps sans m'en parler, laissant notre enfant profiter seul de sa légitime nourriture. Mais sa manière de nous contempler pendant que je donnais le sein en disait long sur ses pensées. Lorsque Gabriel a atteint l'âge de découvrir d'autres saveurs, c'est moi qui ai lancé la proposition. Jamais Alex n'a été plus tendre et plus touchant. Je l'ai cajolé comme je cajolais mon bébé pendant sa tétée. Ce moment a été

une révélation pour lui mais, par la suite, il a pris de moins en moins de précautions. Il se régalait à faire jaillir mon lait dans sa bouche, sur son visage, sur son corps. Cet épisode n'a duré que quelques mois. La source s'est tarie avec le temps. Hélas ! Mais cette seule évocation suffit à me faire mouiller comme une malade. Les dents d'Alexis me mordillent et m'arrachent un soupir. Il n'attendait que cela pour passer à l'offensive. Il se redresse d'un air faussement étonné.

— Un problème ?

Sa voix a des accents menaçants. Mon ventre ressent les effets d'un manque cruel, mais je dois me contenir.

— Non.

Son visage approche du mien, son souffle balaie ma peau brûlante.

— Tu me mens, se réjouit-il en m'hypnotisant.

Je garde le silence. Ses mains reprennent leurs caresses sur mon corps, descendent le long de mon dos, sur mes reins, sur mes fesses entre lesquelles glissent ses doigts. Il vérifie de cette façon la présence du rosebud qu'il m'a demandé de mettre, une heure plus tôt, me signifiant ainsi ses intentions. Rassuré, il ne s'attarde pas à cet endroit… pas encore. Son majeur s'enfonce sans précaution dans mon vagin.

— Tu me mens, Micky, répète-t-il. Tu es déjà trempée.

Je soutiens son regard moqueur avec orgueil, et en silence.

— Je vais devoir te punir, espèce de petite insolente.

Voilà !

Nous y sommes.

Sa bouche se fait plus pressante. Ses dents deviennent dangereuses pour mes lèvres. Il m'oblige à répondre.

— Oui, Maître, je réussis à articuler.

Je me languis qu'il m'embrasse. Ses baisers ont l'art de me faire tourner la tête et chavirer le cœur. Et ce traître ne l'ignore pas. Il se refuse à moi, sournoisement.

— Tu es trop docile pour être honnête, se méfie-t-il.

Je suis frustrée, et je ne manque pas de le lui signaler :

— Alors, frappe-moi fort !

— Ce n’est pas toi qui donnes les ordres, grogne-t-il en s’écartant.

Je le regarde s’éloigner vers le bureau et se saisir de la cravache. Un autre frisson me parcourt de la tête aux pieds. Mes doigts se cramponnent à la corde tendue qui retient mes mains relevées très haut. Alexis revient tout près de moi. Sa bouche s’écrase sur la mienne, mais il ne m’accorde toujours pas sa langue.

— Mais, merci du conseil, mon amour, me murmure-t-il en s’arrachant à moi avec un sourire vainqueur.

Pour un peu, j’en rirais.

La cravache se pose sur l’arête de ma mâchoire, me dissuadant de céder à la moindre hilarité. Je ferme les yeux. L’engin de torture quitte mon visage, vagabonde sur mes seins, puis me délaisse. Les pas d’Alexis martèlent lentement le sol. Il me contourne et s’arrête derrière moi.

— Écarte les jambes !

J’obéis aussitôt, ne lui donnant aucun motif de se plaindre de moi. Il me le fait payer autrement. Le silence s’installe, obsédant. Je n’entends rien d’autre que le bruit des battements de mon cœur. L’attente insoutenable se prolonge. Mon tortionnaire joue avec mes nerfs. Enfin, le cuir de la cravache caresse ma fesse droite. Je sursaute.

— Je n’ai pas commencé, se moque-t-il dans mon dos.

Je ne dis rien. Je me concentre sur chaque sensation. Je suis le cheminement de l’objet sur ma peau, et la direction qu’il prend m’affole un peu plus. Je tremble pour de bon quand il glisse sur mon sexe sans défense. Un filet chaud et humide coule à l’intérieur de mes cuisses.

— Je pourrais renifler ton excitation à l’autre bout de la maison.

M. Duivel dans toute sa splendeur !

— Tu es merveilleuse, Micky.

La cravache se retire de mon intimité, et s’abat brusquement sous ma fesse droite, juste à la pliure de la jambe. Le coup a été si rapide que je n’ai pas eu le temps d’avoir peur. La douleur arrive après une seconde d’hébétude. Alex m’accorde le loisir d’en prendre la mesure avant de lancer de nouveau sa badine contre mon postérieur. Il a visé le même endroit.

Cet homme est un vrai sadique.

Je serre les dents, je garde les paupières closes. Je m’efforce de respirer le plus normalement possible. Le troisième coup cingle ma cuisse gauche. Je me cambre tandis que les picotements atteignent leur paroxysme. Et bien sûr, Alexis prend ma réaction pour une invitation à poursuivre. Il ne dit plus rien. Je l’entends seulement inspirer brièvement après que la cravache a touché son but, une fois de plus. Je devine son regard braqué sur les marques rouges qu’il dessine, je ressens la tension qui émane de lui. Et je ne connais qu’un seul moyen de calmer la tempête qui règne dans son esprit : le laisser disposer de moi à sa guise.

J’ai le postérieur en feu, mes bras me font mal, et mes mains sont engourdies. Je parviens à la limite de ce que je peux supporter. La cravache mord cruellement mes fesses. Je ne peux m’empêcher de crier, cette fois. Ma tête tourne un peu, ma respiration est haletante, mes oreilles bourdonnent. Plusieurs secondes s’écoulent, qui me permettent de me ressaisir. Puis soudain, la paume d’Alex se pose sur ma croupe endolorie. Sa caresse me fait l’effet d’une brûlure, mais je ne sais pas faire autrement que m’y soumettre en soupirant d’aise. Ses doigts s’aventurent dans ma fente inondée et s’attardent un instant sur le bouton de rose qui orne mon anus. Contre toute attente, il le laisse en place. Il va déposer la cravache sur le bureau, à l’endroit précis où il l’a prise, puis il revient se poster devant moi. Ses traits sont durs, ses sourcils froncés, ses yeux plus noirs que la nuit. Il scrute mon visage, interroge mon regard. Il se rassure à sa façon. Ensuite, il approche et défait le nœud qui retient mes mains à la poulie. Il ne me libère pas complètement, cependant.

— As-tu mal ? me demande-t-il d’une voix sourde.

— Non.

— J’ai probablement été trop indulgent avec toi.

— Sans doute, j’approuve avec un aplomb qui l’amuse.

— J’apprécierais que tu m’en remercies comme il se doit.

Il appuie sur mes épaules et me contraint à m’agenouiller. J’en profite pour poser mon postérieur sensible sur mes mollets. Ce contact apaise un peu l’incendie. Alexis n’est pas dupe de ma petite manœuvre, mais il ne dit rien. Il défait la boucle de sa ceinture et l’agrafe de son pantalon. Je salive déjà. Le sexe de mon mari est une gourmandise dont je ne me lasse pas, surtout quand il bande comme c’est le cas, ce soir.

— Ouvre la bouche !

S’il continue, je vais jouir avant même qu’il ne me touche. Nos regards se soudent. Le sien brille d’un éclat de plaisir, le mien révèle sûrement l’affolement qu’il provoque en moi.

— Ouvre la bouche, Micky, répète-t-il puisque je n’obéis pas assez vite.

Sans me quitter de ses yeux magnifiques, il enfonce son membre raide et gonflé entre mes lèvres, jusqu’à ma gorge. Cette intrusion sans pitié me soulève presque l’estomac. Je suis à sa merci. Privée de mes mains, je ne peux me défendre. Alex savoure, ses doigts soulignent mes sourcils froncés par l’effort que je dois fournir pour seulement respirer.

— Suce-moi comme tu sais si bien le faire, me dit-il tout bas.

Il s’immobilise pour m’accorder ce semblant de liberté. Ma marge de manœuvre est néanmoins très réduite. Je m’applique de mon mieux. Je l’aspire, je le lèche, je ne le délaisse que pour reprendre mon souffle avant de l’accueillir de nouveau sur ma langue. Lui évite de bouger, de me toucher. Il a fermé les yeux pour jouir différemment du va-et-vient savoureux que je lui offre. Son sexe devient terriblement dur. L’habitude m’a donné une connaissance quasi parfaite de son anatomie, je sais que j’atteins la limite. Je ne suis pas autorisée à cesser de le sucer ou à le faire

éjaculer sans qu'il me l'ait demandé, mais je suppose que sa décision ne va pas tarder.

— Arrête ! m'ordonne-t-il d'une voix rauque.

Joignant le geste à la parole, il éloigne ma tête. Son pouce efface un trait de salive sur mon menton. Il caresse ma joue comme pour me remercier, mais il n'en dira pas un mot. Il me relève sans ménagement et me soulève dans ses bras forts. En quelques pas, il traverse la pièce et me jette sur le lit. Il attache mes mains entravées aux barreaux métalliques, puis, sans perdre plus de temps, il me pénètre d'un vigoureux coup de reins. Une plainte m'échappe. Pas une plainte de douleur, loin de là. La présence du rosebud de l'autre côté de la paroi de mon vagin rend la verge d'Alexis plus envahissante. Je suis remplie de toute part, mon cœur s'emballe, mon ventre lance des appels de détresse.

— Je vais jouir !

— Indiscutablement, se moque-t-il en me voyant me contorsionner tandis que lui reste planté au fond de moi.

— Bouge !

— Quelle entêtée tu fais ! Ce n'est pas à toi de décider.

Si je le pouvais, je le renverserais sur le lit pour le violer sur place. Je me consume et me liquéfie à la fois.

— S'il te plaît ?

Ma supplique ne l'émeut pas. Il se penche sur moi et prend appui de chaque côté de mon corps soumis à son bon vouloir. Ses yeux plongent dans les miens aussi profondément que son sexe dans mon ventre.

— Es-tu si pressée que je remplace ce joli bouton de rose entre tes fesses ?

De poétiques propos !

Dans ce domaine, il a toujours fait preuve de beaucoup d'élégance… à l'exception d'une fois. Je ne lui en ai jamais tenu rigueur ni fait aucun

reproche, mais lui ressent le besoin systématique de me demander l’autorisation d’une manière ou d’une autre.

— J’ai envie, je murmure.

Le voilà rassuré.

Il se retire lentement. Son gland doux et lisse glisse dans ma fente. Il le guide d’une main experte, repoussant l’échéance, quitte à m’en rendre complètement folle. Je sens sa caresse insistante sur mon clitoris. Des décharges électriques de plus en plus nombreuses me font haleter. Mais Alexis est passé maître dans l’art de me faire languir. Il me conduit ainsi plusieurs fois au seuil de l’orgasme pour mieux m’en priver, à la toute dernière seconde. Ballotée par des vagues incessantes, je perds toute notion du temps et de l’espace. Le plaisir devient une obsession.

Je veux jouir… à en avoir mal, comme ce jour où il m’a saucissonnée en passant la corde entre mes fesses. Ce démon avait prévu son coup de telle façon qu’un petit nœud avait fini par s’immiscer dans ma fente et titiller mon clitoris. Il l’avait enduit d’un gel chauffant, si bien qu’en quelques secondes ma chatte avait pris feu, et je m’étais tortillée comme une possédée pour activer le frottement du lien. J’ai battu mon record d’orgasmes, cette nuit-là, mais j’en ai ressenti les effets pervers durant plusieurs jours. Si l’expérience a été concluante, la naissance de Gabriel a mis un frein aux activités de cordes à nœuds de son père, mais pas à sa volonté de me rendre définitivement dépendante de lui.

— Nymphomane et masochiste !

Sa voix a des accents plaisantins. Moi, j’ai dépassé le stade du jeu.

— Libère-moi !

— Au sens propre ou figuré ?

— Alex !

— Tu es en Enfer, je te signale.

C’est ce qu’on qualifie de piqûre de rappel.

— Maître, par pitié ! je corrige.

— Voilà qui est mieux.

Il se redresse. D’un geste autoritaire, il écarte plus largement mes cuisses. Ses yeux quittent les miens pour se repaître du spectacle de mon sexe entièrement épilé par les soins méticuleux de Jill, ce matin. Son regard est si intense que j’en ressens presque le contact brûlant.

— Rien n’est plus beau que de te voir mouiller comme ça, mon amour, dit-il très sérieusement.

Son admiration n’est pas feinte. Alexis a des goûts que certains trouveraient très bizarres, et sa façon de les exprimer pourrait paraître tout aussi dérangeante. Si l’on m’avait dit, six ans plus tôt, que j’adorerais ce genre de commentaires, je ne l’aurais pas cru. Or, je n’ai jamais été choquée de l’entendre parler ainsi. Ses paroles parfois très crues assaisonnent mon excitation. Je n’ai plus honte des réactions humides de mon corps. J’ai appris à en être fière puisqu’elles contribuent au plaisir de mon mari. Ma chatte palpite, l’inondation menace. Je suis réduite à cette partie de moi.

Non !

Pas réduite. Ce n’est pas le terme qui convient.

Je suis concentrée.

Je n’ai plus conscience de mes mains attachées, de mes bras tétanisés, de mes jambes écartelées. Tout mon être est focalisé sur un seul endroit.

— Je vais jouir.

Ma voix n’a plus le même son à mes oreilles. Je suis comme fascinée par l’imminence de l’orgasme. Mon ventre se contracte. C’est le moment précis que choisit Alexis pour me prendre de nouveau. Son sexe impérieux m’envahit brutalement et ouvre les vannes d’un plaisir dévastateur.

— Magnifique ! commente mon cher mari tandis que ma jouissance jaillit.

La danse lascive de ses hanches entretient l’incendie qui me ravage à l’intérieur. Je secoue la tête, je suffoque. Je voudrais qu’il entre tout entier en moi, et je le lui dis. Son va-et-vient s’arrête. Sa main droite quitte ma

cuisse. Sans se presser, elle se dirige sous mes fesses, et m'ôte le rosebud, me causant une émotion supplémentaire qui me fait couiner.

— Quelle impatience !

Son murmure est plus rauque, ses traits plus durs. De nous deux, je ne suis pas certaine d'être la plus fébrile.

— Viens, je réclame, essoufflée.

Cette fois, il ne fait pas valoir son rôle de maître tout-puissant. Il n'en a plus les moyens. Il soulève mon bassin, s'offrant ainsi plus d'aisance. Sa verge trempée de mon nectar se retire de mon vagin. Il s'en saisit pour la diriger aussitôt vers mon orifice assoupli par le port prolongé du plug en métal. Il n'a pas besoin de me forcer. Il entre en moi en pays conquis. Sa queue se fraie un lent et savoureux chemin dans mes entrailles chauffées à blanc. Je retiens ma respiration, je soutiens sans faillir son examen attentif. J'adore voir son regard s'enflammer au fur et à mesure qu'il progresse jusqu'à cet instant magique où nos corps ne forment plus qu'un. La connexion est si parfaite que nous ressentons exactement la même chose.

Au premier aller-retour, je voudrais le prendre dans mes bras, lui dire combien je l'aime, mais ce sont des gestes qu'il ne m'autorise pas en Enfer. Tandis qu'il me maintient contre lui d'une poigne solide, il va cueillir un peu de mon nectar du bout de son index, qu'il porte ensuite à sa bouche. Il prétend qu'il s'agit de sa boisson préférée. À le voir s'en régaler, je n'en doute absolument pas. Son doigt replonge dans mon vagin, puis il remonte jusqu'à mon clitoris. Sa caresse mouillée réactive les contractions de mon ventre. Ses coups de reins deviennent plus brutaux, il martèle mes fesses dans un rythme plus rapide. Les traits de son visage se durcissent encore, le sang fait battre la veine de son cou, ses muscles sont tendus, sa main gauche se crispe sur ma peau. Je ne parviens plus à contenir mes gémissements chaque fois qu'il se rue en moi. Ici, il ne m'empêche de crier que par taquinerie, personne ne peut m'entendre. Et au stade où il en est lui-même,

il n’y songe pas. Des grondements de plus en plus sourds sortent de sa gorge au fur et à mesure que son déhanchement s’amplifie.

Dire qu’il est magnifique est un euphémisme.

Alexis est bien plus que ça. Je crains même qu’il ne soit pas véritablement humain. Je délire en l’admirant. Je lui appartiens, et il me le fait savoir de façon cinglante. Ma raison m’abandonne. Je m’entends proférer des horreurs qui décuplent sa rage. Notre corps-à-corps devient une véritable lutte dont nous sortirons tous les deux vaincus et vainqueurs, terrassés par le plaisir. Ma position soumise et mes mains liées ne font pas de moi une victime, au contraire. Le pouvoir que j’exerce ainsi sur mon mari le rend bien plus dépendant que moi. Un regard provocateur, un mot inhabituel dans ma bouche agissent aussi efficacement que le fouet. Nous avons chacun nos armes, voilà tout. Et pour l’heure, les miennes fonctionnent admirablement. En l’encourageant à me sodomiser, j’ai réveillé la bête qui sommeille en lui. Ses coups de boutoir me font décoller du lit où il me ramène d’un geste rude. Mes fesses marquées par la cravache brûlent désormais des claques qu’il leur dispense en me pénétrant violemment. C’est une souffrance étrange. Elle lèche ma peau de la même manière qu’Alexis fouille mes entrailles et torture mon clitoris, elle ajoute à ma folie.

J’ignore d’où part la vague. Peut-être de partout à la fois. Elle enfle si brusquement dans mon ventre qu’elle me brise le dos. L’étreinte solide d’Alexis ne suffit pas à me retenir, je me cambre sous la déferlante.

— OUI !

Malgré ma longue plainte, j’ai entendu son cri. Ma jouissance l’excite. Profitant de mon agonie, il use de toute sa force pour me rejoindre. Un râle lui échappe. Il donne un ultime coup de reins, puis il s’immobilise. Les soubresauts de son sexe gonflé accompagnent les dernières convulsions de mon plaisir. Une lueur sauvage flambe dans ses yeux braqués sur moi. Nos souffles erratiques s’accordent, sa poigne se détend. Il se retire très

lentement, puis il s'abat sur moi. Il pèse de tout son poids, il est chaud et dégage une enivrante odeur, parfum boisé mêlé de fragrances d'homme après l'amour. J'enfouis mon nez contre sa poitrine, je le respire à pleins poumons.

— J'aime quand tu me renifles, ricane-t-il en reprenant ses esprits.

— Tout le monde ne bénéficie pas d'un odorat hyper développé, je lui rétorque tandis qu'il s'écarte un peu pour me dévisager.

— J'ai, en effet, la chance de pouvoir humer d'ici ton délicat bouquet. Je peux même sentir ma propre odeur sur ta peau.

— Maintenant que tu as marqué ton territoire, serait-il envisageable que tu me détaches ?

Il caresse mes cheveux, et me sourit avec cet air d'insolence qui le caractérise si bien.

— Non, je suis désolé, très chère.

— Puis-je savoir pourquoi ?

— Parce que je te trouve vraiment sublime ainsi.

— Alex ! Il est tard.

Il hausse un sourcil faussement sévère et pose ses doigts sur mes lèvres.

— Si je le pouvais, je suspendrais le temps à l'infini, rien que pour te garder comme ça, contre moi. Il n'y aurait plus d'heure, de réveil, de travail, de souci, d'obligations… il n'y aurait plus que nous, tels que nous étions au début de notre mariage.

Mon cœur se serre. Alexis m'a déjà fait part plusieurs fois de ses regrets concernant notre manque de disponibilité. Le départ de ses parents à New York a provoqué toute une réorganisation à la tête de la Société. Jacques ne pouvant la gérer à si grande distance, il a quitté son poste de président. Par ailleurs, ce cher Paul Peyriac a manifesté le désir de prendre une retraite bien méritée, abandonnant à son tour les commandes du navire. Depuis, cette lourde charge a bouleversé notre quotidien. Certes, Lou prend ses fonctions de directrice à bras-le-corps, mais c'est insuffisant, et les

décisions les plus importantes ne lui incombent pas. Enfin, même si Alex ne s'en plaindra jamais ouvertement, Gabriel s'est imposé dans mon emploi du temps. Quant à lui, son travail lui laisse peu de loisirs. Il m'arrivait parfois de l'accompagner dans ses voyages, au début. Depuis la naissance de notre fils, il effectue seul ces déplacements. Sa réputation de nez fait de lui un homme très demandé, partout dans le monde. Les marques les plus prestigieuses se l'arrachent à prix d'or, ce qui nous vaut, certes, une grande aisance financière, mais nous prive, hélas, très souvent l'un de l'autre. Il mène tout de front avec la même conscience professionnelle, faisant fi de la fatigue, des décalages horaires. La seule chose qui le mine vraiment, il vient de l'évoquer.

Et, pauvre de moi, je n'ai pas de remède miracle.

Mon silence est un aveu d'impuissance. Du bout des doigts, il souligne la petite ride d'inquiétude qui s'est formée sur mon front, et dessine l'ovale de mon visage. Son regard se teinte d'une tendresse infinie.

— Je t'aime, madame Duivel.

Son timbre de velours me bouleverse. Une chair de poule couvre ma peau. Il s'en amuse en me caressant.

— Détache-moi, s'il te plaît ! j'insiste, désireuse de l'attirer dans mes bras.

— À la seconde où j'aurais dénoué tes liens, tu m'échapperas.

— Pour mieux revenir me soumettre à toi, tu le sais bien, je plaide, alarmée par ses propos défaitistes.

— Quand ? Peux-tu le dire ? Devrai-je encore te donner rendez-vous pour profiter de toi quelques heures ? Devrai-je encore t'arracher à ton bureau ?

L'alerte est plus sérieuse que je ne l'imaginais, mais j'ai des circonstances atténuantes.

— Je suis désolée, Alex… Mais en ce moment…

— Je sais, m'interrompt-il, résigné. Je sais.

Il s’étire au-dessus de moi et, d’un geste habile, défait le nœud de la corde. Mes bras sont engourdis et mes mains fourmillent tandis qu’il me libère. Je n’ose rien dire. Quand il a terminé, il me contemple quelques secondes. Ses traits fins ont retrouvé leur sérénité.

— Maintenant que la parenthèse est refermée, je dois t’informer que Lou a téléphoné, m’annonce-t-il d’une voix qui ne laisse plus filtrer sa tristesse.

— Quelles sont les nouvelles ?

— Il est toujours en réanimation, son état est stable.

Je perçois une réticence… un « mais » qu’il n’a pas formulé. Alors je le fais pour lui.

— Son fils vient de rentrer à Paris, complète-t-il.

— Quand ?

— Cet après-midi même. Il s’est rendu à l’hôpital au chevet de son père.

— Est-il au courant… pour elle ?

— Non. Il n’est pas encore allé au journal et, dans la confusion, la fidèle secrétaire de Bernard Hertman a oublié de mentionner ce qu’elle doit considérer comme un détail.

Je pousse un soupir de soulagement.

— Tant mieux, ça nous laisse un répit. Lou lui a-t-elle donné toutes les consignes nécessaires ?

— Je l’espère.

J’acquiesce d’un signe de tête. Alexis m’attire à sa bouche.

— Je crois que l’heure est venue de monter nous coucher, à présent, murmure-t-il en flirtant avec mes lèvres.

— Pas sans avoir pris une douche. Depuis quand ranges-tu tes jouets sans les avoir nettoyés ?

Cette allusion ranime une étincelle dans ses yeux sombres. Sans crier gare, il bondit du lit et me capture dans ses bras. Je ne tente même pas de

me débattre ni de protester. Il m’entraîne vers l’espace « salle de bains » situé de l’autre côté de la pièce. Sans me relâcher, il ouvre le robinet, et me flanque sous la pluie tiède qui dégringole.

Au diable la fatigue !

Je veux, moi aussi, essayer de remonter un peu le temps.

David

Deux heures et demie du matin ; je tourne la dernière page du cahier. Ma main tremble, ma gorge est serrée. Maintenant, je sais pourquoi Victoire n'a rien dit. Ce témoignage qu'elle nous a laissé est un coup de poignard dans le cœur. Celui de mon père, en l'occurrence.

La colère et la haine m'ont envahi, et je ne doute pas que c'est très exactement ce qu'il a ressenti, lui aussi, à la lecture de ce journal intime qui révèle les causes de la mort d'une innocente dont le seul tort a assurément été d'être la fille de Bernard Hertman. Je comprends ses envies de vengeance, je les partage désormais. Je ne sais pas ce qui me retient d'aller l'assouvir à coups de poing. Mes yeux se posent sur les derniers feuillets que Victoire a griffonnés un peu plus nerveusement que les autres.

Mardi 6 janvier

Malgré mes efforts pour ne rien laisser paraître, Papa a remarqué que je ne vais pas bien. Il ne cesse de me demander ce qui me tracasse. Je lui réponds qu'il se trompe, que rien ne me tracasse. Je mets mon manque d'énergie sur le compte des fêtes de fin d'année bien arrosées, sur le départ de David pour l'Ukraine. David est la meilleure diversion qui soit, il nous manque tellement. Plus d'une fois, j'ai failli craquer pendant qu'il était là, près de moi, la semaine dernière. Il recueillait toutes mes confidences lorsque j'étais enfant, mais avec le temps, je n'ai plus osé.

Et puis…

Comment aurait-il réagi ?

C’est trop tard, de toute façon.

Bon sang !

Je n’ai rien vu de ses hésitations. Elle paraissait si joyeuse. Il aurait suffi d’un mot, d’une parole, d’un signe. J’enrage d’avoir été aveugle. À défaut d’atteindre la gueule du vrai coupable, mon poing s’abat sur ce maudit cahier qui a reçu ses confidences à ma place. Juste sous ma main se trouve l’ultime date.

Mercredi 7 janvier

Papa m’a invitée à déjeuner. Il prétend vouloir passer plus de temps en ma compagnie. Je ne me rappelle pas qu’il m’ait conviée ainsi à la table d’un restaurant. J’appréhendais. Mais, pour qu’il cesse de s’inquiéter, j’ai accepté avec enthousiasme.

Il n’a pas fait dans la discrétion, c’est au Fouquet’s *qu’il m’a emmenée.*

« Pour une fois que nous sortons tous les deux, je tiens à t’impressionner », a-t-il plaisanté.

C’était agréable à entendre, j’ai ri.

D’ailleurs, tout était agréable… tout.

J’avais presque oublié.

Mon Dieu ! Que Vous ai-je fait pour que Vous m’infligiez ça ?

Je suis maudite.

J’en suis persuadée, à présent.

Nous avions terminé notre repas et nous étions en train de prendre le café quand ce monstre est arrivé. Mon cœur s’est arrêté lorsque je l’ai vu entrer. Au lieu de s’asseoir à sa table avec ses invités, Lanstier a traversé la salle et s’est pointé à la nôtre. Il a salué Papa en lui tendant la main, et ce sale hypocrite a demandé à m’être présenté en feignant d’ignorer qui j’étais. Papa l’a fait de mauvais gré.

J’ai cru que j’allais vomir quand il a fallu lui serrer la main. Son contact me fait horreur, son regard me glace, sa voix me terrifie, même son parfum me fait l’effet d’un poison mortel. Il m’a souri… J’en tremble encore en écrivant ces lignes. On aurait dit qu’il allait me dévorer toute crue. Moi, j’implorais le ciel pour qu’il se taise. J’étais tétanisée.

Il n’a rien dit. Il trouvait sûrement l’occasion trop belle de s’amuser à mes dépens. Il s’est déclaré « enchanté », puis il est parti rejoindre les personnes qui l’attendaient.

Papa m’a trouvée pâle. Il m’a demandé si j’allais bien. J’ai menti en affirmant que oui. Je crois qu’il a compris que cette fâcheuse rencontre ne m’avait pas plu.

En sortant, il m’a raconté, sans que je le lui demande, que Lanstier avait la réputation d’apprécier les jeunes femmes. J’avais envie de hurler que ce type est un gros porc, vicieux et sadique.

Mais la seule phrase qui est sortie de ma bouche a été de dire que ça se voyait.

Par curiosité, j’ai quand même demandé si ça n’était pas ennuyeux pour un candidat potentiel à la présidentielle. Papa m’a répondu qu’il n’y avait rien de répréhensible à admirer une jolie fille et, qu’en tout état de cause, ce ne serait pas la première fois qu’un chef d’État ferait étalage de ses conquêtes.

Mon estomac s’est révulsé.

« Conquêtes » !

Disons plutôt des victimes, ou des proies, pour Lanstier.

Les deux… pour ce qui concerne Natalia.

Comme je m’en veux !

Si je n’avais pas insisté, elle ne serait pas dans le coma.

J’ai beau me dire que son accident, il y a presque trois semaines, était peut-être une simple coïncidence, je n’arrive pas à m’en convaincre tout à fait. J’ai terriblement peur de tout, à présent… Peur de lui.

J'ignore ce qu'est devenue la copie des pages de ce journal que j'ai confiée à Natalia. Et Xavier Meunier, le journaliste auquel je faisais confiance, ne répond plus à aucun de mes appels. L'adresse qu'il a donnée à Natalia n'est pas la sienne. Il s'agit en réalité d'un meublé qui est parfois loué à la semaine. J'ai pris le risque d'aller vérifier par moi-même, il y a quelques jours.

Est-ce que Lanstier le sait ?

Me soupçonne-t-il d'avoir été de connivence avec Natalia ?

J'ai l'atroce impression qu'un œil est braqué sur moi en permanence. Je deviens paranoïaque au point de croire que sa présence au restaurant, aujourd'hui, n'était pas fortuite.

Était-ce une menace ? Une façon de me rappeler son intention de tout dévoiler à Papa si je tentais quoi que ce soit contre lui, et si je refusais d'aller me soumettre encore ?

Notre prochain rendez-vous est fixé à vendredi… dans deux jours.

Rien que d'y penser, je suis glacée. Je me sens déjà morte à l'intérieur.

J'ai tenté tout ce que je pouvais pour m'en sortir. J'ai échoué.

Personne ne me croira. Ma parole ne vaudra rien contre celle de Lanstier. Des dizaines et des dizaines de personnes seront prêtes à témoigner en sa faveur, à jurer de sa haute moralité… et moi, en face, toute seule, que puis-je contre lui ?

On m'accuserait de mythomanie, de délire, de volonté de nuire.

On accuserait Papa, on détruirait sa réputation.

Je n'ai pas le droit… pas les moyens.

J'ai honte, j'ai mal, je me sens sale.

J'ai trahi tout le monde, tout ce en quoi je croyais.

Je me suis trahie moi-même.

Le seul courage qu'il me reste aujourd'hui, c'est de coucher ces lignes sur le papier.

Je n'irai pas à ce rendez-vous, je ne me soumettrai plus à cette ordure, et si ma mort peut constituer la preuve la plus accablante de sa culpabilité, je l'accueille comme un soulagement.

Oui, je porte le premier coup, et je le revendique.

Pour toutes les femmes qui sont passées entre les mains de ce monstre, pour Natalia. Je prie pour qu'elle s'en sorte et, qui sait… pour qu'elle ose à nouveau, pour qu'elle raconte.

Papa, je te demande pardon pour tout le mal que je t'ai fait et pour celui que je m'apprête à te faire.

Embrasse David, embrasse Maman.

Je vous aime si fort.

Victoire

Merde !

C'est trop dur !

Je me lève d'un bond et m'éloigne de ce cahier qui me brûle les doigts.

La suite… je la connais trop bien.

Profitant d'être seule à la maison, Victoire est allée dans la salle de bains, elle a emporté plusieurs boîtes de médicaments.

Un cocktail explosif.

Notre père l'a découverte en rentrant ; elle était inanimée sur son lit. Ce qu'il ne m'a pas dit, c'est qu'il a trouvé ce journal soigneusement posé en évidence à ses côtés. Il a gardé cette information pour lui, sans doute parce qu'il voulait se venger seul de Lanstier. Un post-it est encore collé sur la couverture. Victoire y a écrit *Pour Bernard Hertman*. C'est au journaliste, à l'homme de presse, qu'elle s'est adressée, comme pour lui indiquer la voie qu'il devait prendre. Il a obéi, mais j'imagine à quel point ç'a été difficile pour lui de contenir sa rage. J'ai moi-même les pires envies de meurtre.

J'appuie mon front sur la vitre de la fenêtre. Je ferme les yeux pour me calmer. Petit à petit, je respire plus lentement. C'est paisible dehors. À cette heure, tout le monde dort ou presque. J'espère qu'il en est de même pour

mon père. Je me retourne vers le canapé où j'ai abandonné le reste du dossier. J'ai besoin de savoir.

En plus du cahier de Victoire, la pochette contient de nombreux articles de presse et plusieurs photos. Papa y a porté des annotations, comme sur ce cliché de la promotion de l'ENA dont est issu Claude Lanstier. Il a entouré en rouge son visage ainsi que celui d'un autre jeune homme souriant, juste à côté. En marge se trouvent leurs noms. Si j'ai parfaitement reconnu Lanstier du temps de sa jeunesse, j'aurais séché sur l'identité de son collègue de promotion sans cette précision. Pourtant, il ne s'agit pas de n'importe qui. Gérard Carnelière n'est rien de moins que l'actuel ministre de l'Intérieur. J'ignorais qu'ils étaient camarades à cette époque-là. À ce que j'en sais, aujourd'hui, les deux hommes se détestent. Ils ont d'ailleurs suivi des chemins diamétralement opposés d'un point de vue politique, ceci expliquant peut-être cela.

Plusieurs articles de presse que mon père a collectionnés font état, à mots couverts, des nombreuses aventures féminines de Lanstier. Ça me rappelle ce que je pensais de cette presse à scandale, pas plus tard que ce matin, dans le taxi qui me ramenait ici.

Quel con !

Si je m'étais seulement douté.

Parmi tous ces journalistes, qui sait qui est vraiment Lanstier ?

Aucun n'a pris le risque de s'attaquer ouvertement à lui. Ils usent tous de circonvolutions. Je lis « un certain ministre », « un homme bien connu », « une personnalité politique », mais aucun n'a eu les couilles de révéler l'identité de celui qu'ils décrivent comme un dépravé sexuel.

Qu'attendent-ils ?

Ont-ils peur de lui à ce point ?

Pourquoi ce type bénéficie-t-il d'une pareille immunité ?

C'est juste incroyable.

Ce fond de dossier suffit à peine à corroborer la thèse qui fait de Lanstier un séducteur, un jouisseur. En aucun cas il n'apparaît comme un prédateur tel que l'a dépeint Victoire.

Sous ces coupures de magazines, je trouve une pochette dans laquelle mon père a rangé des notes et des documents qu'il a imprimés. Un autre article fait état d'un accident de la circulation, en décembre dernier. La police lançait alors un appel à témoins pour obtenir des informations éventuelles sur le chauffard qui s'était enfui en laissant une jeune femme agoniser sur la chaussée. L'identité de la demoiselle n'est pas mentionnée, mais il y a fort à parier qu'il s'agit d'une certaine Natalia.

Quant aux notes, elles retracent différentes recherches que mon père a effectuées au sujet de plusieurs établissements. L'un d'eux se nomme *L'Écarlate*. C'est une boîte privée du côté de Montparnasse. Papa s'est intéressé à ses propriétaires. Apparemment, il a gardé de bons indics aux Impôts. Je parcours rapidement les autres documents.

Bon sang, mais c'est quoi, ce jeu de piste ?

Un coiffeur, un institut de beauté, un magasin de lingerie…

Et un patronyme qui revient souvent : Duivel.

Sur une page blanche, mon père a dessiné un curieux symbole, un oméga minuscule au centre d'un triangle.

Je n'ai strictement aucune idée de ce que tout cela signifie, mais j'ai bien l'intention de le lui demander dès qu'il se portera mieux. D'ici là, je ferais bien d'essayer de dormir un peu.

*

Je n'ai rien bu, mais j'ai la désagréable sensation d'avoir la gueule de bois en ouvrant les yeux. Je tâtonne vers le réveil.

À peine 7 heures.

Mon horloge interne est déréglée, ou alors ces nuits trop courtes et agitées commencent à faire de moi un insomniaque. Inutile de chercher à

me rendormir. Je me lève en me passant la main sur le visage. Un nouveau duvet de barbe crisse sous ma paume. Mon reflet dans le miroir me renvoie l'image d'un ours mal léché.

Après vingt minutes et une douche, j'ai retrouvé une figure plus humaine. Je rassemble les différents documents que j'ai laissés en vrac sur la table et les range dans le dossier bleu que je planque au fond d'un tiroir dont la clé rejoint mon trousseau.

On ne sait jamais.

Ce dossier était sûrement plus à l'abri chez mon père, mais j'imagine qu'il a de bonnes raisons pour me le confier.

Qui d'autre possède la combinaison de son coffre ?

Je n'en ai aucune idée. Il faudra que j'ajoute cette question à la liste que j'ai préparée à son intention.

La nouvelle de son état de santé a probablement fuité maintenant, et certains doivent s'en réjouir. Dans ce métier, Papa a rarement fait de concessions, estimant de son devoir de faire jaillir la vérité sans ménager les intérêts particuliers. Si son intégrité est unanimement reconnue, si on le salue publiquement en lui démontrant le plus grand respect, il n'est dupe de rien. Il tient régulièrement à jour le compte de ses plus farouches détracteurs et de ses irréductibles ennemis. Je serre le poing autour de mes clés. Lanstier figurait en très bonne position sur cette liste. Et cette pourriture a trouvé son point faible en la personne de Victoire. Il va le payer cher. Car ce qu'il ne sait pas encore, cet enfoiré, ce sale porc libidineux, c'est qu'il a désormais un autre obstacle sur sa route, et un obstacle de taille : moi.

Ma résolution est prise et mon emploi du temps des prochaines semaines, bien défini. Papa sera certainement content d'apprendre que je vais rester à Paris. En attendant l'heure des visites à l'hôpital où je compte me rendre malgré l'interdiction du médecin, je dois honorer ma promesse

d’aller embrasser Mireille, ce matin. Peut-être pourrais-je glaner quelques informations supplémentaires auprès d’elle.

Le siège du groupe Hertman se situe toujours rue de Washington. Dans la boîte à gants de mon 4 × 4, je retrouve le badge qui me permet d’avoir accès au parking souterrain dans lequel plusieurs places de stationnement nous sont réservées. Je démarre tranquillement en direction de ce que j’appelle « le journal » comme d’autres diraient « la maison ».

Malgré la circulation dense, je conduis en mode pilote automatique, car mon cerveau fonctionne à plein régime. Certaines phrases du journal de Victoire tournent en boucle dans mon crâne. Ses derniers mots sont un testament dans lequel elle crie à la vengeance. Pas uniquement pour elle, mais pour toutes celles que Lanstier a abusées. Ces mots sont gravés dans ma mémoire, ils ne s’effaceront pas tant que justice n’aura pas été faite. Mais il faut bien reconnaître que le seul témoignage de Victoire ne constitue pas une charge suffisante. Elle-même le savait puisqu’elle a cherché une aide extérieure. Et Papa aussi en est conscient. Tous ces documents qu’il a réunis depuis cinq mois ne servent qu’à étoffer la dénonciation que sa fille a consignée dans son cahier.

J’ai une vague idée de ce qu’il prévoyait de faire, mais aucune certitude. J’ignore par quel bout reprendre son enquête et quel est le lien entre les différents éléments de ce fameux dossier bleu. La seule chose que je sais, c’est que le temps joue contre nous. On parle de plus en plus de la primaire de l’USF et, dans un an, les électeurs seront appelés aux urnes pour désigner leur futur président. Or, devant la débâcle du gouvernement actuel, Lanstier gagne chaque jour en popularité. Pour l’abattre, il faudrait agir vite et frapper très fort, mais cela nécessite des preuves solides. Et je n’ai rien trouvé d’assez sérieux dans le dossier.

J’aborde la rue de Washington et je ralentis pour m’engager dans le parking. Un choc sur le côté droit, à l’arrière de mon véhicule, s’accompagne d’un cri. Je pile. N’apercevant rien dans mes rétroviseurs, je

descends rapidement de voiture et j’en fais le tour. Coincée entre ma roue et le trottoir, une cycliste tente de se redresser, mais elle est empêtrée sous son vélo.

— Vous ne pouviez pas faire attention, non ? m’engueule-t-elle sans même me regarder.

Elle n’a pas tort. J’étais distrait. J’accepte donc ses reproches, et je me précipite pour l’aider.

— Je suis vraiment désolé.

Côté originalité, ce n’est pas génial, mais je n’ai rien de mieux en boutique. Elle lève la tête vers moi qui lui tends la main. La colère flambe dans ses yeux d’un bleu azur magnifique. Malgré la situation, le reporter qui sommeille en moi se réveille aussitôt pour enregistrer un maximum d’infos. Ma victime est une très jolie jeune femme blonde d’une vingtaine d’années. Fait assez singulier, elle est vêtue d’un chemisier blanc que sa chute a un peu débraillé et dont l’échancrure s’ouvre de façon indiscrète sur des petits seins pigeonnants. Sa jupe étroite est remontée très haut sur ses cuisses, dévoilant largement la jarretelle élastique de ses bas. Ces derniers n’ont d’ailleurs pas survécu à l’accident.

— Laissez-moi vous aider, j’insiste, en constatant qu’un filet de sang coule le long de sa jambe droite.

Elle n’accepte pas expressément, mais elle ne refuse pas non plus mon offre. En vérité, je crois qu’elle fait de son mieux pour conserver un peu de dignité malgré sa posture délicate. Je la débarrasse de la bécane.

Un Vélib’ !

Elle ne me tiendra sûrement pas trop rigueur de la roue voilée.

Pendant ce temps, elle s’est assise sur le bord du trottoir et tamponne son genou coupé avec un mouchoir en papier. Je note malgré moi qu’elle porte des chaussures à talons hauts, ce qui ajoute à ma perplexité.

— Je suppose que le moment est mal choisi de vous faire remarquer que vous n’étiez pas spécialement équipée pour pédaler.

Elle prend une grande inspiration. Je m’attends à ce qu’elle me crache une insulte à la figure, mais elle se contient, en pressant régulièrement sur sa blessure qui continue de saigner.

— Pas le moment, non !

— Pouvez-vous vous lever ?

— Il le faudra bien, je n’ai pas l’intention de camper ici dans cet état.

Des accents furibonds émaillent son timbre clair. Je lui offre une main charitable, elle m’accorde la sienne, en prenant appui sur l’autre pour se hisser, mais elle n’a pas fait un pas qu’elle relève aussitôt le pied droit dans une imitation impromptue du flamand rose.

— Vous avez mal ?

Ses fins sourcils se froncent et un rictus étire ses lèvres.

— Mais vous êtes aussi perspicace qu’attentif au volant. Bravo !

Son ironie me plaît. La demoiselle a du répondant dans l’adversité.

— Si vous-même aviez été plus prudente, vous auriez très largement pu éviter cette collision.

— Et les clignotants, ils sont en option, sur votre bagnole ?

Oh !

Le langage jure avec l’apparence.

En l’occurrence, ma « bagnole » a hérité d’une rayure. Mais qu’importe ! Ce n’est pas très grave. Après tout, un 4 × 4 a vocation à souffrir. Par contre, un constat avec un Vélib’ pourri piloté par une blonde en talons aiguilles… on oublie tout de suite.

— Il faudrait soigner votre blessure et consulter un médecin pour votre cheville.

C’est, je l’espère, une manière élégante d’orienter la conversation sur des choses plus essentielles et urgentes. En soupirant, elle enlève ses chaussures et se risque à piétiner. À en juger par la petite grimace qui se dessine sur son visage, je n’ai pas tort.

— Non, ça ira, J’arrangerai ça au bureau, s’obstine-t-elle en se redressant fièrement devant moi, bien qu’elle soit descendue de dix bons centimètres.

— Permettez-moi de vous y accompagner en voiture, dans ce cas. C’est le moins que je puisse faire.

— Inutile de vous donner cette peine, je suis arrivée, dit-elle en jetant un rapide coup d’œil vers l’immeuble derrière moi.

— Vous travaillez ici ?

Mon étonnement semble la ravir.

— Si vous n’y voyez pas d’inconvénient, j’aimerais éviter d’être plus en retard que je ne le suis déjà.

— Êtes-vous en état de marcher, au moins ?

Tenant ses chaussures dans une main, elle avance de quelques pas, comme le ferait une funambule. Ses traits fins se détendent un peu. Elle finit par relever vers moi un visage moins sévère.

— Je dois vraiment y aller.

— Vous êtes journaliste ? j’interroge, intrigué.

Ses yeux s’écarquillent. Je viens de la surprendre à mon tour.

— Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

— C’est le siège du groupe Hertman Médias, non ?

J’adore feindre l’ignorance. C’est une technique imparable. Elle me répond un « oui » un peu méfiant et récupère sur le sol son sac à main, qui tient davantage d’une besace que d’une pochette élégante qui aurait été mieux assortie à son style. Encore qu’à cet instant elle arbore plus le look grunge qu’autre chose. Seul son maquillage parfait n’a pas morflé dans sa chute.

— À moins que vous ne soyez… secrétaire ? je la taquine malgré moi, en référence à son accoutrement.

Je résiste mal au plaisir de titiller ces demoiselles, surtout quand elles sont belles. Victoire affirmait que je finirais vieux garçon à force de prendre

les filles pour des idiotes. Considérant que le célibat m’a toujours très bien convenu, je n’ai jamais lutté contre ce penchant pour l’humour à deux balles. Mais curieusement, à cette seconde, le souvenir de ma petite sœur me fait l’effet d’une gifle. Je me ressaisis aussitôt.

— Pardonnez-moi ! Ça ne me regarde pas, et je m’en voudrais d’ajouter à vos ennuis.

Mon changement d’attitude agit comme une baguette magique.

— Je suis journaliste.

Je m’étais éloigné d’un pas vers ma voiture stationnée en vrac sur la chaussée. Sa réponse très calme m’arrête. Elle pousse un soupir et lève la main qui tient ses escarpins.

— Et je devais rencontrer mon nouveau patron, ce matin.

Ses explications ont des accents d’excuse. Je n’en demandais pas tant, mais ce qu’elle vient de me révéler m’intrigue au plus haut point.

— Vous comptiez le séduire ?

Elle sourit.

Enfin !

Ce sourire illumine son visage. On en oublie tout le reste, son chemisier déboutonné, ses bas déchirés, et son genou en sang.

— C’est mal barré, je crois, dit-elle avec humour.

Elle ne paraît pas le regretter beaucoup. Elle penche la tête d’une façon adorable et fait, à son tour, un pas en arrière.

— Il faut que je file.

Elle se détourne après m’avoir adressé un dernier sourire. Elle n’a pas eu le moindre égard pour le vélo cabossé comme s’il lui était sorti de la mémoire. Je la regarde marcher pieds nus vers l’immeuble.

Quelle drôle de fille !

Je me demande bien de quel patron elle parlait. Au sein du groupe Hertman Médias, mon père est le seul susceptible de porter ce titre. Une voiture passe en klaxonnant, histoire de râler. Je reprends rapidement le

volant et j’actionne la porte du garage au moyen du badge. La grosse berline de mon père est restée sur son emplacement. Je stationne juste à côté. Je jette un coup d’œil à l’intérieur par la vitre. Il n’y a rien qui traîne sur les sièges. Il faudrait que je récupère ses clés pour ramener son carrosse à Neuilly.

Une petite formalité que j’ajoute à ma liste mentale.

J’ai rarement besoin de prendre des notes. Mon métier m’a entraîné à tout retenir, de l’essentiel au superflu. Moins on laisse de traces écrites, mieux c’est. Au jeu des différences, je suis imbattable. Victoire criait bien souvent au scandale. J’observe mon reflet dans la vitre à l’arrière de la voiture de mon père.

Victoire !

Je sais ce que tu veux. Cesse de m’hypnotiser ainsi !

Je me redresse et pars à grandes enjambées vers l’ascenseur. Un petit signal sonore m’indique que je suis arrivé au septième et dernier étage. La cabine s’ouvre. Je prends le couloir de gauche et m’arrête devant la porte sur laquelle est gravé le mot « Direction ». J’entends une voix féminine de l’autre côté. Je reconnais le timbre haut perché de Mireille qui se lamente. Je n’ai pas besoin de frapper, je suis ici chez moi. J’entre donc sans m’annoncer. Mireille s’interrompt. Il lui faut quelques secondes avant de réaliser.

— David !

L’émotion la submerge, des larmes brillent dans ses yeux délavés. Puis elle se précipite pour m’embrasser.

— Il me tardait de te voir arriver, soupire-t-elle. Comment vas-tu ?

— Aussi bien que possible.

Près de son bureau se tient son interlocutrice. Une fort jolie personne en piteux état. Mon regard se détourne vers ma pauvre victime dont la mine, tout d’abord interloquée, retrouve un masque franchement désapprobateur. Mireille comprend que j’attends des précisions.

— Je te présente Mélissa Sauzon, se ressaisit-elle. Elle a récemment intégré l'équipe en tant que stagiaire.

— Stagiaire ?! je relève, moqueur.

La demoiselle se pince les lèvres comme une gamine prise en flagrant délit de mensonge.

— Mélissa vient d'avoir un accident, continue Mireille. Un chauffard l'a renversée, là, juste devant l'immeuble.

Je reconnais ses intonations affligées, comme lorsqu'elle s'occupait de nous, enfants, quand nous nous blessions.

— Un chauffard, je répète en fixant la jeune femme.

Elle ne répond toujours rien. Elle encaisse sans rougir, appuyée sur le bord de la table pour soulager son pied meurtri.

— Vous devriez désinfecter ça, je lui conseille en désignant la plaie de son genou.

— C'est exactement ce que j'étais en train de lui dire, intervient Mireille.

— Je vais passer un peu d'eau fraîche, marmonne-t-elle en faisant mine de s'en aller.

— Tout bon journaliste doit veiller à sa sécurité et à sa santé. Suivez-moi !

Elle me dévisage, surprise par mon ordre. J'avance vers le bureau de mon père.

— Il y doit y avoir ici tout ce qu'il faut pour vous soigner, je précise en la voyant statufiée. Vous venez ?

Elle réagit enfin et approche. Je lui désigne un fauteuil pendant que je vais ouvrir l'un des placards dans le fond de la pièce. Elle s'y assied sans dire un mot. Mireille est restée dans l'encoignure.

— Tu veux que je le fasse ? demande-t-elle, un peu embarrassée.

— Je ne suis pas certain que la demoiselle apprécie d'être transformée en momie.

Tandis que je mets la main sur le désinfectant et les compresses, un gloussement me répond. Pour le moindre bobo, Mireille a toujours eu la fâcheuse habitude de déployer des moyens très largement surdimensionnés. Je me retourne vers elle en souriant.

— Je m’en occupe et je te rejoins.

Elle acquiesce et se retire discrètement dans son bureau. Ma victime me regarde avec méfiance. Je dépose mon attirail de secouriste sur la table, à côté, et m’accroupis devant elle.

— Je crois qu’il vaudrait mieux enlever vos bas.

Je la vois serrer les mâchoires.

— Ils ne vous sont plus d’aucune utilité, de toute façon, j’ajoute sur un ton plus léger.

— Pourquoi ne m’avez-vous pas dit qui vous étiez ?

Sa question est légitime. J’aime bien la petite marque qui se creuse entre ses sourcils quand elle est fâchée.

— Vous ne vous en êtes pas souciée, jusqu’à présent.

— Quand vous m’avez entendue affirmer que je travaillais ici, vous auriez pu le signaler.

— Je vous aurais retardée.

Comme elle ne démontre pas l’intention de suivre mon conseil, j’empoigne les lambeaux de son bas droit et je tire d’un coup sec, le déchirant tout à fait. Elle sursaute, mais ne crie pas. Preuve qu’elle a du sang-froid.

— Ils m’ont coûté une fortune, me dit-elle calmement pendant que j’imbibe une compresse de Bétadine.

— Il fallait au moins ça pour me séduire.

Ce petit rappel de notre conversation la fait grimacer. À moins que ce ne soit le contact du désinfectant sur l’entaille de son genou.

— C’est vous qui avez prétendu ça. Je n’ai jamais dit que c’était pour vous séduire.

La bougresse se défend. Je colorie sa peau en jaune soutenu tout en débordant largement de la plaie.

— Depuis quand travaillez-vous ici ?

— Bientôt deux mois.

— Quel genre de stage ?

— Ce n’est pas vraiment un stage. C’était… un arrangement entre votre père et moi.

Au moyen d’une autre compresse, j’efface les traces de sang le long de sa jambe. Elle se laisse faire, absorbée par ce qu’elle a à me dire. Je sens le muscle de son mollet dans la paume de ma main qui le soutient, et sa peau est douce.

— Qu’entendez-vous par arrangement ?

Elle hésite. Je la libère et me relève. Son regard me suit. J’y lis une vague inquiétude.

— Il m’a engagée pour l’aider.

— L’aider à quoi ?

Elle se lève à son tour. Les lambeaux de son bas gisent à ses pieds. Sans complexe, elle fait glisser les jarretelles élastiques le long de ses jambes pour s’en débarrasser complètement, puis elle se rajuste en tirant sur le bord de sa jupe. J’ignore si c’est par provocation, mais le spectacle est ravissant. Cela dit, elle ne m’a toujours pas répondu.

— L’aider à quoi faire ? j’insiste en évitant de hausser le ton.

Son regard bleu affronte le mien. Cette fille a un fichu caractère.

— À pénétrer des endroits que lui ne pouvait fréquenter.

Le côté énigmatique, ça va bien cinq minutes, j’ai autre chose à faire.

— Bien… écoutez, mademoiselle…

Mon téléphone se met à sonner dans ma poche. Sur l’écran s’affiche le numéro du service de cardiologie que j’ai enregistré hier. Je décroche aussitôt.

— Monsieur Hertman ? Ici le Dr Lallemand.

Sa voix est basse et feutrée. Je n'ai presque pas besoin d'entendre ce qu'il s'apprête à me dire. Au fond de moi, l'alarme est déjà en train de hurler.

— Je suis désolé de vous informer du décès de votre père.

Ce qui frappe le plus, dans ces cas-là, c'est le silence assourdissant qui succède à l'annonce. Il ne dure que quelques secondes, mais il est si intense qu'on dirait qu'il s'éternise. Le rompre, c'est entrer dans une réalité douloureuse. Je n'en ai pas envie.

— Monsieur Hertman ?

Le Dr Lallemand se soucie de savoir si j'ai bien entendu. Je reprends mon souffle. Devant moi, la fille m'observe avec inquiétude. Mireille est revenue se poster dans l'encadrement de la porte et se triture les mains.

— Quand est-ce arrivé ? je demande en faisant un effort pour articuler.

— Il a fait une nouvelle crise, ce matin, nous avons tenté l'impossible. J'ai malheureusement dû constater le décès, il y a une dizaine de minutes.

— Je viens immédiatement.

Je raccroche sans le saluer. Je suis assommé. À ce moment précis, je réalise que je m'étais leurré. Malgré tous les signaux, malgré mon funeste pressentiment en quittant mon père, hier, je gardais l'espoir qu'il surmonterait l'épreuve. J'avais mentalement préparé cette liste de questions que je voulais lui poser. Des questions auxquelles il ne répondra plus. J'entends dans mon crâne les craquements d'un chêne qu'on abat. Je lève les yeux vers Mireille. Elle a compris. Des larmes coulent sur ses joues. Elle avance d'un pas hésitant. Je lui ouvre mes bras.

Sur qui se refermeront-ils, mes bras, désormais ?

J'ai perdu ceux que j'aimais le plus au monde. Mireille sanglote. Je ne trouve même pas les mots pour la réconforter. Alors que le chagrin devrait me terrasser, je sens grandir en moi une force plus dévastatrice encore. Elle tourbillonne comme un ouragan, elle m'envahit, elle me tient debout, les yeux secs, les mâchoires serrées. J'ai goûté longtemps aux joies de la

tendresse, de l’amour et de la confiance. J’ai connu ensuite le piment de l’aventure, de la solitude et de la peur. Mais j’ignorais que la colère et la haine étaient si amères. Je repousse doucement Mireille.

— Je dois y aller.

Ma voix assurée l’étonne. Elle renifle en me dévisageant. Elle a l’air perdue, ne sachant plus que faire d’elle-même. J’ai parfaitement conscience qu’il m’incombe de prendre les choses en main, et vite.

— Je me charge de prévenir Maman. Peux-tu prendre contact avec Me Cauche ?

Je ne doute pas un instant que ce vieil et fidèle ami de mon père soit resté son notaire et homme de confiance. J’ai trouvé des papiers à son en-tête dans le coffre de la maison de Neuilly. Si quelqu’un est à même de prendre les premières initiatives, c’est lui. Recevoir une consigne soulage Mireille. Elle déglutit et rajuste ses lunettes sur son nez rougi.

— Oui, oui, tout de suite, affirme-t-elle d’une voix tremblante.

Au moment de sortir du bureau, je me souviens de la jeune femme dont je m’occupais quelques instants plus tôt. Elle s’est éclipsée discrètement. Je ne m’en suis même pas aperçu. Je descends en quatrième vitesse au sous-sol. Je jette un coup d’œil à la voiture de mon père. Je la ramènerai plus tard à la maison. Je grimpe dans la mienne, j’enfonce la clé dans le démarreur, et je prends une grande inspiration.

Ce n’est pas la fin… ce n’est que le début.

Je croise mon regard dans le rétroviseur.

Victoire m’observe encore. Mes yeux, ce sont les siens, elle ne me lâchera pas. Je suis lié par une promesse. Je serre les dents, et j’enclenche la marche arrière.

*

— Comment te sens-tu ?

La voix de ma mère est désormais teintée d'un accent italien chantant. J'ouvre les yeux. Je me suis assoupi quelques instants dans le canapé du salon. La journée a été éprouvante, comme les quatre autres qui ont précédé.

— Ça peut aller, je soupire en me redressant.

— Tu veux manger quelque chose ?

Sa sollicitude me touche. Elle n'a jamais été une mère très conventionnelle, alors qu'elle se préoccupe de savoir si j'ai faim m'interpelle forcément. Elle est la seule famille qu'il me reste, mais elle n'a jamais été mon point d'ancrage. Elle en a conscience, elle fait ce qu'elle peut pour me soutenir.

— Non, merci, c'est gentil.

Je l'ai appelée depuis l'hôpital, après avoir accompagné le corps de mon père à la chapelle. Je me suis recueilli longtemps. J'avais besoin de faire le point, de me calmer aussi. J'ai eu du mal à me convaincre que l'homme étendu devant moi était le même que ce gaillard fier, droit et impressionnant que j'ai toujours connu et admiré. Mon admiration ne s'est pas éteinte, au contraire. Il m'a légué son nom, sa force et sa détermination. J'ai juré sur sa dépouille que j'en ferai bon usage.

Ma mère a pris le premier avion pour Paris. Elle et moi ne nous étions plus revus depuis le mois de janvier… depuis l'enterrement de Victoire. Le prénom de ma sœur, même s'il était dans nos têtes, n'a jamais franchi le barrage de nos lèvres. Je crois qu'elle ne l'aurait pas supporté. Elle semblait fatiguée, amaigrie. Elle que j'ai toujours connue très soucieuse de son apparence, se moquait de sortir sans fards, les yeux rougis.

Nous nous sommes de nouveau retrouvés devant cette grande plaque de marbre gravée au nom de la famille Hertman au bout d'une allée du cimetière Montparnasse. Serrés l'un contre l'autre, nous avons vu descendre son cercueil en bois foncé. Maman a pleuré. S'il fallait une preuve qu'elle aimait mon père et qu'elle ne lui tenait pas rigueur de la mort de leur fille,

ces larmes suffisaient. Mireille était à nos côtés, bien sûr, tout comme la totalité des employés du groupe Hertman Médias, y compris ma victime de l'autre jour. Par discrétion, la jeune femme se tenait à l'écart, seule et attentive à ce qui se passait autour d'elle. C'est étrange comme certains détails vous restent en mémoire… après.

Malgré moi, j'ai observé tous ceux qui étaient présents aux obsèques. Ils étaient nombreux à venir honorer le souvenir du grand Bernard Hertman. Il y avait là le gratin de la presse, des artistes, des intellectuels, des personnalités politiques. Lanstier n'a pas eu l'outrecuidance de s'inviter. Il devait sûrement se réjouir de l'événement, pourtant. J'ai regretté de songer à cette ordure à ce moment-là. C'était plus fort que moi. J'ai dû lutter pour ne rien montrer de mon écœurement et de ma rage. Je ne pouvais me le permettre.

J'ai serré je ne sais combien de mains, remercié je ne sais combien de gens. Je suis rentré, épuisé, à Neuilly où je me suis installé provisoirement pour tenir compagnie à Maman, qui ne se voyait pas demeurer seule dans cette immense maison où les fantômes de Victoire et de Papa se promènent ensemble, désormais. Je m'y suis résolu, mais pas de gaieté de cœur.

Puis il y a eu ce rendez-vous avec Me Cauche, aujourd'hui. Le décès de Victoire a obligé notre père à réorganiser sa succession, ce qu'il a fait dans les jours qui ont suivi le drame, en janvier.

Se sentait-il à ce point pressé par le temps ?

Tout pousse à le croire en tout cas. La lecture du testament n'a guère apporté de surprises. Par la force des choses, je suis l'unique héritier de l'empire qu'a bâti mon père. Ma mère possède quelques parts de la société, mais son implication dans l'entreprise est purement symbolique. Je me retrouve non seulement propriétaire du groupe Hertman Médias, mais aussi de la maison de Neuilly, de l'appartement à Megève, et de quelques autres bricoles dont je n'avais même pas idée. Bref, d'un patrimoine qui a de quoi

donner le tournis. Je me suis inquiété des frais de succession, M[e] Cauche s'est empressé de me rassurer :

— Votre père était un homme prévoyant. Il avait depuis longtemps pourvu au financement de cette opération.

— Ce qui veut dire que ce que vous venez de m'annoncer…

— … Est net d'impôts et de taxes, oui, David, a-t-il conclu très calmement.

Un coup de massue ne m'aurait pas fait plus d'effet. Je discutais rarement pognon avec mon père. Je supposais bien qu'il bénéficiait d'une grande aisance financière puisque j'en profitais à titre personnel, ainsi que Victoire, mais je ne me suis jamais montré curieux de l'étendue de sa fortune. Tout ce que je voulais, moi, c'était lui ressembler, devenir un journaliste réputé, marcher dans ses pas. J'étais loin, très loin d'imaginer cela.

— Victoire et toi étiez ce qu'il avait de plus précieux, murmure Maman en s'asseyant près de moi dans le canapé.

Ça y est, elle a prononcé son prénom.

Elle a les yeux humides, mais elle ne pleure pas vraiment. Elle tente même un pauvre sourire. Elle est là pour moi, pour moi seul. Elle caresse mes cheveux. C'est un geste qui n'appartient qu'à elle. La tendresse de Victoire se manifestait par de gros câlins. Ma sœur aimait se nicher dans mes bras. Mon père pratiquait l'accolade virile, mais brève. D'aussi loin que je me souvienne, Mireille se contente de me serrer les mains. Quant à mes conquêtes, aucune n'a eu le temps de me montrer autre chose qu'un intérêt purement sexuel. Elle retire sa main en me voyant un peu mal à l'aise.

— Tu n'aimes pas qu'on te touche, n'est-ce pas ?

— Je manque d'habitude, je crois.

Elle acquiesce en hochant la tête. J'ai l'impression qu'elle se rend responsable de ça aussi. Ça m'ennuie.

— C’est l’un des problèmes du métier de grand reporter. Il ne permet pas qu’on s’attache durablement ni qu’on fasse confiance à quelqu’un d’autre que soi-même. Ça ne facilite pas les contacts.

— Je le sais, David. Je le sais mieux que personne. Tu ressembles tellement à ton père.

— Tu étais au courant pour la succession ?

— Il m’en avait parlé, il y a quatre mois environ.

— Il souhaitait connaître ton avis ?

— Non, réfute-t-elle immédiatement. Ton père avait pleinement confiance en tes capacités à prendre la relève à la tête du groupe. Il voulait juste s’assurer que je serais là pour t’aider si tu en éprouvais le besoin.

— Et ça ne t’a pas alertée sur son état ?

Elle soupire en joignant les mains sur ses genoux.

— Puisse Dieu t’épargner de perdre un enfant, David. Le chagrin rend aveugle et sourd à la souffrance des autres. À ce moment-là, j’ai pensé qu’il s’occupait de ses affaires pour éviter de sombrer. Alors j’ai promis, et ce fut tout.

— Je comprends.

Je regarde les dessins sur le tapis. L’horloge du salon égrène huit coups.

— Ton père a cessé de courir le monde au moment de ta naissance. Il avait ton âge, à peu près.

— Est-ce que c’est une manière diplomate de me dire que je vais devoir poser mes valises ?

J’ai employé un ton volontairement léger, mais ma mère ne s’y trompe pas.

— Tu as de nouvelles et lourdes responsabilités, à présent. Je ne serais pas étonnée que certains concurrents pensant le groupe fragilisé se lancent dans des offensives douteuses ou te fassent des propositions de rachat.

— Hertman Médias n’est pas et ne sera jamais à vendre.

Ma détermination attendrit Maman. Elle pose une main chaude sur les miennes.

— Je suis fière de toi.

J’apprécie d’un signe de tête, mais le silence me pèse.

— Je crois que j’ai faim, finalement.

— Allons voir ce qu’il y a dans le frigo, réplique-t-elle gentiment.

*

En regardant Mme Soizic Oliveti s’éloigner dignement vers la salle d’embarquement de l’aéroport où je l’ai accompagnée, j’ai éprouvé quelques scrupules. J’aurais pu lui révéler le terrible secret de Victoire. Elle se pose encore tellement de questions sur son propre rôle dans cette affaire. Elle s’accuse d’avoir été une mauvaise mère, d’avoir abandonné sa fille. J’aurais pu lever cette angoisse en la laissant lire le cahier. Je n’ai pas pu m’y résoudre. Mon père ne l’a pas fait, il était pourtant le mieux placé pour ça. Il ne se voyait sûrement pas infliger une souffrance supplémentaire à une mère suffisamment éplorée. Et puis, ce document constitue une pièce essentielle du dossier. Le journaliste a supplanté le père. Il a pris toutes les précautions nécessaires pour me transmettre les informations dans la plus grande discrétion. Je dois à mon tour me montrer vigilant.

L’avion s’est envolé. Je suis resté un moment derrière le carreau. Pour la première fois, les rôles étaient inversés. Je n’étais pas à bord de l’appareil. J’étais cloué au sol, avec le poids de mes nouvelles responsabilités sur les épaules. Un bref instant, la charge m’a paru terriblement lourde. Mais encore une fois, j’ai surpris mon reflet dans la baie vitrée. Victoire était là. J’avais une mission à accomplir… ainsi qu’une foutue liste de questions sans réponse.

Afin d’essayer d’y voir plus clair, j’ai profité du week-end pour mettre le nez dans les papiers de mon père. Par chance, il était méthodique. Il n’était pas de la génération Internet et se méfiait des ordinateurs comme de

la peste. Aussi conservait-il tout dans des dossiers scrupuleusement annotés. J’ai pu accéder aux comptes de la société, à ses statuts, à ses relevés bancaires personnels. Me Cauche s’est chargé de faire le nécessaire auprès des différents services administratifs. Je lui ai renouvelé ma confiance en même temps que la procuration que mon père lui avait accordée sur certaines opérations. Il m’a éclairé sur des aspects de gestion qui m’échappaient totalement. Je me suis plongé dans la paperasse au risque de m’y noyer, mais il me fallait ça.

Je ne relève la tête que le dimanche soir. J’ai peu dormi, je n’ai quasiment pas mangé. J’ai l’impression que des chiffres défilent encore devant mes yeux. Mais j’ai fait le tour de l’essentiel. Je me sens apte à affronter le prochain conseil d’administration. Il est un peu plus de 22 heures quand la fatigue me rattrape. J’éteins la lampe en laiton qui trône sur le bureau, je referme le coffre. Mes talons résonnent dans le silence. Je monte au second étage où se trouvent les chambres. Celle de Victoire, au bout du couloir, celle de mon père à l’autre extrémité, et la mienne, juste en face. Je m’arrête sitôt que j’en ai passé le seuil et m’adosse contre la porte. Je me sens si seul, tout à coup. Or, la solitude ne m’a jamais fait peur. Jamais.

Jusqu’à ce soir.

*

Il est à peine 7 h 15, ce lundi, quand je pénètre dans l’immeuble de la rue de Washington. Je ne tenais plus en place, à Neuilly. Seul dans cette maison vide, j’avais le cafard, j’ai donc rassemblé mes affaires dans un sac de voyage que j’ai jeté dans le coffre de ma voiture. Ce soir, je dormirai de nouveau dans mon appartement. Je monte directement au septième par l’ascenseur. À cet étage, le silence règne encore. Pour une fois, je devance Mireille, qui a toujours mis un point d’honneur à être la première à son poste pour accueillir son patron et lui apporter son indispensable café en

même temps que le tas énorme des journaux et magazines des groupes de presse concurrents. En la quittant, après l'enterrement, je lui ai glissé à l'oreille que rien n'était changé. Elle avait visiblement besoin d'être rassurée. Dans un quart d'heure environ, elle jaillira de l'ascenseur, elle préparera le café qui sera bien meilleur que l'infâme boisson que j'ai avalée ce matin, et consultera les messages en attente. Chaque jour, c'est le même rituel.

Mireille a atteint l'âge de la retraite, mais je sais qu'elle estime de son devoir de rester près de moi, elle me l'a dit. Personnellement, je ne vois aucune raison de précipiter son départ. Il faudra néanmoins prévoir le recrutement d'une autre secrétaire qu'elle pourra former rapidement. Elle vient de perdre bien plus que son employeur. Les petites taquineries que lui lançait mon père n'étaient pas si anodines que ça, je crois qu'elle l'aimait sincèrement, profondément, et sans espoir. Il le savait. Il veillait à ne jamais la blesser. C'est ainsi qu'ils ont entretenu une bonne entente durant plus de trente ans. J'ignore si elle aura la force de continuer sans lui.

Je traverse le couloir jusqu'au bureau de mon père… le mien, à présent. Il faudra que je m'y habitue ou que j'en change. Dans le travail, je ne suis pas du genre sentimental, et cette pièce est sans conteste la plus agréable et la plus adaptée à la fonction qui m'échoit, ce serait dommage de m'en priver. En tant qu'employé du groupe Hertman Médias, je disposais d'un petit local au fond du couloir de droite, mais je l'occupais très rarement. Un reporter, c'est sur le terrain qu'il bosse. Je m'arrête quelques secondes devant le fauteuil où mon père s'est assis durant toutes ces années.

Serai-je à la hauteur ?

Je n'en sais foutrement rien.

Un bruit dans mon dos me prévient de la présence de quelqu'un. Mireille, sans doute. Je me retourne pour la saluer, et mon « bonjour » meurt sur mes lèvres. Ma jolie victime de la semaine dernière m'adresse un

petit sourire. Elle ne porte ni jupe ni talons, cette fois, mais un simple jean et une tunique bleue qui met sa blondeur en valeur.

— Je ne voulais pas vous déranger, je pensais trouver Mme Villas, dit-elle doucement comme si elle craignait de troubler le silence.

Curieusement, je suis content de la revoir. Les circonstances n'ont pas permis que nous fassions vraiment connaissance.

— Vous êtes matinale, je lui fais remarquer.

— J'ai un peu de retard à rattraper.

— Comment va votre jambe ?

Elle se hisse sur la pointe des pieds. Elle a troqué les escarpins pointus contre des ballerines plates très simples.

— Tout est rentré dans l'ordre.

Je hoche la tête, convaincu par sa démonstration de souplesse. Elle s'éclaircit la voix, et ses sourcils se froncent, donnant à son fin minois un air plus grave.

— Je n'ai pas eu l'occasion de vous présenter mes condoléances, s'excuse-t-elle. Ça ne faisait pas très longtemps que je travaillais pour votre père, mais je l'appréciais beaucoup.

Je marmonne un remerciement, un de plus, puis je me souviens aussitôt de la conversation que nous étions en train d'avoir, ici même, dans ce bureau, juste avant l'appel du Dr Lallemand.

— Si vous me disiez exactement à quoi il vous employait.

Avant de me répondre, elle jette un coup d'œil furtif derrière elle. Rassurée, elle se lance ensuite dans l'explication que je lui réclame.

— Je suis désolée pour l'autre jour, mais votre père m'avait demandé de ne rien dire de ce que je faisais pour lui, et surtout pas devant Mme Villas.

Si Mireille a toujours été la fidèle collaboratrice, je sais que mon père lui cachait certaines choses. Dans le travail comme dans la vie privée, il entretenait le mystère sur ses activités. Ce trait de caractère a d'ailleurs été l'une des causes de l'échec de son mariage avec ma mère. Mireille, elle, ne

s’est jamais offusquée d’être écartée des affaires de son patron. C’était normal.

Quant à moi, que devrais-je dire ?

Moi, son propre fils, l’héritier de sa fortune, d’un putain de dossier bleu dont j’ignorais l’existence jusqu’à la semaine dernière, et dont le contenu suscite plus d’interrogations que de certitudes. Une cachotterie de plus ne m’étonne pas. Mais maintenant que la demoiselle a commencé sa confession, j’entends qu’elle la termine.

— Comme vous pouvez le constater, nous sommes seuls. Je vous écoute.

Sur l’instant, je me fais l’effet d’être un curé. D’ailleurs, elle affiche presque la mine d’une pénitente.

— Je ne suis pas simplement stagiaire, je suis vraiment journaliste, précise-t-elle.

Soit son orgueil a souffert de ma réaction lorsque Mireille a procédé aux présentations, soit elle considère cette information comme essentielle, mais dans les deux cas, elle fait de l’attaque sa meilleure défense. Je ne dis rien, préférant la laisser poser ses jalons. C’est ainsi qu’on obtient le plus des gens, en leur offrant toute l’attention qu’ils méritent. Elle s’est interrompue après cette révélation, s’attendant sûrement à un commentaire de ma part, je note le soupir qu’elle contient devant mon mutisme.

— C’est votre père qui a souhaité me faire passer pour une stagiaire afin que personne ne s’intéresse à ce que je faisais jusque-là.

— Et que faisiez-vous ?

— Je vous l’ai dit, j’étais ses yeux et ses oreilles. Il m’envoyait dans différents endroits, et je devais lui faire un rapport exhaustif de ce que j’avais vu et entendu.

— Quels genres d’endroits ?

— Chez le coiffeur, par exemple, ou dans un magasin de vêtements de luxe dernièrement.

— Pardon ?

Mon étonnement la fait sourire. Elle est très jolie comme ça.

— Contrairement à ce que vous pensiez, je ne cherchais pas à vous séduire, l'autre jour, je venais seulement de faire des achats dans la boutique que m'avait indiquée votre père. Ma tenue n'était que le résultat de ce shopping de repérage.

Machinalement, mon regard l'enveloppe. Son apparence actuelle est plus conforme à sa personnalité, mais, en tant qu'homme, je dois avouer avoir été sensible aux bas ainsi qu'aux talons hauts. La façon dont je l'examine ne laisse pas planer le doute sur le fond de ma pensée.

— Votre père estimait que j'avais le profil idéal pour ces missions.

Le piège est grossier. Confirmer ou infirmer ces propos risquerait d'être mal interprété. En mon for intérieur, j'approuve mon père ; devant elle, je m'abstiens de répliquer sur ce point.

— Depuis quand vous employait-il ainsi ?

— Depuis un mois.

— Pourquoi m'avez-vous dit qu'il ne pouvait fréquenter ces lieux ? Un coiffeur, une boutique de vêtements… qu'ont-ils de particulier qui l'empêchait de s'y rendre lui-même ?

— Il ne voulait sûrement pas être reconnu.

— Que deviez-vous observer ?

— Je devais passer un maximum de temps dans ces endroits, et noter avec le plus de précision possible qui je croisais, et les conversations qui s'y tenaient.

Dans mon cerveau, la machine s'est mise en marche. Je suis en train d'établir des connexions avec les éléments du dossier bleu qui est resté planqué chez moi. Je m'apprête à lui soutirer d'autres renseignements quand des bruits de pas me coupent dans mon élan. Mélissa s'est tue, elle aussi. Mireille approche, très étonnée de nous trouver dans ce bureau. Ses

traits sont creusés, elle a vieilli d'un coup. Son premier réflexe est de consulter l'horloge accrochée au mur.

— J'ai eu peur d'être en retard, soupire-t-elle en se rassurant.

— Tu ne l'es pas, c'est nous qui sommes un peu en avance. Bonjour, Mireille.

Elle me sourit avec tendresse et vient m'embrasser.

— Bonjour, David. Comment te sens-tu ?

— Je vais bien.

Je lui demanderai comment elle se sent plus tard, quand nous ne serons que tous les deux. La jolie Mélissa patiente discrètement, sans bouger de l'encadrement de la porte. Elle me fait l'impression d'être toujours aux aguets, comme si elle enregistrait tout en permanence. Il ne s'agit pas seulement de ce qu'elle vient de me raconter, j'avais déjà ressenti ça le jour de l'enterrement. Ce détail ressurgit dans ma mémoire en constatant avec quelle facilité elle parvient à se faire oublier. Suivant mon regard, Mireille se rappelle soudain sa présence.

— Bonjour, Mélissa.

— Bonjour, madame Villas. Je… vais vous laisser.

Joignant le geste à la parole, elle s'éclipse rapidement, sans faire de bruit. Elle avait pourtant prétendu chercher Mireille en arrivant. Ça sent le mensonge à plein nez.

— Tu as le dossier de cette demoiselle ? je demande à Mireille, qui se préoccupe déjà du café.

Elle se retourne vers moi, l'air soucieuse.

— A-t-elle fait quelque chose qui t'ennuie ?

— Non. Je veux juste y jeter un coup d'œil. Savoir de quelle école elle vient et qui l'a recommandée auprès de nous pour son stage.

— À vrai dire, elle s'est présentée un beau jour, avec son CV sous le bras, et elle a exigé d'être reçue par Bernard Hertman en personne. J'ai refusé, bien entendu, mais elle a insisté. Pour m'en débarrasser, je suis allée

trouver ton père et, contre toute attente, il a accepté de la voir. Leur entretien a duré longtemps, je m'en souviens. Quand elle est ressortie du bureau, ton père m'a annoncé sans plus de précisions qu'elle était embauchée comme stagiaire. Quant au dossier, il m'a dit qu'il serait temps plus tard de s'en occuper. Depuis, je n'en ai plus jamais entendu parler.

— Tu veux dire que nous n'avons aucun dossier à son nom ?

— Pas à ma connaissance, en tout cas. S'il y en a eu un, ton père ne me l'a pas donné.

— Et elle est là depuis deux mois ?

— À peu près, oui.

— La compta doit bien avoir ses coordonnées bancaires.

— Je n'en sais rien, David.

— Appelle-les, et pose-leur la question.

— Pourquoi ? s'inquiète-t-elle.

— Je suis d'un naturel méfiant. Au fait, dans quel bureau est-elle installée ?

Mireille hésite. Décidément, on dirait que j'ai le don pour faire peur aux gens.

— Dans le tien.

— Pardon ? Une simple stagiaire… dans mon bureau ?!

Ma voix n'a pas tremblé, je suis parfaitement maître de mes nerfs. Il m'en faut des caisses maintenant pour me foutre en pétard. Mireille me considère néanmoins avec incertitude. Elle n'a pas entièrement tort.

— Ton père en a décidé ainsi. Comme tu étais parti pour plusieurs semaines, il a estimé qu'elle pouvait occuper la pièce durant ton absence.

Mentalement, je fais l'inventaire des documents que j'ai pu laisser en stock sur le disque dur de mon ordinateur.

— As-tu une idée de ce qu'elle fait à longueur de journée ?

Mireille hausse les épaules en signe d'ignorance.

— Ton père m'a parlé d'un article pour une rubrique d'un des magazines féminins. Un essai, en tout cas, pour voir de quoi elle est capable.

— Appelle la compta ! j'ordonne en m'éloignant dans le couloir.

J'entre sans frapper dans le petit bureau dont je croyais être l'unique occupant jusqu'à ces toutes dernières minutes. La demoiselle, surprise, écarte aussitôt un portable de son oreille et l'éteint. Un peu de rose lui monte aux joues, mais elle a une capacité à se ressaisir assez remarquable. De toute évidence, ce n'est pas elle qui jouera la jeune effarouchée. Je referme la porte derrière moi, et je m'y adosse.

— Avez-vous peur que je me sauve ? essaie-t-elle de plaisanter en constatant que je la prive de toute échappatoire.

— Je ne crains pas tant de vous voir vous enfuir que d'être une nouvelle fois interrompu avant d'avoir eu le fin mot de cette histoire.

Sa bouche est très tentante quand elle boude.

Et merde ! C'est tout sauf le moment de divaguer.

— Alors ? Où en étions-nous ?

— Au sortir d'une boutique de luxe.

Provocatrice, même dans les situations les plus inextricables. Chapeau !

— Et qu'avez-vous appris dans cette fameuse boutique ?

— Qu'une paire de bas pouvait coûter plus d'une centaine d'euros.

Je fourre les mains dans les poches de mon pantalon pour éviter d'aller l'étrangler. Mais par chance, je sais me contrôler.

— Vous ferez parvenir votre note de frais au service de la comptabilité.

— C'est là où le bât blesse… puisqu'on en parle.

— C'est-à-dire ?

— Votre père tenait à ne laisser aucune trace de nos enquêtes. Il payait tout en liquide.

— Qu'entendez-vous par tout ?

— Toutes les dépenses que j'étais amenée à faire ainsi que mon salaire.

— C’est une plaisanterie ?

— C’est bien connu, les blondes adorent les blagues.

Pour un peu, j’applaudirais.

— Savez-vous ce qu’il espérait apprendre dans ces endroits ?

Elle me dévisage avec plus de gravité.

— Juste des infos sur la clientèle.

Quelque chose me dit qu’elle ment, mais je doute d’obtenir la vérité en la brutalisant. Mon portable, dans ma poche, nous coupe une fois de plus. Sur l’écran s’affiche le nom de Mireille. Je décroche en soupirant.

— Me Cauche est là, David. Il a des papiers importants à te faire signer.

— Je viens.

— J’ai eu la compta. Ils n’ont procédé à aucun versement de salaire pour une stagiaire le mois dernier.

— C’est bon, je suis au courant. Merci, Mireille. Préviens Me Cauche que j’arrive.

Durant tout le temps de cet appel, Mélissa a soutenu mon regard posé sur elle. Je paierais cher pour faire un petit tour dans sa jolie tête et savoir ce qu’elle me cache. Hélas, mes obligations me rattrapent.

— Encore interrompus ! lance-t-elle en feignant de le regretter.

— Mon père vous avait-il donné les noms d’autres endroits à espionner ?

— Il me confiait mes objectifs au coup par coup. Je ne dispose donc que de la liste de ceux que j’ai visités.

— Pouvez-vous me la remettre ?

— Je vous l’apporterai.

— J’aimerais mieux l’avoir maintenant.

— Alors vous risquez de faire attendre votre rendez-vous.

— Vous ne l’avez pas ici ?

— Si, je l’ai même sur moi.

Je n’ai jamais levé la main sur une femme, mais celle-là pourrait bien me transformer en tortionnaire.

— Qu’est-ce qui vous empêche de me la donner, dans ce cas ?

— Il me faut le temps de la rédiger.

— La rédiger ? Vous vous foutez de moi ?

Ça, c’est ce qu’on appelle perdre son sang-froid. Elle jubile, tranquillement assise à MA place.

— Je vous l’ai dit, votre père m’a donné pour consigne de ne laisser aucune trace. Cette liste, je l’ai, mais elle est là, explique-t-elle en se tapotant le front du bout de son index.

Je suis bien obligé de la croire, je n’ai pas le choix.

— Avez-vous conscience que votre séjour au sein du groupe Hertman est sur le point de prendre fin, dans la mesure où je n’ai aucune idée de l’usage que je peux faire de vos talents, quels qu’ils soient ?

Ma menace la laisse de marbre.

— Si vous reprenez l’enquête que votre père a commencée, vous aurez encore besoin de mes services, dit-elle d’un ton léger, qui trahit sa grande confiance en elle.

Comment est-elle au courant de ça ?

Que sait-elle au juste ?

Si elle espère me faire cracher le morceau, elle se trompe.

— Je veux la liste, dans une heure, sur mon bureau, je lâche entre mes dents.

Elle hoche la tête et me sourit.

— Bien, patron ! Vous l’aurez, mais pas ce soir.

— Pour quelle raison ?

— J’ai un autre établissement à visiter en fin de journée. Autant qu’elle soit exhaustive, cette liste, non ?

J’ai la main sur la poignée de la porte, mais je ne parviens pas à m’en aller sur cette impression de défaite.

— Qu’avez-vous dit à mon père pour le persuader de vous engager ?

— Je ne crois pas qu’il soit nécessaire que vous le sachiez.

Sa réticence attise forcément ma curiosité. Je lui adresse une œillade sévère. Ses lèvres se pincent de nouveau dans une moue dubitative, mais elle cède sans que j’insiste, cette fois.

— Je lui ai dit que j’aurais aimé avoir un père comme lui.

Le coup fait mouche.

— Saviez-vous qu’il avait enterré sa fille en janvier dernier ? j’articule en faisant un effort pour ne pas lui hurler dessus.

— Oui.

Sa franchise me fait froid dans le dos. Elle ne manifeste aucun remords et continue de m’observer très calmement.

— Que vous a-t-il dit ?

— Sur le moment, il s’est tu. Il a réfléchi. Puis il m’a demandé ce que faisait mon père dans la vie.

— Et que fait-il ?

— Il est mort, il y a de ça six ans. Moi, je venais de fêter mon dix-huitième anniversaire.

— C’était l’âge de ma sœur, je murmure pour moi-même plus que pour elle.

— C’est ce qu’il m’a dit.

— Puis-je me permettre de vous demander de quoi est mort votre père ?

— Il a été tué au cours d’une opération spéciale de démantèlement d’un réseau de trafic d’armes. Il était flic.

Je perçois autant de colère que de fierté dans sa voix. Elle a employé le mot « flic » par défi. Elle aurait pu choisir un terme plus élogieux, elle a préféré celui-là comme on plante un couteau sur la table. Elle surveille mes réactions. En tout cas, je sais désormais ce qui a convaincu mon père. Elle l’a amené sur un terrain où elle pouvait lutter à armes égales.

— Je veux cette liste dès que possible, je conclus pour ne rien trahir de mon émotion.

Elle ne sourit plus. Son joli minois est concentré.

— Vous l'aurez bientôt, je m'y engage.

Je quitte le bureau sans la remercier. Ses dernières paroles trottent dans ma tête tandis que je remonte le couloir. J'ai toutes les raisons de me méfier de cette fille étrange, pourtant je ne peux m'empêcher de ressentir une attirance que je ne m'explique pas. Ce n'est pas physique. C'est quelque chose dans son comportement, une insolence qui m'énerve et m'amuse en même temps. À chacune de nos rencontres, j'ai tout à la fois envie de l'embrasser et de l'étrangler dans la seconde qui suit, et vice versa. Elle m'agace, mais elle me trouble. Elle ne correspond pas franchement à mon idéal féminin, je peine à comprendre ce qui se passe en moi. Je n'ai malheureusement pas le temps de creuser davantage la question. Mais c'est promis, j'interrogerai ma queue sur ses réelles motivations à se manifester au moment le moins opportun quand nous aurons un peu d'intimité, elle et moi.

Alexis

Je fixe mon portable qui vient de s’éteindre. J’avais raison de penser que la mort de Bernard Hertman était de nature à faire évoluer la situation. Elle évolue, certes, mais dans un sens qui ne nous est guère favorable. J’abandonne le téléphone sur mon bureau, je me cale dans le fond du siège, et je ferme les yeux pour réfléchir. Les options qui s’offrent à nous ne sont pas nombreuses. Et celle qui me conviendrait le mieux s’avère assurément la plus compliquée à mettre en œuvre.

Je ne peux compter que sur moi. Je ressasse les paroles de mon père, que j’ai contacté hier pour requérir son avis. Il m’approuve, bien entendu, et se déclare prêt à me soutenir, mais, dans un premier temps, personne d’autre que moi n’est en mesure d’agir.

Évidemment !

Je redoutais d’en arriver là. J’aurais préféré que la transition se fasse en douceur, de manière consensuelle.

Hélas, Micky est l’être le plus entêté que je connaisse.

J’ouvre les yeux pour consulter ma montre. Il est pratiquement 11 h 30. Dans quelques minutes, elle aura terminé de faire classe à son unique élève. Je ne peux plus reculer. Je me lève d’un bond, et je grimpe au premier étage où une petite salle d’étude a été aménagée. Mes parents avaient pratiqué pareillement pour moi. La seule différence réside dans le fait que, moi, je

bénéficiais de cours dispensés par un précepteur, tandis que Gabriel a la grande chance d’avoir sa mère pour enseignante. Bien sûr, ce garnement essaie d’en profiter, mais il est encore jeune, et Micky a bien cerné sa personnalité.

La porte de la salle d’étude s’ouvre au moment où j’arrive sur le palier. Mon fils sort en courant et se jette dans mes jambes.

— Je te trouve bien pressé de t’enfuir, je fais semblant de le gronder en le prenant dans mes bras.

— Maman m’a dit que je pouvais filer, se défend-il en fronçant les sourcils, contrarié d’être ainsi stoppé dans son élan.

« Maman m’a dit » est l’argument suprême. Celui auquel personne n’est censé s’opposer.

— As-tu bien travaillé ?

Il sourit, et je me revois au même âge. Je sais qu’il a fait de son mieux, mais il considère qu’il n’a pas à en parler, c’est une évidence. Alors je le repose sur le sol, et il se remet à galoper dans le couloir en direction de l’escalier qu’il descend en sautillant, au risque de se casser le cou. Mickaëlla est en train de ranger le petit bazar qu’il a semé dans la salle. L’environnement un peu scolaire me rappelle immanquablement l’époque où elle était ma prof et l’immense plaisir que j’ai éprouvé à la séduire. Ce temps-là me semble aujourd’hui lointain, et je le regrette. Apparemment, Gabriel a mené la vie dure à sa mère. Elle empile les livres sur l’étagère d’une façon un peu nerveuse. Je n’ai probablement pas choisi le bon moment, mais l’urgence prime.

— Je viens de croiser un petit garçon qui a mangé du lion, ce matin, je commence doucement.

Elle soupire, puis elle lève vers moi ses magnifiques yeux couleur de jade. Ils scintillent encore d’une lueur d’agacement contenue.

— M. Duivel junior a décidé qu’il faisait trop beau pour rester enfermé en classe, j’ai eu un mal fou à le maintenir assis devant ses exercices,

raconte-t-elle sur un mode ironique que je connais bien.

Et quand elle use de « Duivel junior », je sens poindre une accusation qui, en temps ordinaire, m’amuse. Sauf qu’aujourd’hui je ne suis pas d’humeur à rire.

— Que se passe-t-il ? devine-t-elle à ma mine sérieuse.

— Lou vient d’appeler. Il semblerait que David Hertman ait l’intention de poursuivre les recherches entamées par son père.

Micky se redresse, ses traits se durcissent un peu, comme chaque fois qu’elle est contrariée.

— Qu’en dit-elle exactement ?

— Pour le moment, nous ignorons à quel stade il en est, mais il a l’air déterminé à obtenir certains renseignements.

— Quels renseignements ?

— La liste des établissements du réseau.

— C’est tout ?

Je me tais. Nos regards s’affrontent.

— Tu parlais de David Hertman au conditionnel, Alex, me fait-elle remarquer après quelques secondes.

— Je peux aussi employer le futur de l’indicatif en te pronostiquant ce qui ne manquera pas d’arriver quand ce journaliste mettra le nez plus avant dans nos affaires.

Mon ton pourtant maîtrisé a allumé un incendie dans les beaux yeux de ma chère épouse.

— On dirait que c’est précisément ce que tu souhaites.

J’encaisse le coup sans fléchir. Depuis plusieurs mois, je ne fais plus mystère de ma lassitude d’être aux commandes de la Société. Ce que je considérais au départ comme un divertissement exaltant a fini par peser très lourd sur notre vie quotidienne, faisant de nous ses esclaves plutôt que ses maîtres. Et aujourd’hui, le risque est devenu bien trop grand. Toutes mes tentatives diplomatiques pour inciter Micky à lâcher l’organisation conçue

par son défunt mari se sont heurtées à son obstination à vouloir entretenir et développer son héritage. Je pensais qu'avec le temps je parviendrais à la détourner de cet objectif, je me suis trompé. S'agissant de la Société, elle continue de vouer un véritable culte à son créateur. J'ai accepté d'en assumer la vice-présidence pour elle, afin de la protéger au maximum, de faire écran entre elle et les dangers qui la guettent. Même la naissance de notre fils n'a pas entamé sa détermination. Je dois avouer que j'ai songé, à ce moment-là, que je menais une bataille perdue d'avance. Mais je ne suis pas du genre à renoncer, moi non plus. Les nuages qui s'accumulent au-dessus de nos têtes renforcent ma conviction qu'il est temps de taper du poing sur la table plus énergiquement que je ne l'ai fait jusqu'à présent.

— Je te mets en garde avant tout. Quant à ce que je souhaite, tu le sais, alors cesse de me prêter des intentions que je n'ai pas… du moins, pas encore.

L'Enfer est le seul endroit où Micky accepte de se soumettre. En dehors de cette pièce au sous-sol où j'impose ma volonté, nous n'avons jamais recouru à la violence verbale ni à la moindre intimidation l'un envers l'autre. Alors, comme je m'y attendais, elle n'apprécie pas le ton que j'ai employé à dessein.

— Est-ce une menace ?

— Oui.

Mon aveu la fige. Elle me connaît par cœur, elle sait la valeur des mots dans ma bouche. Ma flèche a atteint son but avec plus de précision que la sienne. Elle recule pour prendre appui contre une table. Enfin, elle va m'écouter.

— Je crois que tu n'as pas pris la mesure du problème, Micky. Il ne s'agit pas uniquement de ce que je désire. Il en va de notre avenir, de celui de Gabriel, ainsi que de la sécurité de tous les membres de la Société.

— Nous avons mis en œuvre tout ce qui est possible pour protéger tout le monde, marmonne-t-elle sur la défensive.

— Y compris un homme qui ne le mérite pas, malheureusement.

— Ce sont nos règles.

— Les règles sont faites pour être transgressées en temps utile. Est-ce que tu réalises qu'en offrant nos services à Claude Lanstier nous couvrons un criminel ?

Ma voix plus grave agit toujours efficacement sur Mickaëlla. Malgré sa colère, elle résiste à l'envie de m'arracher les yeux.

— Nous n'avons aucune preuve sérieuse.

— Nous disposons de plusieurs témoignages concordants.

— Des témoignages de personnes dont nous sommes censés assurer la tranquillité et l'anonymat. Nous en avons pris l'engagement.

— Ces personnes ont eu conscience, en s'exprimant, d'assumer leurs actes. Le récit de Natalia et les aveux de Nicolas Briestre n'ont donc pas été suffisants pour toi ?

— Natalia est désormais en lieu sûr, nous avons rempli notre part du contrat. Quant à ce Nicolas Briestre, un avocat débutant n'aurait aucun mal à démontrer que ces aveux ont été extorqués sous la menace d'un chantage. Je te le répète, nous n'avons rien de solide contre Lanstier.

— Mais assez de présomptions pour nous prémunir contre lui. Si, comme je le crois, David Hertman reprend l'enquête initiée par son père et qu'il réunit assez d'éléments pour le faire tomber, il nous entraînera tous dans la chute.

— M n'a pas été en mesure de savoir de quels éléments précis disposait Bernard Hertman. Tant que ce sera le cas, il me paraît très imprudent de nous mettre Claude Lanstier à dos.

Je me tape la tête contre un mur. Ma patience atteint ses limites.

— Nous n'aurions jamais dû le laisser devenir membre de l'organisation, je grommelle.

— Il était au courant de son existence, tu connais notre politique dans des situations comme celle-là. L'avoir avec nous plutôt que contre était le

plus sage.

— Surtout s'agissant d'un futur probable candidat à l'élection présidentielle, n'est-ce pas ?

Mon ironie la blesse.

— Les sondages me donnent raison, Alexis, dit-elle d'une voix acerbe.

— Tu privilégies les sondages d'opinion à la parole de ses victimes ?

— Je m'efforce de répondre au mieux aux intérêts de tous nos membres, quels qu'ils soient.

— Tu prends le risque de les compromettre bien davantage en protégeant Lanstier.

— Rien ne te permet de l'affirmer en l'état actuel des choses, réfute-t-elle sèchement.

— Bon sang ! Mais que faut-il donc pour te faire entendre raison ? Un vrai cadavre dans le placard ?

Ma colère explose malgré moi. Micky me dévisage avec une angoisse qu'elle ne cherche pas à dissimuler. Le cap est franchi. Puisque je n'ai pas les moyens de la convaincre par la négociation, il ne me reste qu'une solution.

— Alex, où vas-tu ? s'exclame-t-elle en me voyant quitter précipitamment la salle d'étude.

Des accents d'inquiétude émaillent sa voix. Du souci, elle n'a pas fini de s'en faire, car je n'ai pas l'intention de la ménager. Cette histoire n'a que trop duré.

Lou

— Je vais déjeuner. Est-ce que je verrouille derrière moi ?

Je lève le nez de mon écran. Je ne m'étais même pas aperçue qu'il était plus de midi. Élodie attend ma réponse avec l'impatience d'une affamée.

— Je m'en charge, tu peux y aller.

— Bon appétit, Lou ! me lance la jeune femme en décampant.

Élodie est l'une des deux employées de l'agence des Arcades. Dans le domaine de l'organisation d'événementiels, elle se débrouille formidablement. La seconde se prénomme Aurélie. Elle est spécialisée dans les mariages. Elle est en déplacement en province en ce moment. Les mois de mai et juin sont généralement chargés pour elle. Elle est plus discrète que sa collègue, mais elle a un goût très sûr, qui plaît à la majorité de nos clientes. Aucune de ces deux demoiselles ne sait qu'elle participe efficacement à offrir la façade officielle et légale qui convient à notre agence. Les membres de la Société disposent d'un accès direct à ma ligne de téléphone personnelle, et ma messagerie est ultra sécurisée. Sans doute s'en sont-elles étonnées, au début, mais depuis trois ans qu'elles travaillent pour moi, elles ont pris l'habitude de ce mode de fonctionnement. J'ai mon terrain de jeu, elles ont le leur, un point c'est tout.

Le « bon appétit » d'Élodie vient de réveiller mon estomac. Par mesure de sécurité, j'éteins mon ordinateur et je ferme soigneusement mon bureau.

Je cherche sur mon trousseau la clé de la porte principale quand celle-ci s'ouvre à toute volée. En temps ordinaire, j'aurais sûrement râlé en voyant Alexis débarquer ainsi. Mais ses traits durs et son regard noir m'alertent aussitôt sur son humeur. Le fauve Duivel est lâché, tous aux abris !

— Que se passe-t-il ? je m'inquiète tandis qu'il m'entraîne par le bras en direction de mon bureau que je viens de fermer.

Pour le « bonjour », on repassera. Je ne me rappelle pas l'avoir vu dans pareil état de fureur.

— As-tu eu d'autres nouvelles de M ?

Sa voix est rauque, ses mâchoires se serrent sous le fin duvet de barbe qui assombrit son beau visage. En vieillissant, Alexis gagne indiscutablement en séduction. Il a troqué le charme ombrageux de sa jeunesse contre une virilité d'une sensualité torride. Mais ce qui ne change pas, chez lui, c'est ce côté terriblement flippant du mec capable de vous assassiner froidement rien qu'en vous regardant. Même sur moi, qui le connais bien et depuis longtemps, ça fonctionne encore. Il me colle la chair de poule.

— Rien de plus que celles que je t'ai transmises ce matin. Pourquoi ? je m'étonne.

— Nous allons modifier nos plans.

Le ton est catégorique, autoritaire. J'ose espérer que cette décision a été mûrement réfléchie.

— M s'appuie sur la stratégie que nous avons mise au point il y a plusieurs semaines, je lui rappelle avec précaution.

— Cette stratégie ne me convient plus.

— Puis-je au moins savoir pourquoi ?

Il cesse de tourner dans la pièce comme un lion en cage et me fusille de ses prunelles insondables.

— Il ne sert à rien de surveiller David Hertman comme nous le faisions pour son père.

Je sourcille en m’asseyant derrière mon bureau. J’ai comme l’impression que je peux dire adieu au sandwich au saumon fumé dont mon estomac rêvait quelques minutes plus tôt.

— Tu veux que je rappelle M ?

— Non, bien au contraire. Nous verrons si ta petite protégée est à la hauteur de ce que tu lui as enseigné.

Je déteste quand il sourit de cette façon narquoise… Je crois que je le déteste tout court, parfois.

— Explique-toi, je réclame, franchement pas rassurée.

— Puisque David Hertman semble désireux de prendre la relève de son père, nous allons lui donner un coup de main.

— Quoi ?

Devant ma surprise, il hausse un sourcil avec cet air de supériorité qui me hérisse.

— M n’a pas été envoyée au hasard dans certaines boutiques du réseau, dit-il sur un ton plus posé. J’ignore par quel moyen il y est parvenu, mais il ne fait aucun doute que Bernard Hertman était en possession de la liste de nos établissements. Je suis quasiment certain qu’il a transmis ces informations à son fils ; charge à lui de faire le lien entre tous ces endroits et Lanstier.

— J’en conviens. C’est précisément ce que M devait découvrir afin que nous puissions brouiller les pistes.

— Il n’est plus question de brouiller les pistes, au contraire.

— J’ai peur de comprendre, là.

— Tu as parfaitement saisi, Lou ! marmonne-t-il entre ses dents.

— Serais-tu en train de sous-entendre que tu veux qu’il apprenne l’existence de la Société ?

— Il le saura tôt ou tard. Et nous avons perdu assez de temps.

J’ai bien envie de me pincer pour vérifier que je ne suis pas en plein cauchemar.

— Pardonne-moi de te dire ça, Alex, mais tu es complètement cinglé. Si David Hertman veut la peau de Lanstier, il usera de tous les moyens à sa disposition. Il ne nous fera pas de cadeau.

— Je n'attends aucune mansuétude de sa part.

— Alors pourquoi tiens-tu à l'aider ?

— Je sais pertinemment que sa cible est Lanstier. Mais tant que la Société fera écran, il ne l'atteindra pas.

— Tu veux… lui livrer Lanstier ? je bredouille, stupéfaite.

Il me dévisage avec tellement de détermination que je ne sais plus que penser jusqu'à ce que mon cerveau se remette en marche.

— Ce serait la première exception du genre à notre règlement.

— Ce n'est pas à moi que tu vas l'apprendre, grogne-t-il.

— Qui est à l'origine de cette décision ?

— Moi.

À le voir si nerveux, j'ai comme l'impression que le problème est plus grave qu'il n'en a l'air.

— Est-ce que notre président est… ?

— J'assume l'entière responsabilité de cette opération, me coupe-t-il sèchement.

— Alex, sans cet accord, je n'ai pas le droit de…

Il se penche vers moi en posant les mains bien à plat sur le bureau. Il flambe une telle colère dans ses yeux qu'il parvient à m'effrayer.

— Crois-tu que ce soit de gaieté de cœur que je te demande une chose pareille ?

Son timbre sourd et grave me tétanise. Je m'efforce de respirer calmement.

— Si on oubliait deux minutes la Société, là ? Peux-tu m'expliquer ce qui se passe vraiment… en tant qu'ami ?

Il serre les dents, puis il se redresse et s'éloigne de quelques pas.

— Tu connais l’essentiel du dossier. En acceptant l’adhésion de Lanstier, nous avons laissé entrer le ver dans le fruit. Ce type ne manque pas d’ennemis résolus à le faire échouer dans sa course vers l’Élysée. Et tu sais comme moi, désormais, quel danger il représente lui-même. Nous ne pouvons pas nous en débarrasser sans prendre le risque qu’il se retourne contre nous et les membres de la Société.

— Et tu imagines qu’en confiant le sale boulot à quelqu’un d’autre ça occasionnera moins de casse ?

— C’est la seule solution dont je dispose dans la mesure où Micky refuse tout compromis.

Voilà ce qui cloche ! Et ça ne m’étonne pas.

— C’était prévisible, Alex.

Il pince les lèvres et paraît se détendre un peu.

— J’étais persuadé de pouvoir la convaincre. Si le récit de Lalie Hubert corroboré par le témoignage de cet ancien compagnon de Simon de Maisonneuve que j’ai recueilli lors du parrainage ne constituait pas un élément assez solide, le doute n’est plus permis avec ce qui s’est passé pour Natalia. Quant au décès de Victoire Hertman…

— C’était en janvier, nous n’étions pas encore au courant de cette histoire lorsqu’elle s’est suicidée. Cela ne relève pas de notre responsabilité.

Ma vive protestation me met de nouveau sous le joug de son regard impitoyable.

— Est-ce un motif valable pour laisser Lanstier continuer à briser des vies en toute impunité ?

Une boule se forme dans ma gorge.

— Non, tu as raison, je cède dans un murmure.

Nous nous dévisageons à distance. Une forme d’abattement semble tout à coup peser sur lui. J’ai envie de l’aider de mon mieux. Et je songe immédiatement à celui à qui je dois d’être ici aujourd’hui.

— En as-tu parlé à ton père ?

— Oui.

Cette réponse laconique n'augure pas du meilleur.

— Et ?

— Il m'approuve, bien sûr, mais il craint qu'une intervention de sa part n'envenime la situation. Il estime que je suis le seul à pouvoir raisonner Micky.

Jacques est fin psychologue, je dois l'admettre. Le problème dépasse le cadre de l'organisation qu'il a dirigée pendant plusieurs années et dont il s'est retiré. Cela concerne également sa famille.

— Mickaëlla finira par se ranger à ton avis, je tente de le réconforter.

— Elle est braquée, pour le moment. C'est pourquoi j'ai décidé d'agir sans son consentement.

— Ne crains-tu pas sa réaction ?

Il sourit tristement, et acquiesce d'un signe de tête.

— J'aime Micky plus que tout au monde et si, pour la protéger, je dois me mettre moi-même en danger, je le ferai. Tout ce que j'espère, c'est qu'elle ouvre les yeux avant qu'il ne soit trop tard.

— Pourquoi veux-tu précipiter les choses ?

— La primaire de l'USF se précise. D'ici à quelques mois, Lanstier sera beaucoup plus difficile à atteindre. Nous devons agir avant qu'il n'obtienne l'investiture de son parti.

— Et tu crois que David Hertman est l'homme de la situation ?

— Il est jeune, ambitieux, intelligent, et surtout, c'est un homme blessé. La haine qu'il doit éprouver pour Lanstier aujourd'hui doit être un puissant moteur. Et je compte bien qu'elle nous soit utile.

— Comment vas-tu t'y prendre ?

— Nous allons lui fournir tout ce dont il a besoin.

— Mettre la Société à son service contre l'un de ses membres ?

— Précisément.

— De quelle façon ?

Il plonge la main dans la poche de son pantalon et en sort un badge en forme d'oméga identique aux nôtres.

— J'ai demandé à Stéphane de procéder à une initialisation un peu spéciale de ce badge, me dit-il. Il est anonyme.

Je récupère le porte-clés qu'il me tend et rallume mon ordinateur. Je fais lentement glisser l'oméga contre le lecteur connecté à ma machine. Sur l'écran apparaît une fiche encore vierge dont la case indiquant habituellement le patronyme est vide.

— À quoi est-il censé servir ?

— M l'utilisera pour faire l'éducation de ce cher David Hertman.

— Comment justifiera-t-elle d'être en possession d'un tel sésame ?

Un autre sourire étire ses lèvres, un sourire que je connais bien mieux.

— Je suis sûr que ta petite protégée ne manque pas d'imagination.

Ben voyons !

— Passe la consigne à tous les établissements d'accepter ce badge sans manifester d'étonnement ni la moindre réserve.

— C'est tout ? je demande en empochant le porte-clés.

— Non. Je solliciterai très bientôt un autre de tes services. Mais j'ai d'abord besoin que notre espionne se mette le journaliste dans la poche. Dès que ce sera fait, je compte sur toi pour m'en informer immédiatement.

Il se dirige vers la sortie, pose la main sur la poignée de la porte, puis il se retourne vers moi :

— Préviens Liam. Dis-lui de prendre ses dispositions en ce qui concerne l'agence de sa mère, de suspendre toutes ses activités de recrutement et de faire le ménage dans les fichiers aussi vite que possible.

Je ne doutais pas que l'affaire soit très sérieuse. Mais son avertissement en est une confirmation.

— Par ailleurs, invite-le à mettre son père au courant de ce qui se prépare.

J'ai subitement mal au crâne.

— Je n’ose pas te demander si tu plaisantes, là, Alex !

Sa façon de me regarder ne le laisse pas supposer, hélas !

— Il peut être utile d’avoir un ministre de l’Intérieur dans sa poche en cas de mauvais temps, tu ne crois pas ?

— Gérard Carnelière déteste Claude Lanstier.

— Ne t’es-tu jamais demandé pourquoi ?

— Liam lui-même l’ignore.

Alex retrouve cette expression d’assurance qui me renseigne sur son état d’esprit.

— Liam sera probablement surpris d’apprendre de la bouche de son père que celui-ci connaît parfaitement les travers sexuels de Lanstier, ils ne datent pas d’aujourd’hui. Il y a quelques années, Lanstier a fait appel à lui pour le couvrir dans l’une de ses histoires de fesses qui avait failli mal tourner, et ton beau-papa a refusé tout net. Lanstier s’en est tiré par le biais des relations de Simon de Maisonneuve, son grand ami, mais il n’a pas apprécié d’être lâché par son ancien camarade de l’ENA.

— Ce n’est donc pas qu’une affaire de sensibilité politique ? j’ironise.

— Il faut toujours regarder sous les tables.

— Comment l’as-tu appris ?

— Félix Brandt s’est montré très bavard en privé.

— Le fameux parrain de Lalie Hubert que tu as interrogé ?

Alexis confirme d’un signe de tête.

— Si je comprends bien, nous avons récupéré dans nos rangs tous les ex-membres du réseau de Simon de Maisonneuve.

— Son décès brutal les a poussés vers nous, en effet.

— On se serait bien passés d’un tel héritage.

— Vu de l’extérieur, ce sont tous des gens respectables et très respectés.

— Je le sais, j’ai procédé aux vérifications d’usage, je grommelle, dépitée.

— Tu n’as rien à te reprocher. Il y a fort à parier qu’Henri Valmur lui-même ignorait les activités parallèles de Simon. J’en ai parlé à Paul, il en est aussi convaincu et il s’en désole.

Henri Valmur, Simon de Maisonneuve, Paul et Béatrice Peyriac… les fondateurs de la Société après ce qu’Henri considérait comme l’échec de *L’Écarlate* dans sa première version. Un Simon de Maisonneuve qui trouvait sûrement ses partenaires trop sages ou trop frileux, et qui développait de son côté, pour lui-même et quelques autres, un service aussi confidentiel que condamnable d’esclavage sexuel de très jeunes femmes séduites et abusées par le charisme de ce médecin réputé.

— Comme tu le disais, le ver était dans le fruit. Et l’histoire se répète.

— Nous devons tirer des enseignements du passé.

Il ne faut pas être grand clerc pour deviner où il veut en venir. Je me résigne.

— Je préviendrai Liam.

Alexis m’adresse un dernier regard, puis il s’en va sans rien ajouter.

Je retombe dans le fond de mon siège, sonnée. Je n’ai plus faim du tout. Mon estomac est noué. J’ignore ce que l’avenir nous réserve, mais j’ai le pressentiment qu’il faudrait sérieusement que j’y songe à titre personnel. Sans plus attendre, je dégaine mon portable, et je clique en premier sur le nom de la personne qui me préoccupe le plus dans l’immédiat.

— Liam, j’ai besoin de te voir… maintenant.

David

Il est un peu plus de 19 heures, les bureaux se sont vidés. Il a fallu que j'insiste pour que Mireille s'en aille, elle aussi. Elle avait des scrupules à me voir arrimé à ma table alors que la journée a été plus que chargée. En ce deuxième jour de la semaine, j'ai encaissé coup sur coup mon premier conseil d'administration et ma première réunion éditoriale en tant que patron. Autant de premières fois auxquelles je n'étais pas préparé, mais dont je me suis plutôt bien tiré, je crois. D'un côté, les trois principaux partenaires financiers ne se préoccupent que de la rentabilité de notre entreprise, et me savoir parfaitement au courant de la situation les a pleinement rassurés. Quant aux rédacteurs en chef des différents journaux et magazines du groupe, je les connais tous et ils n'étaient pas inquiets pour leur avenir immédiat.

Jusqu'ici, donc, tout va bien.

À présent que ces deux épreuves sont passées, je peux enfin souffler et me plonger dans l'examen d'un autre dossier, plus confidentiel. Un dossier bleu qui nécessite que je sois seul pour y réfléchir, comme c'est le cas, ce soir. En rentrant chez moi, hier, je l'ai exhumé du tiroir où je l'avais enfermé depuis la semaine dernière et je l'ai emporté pour le potasser ici, où je crains moins l'insomnie. À défaut d'avoir pu obtenir les réponses de

mon père, je dois reprendre l’enquête de zéro, refaire le même chemin que lui pour espérer aller jusqu’au bout, comme je l’ai promis.

Accoudé devant mon ordinateur, je clique sur le bouton de recherche. Google me renvoie des pages que j’ai déjà consultées sans résultat. Aucun des établissements consignés sur la liste en ma possession n’a de références Internet. Les sites offrant des renseignements sur les entreprises dispensent de bien maigres informations. En surface, chacune de ces boîtes est gérée indépendamment par une société différente. Or, sur le papier que j’ai sous les yeux, le nom de Duivel apparaît systématiquement. Je ne sais pas de qui mon père a obtenu cette révélation, car comme tout journaliste qui se respecte, il a protégé ses sources. Je clique de nouveau après avoir tapé *Duivel* dans la barre de recherche.

Non, mais c’est une blague ?!

Tout ce que j’apprends, c’est que ce terme signifie diable.

— Putain ! Mais, c’est quoi, ce bordel ? je m’exclame, furieux.

Deux petits coups me font relever la tête. Mélissa est adossée au chambranle de ma porte restée entrouverte depuis le départ de Mireille.

— Je peux revenir à un autre moment, si vous préférez.

Elle ne pense pas un mot de ce qu’elle vient de dire. Je n’ai pas caché mon intérêt pour les renseignements qu’elle détient et elle en profite visiblement, car elle arbore une mine narquoise qui ne trompe pas.

— Ah ! Vous voilà, vous ! Où étiez-vous passée ? je l’interroge sans même la saluer.

— Je constate que votre emploi du temps chargé ne vous a pas empêché de remarquer mon absence, bravo !

— N’est-ce pas le propre d’un employeur que de vérifier que son personnel est à son poste ?

Elle approche à petits pas en ondulant des hanches.

— Dommage ! Je croyais que vous étiez en train de vous soucier de moi, ce qui aurait été plus flatteur, minaude-t-elle.

Instinctivement, je referme le dossier ouvert devant moi et me cale dans le fond du fauteuil pour la regarder. Malgré son genou abîmé, elle porte une jupe courte qui dévoile ses jolies jambes, et un tee-shirt échancré qui met en valeur sa poitrine. Cette fille est un vrai caméléon, capable de changer d'apparence selon les circonstances. Ce n'est pas dans ce registre de la femme fatale qu'elle me séduit le plus, ça ne lui ressemble pas vraiment. Je préfère de loin la jeune effrontée qui n'a pas hésité à m'engueuler, quelques jours plus tôt. Son attitude étrange suscite forcément ma méfiance. Mon geste de prudence ne lui a pas échappé. Son regard se fixe sur ma main posée sur la couverture bleue.

— J'étais certaine que vous l'aviez récupéré, déclare-t-elle très calmement.

Ses yeux quittent ma main pour plonger dans les miens.

— De quoi parlez-vous ?

— Du dossier de votre père.

Sous des dehors innocents, cette fille est une tueuse. Elle m'observe à distance comme un prédateur guette sa proie, souhaitant qu'elle panique pour se délecter de la prendre en chasse. Hélas pour elle, je n'ai pas l'intention de paniquer et, en temps ordinaire, le chasseur, c'est moi.

— Puisque vous évoquez sa mémoire, j'espère que la vôtre a bien fonctionné. Avez-vous la liste que je vous ai demandée ?

Elle sourit. Ça m'agace.

— Alors ?

— Je l'ai.

Formidable !

Sauf qu'elle ne bouge pas d'un centimètre et ne fait pas un geste pour mettre la main sur ce document.

— Dois-je vous supplier pour l'obtenir ?

Mon ton sec la fait se raidir. Une drôle d'expression passe fugitivement sur son visage. Son sourire s'efface.

— Vous vous méprenez sur mon compte, monsieur Hertman. Je ne suis pas votre ennemie. Je suis venue pour vous aider, comme le souhaitait votre père.

Elle me flanque un coup de poing dans l'estomac.

— Je crois que vous avez assez joué avec mes nerfs, mademoiselle Sauzon. Serait-ce trop vous demander que d'en finir avec tout ce mystère ?

Elle acquiesce sérieusement d'un signe de tête, puis elle approche encore pour s'asseoir sur l'une des chaises en face de moi, en croisant les jambes, ce qui a pour effet de remonter sa jupe sur sa cuisse droite.

— Je vous l'ai dit, votre père m'a engagée pour l'assister dans l'enquête qu'il menait ces derniers mois. Je savais qu'il consignait toutes ses recherches dans ce dossier. La semaine avant son décès, il a été victime d'un léger malaise. Ce jour-là, il m'a fait promettre de vous mettre au courant de tout ce que j'avais appris en travaillant pour lui et de continuer l'enquête avec vous s'il lui arrivait quelque chose. Est-ce moins mystérieux, à présent ?

Elle me regarde sans ciller. Elle paraît sincère, mais la confiance ne va pas de soi chez moi.

— Puisque vous semblez si bien informée, pouvez-vous me dire quel était l'objectif de mon père ?

— Il ne me révélait pas tout, vous vous en doutez.

— C'est un peu facile, non ?

Elle en convient en pinçant les lèvres dans cette petite moue boudeuse que je persiste à trouver charmante malgré mes réticences à son égard.

— J'ai apporté plusieurs éléments à ce dossier parce que j'étais guidée par la volonté de votre père. Tout comme la liste que vous me réclamez, je peux donc vous parler du passé, mais pas de l'avenir.

Sa version des faits tient la route, je dois l'avouer.

— Nous voilà revenus à cette liste, je lui fais remarquer.

— En effet !

— Alors ?

— J’ai décidé de rester fidèle à l’engagement que j’ai pris, je ne l’ai pas rédigée afin de ne pas laisser plus de traces que nécessaire.

Mes mains picotent d’envie de se serrer autour de son cou. Elle devine ma colère, et me sourit de nouveau.

— Mais puisqu’il vous faut des preuves de ma bonne foi, je suis prête à me soumettre à un test, ajoute-t-elle sur un ton plus léger.

— Quel test ? je marmonne, contraint d’entrer dans son jeu.

— Le dossier que vous avez devant vous contient déjà une liste d’établissements. Je vais vous citer de mémoire ceux que j’ai visités. Il vous suffira de vérifier si je me trompe ou non. Cela vous convient-il ?

J’hésite, mais elle ne me laisse guère le choix. Je me résigne à faire ce qu’elle suggère. Je feuillette les notes jusqu’à trouver les papiers en question. Mélissa patiente sans montrer de curiosité particulière pour les documents que j’agite sous son nez. Je me carre à nouveau dans mon fauteuil avant de lancer l’offensive.

— Je suis tout ouïe.

— Le premier endroit où votre père m’a envoyée, c’était un institut de beauté, boulevard Voltaire.

Je me souviens d’avoir lu la fiche de cet établissement et je la retrouve parmi celles que je tiens en mains.

Soit !

— Ensuite ?

— J’ai passé une nuit dans un hôtel nommé *Le Boudoir*, avenue Bugeaud.

Elle a encore raison. Ça devient difficile de croire au hasard.

— Quant au magasin de vêtements dont je sortais, la veille de notre rencontre, vous ne serez pas surpris d’apprendre qu’il se trouve avenue Montaigne.

— Celui-là, c’était un coup gagnant. Si vous me parliez de celui où vous étiez si pressée de vous rendre, hier soir ?

Elle esquisse une petite grimace.

— Sur celui-là, je me demande si votre père n’a pas fait erreur.

— Pour quelle raison ?

— À cette adresse, il n’y a qu’une vieille boutique de lingerie miteuse. Je n’ai pas osé en franchir le seuil.

Je tique, moi aussi.

— Où ça ?

— Rue Ordener dans le XVIIIe.

C’est précisément celle qui est mentionnée sur la liste.

— Vous a-t-il donné d’autres endroits à vérifier ?

— Un coiffeur, rue de la Bohême, que je n’ai pas encore eu l’occasion d’aller repérer.

Je suis convaincu. Elle ne s’est pas trompée une seule fois. Les quelques noms qu’elle n’a pas cités n’ont pas dû être évoqués par mon père. Pourquoi, je l’ignore… Peut-être parce qu’il a manqué de temps.

— D’accord, je soupire en replaçant les documents dans le dossier. Je vous crois.

— Suis-je donc reconduite dans mes fonctions ?

Son impertinence me plaît. Puisque mon père a jugé bon de l’associer à ses recherches, j’aurais probablement tort de me priver de son aide, moi aussi.

— On peut dire ça comme ça.

Elle se lève d’un bond.

— Alors j’irai chez ce coiffeur dès demain, annonce-t-elle, en s’apprêtant visiblement à partir.

C’est idiot, mais je ne m’attendais pas à ce qu’elle file de la sorte.

— Vous avez décidément la fâcheuse habitude d’apparaître et de disparaître de façon impromptue.

M’entendre râler lui fait hausser les épaules.

— Votre père m’avait conseillé de venir lui faire mes rapports en dehors des heures de travail, explique-t-elle comme s’il s’agissait d’une chose naturelle. Mais si vous le souhaitez, on peut changer.

Elle est enfin redevenue elle-même, spontanée et très directe.

— Non. C’est très bien comme ça. Mais comment saviez-vous que j’étais encore ici ?

— C’est très simple, je vous espionne.

Un petit rire m’échappe. Avec elle, je ne sais vraiment pas si je suis le chat ou la souris. C’est assez excitant.

— Vous m’espionnez, je ricane.

— J’avais peu d’espoir que vous me fassiez confiance, même si je vous l’avais demandé gentiment. Je n’avais donc pas trente-six solutions pour vous rencontrer dans des conditions, disons… plus intimes.

Elle est belle, intelligente, pleine d’humour et mystérieuse à souhait. Mes instincts de mâle reprennent le dessus.

— Nous ne devons pas avoir la même définition du mot « intime ».

— J’ai juste manqué d’imagination sur la fin de ma phrase, pardonnez-moi. J’aurais dû dire « discrètes ».

Elle se défend bien. Je me lève à mon tour et contourne ma table pour la rejoindre. J’aime l’étincelle joueuse qui s’allume dans ses yeux clairs en me voyant approcher. Elle se méfie de moi. Tant mieux !

— Inutile de m’espionner davantage. Il vous suffira de me prévenir quand vous souhaiterez me parler.

— Je vous enverrai un SMS.

Je sourcille, elle jubile.

— Il n’a pas été très difficile de mettre la main sur votre numéro de portable personnel. Vous devriez prendre un peu plus de précautions, monsieur Hertman.

— Pour quelle raison devrais-je faire ça ?

— Jusqu’ici, vous étiez dans l’ombre, le plus souvent à l’étranger, inconnu du grand public. À présent, vous dirigez l’un des plus importants groupes de presse européens. Vous êtes l’héritier d’un nom prestigieux, vous êtes jeune, très séduisant, célibataire. Dois-je continuer ?

Si j’étais sensible à la flatterie, je serais ravi. Mais je réalise subitement qu’elle a raison, je n’avais pas envisagé les choses sous cet angle.

— Merci pour l’avertissement, ça me suffit.

— Je vous en prie.

Je sens qu’elle va bientôt m’échapper. Ma main se lève malgré moi vers elle. J’attrape le bout d’une mèche de ses longs cheveux qui cache sa poitrine.

— N’autorisez pas ce coiffeur à les couper trop court, ce serait dommage.

Mon geste l’a surprise, je le vois à la couleur plus rose de ses joues, je l’entends à l’absence de réplique de sa part. J’ôte ma main, et lui rends ainsi aussitôt la parole.

— Est-ce un compliment, ou juste l’expression de vos préférences en matière de coiffures féminines ?

— Les deux.

— Dans ce cas, je dirai à ce Bertrand de ne pas couper trop court afin de satisfaire les préférences de mon patron et me permettre de continuer à lui plaire. C’est bien ça ?

Sa provocation m’amuse.

— Grâce à vous, je suis en train de prendre goût à mes nouvelles fonctions.

— Je vous ferai passer ma note de frais, bien entendu, ironise-t-elle à nouveau.

— Bien entendu.

Elle s’écarte sans me quitter des yeux.

— À demain, monsieur Hertman.

— Je vais avoir un peu plus de mal à m’habituer à ça, je soupire.

— À quoi ?

— M. Hertman !

— C’est votre destinée, je le crains.

— Je ne crois pas au destin.

Elle me dévisage durant quelques secondes, puis elle sourit.

— Bonne nuit, David.

Ces quelques mots me font l’effet d’une caresse.

— Bonne nuit, Mélissa, à demain, je lui réponds sur le même ton complice.

— Mélie !

— Pardon ?

— Mes amis me surnomment Mélie.

— Dois-je comprendre que tu m’invites à user de ce diminutif ?

— Je ne te l’aurais pas révélé si ce n’était pas le cas.

— À demain, Mélie, je corrige volontiers.

Le dernier regard qu’elle m’adresse pétille joyeusement. Elle se détourne et s’en va sans faire plus de bruit qu’à son arrivée. Je demeure planté au milieu de mon bureau vide. Mes doigts ont conservé la sensation de douceur de ses cheveux, son parfum fleuri flotte dans son sillage.

Et putain !

Je bande encore.

D’ordinaire, le désir que j’éprouve pour une femme se trouve comblé dans l’instant qui suit, et il dure ce que durent les rencontres de ce type, de quelques minutes à quelques heures au maximum. En résumé, je baise quand l’occasion se présente, et c’est rarement programmé. J’ai pour philosophie de consommer dans l’immédiat, ne sachant pas de quoi demain sera fait. C’est ainsi que les hôtesses de l’air arrivent en tête du palmarès des dames que je culbute. La durée du voyage permet de faire suffisamment connaissance et de juger de l’ouverture d’esprit. Elles disposent d’aussi peu

de temps que moi avant de disparaître vers d'autres horizons. Par chance, je n'ai pas à déployer une batterie d'arguments pour obtenir satisfaction, ma belle gueule suffit. Quant aux adieux, ils sont planifiés par l'horaire du vol suivant. C'est pratique, simple, efficace. Je ne me suis jamais posé de questions inutiles… jusqu'à maintenant, où je suis en train de me demander sérieusement ce qui m'arrive. Ce n'est pas mon genre de rester sur ma faim, comme un con. Mon pantalon est devenu étriqué au niveau de l'entrejambe. Je cherche dans ma mémoire quand j'ai pratiqué la masturbation pour la dernière fois.

La vache, ça fait un bail !

Je ne vois cependant pas d'autre solution. Certes, je ne peux pas nier que cette fille me fait de l'effet, mais mélanger le plaisir et le travail ne serait pas judicieux, surtout « ce travail » dont j'ignore quel sera l'aboutissement.

— Allez, mon gars, il serait temps de te calmer un peu, je soupire avant de me rasseoir à mon bureau.

*

Bien que j'aie retrouvé mon appartement et mon lit, je dors mal. Trop de choses se bousculent dans ma tête, et pas forcément par ordre de priorités. Je réussis néanmoins à roupiller quelques heures et maudis le réveil qui me tire des bras de Morphée dans lesquels je me complaisais. D'être soumis à des horaires stricts commence déjà à me gonfler. Je comprends que mon père ait eu des difficultés à s'y plier en son temps. Hélas, ça fait partie de l'héritage. Je me lève sans me presser. Après la douche, je tergiverse devant ma penderie ouverte. Le look baroudeur du désert n'est probablement plus très adapté. Mireille ne m'a rien dit ouvertement en me voyant débarquer en jean et simple chemise au bureau, mais j'ai saisi qu'il fallait que je songe à faire un effort.

Une heure plus tard, en entrant dans les locaux de la direction, j’ai la confirmation de ce que je pensais. L’habit fait le moine, le costume le patron. Mireille en reste bouche bée jusqu’à ce que je l’embrasse.

— Comment me trouves-tu ? je la taquine.

— Mon Dieu, David ! Ce que tu ressembles à ton père !

Celle-là, je m’y attendais. Mais dans la bouche de Mireille, c’est le plus beau des compliments, alors je ne lui en tiens pas rigueur. J’embarque le paquet de journaux qu’elle a préparé pour moi et je rejoins mon nouveau poste de travail. Elle m’apporte un café, me rappelle les rendez-vous inscrits à mon agenda, et le parapheur rempli de courrier à signer. J’acquiesce distraitement. Constatant que je pense déjà à autre chose, elle me demande si tout va bien. Je lui assure que oui, elle fait semblant de me croire et repart vers la pièce voisine.

Sitôt que je suis seul, j’entame une fouille méthodique des tiroirs et des armoires de mon bureau. J’ai vérifié, le dossier bleu ne contient aucune mention de Mélissa Sauzon. Or, Mireille a évoqué un CV avec lequel elle s’est présentée à mon père. Je rechigne cependant à interroger de nouveau ma secrétaire, de crainte qu’elle ne se fasse de fausses idées. Mon remue-ménage finit toutefois par la faire rappliquer une demi-heure plus tard. Elle frappe à ma porte, et passe la tête avant même que je lui dise d’entrer.

— As-tu besoin de mon aide ? propose-t-elle en me surprenant en train de vider les hamacs d’une des armoires.

Je me redresse dignement et lui souris comme si de rien n’était.

— Le meilleur moyen de prendre connaissance des dossiers est de mettre le nez dedans. Alors, non, je te remercie.

Elle contemple avec horreur les papiers que j’ai empilés sur le sol.

— Veux-tu que je range ? insiste-t-elle.

— Peux-tu me dire pourquoi Papa gardait autant de conneries ? je marmonne, en poursuivant mon inventaire du placard où s’entassent des

trucs datant de dizaines d’années qui n’ont apparemment jamais été triés depuis.

— Ton père préférait conserver ses archives personnelles plutôt que de consulter l’ordinateur, répond-elle avec beaucoup de tendresse dans la voix.

Je tombe sur de très anciens numéros d’un des journaux du groupe.

— Mais tout ça a été numérisé, non ?

Elle approche et jette un coup d’œil sur les exemplaires que je tiens en mains.

— Je peux vérifier sur les fiches microfilms, si tu veux.

— Quelles fiches microfilms ?

— Toutes les archives qui ont été numérisées sont recensées sous forme de tables alphanumériques. Les plus récentes sont directement accessibles sur ordinateur, mais les plus anciennes n’ont pas été intégrées.

Je me souviens de ces fiches un peu plus épaisses que des radios qu’on lisait sur un appareil tout droit sorti d’une série télé d’espionnage des années 1970.

— Ne me dis pas que nous avons encore ce vieux bidule ! je m’exclame, incrédule.

Mireille glousse en me lorgnant par-dessus ses lunettes.

— Il est toujours dans mon bureau, confirme-t-elle. Ton père ne voyait pas l’intérêt de perdre du temps à tout transférer alors que l’ancien système fonctionnait très bien.

— Merveilleux ! je souffle, résigné. Et si je veux consulter des articles de presse d’il y a six ans, par exemple… ?

— Tout ce qui a moins de dix ans se trouve sur informatique.

Je respire.

— Je crois qu’on va avoir besoin de sacs-poubelle.

La fidèle assistante de mon père se décompose subitement.

— Mais tu ne vas pas jeter tout ça ?!

— Un tri s’impose.

Elle en convient malgré elle. La tristesse se lit sur son visage. J'y suis allé un peu fort.

— Ne t'inquiète pas, je rangerai.

Si j'aime beaucoup Mireille, je regretterais presque de l'avoir pour secrétaire personnelle, aujourd'hui. Je me vois obligé de justifier de mes actes, ça m'énerve un peu. Et pour la renvoyer dans son bureau, je dois faire preuve de diplomatie. J'attends qu'elle ait refermé la porte derrière elle pour faire le maigre bilan de mes fouilles. Si dossier il y a, il n'est pas ici. Il ne me reste donc qu'une possibilité. Je m'installe devant mon écran, et j'en appelle au moteur de recherche. Mélissa Sauzon n'est pas un patronyme très répandu. J'ai peine à imaginer qu'une jeune femme de vingt-quatre ans ne soit pas présente sur les réseaux sociaux. Pourtant, aucun compte à ce nom ne lui correspond.

Ça, c'était la solution de facilité.

Je fais une autre tentative par le biais des écoles de journalisme. Puisque la demoiselle se prétend professionnelle, elle a forcément laissé une trace dans l'une d'elles, je suis bien placé pour le savoir. Cette fois, j'ai plus de chance, la première à laquelle je pense est la bonne. Une Mélissa Sauzon a fréquenté l'ESJ Paris. Son nom figure sur une des listes des diplômés. Il est temps d'user de mes relations, et de pratiquer un peu l'espionnage à mon tour. Je n'ai pas entendu parler d'un quelconque changement à la tête de l'école depuis des années, je présume donc que Mathieu Deshamel en est toujours le directeur. Si c'est le cas, je n'aurai aucun mal à obtenir ce que je souhaite. Je fais défiler la longue liste de mes contacts sur mon portable jusqu'à trouver celui que je cherche. Finalement, mon père avait raison, être conservateur peut être très utile.

Mathieu a un moment d'hésitation quand je me présente à lui, mais il se ressaisit très vite et m'adresse ses sincères condoléances. Je vais devoir en passer par là encore un sacré bout de temps, je crois. Bien entendu, l'homme s'étonne ensuite de mon appel.

— J'ai besoin de renseignements sur l'une de tes anciennes élèves, est-ce que je peux venir te voir à l'ESJ ? je lui réponds sans ambages.

Je connais son professionnalisme, et je ne doute pas que la curiosité l'emporte sur tout le reste. Il accepte aussitôt, évidemment, et me donne rendez-vous à l'heure du déjeuner, où nous serons tranquilles pour discuter. En termes clairs, une heure où l'on ne s'embarrassera pas du personnel pour fouiller dans les armoires… contrairement à moi.

Je le remercie et raccroche. En attendant d'aller humer de nouveau l'atmosphère si particulière de l'ESJ où j'ai fait mes études, je continue de surfer. Je m'attaque aux archives du groupe par le biais du logiciel interne. Un flic abattu lors d'une opération de démantèlement d'un réseau de trafic d'armes, il y a six ans, ça n'a pas dû passer inaperçu. Du moins, si elle m'a dit la vérité. Je parcours des pages et des pages jusqu'à dégoter un article qui fait état d'une action du RAID dans les milieux du grand banditisme qui a mal tourné. Le commandant qui dirigeait l'opération a été tué sur le coup. L'article précise qu'il avait quarante-cinq ans et qu'il était le père d'une adolescente, sauf que ce type ne s'appelait pas Sauzon, mais Kerspern. En dehors de ça, je ne trouve rien d'autre.

Quand j'éteins mon écran, il est quasiment l'heure que je m'en aille. Je n'ai pas rempli mes nouvelles obligations de patron, le courrier est resté en attente dans le trieur, et je n'ai répondu à aucun mail. Mireille fronce les sourcils en me voyant sur le départ.

— J'ai un rendez-vous important. Je m'occuperai de tout cet après-midi, c'est promis.

Je me fais l'effet d'être un gamin indiscipliné. Si ça continue, je vais lancer le recrutement d'une autre secrétaire plus rapidement que prévu. Je déguerpis en vitesse. Au bout du couloir, je note que la porte de mon ancien bureau est ouverte. Mélissa n'a pas pointé son nez de la matinée, mais je n'en suis pas étonné. J'étais prévenu.

Me garer à l'heure du déjeuner dans le quartier de l'école relève de l'impossible. Plutôt que de prendre ma voiture, je choisis d'appeler un taxi. J'en profite pour m'acquitter de quelques petites corvées administratives en chemin. C'est ça de moins que Mireille me reprochera. Il est midi pile quand le chauffeur me dépose devant cette institution qui me rappelle de bons souvenirs. Un flot d'étudiants en sort tandis que, moi, j'avance à contre-courant. J'entends leurs conversations sans le vouloir. C'est la pleine période des examens de fin d'année, ils n'ont que ça à la bouche. Rien n'a changé, ça me fait sourire. J'arpente les couloirs jusqu'au bureau directorial. Contre toute attente, c'est Mathieu lui-même qui vient m'ouvrir. Lui et moi nous connaissons de longue date. Il n'était pas encore directeur de l'école à l'époque où j'y étais étudiant, mais il a travaillé durant plusieurs années pour le groupe Hertman Médias. Mon père l'appréciait en tant que journaliste et en tant qu'homme. Il était absent aux obsèques, la semaine dernière, je m'en suis étonné lorsqu'il m'a présenté ses condoléances par téléphone.

— J'étais à Washington, je l'ai appris trop tard pour faire le voyage, s'excuse-t-il avec une émotion sincère. Ton père comptait beaucoup pour moi.

Il me serre la main, très fort, comme d'habitude.

— Alors, dis-moi, tu veux des renseignements sur une ancienne élève, c'est ça ? De qui s'agit-il ?

C'est ce qu'on appelle « entrer dans le vif du sujet ».

— Une certaine Mélissa Sauzon. D'après le journal de l'école, elle était en dernière année, il y a de ça trois ans.

Mathieu plisse les yeux et hoche la tête. Je connais ses tiques, il flaire le scoop, ou j'ai mis le doigt sur un sujet qu'il maîtrise.

— Est-ce que je peux savoir ce qui motive ta recherche, David ?

— Ça t'ennuie si je refuse de te le dire ?

— Oui, mais je respecte.

Ma franchise lui plaît. Je n’en attendais pas moins de lui. Dans notre milieu, les cachotteries vont de pair avec le mensonge. J’ai préféré être honnête avec lui au lieu de lui servir un bobard. Ça paie. Il se tourne vers son écran et tapote sur le clavier. Après quelques minutes, il se racle la gorge.

— Je l’ai, annonce-t-il. Mélissa Sauzon-Kerspern. Tu veux sa fiche ?

— S’il te plaît.

Mélissa Sauzon-Kerspern !

Elle ne m’a pas menti. L’imprimante crache trois papiers que Mathieu me tend. Trois feuilles qui correspondent aux trois années de scolarité. Je suis trop pressé de prendre connaissance des renseignements figurant sur son dossier pour attendre. J’en entame donc la lecture sous l’œil attentif de Mathieu.

Elle s’est inscrite à l’ESJ six ans auparavant, juste après avoir obtenu son bac à dix-huit ans avec mention très bien. J’ai gardé en mémoire la date du décès de son père, le 29 octobre. Trois semaines après qu’elle eut fait son entrée ici. Instinctivement, je consulte le feuillet suivant, seul le nom de Sauzon figure en en-tête. Celui de son père a disparu.

Bizarre !

Je me rappelle la façon dont elle a évoqué ses fonctions de « flic ». Il m’a semblé percevoir de la colère dans sa voix, comme si elle lui tenait rigueur de sa profession.

De là à supprimer son nom… ?

Je survole les relevés de notes. Ses professeurs saluent unanimement son intelligence et ses qualités rédactionnelles. Le seul bémol est son manque de motivation pour passer devant une caméra. Je réprime un sourire, ça lui ressemble parfaitement. Quant aux différents stages qu’elle a effectués, ils ont tous été validés d’une seule main, celle d’Hermine Peyriac.

— Peyriac… les Éditions Peyriac ? j’interroge, incertain.

— En effet. Tout porte à croire qu'elle s'y est bien plu et qu'ils ont apprécié son talent.

C'est le moins qu'on puisse dire, il est assez rare qu'un étudiant-journaliste fasse tous ses stages pratiques dans la même boîte.

— Est-ce que tu sais ce qu'elle a fait en quittant l'ESJ ?

— À ton avis ? ricane-t-il.

Je suis saisi d'une intuition.

— Ils l'ont engagée ?

— Je crois que même si elle n'avait pas eu son diplôme ils l'auraient prise. Mais ça ne m'étonne pas.

— Pourquoi ?

— Parce que Paul Peyriac est un vieil ami, et qu'en son temps Hermine Dalambray était, elle aussi, une élève de l'ESJ.

— Hermine Dalambray ?

— Avant qu'elle devienne Mme Peyriac, en épousant Philippe, le petit-fils de ce brigand d'éditeur.

— Quel rapport avec Mélissa Sauzon ?

— Aucun, *a priori*. Mais c'est bien dans leur style de prendre ainsi quelqu'un sous leur aile. D'ailleurs, ses frais de scolarité des deuxième et troisième années ont été acquittés par Hermine Peyriac. Ceci expliquant sûrement cela.

— Sans doute, je marmonne, dubitatif. Mais tu me permettras de trouver ça extrêmement généreux.

— Ça ne m'étonne pas du tout que les Peyriac aient eu envie de l'aider, elle le méritait. Et sans eux, je ne sais pas ce qu'elle serait devenue.

Il m'observe avec cet air malicieux qui a fait son succès au petit écran. Depuis le début de notre entretien, il distille les informations, espérant que je lâche la vraie raison de mon interrogatoire. Mais à ce jeu-là, je ne me ferai pas avoir.

— Un problème ? je relève innocemment.

— Tu peux avoir la beauté, l’intelligence, le talent, quand tu te retrouves seule dans la vie à dix-huit ans, ce n’est pas ce qu’il y a de plus facile.

— Seule ?

Il opine d’un air compatissant.

— Elle a perdu une grande partie de sa famille, sa mère et ses grands-parents, je crois, dans un accident de voiture, elle était toute gamine. En tout cas, elle vivait avec son père. J’ai appris qu’il avait été tué quelques semaines après sa première rentrée ici. Elle n’a rien dit sur le moment. Mais elle est venue me trouver, un soir, pour m’annoncer qu’elle habitait désormais dans un foyer pour jeunes travailleurs, et que c’était à cette adresse qu’il fallait envoyer le courrier. Mais elle estimait plus simple de lui remettre en mains propres ce qui lui était destiné, de toute façon. Je la revois, elle était là, à ta place… Incroyable !

Ce dernier mot témoigne de l’admiration qu’il lui porte encore. Quant à moi, je suis un peu sonné.

— Je comprends qu’elle ait marqué ta mémoire, en effet, je sourcille.

— C’est moi qui l’ai envoyée en stage chez les Peyriac, la première année. J’étais persuadé que ça en valait la peine, et je ne me suis pas trompé.

— Es-tu resté en relation avec elle ?

— Non. Elle n’était pas du genre sentimental, si tu vois ce que je veux dire. Elle en a tellement bavé que c’est assez normal. Elle m’a remercié et elle a continué sa route sans se retourner.

— Et toi ? Tu n’as pas cherché à savoir ce qu’elle était devenue ?

— Aux dernières nouvelles, elle travaillait toujours pour les Éditions Peyriac.

— Et de quand datent tes nouvelles ?

— Cinq, six mois, tout au plus. Mais pourquoi diable me demandes-tu tout ça ?

Sa réaction sonne la fin de notre conversation. Je me lève tranquillement pour prendre congé. Il devine que je ne lui répondrai pas.

— Est-ce que je peux compter sur ta discrétion ? je réclame en lui tendant une main amicale.

Il m'adresse un regard résigné et me comprime à nouveau les doigts.

— Tu es tout aussi buté que ton père.

— Merci du compliment, Mathieu !

— De rien, fiston. À une prochaine fois.

Je suis habitué à ce qualificatif de « fiston ». Il me poursuit depuis l'enfance, quand je traînais déjà dans les couloirs du journal. Entre « fiston » pour les uns, et « monsieur Hertman » pour les autres, il ne sera pas évident de bien me situer, ni l'un ni l'autre ne me convenant vraiment.

Je profite d'être dans ce quartier que je connais bien pour déjeuner dans un petit bar, tout en faisant l'analyse de ce que je viens d'apprendre au sujet de Mélissa. Curieusement, je suis soulagé de savoir qu'elle ne m'a pas menti. Je comprends qu'elle ne m'ait rien dit de plus à son sujet. Parler de ce qui fait mal n'a rien d'agréable. J'en sais quelque chose. C'est un autre des points que nous avons en commun. Maintenant, je suis fixé sur la demoiselle, il semble que je puisse lui faire confiance. Je vais enfin pouvoir me consacrer à l'essentiel, en m'appuyant ponctuellement sur elle, comme le faisait mon père. Reprendre l'affaire à son commencement et fliquer Lanstier, car je n'oublie pas que ma cible, c'est lui.

*

En sortant de l'ascenseur, au septième étage, je tourne la tête vers le bout du couloir. La porte de mon ancien bureau est restée ouverte.

Mais qu'est-ce qu'elle fout ? Bon sang !

Passant outre mon impatience grandissante, je rejoins mes pénates. Mireille n'ose pas me poser de question, mais je devine que ça lui brûle les lèvres.

— Fabrice Mouchier a téléphoné, il faudrait que tu le rappelles, m'annonce-t-elle sur un ton très professionnel. Et si tu pouvais signer le courrier, ce serait bien. Il doit partir aujourd'hui, tu sais.

— Je m'en occupe, je marmonne, agacé.

Mais j'ai quelques scrupules au moment de poser la main sur la poignée de ma porte.

— Merci, Mireille, j'ajoute, en me retournant vers elle.

Elle approuve avec indulgence et me propose un café, que j'accepte. Quand elle me l'apporte quelques minutes plus tard, je lui rends le courrier signé.

— Au fait, je la retiens avant qu'elle reparte, je n'ai pas aperçu notre stagiaire depuis l'autre jour.

— C'est très juste. Mais je n'ai pas la moindre idée de son emploi du temps. Je pensais que vous aviez réglé la question.

— Si tu la croises, dis-lui de venir me voir, s'il te plaît.

Mireille enregistre la consigne sans manifester de surprise et m'abandonne au boulot dont j'ai repoussé l'exécution, ce matin. Il va falloir que je m'organise mieux que ça.

*

— Il est 19 heures !

La voix de Mireille me tire de l'ennui dans lequel m'a plongé la lecture d'un dossier destiné à l'un de nos magazines hebdomadaires. Le texte est soporifique et la ligne hasardeuse, tout est à revoir. Fabrice Mouchier a bien fait de solliciter mon avis. Ce n'est pas du tout l'orientation que j'envisage de donner à cette publication. Je relève la tête, je n'ai pas vu l'après-midi passer.

— Je m'en vais, ajoute-t-elle, comme si ça n'était pas évident.

Elle porte son sac à main sur l'épaule et sa veste sur le bras. Je lui souhaite une bonne soirée, elle me recommande gentiment de me reposer,

puis elle disparaît. Le silence s'impose. J'ai déconnecté de ma lecture. Je me lève en m'étirant quand un petit bruit dans le couloir attire mon attention. J'entends des pas qui approchent, une démarche légère qui commence à m'être familière.

— Entre ! je lance avant qu'elle ne se soit manifestée.

Ma porte s'ouvre plus grand, tout comme mes yeux. La jeune femme qui avance vers moi a le même sourire narquois, le même regard incisif, mais plus vraiment la même tête. Elle se réjouit d'observer ma stupeur devant sa coupe ultra courte. Il me faut quelques secondes pour encaisser la surprise.

— Tu as décidément un talent inné pour la contradiction, je lui fais remarquer quand elle s'arrête à quelques pas de moi.

— Je suppose que, si je te dis que c'était uniquement pour te rendre service, tu ne vas pas me croire, réplique-t-elle en usant naturellement du tutoiement que j'ai réclamé d'elle, la veille.

— Me rendre service ? je ricane malgré moi.

Avec cette nouvelle coupe, son air malicieux est encore plus irrésistible.

— Il fallait que je reste un maximum de temps chez ce coiffeur, je n'avais donc pas d'autre choix que d'être radicale et exigeante, m'explique-t-elle très sérieusement.

— « Radicale » est le mot juste, cette fois.

Elle sourit. Maintenant que le choc est passé, je la trouve magnifique et très en conformité avec sa personnalité.

— Tu détestes, n'est-ce pas ? me demande-t-elle, esquissant une petite moue boudeuse.

— Non.

Nos regards s'accrochent. Dans ma tête défilent toutes les informations que j'ai recueillies à son sujet. Elle se tient fièrement debout, les mains sagement croisées dans le dos. Elle paraît tellement innocente, presque fragile. À la voir si joueuse et si tranquille, on ne soupçonne rien des

épreuves qu'elle a traversées. Sa façon de me défier ne m'agace plus, au contraire. Je suis troublé par ce que je ressens pour elle à présent. J'ai envie d'effacer la faible distance qui nous sépare et de la prendre dans mes bras, de la serrer contre moi en lui promettant que rien ne l'atteindra plus. C'est presque davantage un besoin qu'une envie, le besoin d'être encore utile à quelqu'un, de l'aimer et de lui offrir ma protection. Mais pour elle, rien n'a changé. Elle ignore que je suis au courant de son passé. J'enfonce mes mains dans les poches de mon pantalon pour les empêcher de se tendre vers elle. Mon geste rompt le lien silencieux qui s'était établi entre nous. Ses yeux quittent les miens et me toisent.

— Tu as endossé ton costume de patron, monsieur Hertman ? se moque-t-elle gentiment.

— Comme tu vois, mais si tu m'appelles encore une fois M. Hertman, je te vire.

— Bien, patron !

Elle est décidément incorrigible. Mais puisqu'elle me ramène à mes fonctions…

— À ce propos, combien te dois-je pour cette périlleuse mission ?

— Rien du tout.

Je m'étonne en fronçant les sourcils. Elle approche lentement. Son parfum me monte aux narines, elle est à portée de mes mains, qui se referment sur elles-mêmes dans mes poches. Il n'en fallait pas moins pour que je bande à nouveau.

— Ce n'est pas ce dont nous étions convenus, je conteste, sur la défensive.

— Je ne vais pas me faire rembourser une prestation que je n'ai pas payée. Je n'ai pas vocation à t'extorquer de l'argent, à ce que je sache.

— Tu n'as rien payé ?

— Non seulement je n'ai pas déboursé un centime, mais je t'amène un véritable scoop sur un plateau, répond-elle tout bas.

Ses lèvres ne sont qu'à quelques centimètres des miennes.

Merde ! David, réveille-toi !

— Je t'écoute, j'articule d'une voix involontairement plus grave.

— Je crois que tu devrais t'asseoir.

Je la dévisage sans bouger. Sûre de son coup, elle hausse les épaules.

— Comme tu veux, soupire-t-elle en plongeant la main dans la poche de son jean.

Elle en sort un petit objet argenté qu'elle lève à la hauteur de mon nez. Il s'agit d'un porte-clés gravé d'un oméga au centre d'un triangle. J'ai déjà vu ce symbole, il figure sur l'un des documents du dossier bleu. Mon père l'avait dessiné. J'essaie tant bien que mal de ne rien montrer de ma stupéfaction, mais il m'est difficile de résister à ma légitime curiosité.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Ce truc m'a offert le coiffeur et m'a révélé le pot aux roses.

Elle jubile tandis que je reste fasciné par l'oméga qui se balance au bout de la petite chaîne.

— On peut s'asseoir, maintenant ? insiste-t-elle sur un ton léger. J'en ai pour un moment.

Sans un mot, je désigne l'un des sièges devant mon bureau, et je m'en vais reprendre la place qui est désormais la mienne. À distance, il me sera plus facile de me concentrer sur ce qu'elle a à me raconter. Elle attend que je la regarde pour être certaine d'avoir toute mon attention, puis elle inspire profondément pour se donner du courage.

— Je dois commencer par te faire un aveu, David. J'espère que tu ne m'en voudras pas.

Un léger stress m'envahit. Je déteste le début de son discours.

— Tout dépend de ton aveu, je ne peux rien te garantir.

Ma franchise lui tire une grimace, mais elle n'a plus le loisir de reculer, de toute façon.

— Ce porte-clés, c’est ton père qui me l’a donné, il y a un peu plus de trois semaines, juste après le malaise dont je t’ai parlé précédemment. Il me l’a confié en même temps qu’il m’a fait promettre de t’aider.

Forcément, je tique.

Pourquoi ne me l’a-t-il pas transmis, à moi ?

Mélissa devine mes pensées, elle dépose l’objet sur le bureau et le fait glisser jusqu’à mes mains croisées sur la table.

— Tu n’étais encore au courant de rien, tandis que moi je disposais d’assez d’éléments pour comprendre, dit-elle très doucement. À présent, je suis en mesure de t’expliquer l’essentiel.

C’est d’une logique imparable.

— Vas-y, je t’écoute, je cède, intrigué.

— Est-ce que, dans le dossier bleu, tu as trouvé la mention de la Société ?

— Quelle société ?

— La Société, tout court. Ton père ne l’a-t-il pas noté quelque part ?

— Il faudrait que j’y regarde de plus près, mais, *a priori*, je dirais que non.

— Pourtant, tu as reconnu ce symbole, je me trompe ?

De toute évidence, je n’ai su faire preuve d’une impassibilité suffisante. Puisqu’elle joue franc jeu avec moi, je lui dois la pareille.

— Mon père en avait reporté le dessin sur un papier. Cet oméga a-t-il un lien avec la société dont tu me parles ?

— Il en est l’emblème.

Réponse simple, efficace, percutante.

— D’accord. Nous avons donc une société qui ne porte pas de nom, qu’on ne trouve sur aucun site officiel, mais qui distribue des objets publicitaires, je réplique en jouant machinalement avec le porte-clés.

— Même s’il en a l’air, ce n’est pas un objet publicitaire, David, c’est un badge.

— Un badge de quoi ?

— Une sorte de sésame qui t’ouvre les portes de la Société. Il suffit de le présenter à la bonne personne, au bon endroit.

— Tu as montré ce porte-clés au coiffeur ?

— Il fallait bien en avoir le cœur net un jour ou l’autre.

Elle marque un silence. Je soupçonne tout à coup une embrouille.

— Dois-je comprendre qu’il s’agit d’une initiative de ta part ?

Une petite grimace coupable se dessine sur son visage. Je crains le pire.

— Après tout, ton père ne m’a pas donné ce badge juste en souvenir, plaide-t-elle vivement.

— Ce qui signifie qu’avant aujourd’hui tu ignorais son utilité ?

— Je connaissais son existence, je l’avais aperçu, une fois, lors de ma visite à l’institut de beauté. J’ai surpris une cliente qui en avait un, et j’ai vu comment elle a procédé. Mais je ne savais pas, à l’époque, que ton père en possédait un lui aussi.

— Comment se l’est-il procuré ?

Elle secoue la tête avec un air navré.

— Je n’en ai pas la moindre idée. Il ne m’a rien dit, si ce n’est d’en faire usage pour t’aider. C’est pourquoi je me suis permis de tenter le coup chez le coiffeur. Et apparemment, j’ai misé sur le bon cheval, ce Bertrand est du genre bavard.

— Bavard à quel sujet ? je réclame, impatient.

— Au sujet de tout, en vérité. Dès lors que cet oméga a été présenté, il doit probablement considérer qu’il peut tout aborder sans prendre de précautions particulières.

— Et quels sujets as-tu abordés ?

— C’est lui qui a attaqué en affirmant qu’il était heureux d’accueillir une « si charmante nouvelle cliente » au sein de la Société. C’est comme ça que j’ai su comment s’appelait cette organisation.

Sa façon de me distribuer les informations, une par une, commence légèrement à m'énerver. Je préférerais qu'elle m'assène un gros coup sur la tête et qu'on en finisse une bonne fois pour toutes.

— Ne t'a-t-on donc jamais appris à synthétiser ?

Je râle parce que c'est l'un des exercices de base en école de journalisme.

— Je pourrais le faire, mais ça te priverait du récit exhaustif de ce rendez-vous.

— Chaque chose en son temps, j'aimerais mieux que tu ailles à l'essentiel, là, tout de suite.

Une lueur passe dans son regard clair. En lui donnant un ordre, j'ai réveillé son esprit rebelle. Si je veux continuer à obtenir des renseignements de sa part, je dois faire preuve d'un peu plus de diplomatie.

— S'il te plaît, j'ajoute donc gentiment.

Elle croise les bras sous sa poitrine et prend une grande inspiration.

— Très bien ! Par quoi veux-tu que je commence ?

— Par cette sorte de secte dont tu viens de parler. De quoi s'agit-il au juste ?

— La Société est une organisation secrète fondée par Henri Valmur, le philosophe, il y a plus d'une vingtaine d'années déjà. Son but est de satisfaire les demandes diverses et variées de ses membres en leur fournissant des services haut de gamme dispensés par plusieurs établissements réunis au sein de ce qu'il est apparemment convenu d'appeler « le réseau ». Le coiffeur Bertrand compte parmi ces comptoirs, tout comme *Le Boudoir*, l'institut de beauté, et même cette boutique miteuse dans laquelle je n'ai pas osé entrer, mais qui selon toute vraisemblance cache bien son jeu derrière une façade banale.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de si extraordinaire qui justifie le secret.

Elle penche la tête en m'entendant m'interroger à haute voix.

— L’unique vocation de la Société est le plaisir sous toutes ses formes, rétorque-t-elle en insistant sur les derniers mots.

— En termes clairs ?

— Elle use de tous les moyens dont elle dispose pour répondre aux exigences de ses membres, quelles que soient ces exigences, y compris et surtout le sexe.

OK !

Je comprends mieux.

— As-tu une idée de l’identité de ses membres et de leur nombre ?

— Pour ce qui est du nombre, sûrement plusieurs centaines. Quant à leur identité, elle est jalousement protégée. Mais d’après ce que j’ai pu tirer de Bertrand, il s’agit d’hommes et de femmes d’affaires, d’artistes, d’intellectuels, mais aussi de quelques personnalités politiques influentes.

— Des personnalités politiques ? je relève aussitôt.

— Si j’en crois ce coiffeur, l’élite de notre nation serait membre de la Société. À mon avis, c’est très exagéré, même si certains ministres ont fait leurs preuves dans ce domaine, répond-elle avec ironie.

Je suis beaucoup moins enclin à plaisanter. Mon cerveau vient d’établir une connexion éventuelle entre cette organisation secrète dédiée au sexe et un homme qui en consomme outrageusement – un ancien ministre, justement. Un futur candidat à la présidentielle.

Est-ce pour cette raison que mon père s’intéressait de si près à ces établissements aussi disparates ?

— Comment identifie-t-on les établissements du réseau ? je demande, pressé de tirer une logique dans tout ça.

— Une seule façon : appartenir à la Société, me dit-elle en désignant le porte-clés.

— Dans les faits, comment ça se passe ?

— Je me suis présentée auprès de Bertrand directement et je lui ai simplement donné le badge. Il l’a glissé dans une sorte de lecteur, puis il

m'a souhaité la bienvenue. Au moment de partir, il a refusé que je paie et m'a signalé que mon passage dans son salon avait été signalé à mon arrivée. J'ai joué l'innocente, il m'a expliqué très gentiment que chacun de mes achats au sein du réseau serait enregistré *via* le porte-clés, et que le montant serait imputé sur mon compte personnel.

— Comme un compte bancaire ?

— Ça y ressemble.

— Ouvert et alimenté par qui ?

— Le membre en personne.

— Ce badge et le compte sont à ton nom ?

— Non, au tien.

— Quoi ?

— Le porte-clés est au nom de M. Hertman.

— Mon père ?

— Qui d'autre ? Bertrand n'a pas précisé le prénom, donc je suppose que cela te bénéficie aujourd'hui.

— Il n'a pas trouvé étrange que tu sois en possession de ce badge ?

— Il semble que ce soit une pratique courante d'user des services de la Société au profit de son ou sa partenaire. C'est pour ça que Bertrand s'est cru en devoir de me renseigner si utilement.

Bon sang !

Ça paraît tellement logique. Lanstier, membre d'une organisation secrète dédiée au sexe.

Et c'est peut-être même par ce biais que mon père envisageait de l'attaquer, en mettant à jour l'ensemble du réseau de cette fameuse Société. Il m'en a indiqué la voie et le moyen d'y parvenir. Mélissa attend patiemment que je prenne une décision. J'ai l'impression que nous nous comprenons parfaitement. Puisqu'elle sait se montrer si efficace, allons-y !

— Il me faut plus de renseignements sur la Société. Comme ce badge fonctionne, nous en profiterons.

— OK ! Ça tombe bien, j’ai très envie de satisfaire ma curiosité dans ce magasin de lingerie.

Son attitude légère, presque frivole, m’amuse.

— Qu’est-ce qui te fait sourire ? demande-t-elle.

— Je présume que c’est une façon de joindre l’utile à l’agréable que d’aller fureter dans cette boutique.

— Au cas où tu ne l’aurais pas remarqué, je suis une femme.

— C’est un détail qui ne m’avait pas échappé.

Elle me dévisage quelques secondes sans rien dire, puis elle hausse un sourcil.

— Quels renseignements désires-tu obtenir ? demande-t-elle très calmement.

Elle ne joue pas la vierge effarouchée ni la féministe acharnée, ce n’est pas son style. Elle ne rougit pas, mais ne rejette pas non plus le compliment que je viens de lui faire. Non, elle occulte tout simplement et en revient à l’essentiel. Ce n’est pas ainsi qu’il convient de l’aborder pour la séduire, j’en prends bonne note.

— Je veux savoir si les autres établissements de la liste que je possède sont bien rattachés à ce réseau, qui en sont les gérants, et, si possible, qui fait le lien entre tous. Henri Valmur est mort depuis plusieurs années, je veux connaître le nom de son remplaçant à la tête de la Société.

— Eh bien ! Il y a du boulot, déclare-t-elle en se levant brusquement.

Encore une fois, elle me prend au dépourvu. Je n’ai d’autre choix que de l’imiter pour la rejoindre derrière le bureau.

— Si tu rencontres la moindre difficulté, serait-ce trop te demander que de me prévenir ?

— Ta sollicitude me touche, David, ironise-t-elle. Mais je devrais me débrouiller pour choisir un soutien-gorge, tu sais !

Elle ne baisse donc jamais la garde ?

— Tu ignores dans quoi tu t’aventures.

— C’est vrai, admet-elle sur un ton lourd de sous-entendus. Et ce n’est pas très réglo, c’est moi qui prends tous les risques.

Elle a raison, mais l’informer maintenant du but que je poursuis me paraît beaucoup trop prématuré. Ses lèvres se pincent dans une moue boudeuse adorable, ses yeux clairs pétillent d’intelligence. Je fais les deux derniers pas qui me conduisent tout près d’elle, et je m’arrête.

— J’en suis conscient, je concède doucement. Mais pour le moment, moins tu en sais, mieux tu te portes.

Ma voix plus grave la ramène à de meilleures dispositions à mon égard.

— Tu n’as toujours pas confiance en moi ?

Sa question me met au supplice. Il y a tant de choses que je voudrais lui dire, mais je ne le peux pas.

— Ce n’est pas une question de confiance, Mélie. C’est juste que…

Je n’ai jamais été doué pour les déclarations. En vérité, je n’ai pas le souvenir d’en avoir fait une, un jour. Ma main se lève vers son visage. Du bout des doigts, je caresse sa joue. Elle ne dit rien, elle ne me repousse pas.

— Je m’en voudrais de t’impliquer dans une affaire qui ne te concerne pas et qui pourrait te porter préjudice, je conclus avec précaution.

— Ton père m’avait déjà prévenue, affirme-t-elle tout bas. Et j’ai accepté, sans réserve, de faire le travail qu’il me demandait. Je n’ai pas changé d’avis aujourd’hui. Au contraire, même.

Ses derniers mots ont-ils le sens que je crois ?

Mes doigts effleurent sa peau fine, qui rougit sous la caresse. Sa bouche m’attire irrésistiblement. Je suis en train de me noyer dans le bleu de ses yeux fixés sur les miens.

— Qu’est-ce que tu attends ? murmure-t-elle.

Jamais je n’ai eu besoin de l’autorisation expresse d’une femme pour l’embrasser, mais celle qui se tient là, debout devant moi, n’a rien d’ordinaire. J’ai perdu tous mes repères, je doute d’avoir bien compris ses paroles. Mon hésitation est si visible qu’elle en devient sûrement ridicule.

Tu es en train de faire une connerie, David !

Oui… ça, c’est certain.

J’ôte lentement ma main de sa joue chaude. Un éclair jaillit dans son regard braqué sur moi. Mon renoncement l’offense.

Je ne peux pas faire ça !

Dans un élan de tout mon corps, je fonds sur elle. Mes bras l’enferment contre moi, mes lèvres se soudent aux siennes. Non seulement elle ne résiste pas, mais elle m’offre spontanément sa langue en soupirant d’aise sous mon assaut pour le moins brutal. Jamais un baiser ne m’a procuré autant de plaisir ni fait autant d’effet. J’éprouve dans mon pantalon des émotions d’adolescent découvrant les joies de sa première érection. Elle ne peut sûrement pas ignorer le trouble qu’elle provoque en moi, son corps est plaqué contre le mien. Je la serre si fort que j’ai peur de lui faire mal, mais je ne peux lutter contre mon emportement. Elle ne s’en plaint pas, d’ailleurs. Si elle ne prend pas davantage d’initiative, je crois que c’est seulement parce que mon étreinte la prive de sa liberté de mouvement. Je la libère d’un bras, posant ma main derrière sa tête. Elle en profite aussitôt pour m’enlacer à son tour. Elle en veut encore, et je suis prêt à le lui donner. Je perçois un immense besoin de tendresse dans sa manière de s’offrir à moi. C’en est d’autant plus effrayant, car j’ai le sentiment de la trahir en ne lui confiant pas tout ce que j’ai appris d’elle, à son insu. Cette pensée suffit à freiner mon enthousiasme.

Mais comment faire machine arrière alors que je n’en ai pas du tout envie ?

La rage qui m’habite se répercute jusque dans ce baiser dont je l’étouffe. Elle gémit quand je redouble d’ardeur à soumettre sa langue à la mienne, ses doigts se cramponnent à ma chemise, dans mon dos. Si elle continue, je vais la renverser sur mon bureau. Ma queue lance des appels désespérés auxquels j’ai de plus en plus de mal à résister. Le souffle saccadé de Mélissa m’affole, j’en ai presque le tournis. À moins que ce ne soit le

manque d’air. Je m’arrache à ses lèvres aussi subitement que je les ai conquises. Elle ouvre des yeux dans lesquels brille une certaine incompréhension. Je pose mes doigts sur sa bouche que j’ai malmenée, j’en souligne l’ourlet pour me faire pardonner.

— Waouh ! dit-elle en expirant plus calmement.

A priori, c’est un compliment.

Sa réaction me rassure. Je desserre mon étreinte avec délicatesse. Pour une fois, je peine à trouver mes mots. Il ne me vient qu’une idée. Je récupère le porte-clés sur la table et le lui tends.

— Ce n’est pas une question de confiance, je répète d’une voix un peu éraillée tandis qu’elle l’empoche.

— Je crois que j’ai compris. Je serai prudente, je te le promets. À moins que…

L’étincelle joueuse se rallume dans ses yeux. Cette fille est infatigable.

— À moins que ?

— Si tu m’embrasses comme ça chaque fois que tu t’inquiètes pour moi, je suis volontaire pour affronter les pires dangers.

— Je ne pense pas qu’essayer un soutien-gorge te mette en si grand péril.

— Sait-on jamais ?

Elle me balance un de ces sourires énigmatiques dont elle a le secret, puis me tourne le dos et s’éloigne à petits pas. Je contemple sa nuque dégagée par les ciseaux habiles du coiffeur.

Bon sang !

— Mélie, je la retiens vivement.

Elle se retourne, faussement innocente. Je crève de l’envie de lui dire à quel point ça me fait chier de la laisser partir comme ça, mais les scrupules m’en empêchent.

— À demain, je soupire finalement, lui signifiant ainsi que je compte sur son retour rapide.

— À demain, même heure, même endroit, patron !

Elle me salue d'un geste de la main, et s'enfuit, comme toujours. Mon sexe connaît un sursaut vengeur. C'est la troisième fois qu'il manifeste son désir évident pour cette fille, et la troisième fois qu'il fait l'expérience un peu douloureuse de la frustration la plus totale.

Je suis quitte pour une nouvelle douche froide.

Lou

Des années de pratique de l’espionnage au service de la Société m’ont appris que le temps qui passe peut être votre meilleur allié comme votre pire ennemi. De la gestion que vous en faites dépend le succès ou l’échec de votre entreprise. Il faut savoir dompter l’impatience, mais aussi, parfois, provoquer le sort afin d’accélérer le cours des choses lorsque la situation semble figée. Si je me jugeais plutôt douée dans cet exercice, je dois reconnaître que celle qui me remplace désormais dans cette fonction de « gardienne de l’oméga » n’a strictement rien à m’envier.

— Qu’est-ce qui se passe ?

La voix grave de Liam me tire de mes pensées.

— Quoi ?

— Une mauvaise nouvelle ? demande-t-il en désignant mon portable, que je tiens toujours en main.

Je consulte ma montre. Il est un peu plus de 21 heures.

— Je dois appeler Alexis.

Liam éteint la télé et se lève du canapé où il se détendait jusqu’au moment où j’ai répondu au coup de fil qui me laisse si songeuse. Il approche de la table à laquelle je suis assise et y pose une fesse, comme à son habitude. À sa manière de me regarder, je devine qu’il s’inquiète, lui aussi, de la tournure des événements.

— C’était M ?

Je hoche la tête.

M…

Si, moi, je changeais d’identité comme de chemise au gré de mes enquêtes, elle s’y est toujours refusée. En l’occurrence, elle a eu raison. C’était la meilleure décision à prendre. Par contre, nous continuons à la désigner par la simple initiale de son prénom. C’est parfaitement idiot, cela relève davantage d’une habitude affectueuse que d’une absolue nécessité. Elle s’en est amusée, depuis le premier jour, considérant cette allusion au patron du MI6 de James Bond, comme une sorte de compliment ou d’encouragement à bien faire le job. Et pour ce qui est de bien faire, la demoiselle est irréprochable. C’est une véritable machine de guerre que rien n’arrête. Son physique gracile et son visage angélique sont trompeurs, car sous son aspect fragile, M est une tueuse-née, intelligente, rigoureuse, implacable, elle n’éprouve ni scrupules, ni regrets, ni remords. Elle exécute les ordres sans aucun état d’âme, froidement. Mina a eu du flair en me la présentant comme ma possible remplaçante, il y a plus de deux ans de cela. Je me désespérais des résultats de la précédente. En une mission, j’ai été convaincue. M possédait tous les atouts nécessaires. Je n’ai pas eu grand-chose à lui apprendre.

— Où en est-elle ? insiste-t-il doucement.

— Elle a atteint l’objectif que nous lui avions fixé.

Liam fronce les sourcils et me dévisage avec gravité.

— Déjà ?

— Comme tu dis. Je dois prévenir Alex.

— Et moi, mon père.

En dépit des conseils de son ami, Liam a pratiqué la procrastination. Je le comprends, mais ne l’approuve pas. Alex ne parle jamais à la légère, il devrait le savoir, depuis le temps qu’ils se connaissent. Je n’ai toutefois pas l’intention de lui faire des reproches.

— Au rythme où vont les choses, ce serait judicieux, oui.

— Putain ! Comment lui annoncer ça ? se lamente-t-il.

— En as-tu discuté avec ta mère ?

— Pas encore. Elle était en déplacement à Hong Kong, elle n'est rentrée que ce matin. Je pensais que j'avais largement le temps.

Je suis de ces gens qui gardent leur sang-froid dans la plupart des circonstances, ce qui permet de rester lucide dans l'urgence. Mais pour la première fois, j'ai le sentiment d'être un peu à l'étroit dans le timing, et je déteste ça.

— Je ne peux pas retarder l'échéance, Liam. Je dois le prévenir.

— Je sais. Après tout, nous n'allons pas nous plaindre de l'efficacité de ton élève.

Ce que j'aime, chez lui, c'est son incroyable faculté à entrevoir le positif dans les situations les plus tordues. Il se paie même le luxe de me sourire.

— Veux-tu que je diffère cet appel à demain ? je propose malgré moi.

— Ça n'y changera rien. Pendant l'absence de ma mère, je me suis occupé de détruire les fichiers de l'agence et de suspendre les activités de tout le monde. De ce côté-là, ça ira. Le plus compliqué, c'est de trouver le meilleur biais pour expliquer à mon cher ministre de l'Intérieur de père qu'une affaire d'État risque de lui péter à la gueule prochainement, et pourquoi Maman et moi sommes si bien au courant.

— Es-tu sûr qu'il ignore tout des activités occultes de ta mère ?

— Ces deux-là forment un vieux duo. Je ne serais pas étonné qu'elle l'ait mis au parfum d'une façon plus ou moins directe, mais je n'en ai aucune certitude.

— Malgré toutes nos précautions, la Société compte à présent tellement de personnalités influentes que je ne serais pas surprise que les Renseignements généraux soient parfaitement informés de son existence. Et si eux le savent, je présume que le ministre de l'Intérieur n'est pas en reste.

— Peut-être pas au point de faire le lien entre l'Agence Lenoir Anne et la Société.

— Peut-être pas.

— Et merde ! s'exclame-t-il en se frottant le visage. Nous allons passer un sale quart d'heure.

— C'est généralement ce qu'on dit quand on se fait pincer par ses parents après avoir fait une grosse connerie.

Liam s'esclaffe malgré lui. Il se penche sur moi et m'embrasse avec toute la fougue qui le caractérise. La montée d'adrénaline que provoque ce baiser m'éclaircit les idées. Longtemps, la Société a été ce qu'il y avait de plus important à mes yeux. Je lui devais tout. Aussi trouvais-je normal de me mettre entièrement à sa disposition. Je me sentais redevable, en quelque sorte. Puis ce diable d'homme qui me dévore à en perdre haleine est entré comme une tornade dans mon existence clandestine et tout a changé, à commencer par moi. Il m'a sortie de l'ombre, m'a propulsée vers la lumière, et m'a donné tout ce qui me manquait pour être pleinement moi-même. Par conséquent, même si la Société continue de bénéficier de mes bons et loyaux services, elle est passée au second plan. Le plus important dans ma vie, aujourd'hui, c'est Liam, et la seule chose que je veux préserver à tout prix, c'est notre couple. Quel que soit l'avenir, je ne serai heureuse qu'à ses côtés. Ses lèvres taquinent les miennes une dernière fois, puis il me contemple comme s'il voyait la huitième merveille du monde.

— Tout ira bien, ne t'en fais pas, dit-il dans un murmure en lisant dans mes pensées.

— J'admire ton optimisme.

— Ça signifie peut-être qu'il est temps pour moi de préparer cette fameuse tournée internationale qu'on me suggère avec insistance, et que je repousse obstinément depuis deux ans.

D'ordinaire, Liam m'inclut toujours dans ses projets, ce qui ne semble pas être le cas de celui qu'il vient d'évoquer. Cette tournée, j'en ai plusieurs

fois entendu parler, bien sûr, mais Liam a systématiquement éludé le sujet en ma présence, considérant son implication au sein de l'équipe dirigeante de la Société comme trop récente pour la négliger. Il n'a pas mis toute sa carrière de côté et continue d'asseoir durablement sa réputation de DJ sur de beaux succès, mais jusqu'ici, il a limité ses déplacements à quelques pays européens. On dirait qu'il vient de changer d'avis. Une petite boule se noue dans ma gorge.

— Et moi ? Je suis censée t'attendre ici tout en cherchant un nouveau job ?

— Tu plaisantes ? ricane-t-il. Nous disposons d'assez de réserves financières et je gagne suffisamment bien ma vie pour t'offrir des vacances prolongées.

Comment ai-je pu douter de lui une seconde ?

Son invitation me fait l'effet d'un coup de fouet plus que nécessaire.

— Quelle destination envisages-tu ?

— Que dirais-tu d'un tour du monde ?

— Je te propose qu'on en termine avec cette affaire, tu balances ta bombinette à ton père, je m'acquitte de mes obligations envers Alex, on boucle nos valises, et on se barre très vite.

— Très loin et pour très longtemps, ajoute-t-il, rieur.

En quelques phrases, il vient de me rendre l'espoir que rien n'est perdu, et surtout pas l'essentiel. Je suis désormais prête à affronter l'épreuve qui m'attend. Liam dépose un autre baiser sur mes lèvres et repart vers le canapé où j'irai le retrouver… après.

Je clique sur le numéro personnel de M. Alexis Duivel. Sa voix semble tendue quand il décroche. De toute évidence, la situation ne s'est pas améliorée entre Micky et lui. J'ignore si l'information que je m'apprête à lui donner sera de nature à le contenter. Avec lui, on peut s'attendre à tout. Je veille donc à peser chacun de mes mots.

— M est parvenue au résultat que tu souhaitais.

Histoire de lui rappeler que les instructions émanaient de lui, et de lui faire remarquer qu'elles ont été respectées à la lettre et dans des délais incroyables.

— Très bien ! dit-il très calmement. Nous pouvons passer à la phase suivante.

— Je t'écoute.

— J'aimerais que tu organises une soirée spéciale à *L'Écarlate*, une soirée strictement réservée aux membres de la Société. Tu y inviteras personnellement Claude Lanstier.

— Il ne s'est pas montré à *L'Écarlate* depuis plus de quatre mois, ça m'étonnerait qu'il vienne. Il ne prend plus aucun risque.

— Quatre mois, pour lui, ça doit représenter une éternité. Il a brutalement perdu ses deux jouets favoris. Même s'il a trouvé quelques petits divertissements ici ou là, il n'est pas homme à se contraindre aussi longtemps à une vie d'ascète vertueux.

— Il faudrait qu'il soit vraiment en manque ou alors complètement idiot.

— J'espère pouvoir compter sur les deux, et nous allons lui procurer une motivation supplémentaire à venir nous rejoindre.

— C'est quoi, le plan ? je réclame, intriguée.

— Tu lui préciseras que Mia se tiendra à son entière disposition.

Mia fait partie de ces êtres inclassables au sein du réseau. Elle a été recrutée par Anne, la mère de Liam, à l'occasion d'un casting très particulier. Son succès parmi nos membres a été fulgurant, faisant d'elle une attraction très prisée, notamment de Lanstier, qui en est friand. Il n'a raté aucune des soirées auxquelles elle était présente, se soumettant au bon vouloir de la belle avec une docilité assez extraordinaire quand on connaît le personnage. Peu de gens passent du statut de mâle dominant à celui de chien au bout d'une laisse en un claquement de doigts. Mia a obtenu ça de Lanstier. J'aurais aimé qu'elle me donne son secret pour rendre les hommes

chèvres à ce point, mais elle en garde jalousement la formule. Depuis ses débuts parmi nous, Mia a diversifié ses activités avec la même réussite, mais elle est restée elle aussi fidèle à la Société. En cela, nous sommes sur la même longueur d'onde, et je sais que je n'aurai aucune difficulté à obtenir son accord. Alexis joue finement, il faut le reconnaître.

— Il y a une chance pour que ça fonctionne, en effet.

— Alors, saisissons-la !

— Je contacte Mia, et je fixe une date.

— Dis-lui que tu passeras la voir en personne.

— Pour quoi faire ?

— Demain, je viendrai à l'agence te remettre une enveloppe à son intention, et je te donnerai quelques indications qu'elle devra suivre scrupuleusement.

— Très bien, je t'attendrai.

— Quant à M, puisqu'elle semble parfaitement maîtriser son sujet, elle n'aura pas de mal à convaincre notre journaliste de l'importance d'assister à cette soirée, n'est-ce pas ?

— *A priori*, aucun.

— Fais au plus vite, Lou ! conclut-il d'une voix plus sourde.

« Au plus vite. »

Je ne suis pas certaine que cela soit dans notre intérêt, mais je vais obéir, bien sûr. Alexis me remercie et raccroche aussitôt. Je lève les yeux vers Liam, qui m'observe à distance.

— Mia ? demande-t-il avec un petit sourire en coin qui donne une idée de son état d'esprit.

— Comme tu as entendu, oui.

— Ça promet d'être sportif.

— Je ne vois pas ce qu'Alex cherche, si ce n'est à prouver à David Hertman que Claude Lanstier a des goûts bizarres en matière de sexe.

— À mon avis, Alex a décidé d’appuyer à fond sur la pédale d’accélérateur d’une bagnole qui fonce droit dans le mur.

J’ai la même impression dérangeante. Je me lève pour rejoindre mon sublime compagnon. J’aime la façon dont il me regarde approcher. Il me tend la main et m’attire sur ses genoux. Je m’y installe à califourchon après avoir remonté ma jupe sur mes cuisses. Ses yeux s’illuminent d’un éclat que je connais bien.

— À quoi penses-tu ? je le taquine.

Il penche un peu la tête et déboutonne sans préavis mon chemisier.

— À cette tournée dont je t’ai parlé.

Mon soutien-gorge ne résiste pas plus de trois secondes à ses manœuvres séductrices. Mes tétons durcissent aussitôt sous la caresse de ses doigts vagabonds. Ma peau se hérisse d’une chair de poule irrépressible.

— Ah ? je soupire, partagée entre l’étonnement et le plaisir qu’il me donne au compte-gouttes.

Il picore ma gorge jusque sur ma poitrine dont il se régale. Sa langue amadoue tendrement mes tétons, ses dents les mordillent délicieusement. Je me cambre pour lui offrir davantage mes seins. Il enfouit son visage entre mes mamelons et me respire à pleins poumons avant de relever la tête et de me sourire.

— Nous allons commencer par Las Vegas, m’annonce-t-il.

Je sourcille tandis qu’il me délaisse quelques instants pour s’attaquer tranquillement à l’ouverture de sa braguette.

— Las Vegas ?

Il confirme d’un regard malicieux tout en faisant glisser ma jupe sur mes hanches. Ensuite, d’une poigne solide il me soulève, juste assez pour extraire son sexe magnifiquement gonflé de son pantalon. Vingt et un centimètres extrêmement bien motivés, ce soir. Rien que d’y penser, mon string est déjà noyé. Cet homme a toujours eu le don de me rendre folle. Sans perdre plus de temps à nous dévêtir, il écarte simplement la ficelle de

ma lingerie devenue très accessoire, puis ses paumes se posent sur mes fesses et me guident résolument au-dessus de lui.

— Y vois-tu un inconvénient ? m'interroge-t-il comme si de rien n'était.

Je croise mes bras autour de son cou, et descends jusqu'à ce que sa verge raide pénètre légèrement mon vagin trempé.

— Aucun. Tu as des envies de jackpot ?

— Non, j'ai envie de t'épouser.

Mon cœur a un raté. Je reste figée dans un état de stupeur qui l'amuse beaucoup. Il éclate de rire et s'enfonce en moi d'un brutal coup de reins. Un cri m'échappe, immédiatement suivi d'une larme. Le plaisir et le bonheur se confondent dans un tourbillon qui m'emporte à toute allure. Je me remplis de lui, je le prends, il est tout à moi, et il me veut. Je suis en plein délire, c'est presque trop beau pour être vrai. Ses mains accompagnent la danse de mes hanches, elles leur impriment de temps en temps un mouvement plus nerveux et plus ample. Il soupire, il gémit sous mon va-et-vient enthousiaste. Je savoure chaque centimètre de son membre dur et chaud dans mon ventre, c'est la seule chose qui me permet de croire que je ne suis pas seulement en train de rêver.

— Tu ne m'as pas répondu, me signale-t-il de cette voix rauque que lui confère l'émotion.

— Tu ne m'as pas vraiment demandé mon avis sur la question.

Il arrête ma cavalcade et m'hypnotise d'un regard brûlant.

— Es-tu certaine de vouloir que je te la pose ?

Nos deux corps soudés ne forment plus qu'un, comme d'habitude. Depuis quatre ans que nous vivons ensemble, nous n'avons jamais abordé le sujet du mariage. Je crois même que nous n'y avons jamais pensé. Être mariés n'aurait rien changé à ce que nous éprouvons l'un pour l'autre. Cependant… puisqu'il en parle…

— Essaie toujours.

— Veux-tu devenir ma femme, Lou ?

J’ai du mal à ne pas rire, à ne pas pleurer, à ne pas bouger, à ne pas jouir dans la seconde. Il me regarde me débattre avec un orgasme imminent qu’il ne peut ignorer tellement je mouille.

— Alors ? insiste-t-il en pressant sur mes hanches pour me remplir plus encore de lui.

J’expire un « oui » sonore qui tient tout à la fois de l’expression de mon plaisir et du consentement qu’il attend. Ses bras se referment dans une étreinte fougueuse, sa bouche écrase la mienne, sa langue l’envahit. Dans un élan de tout son corps, il me soulève et me renverse sur le canapé. La puissance de ses coups de reins s’en trouve alors décuplée.

— Oui, oui, OUI ! je crie, en pleine extase tandis qu’il se déchaîne entre mes cuisses.

Je crois que nous venons de nous mettre d’accord. Il me transperce de coups de boutoir qui m’affolent jusqu’à ce qu’il se fige tout contre moi. Ses traits superbes se crispent dans un masque grave et tendu. Son regard me dévore. Un son animal monte de sa poitrine pendant que je perçois dans mon ventre les soubresauts de son sexe terriblement dur. Les secondes s’écoulent, nous ne bougeons plus, séduits l’un par l’autre, à bout de souffle. Son visage se détend, puis un magnifique sourire étire ses lèvres.

— J’adore t’entendre jouir, me dit-il, narquois comme au premier jour.

C’en est trop pour que je résiste, j’éclate de rire à mon tour. Il s’allonge et pèse sur moi de tout son poids. Nos bouches se retrouvent.

— Je t’aime, Lou, me susurre-t-il.

Et combien je l’aime, moi aussi, mais comme je ne relève pas, il s’écarte un tout petit peu pour me dévisager.

— Mme Lou-Anne Lenoir, dit-il comme pour juger de l’effet de ses paroles.

— Ça sonne bien, je marmonne, conquise malgré moi.

— Je trouve aussi.

— J’ai presque envie d’aider Alex à accélérer.

— Je crois qu’il ne demandera pas mieux.

— J’espère seulement qu’il sait ce qu’il fait.

— Tu en doutes ?

— Pour la première fois, oui.

Liam secoue la tête, désapprobateur. Il bascule sur le côté en m’entraînant avec lui. Son étreinte me garde prisonnière. Je trouve refuge contre sa poitrine où j’entends battre son cœur. Ça suffit à m’apaiser. À cet instant, j’ai une pensée pour Micky. Je sais tout l’amour qu’Alexis et elle se portent. Je ne peux pas croire qu’elle mette délibérément leur couple en danger par fidélité envers la mémoire de son précédent mari.

C’est impossible !

Mais si ce devait être le cas, malheureusement, je gage qu’Alexis ne reculera devant aucun sacrifice pour la ramener à lui… aucun.

Je respire l’odeur de Liam. Sa main caresse mon épaule. Par ce petit geste, il me communique son optimisme. J’envisage l’avenir en rose et bleu… en blanc immaculé. Ce doit être l’un des effets hallucinogènes d’une demande en mariage. Il va falloir que j’attende demain pour être définitivement fixée sur ce point. D’ici là, je profite sans me poser d’autres questions. Mia ne sera pas disponible au téléphone avant plusieurs heures.

David

Je suis en train de déjeuner en compagnie de l'équipe éditoriale du plus gros organe de presse du groupe Hertman Médias quand mon téléphone vibre sur la table.

Numéro masqué !

Encore un emmerdeur, sans doute. Mélissa avait raison, je suis trop facilement accessible. Depuis ces deux derniers jours, mon portable est assailli de gens que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam, mais qui semblent me vouloir beaucoup de bien. Il faudra que je change de numéro. Cette considération fuse comme un éclair dans mon esprit ; la seconde d'après, je suis de nouveau happé par la discussion qui s'est engagée sur le positionnement du magazine parmi ses concurrents. Mon téléphone s'agite une seconde fois. Je l'ignore pour répondre au rédac chef assis en face de moi. C'est tout juste si j'entends le signal sonore qui indique l'arrivée d'un SMS. Par acquit de conscience, j'y jette un coup d'œil, il n'est identifié que par un seul mot : « Mélie ».

Merde !

Moi qui ai exigé qu'elle me contacte en cas de besoin, pourquoi n'ai-je pas pensé à elle ?

Je clique sur le SMS. Il est très bref. Elle me donne son numéro et me demande de la rappeler dès que possible. Je me lève d'un bond et quitte la

table après m’être rapidement excusé. Tout en marchant vers la sortie du restaurant, je compose de mémoire le numéro qu’elle m’a indiqué. Je déboule sur le trottoir quand elle décroche.

— Enfin ! grogne-t-elle. C’est bien la peine d’avoir un portable si on ne peut pas te joindre !

J’ai envie de sourire en l’entendant m’engueuler, mais je suppose qu’elle ne m’appelle pas pour ce seul plaisir.

— Un problème ? je m’enquiers.

— J’ai besoin d’un renseignement et toi seul es en mesure de me le donner.

Un renseignement… non mais je rêve ?!

— Est-ce si urgent ?

— Assez pour que ça vaille la peine de te déranger en plein déjeuner.

Elle a dû entendre le brouhaha derrière moi. Cela dit, elle ne se formalise pas pour autant d’avoir perturbé mon repas.

Passons !

— Quel renseignement veux-tu ?

— Parmi les gérants des établissements qui figurent sur ta liste, dans le dossier bleu, te souviens-tu d’avoir croisé le nom de Lou-Anne Mesnil ?

Ce nom ne m’est pas inconnu, mais mes souvenirs ne vont pas jusqu’à l’information qu’elle réclame.

— C’est probable, mais il faudrait que je vérifie. Puis-je te rappeler dans une demi-heure ?

— C’est de l’ordre du possible, répond-elle d’un ton léger où je perçois des accents d’ironie.

Elle vient d’interrompre mon déjeuner ainsi qu’une réunion de travail importante, mais attend presque des excuses de ma part. Elle est gonflée.

— Je te rappelle, je grommelle, un peu agacé, avant de raccrocher sans plus de courtoisie.

Après tout, elle se dispense bien de me saluer.

Je regagne le restaurant. Le bruit et les odeurs m’assaillent. Entendre sa voix m’a déconnecté quelques minutes de la réalité, elle me revient en pleine figure tel un boomerang. En passant, je réclame la note au comptoir, puis je rejoins ma table, où la conversation s’est poursuivie en mon absence. L’essentiel a été dit, le reste pourra être abordé un peu plus tard, en comité plus restreint. D’autant que je ne me sens plus d’humeur à continuer. Mélissa m’a remis sur la piste de mon gibier. J’annonce donc mon départ et je prends poliment congé de la petite assemblée. Personne ne s’en étonne, j’ai moi-même souvent vu mon père s’enfuir de réunion à la suite d’un coup de fil. Dans ce métier, l’urgence commande toujours.

Je récupère ma voiture dans le parking souterrain voisin et fonce jusqu’à mon appartement où j’ai laissé le dossier bleu. Vingt-cinq minutes plus tard, je dégote ce fichu renseignement qu’elle me réclamait. Je clique sur son numéro que j’ai enregistré. Elle décroche immédiatement et son abord est nettement plus doux qu’auparavant.

Aurait-elle compris l’avertissement ?

— Où es-tu ? je demande, curieux, en entendant du bruit autour d’elle.

— Dans un café du XVIIIe. J’attendais que tu te manifestes en déjeunant, moi aussi.

— Ne devais-tu pas te rendre dans la boutique de lingerie ?

— J’y suis allée, justement. Mais je t’expliquerai ça ce soir, si tu veux bien. As-tu trouvé l’info ?

— Lou-Anne Mesnil est la gérante de l’Agence d’événementiels des Arcades située rue Richer.

— Génial ! souffle-t-elle. J’y cours.

— Mélie, puis-je savoir ce que…

— Je te dirai tout ce soir, je te le promets, mais il faut que je file, me coupe-t-elle.

Je m’attends à ce qu’elle me raccroche au nez, mais au lieu de quoi, elle se ravise rapidement.

— David ?!

— Oui ?

— Je m’excuse pour tout à l’heure. C’est très gentil à toi de m’avoir rappelée.

— Tu as tout intérêt à ce que ça en vaille vraiment le coup, je la préviens en réprimant un sourire.

— Je l’espère aussi.

— Pas d’imprudence, surtout !

— C’est juré, craché. À tout à l’heure.

Cette fois, elle ne me laisse plus placer un mot, elle a raccroché. Je reste songeur quelques secondes, le portable en main. Depuis mes débuts de journaliste, j’ai côtoyé plusieurs consœurs dont certaines étaient de vraies baroudeuses, comme moi, mais aucune ne m’a fait cet effet de tout emporter sur son passage. Mélissa est une tornade qu’on entend à peine arriver, qui impose sa présence et qui s’en va, laissant derrière elle son empreinte. Elle me met le cerveau à l’envers. Et pas seulement le cerveau. À cause d’elle, j’ai passé une nuit affreuse à me demander combien de temps j’allais subir des érections d’ado avant de pouvoir satisfaire mon désir d’elle. Il a suffi que j’écoute sa voix et je m’impatiente d’être à ce soir. Dans mon pantalon, c’est de nouveau le branle-bas de combat.

*

Je regarde défiler les heures à ma montre. J’ai du mal à me concentrer sur les notes que Mireille a déposées sur mon bureau durant la pause méridienne. Plus je règle de problèmes, plus il s’en entasse dès que j’ai le dos tourné. Avant, je ne me souciais que de mon prochain voyage, de mon prochain article, l’intendance n’a jamais été mon fort. Je referme le parapheur d’un geste rageur après avoir apposé ma signature au bas d’un courrier. Pour me dérouiller les jambes, je vais le rendre moi-même à ma secrétaire qui est sur le départ.

— Il est bientôt 19 heures, je ne vais pas tarder moi non plus, j'annonce, menteur et très optimiste.

Elle me jette un coup d'œil sceptique par-dessus ses lunettes.

— Tu n'attends pas le retour de Mélissa ?

Surtout, ne pas réagir !

— Pourquoi cette question ? je m'étonne néanmoins.

— Oh ! Comme ça, élude-t-elle.

Je ne relève pas, à dessein. J'ignore ce qu'elle s'imagine, et je n'ai pas envie de prêter le flanc à ses élucubrations.

— Tu pourras fermer derrière toi en partant, s'il te plaît ?

— Ne devais-tu pas t'en aller également ?

— Je viens de me souvenir d'un dernier truc à boucler avant demain. Bonne soirée, Mireille.

— Je fermerai, assure-t-elle en souriant d'un air entendu. Bonne soirée à toi aussi, David.

Quelques instants plus tard, la porte claque. Dès lors, les minutes me paraissent interminables. Je m'occupe en décortiquant les unes des journaux du soir. Les coups bas commencent à pleuvoir au sein de l'USF, aucun ne vise Lanstier, évidemment. Tant qu'il ne se sera pas déclaré candidat, personne n'osera s'attaquer directement à lui.

20 heures, 20 h 30…

Mais qu'est-ce qu'elle fiche ?

Je consulte sans arrêt mon téléphone… en vain.

À 20 h 45, je n'y tiens plus, et je m'apprête à lui envoyer un message quand des coups résonnent à ma porte.

— Entre, je lance avec un soulagement que j'essaie de contenir.

Son apparition me flanque un coup au cœur. Elle porte une robe courte et moulante qui donne une idée très précise de la belle anatomie qu'elle cache. Consciente de son apparence, Mélissa approche à la manière d'une chatte méprisant sa proie. Je me cale dans le fond de mon siège en posant

les mains sur les accoudoirs. Puisque je suis au spectacle, autant en profiter confortablement, même s'il produit quelques répercussions sous mon boxer. Je suis prêt à assumer.

— Je commençais à m'inquiéter.

Elle sourcille avant de m'observer d'un air gourmand.

— Pas assez pour m'embrasser, on dirait.

— En vérité, j'ai plutôt envie de te flanquer la fessée que tu mérites.

— Perspective réjouissante !

Elle s'assied face à moi et croise ses jambes fuselées. Sa réponse mi-sérieuse, mi-coquine pique mon orgueil et aurait tendance à aiguiser mon appétit. Par chance, une petite partie de mon cerveau fonctionne encore avec assez de lucidité pour me rappeler mon objectif.

— J'espère pour toi que tes découvertes sont à la hauteur de ce qu'elles m'ont coûté de patience.

— Je t'en laisserai juge. Après.

Son assurance fait mouche.

— Je t'écoute.

— Dans l'ordre chronologique ou veux-tu que je synthétise ?

— Dans le détail, s'il te plaît !

— Soit !

Elle rajuste sa position sur sa chaise et s'éclaircit la gorge comme si elle se préparait à un long discours officiel.

Ravissant !

— Comme prévu, à 10 heures précises, je suis entrée dans la boutique de lingerie de la rue Ordener. J'ai été reçue par une femme d'environ soixante ans, plutôt sur la réserve. Je lui ai tendu le badge, ce qui a suffi à la dérider. Elle m'a souhaité la bienvenue et m'a fait passer de l'autre côté d'un gros rideau tiré entre le magasin et ce qui s'avère être la cabine d'essayage la plus extraordinaire qu'il m'ait été donné de voir.

Des accents admiratifs émaillent son timbre clair.

— Qu’est-ce qu’elle a de si extraordinaire ?

— Elle contraste tellement avec la boutique miteuse qui lui sert de façade. À l’intérieur, on se croirait dans un boudoir oriental, c’est plein de rouge, d’or, de velours, de soie. Ça sent divinement bon. C’est tout simplement magique.

— Ça t’a visiblement impressionnée.

— C’est le moins qu’on puisse dire. Quant à Mme Jeanne, elle est géniale.

— Qui est Mme Jeanne ?

— C’est la patronne de cette boutique. Elle m’a demandé de me dévêtir en m’assurant qu’elle ne recevait qu’une cliente à la fois.

Mon imagination s’enflamme en tentant de visualiser la scène. Mon sexe aussi. Je m’efforce de respirer calmement.

— Puis elle a pris mes mensurations et m’a plantée là quelques instants. Quand elle est revenue, j’ai cru encore halluciner. Je n’ai jamais vu de lingerie si fine. Et les essayages, c’était un pur bonheur.

Je me contrains à ne pas relever.

— Bref, recommence-t-elle devant mon silence appliqué. Après avoir choisi un ensemble, j’ai évoqué le prix de toutes ces merveilles. Comme pour le coiffeur, elle m’a annoncé que je n’avais rien à payer dans l’immédiat. Alors je me suis inquiétée de savoir de quel crédit je disposais.

Ma concentration revient à son maximum.

— Et ?

— Elle m’a répondu que je n’avais pas de souci à me faire à ce sujet avant un bon moment. J’ai insisté. Elle m’a dit qu’en consultant mon badge elle avait vu que j’avais fait une seule dépense sur les cent mille euros de cotisation qui ont été versés forfaitairement sur le compte.

— Cent mille ! Tu plaisantes ?

— Pas du tout. Il semble que l’adhésion à la Société implique le paiement de cette somme minimale.

Pour avoir mis le nez dans les papiers, je sais que cent mille euros n’auraient pas été un obstacle pour mon père, mais tout de même.

— Je comprends que cette fameuse Société soit élitiste, je marmonne entre mes dents.

Mélissa approuve d’un sourire.

— Comment as-tu été amenée à découvrir l’autre nom ?

— J’ai souhaité savoir comment je pouvais augmenter ma ligne de crédit, dit-elle avec un naturel déconcertant.

La réponse féminine par excellence !

J’ai presque envie de rire. Si je me retiens, je crois que Mélissa n’a aucun mal à saisir le fond de ma pensée en me voyant réprimer cette légère hilarité.

— Grâce à cette ruse, j’ai appris que toute modification du compte, quelle qu’elle soit, doit être validée par la directrice de la Société en personne.

— La directrice ?

— La nana dont je t’ai parlé au téléphone, celle de l’agence des Arcades.

Ça, je ne l’avais pas vu venir.

— La Société est dirigée par une femme ?

— Ne t’emballe pas !

Elle désapprouve en soupirant, comme si ma remarque était une insulte à l’égard de ses congénères, ce qui n’est pas du tout le cas. C’est seulement l’expression de ma stupéfaction.

— Pourquoi ?

— Cette Lou-Anne Mesnil n’est qu’une exécutante, une sorte de filtre entre les membres de la Société et ses vrais dirigeants.

— Qui sont-ils ?

— J’y viens, mais si tu ne me laisses pas terminer mon rapport dans l’ordre, ça risque d’être brouillon et de prendre beaucoup de temps.

— D’accord. Continue, je t’en prie, je cède volontiers, pressé d’en arriver aux conclusions.

— Je me suis rendue à l’adresse que tu m’as donnée par téléphone, mais je ne suis pas rentrée dans l’agence. Je suis restée en planque, pas loin, et j’ai attendu un petit moment.

La journaliste en action. Elle a décidément tous les talents requis pour cette profession.

— Aux environs de 15 h 30, je commençais à désespérer de voir entrer quelqu’un, mais j’ai bien fait de m’accrocher parce que c’est très exactement ce qui s’est passé.

Elle ménage ses effets. C’est bon, je suis captivé.

— Une personne pénétrant dans une agence d’organisation d’événementiels n’a rien d’exceptionnel, me diras-tu ? poursuit-elle en faisant les questions en plus des réponses, à présent.

— Je présume que cette personne-là a suffisamment titillé ta curiosité pour que tu t’y intéresses de plus près.

Mélie me décoche un regard malicieux au possible.

— Grand, jeune, très brun. Un physique de mannequin, une allure folle… Je continue ?

— Non, je crois que ça suffit en soi.

Ainsi est-elle sensible à la beauté masculine !

Sans me déclarer à proprement parler jaloux de ce type, je donnerais cher pour connaître ce qu’elle pense de moi.

— Il est resté un bon quart d’heure, ajoute-t-elle en reprenant un ton très professionnel. Quand il est ressorti, c’est lui que j’ai filé.

— Si tentant que ça ?

Ma question l’interrompt en plein élan. Elle me dévisage une très longue seconde avant de hausser un sourcil pointilleux.

— Il me semblait t’avoir entendu dire que tu voulais savoir qui étaient les membres de la Société. À n’en pas douter, j’en avais un sous le nez. J’ai

donc suivi tes instructions.

Ça s’appelle un retour de bâton. Ça t’apprendra, espèce d’idiot !

— Comment pouvais-tu en être certaine ?

— Intuition féminine ou flair de journaliste, c’est au choix.

— Et où ce type t’a-t-il entraînée ?

— Pas très loin, dans un premier temps. Il a rejoint sa voiture garée dans la rue voisine. Et là, tu vas peut-être comprendre mon obstination à trouver cet homme intéressant.

— Ah ? Pourquoi ?

— Il conduit une Porsche 911 noire, superbe.

— Ça pourrait constituer un indice, en effet.

— J’en ai relevé le numéro d’immatriculation.

Pour un peu, j’applaudirais, mais elle ne m’en laisse pas le temps.

— Et j’ai profité de mes anciennes relations.

— Ce qui veut dire ?

— Mon père était flic, me rappelle-t-elle d’un ton plus sec, comme si cette évocation l’ennuyait. J’ai gardé quelques contacts, au cas où.

« Au cas où. »

Je me demande bien ce que ce « au cas où » signifie pour elle. Je ne peux m’empêcher d’y percevoir un sous-entendu qui m’échappe pour le moment.

— J’ai pu obtenir les infos que je souhaitais du fichier des cartes grises.

Son annonce est alléchante. Quant à la méthode qu’elle a employée, le moins qu’on puisse dire, c’est qu’elle était pertinente.

— Ce très séduisant monsieur se nomme Alexis Duivel. Il a vingt-six ans, et il réside dans le XVIIe arrondissement, au bout d’une impasse entre l’avenue Niel et la rue des Renaudes.

— Duivel ?!

— Oui. Pourquoi ? Ce nom t’évoque quelque chose ?

— C’est possible, j’élude prudemment en attendant la suite. Tu t’es rendue à cette adresse ?

— C’est ce qui explique mon léger retard, opine-t-elle innocemment sans paraître se vexer de ma réserve.

— Et ?

— Eh bien ! En plus d’être jeune et beau, ce garçon est riche. Il conduit une Porsche, et habite un hôtel particulier entouré d’un jardin, à quelques pas de l’Étoile. Je suis bien curieuse de savoir comment il s’y est pris pour en être à ce niveau à son âge.

— Il s’agit probablement de la résidence de ses parents.

Elle secoue la tête avec assurance.

— Non. Il est bel et bien le propriétaire des lieux, et il est marié.

— Comment le sais-tu ?

— J’ai fait une petite enquête de voisinage. Il vit à cette adresse depuis quatre ans environ, avec sa femme et son fils. Ils sont hyper discrets, mais il est difficile d’ignorer leur mode de vie. Mme Duivel possède elle aussi une Porsche 911 identique à celle de son mari.

— Qui se ressemble s’assemble, je plaisante malgré moi.

Une étrange lueur passe furtivement dans l’azur de ses yeux.

— Si j’en crois mon instinct, nous tenons là un gros poisson, David, conclut-elle aussitôt après.

Je réfléchis en tentant de me souvenir des notes de mon père. Par prudence, j’ai préféré ne pas rapporter le dossier au bureau. L’instinct de Mélissa ne la trompe pas, j’en mettrais ma main à couper, moi aussi. Le nom de Duivel est mentionné sur plusieurs documents. Il faudra que je vérifie tout ça par moi-même.

— Alors ? Que faisons-nous, maintenant ?

La question très directe de la jeune femme me prend un peu au dépourvu. À vrai dire, je ne m’attendais pas à ce qu’elle soit si efficace. En deux jours, elle a bouleversé les maigres plans que j’avais établis.

— Le mieux est sûrement que tu prennes un peu de distance avec le réseau, du moins pour quelque temps.

— Je ne vais tout de même pas rester à ne rien faire ?

— Je crains que tes petits interrogatoires n'aient alerté…

— Mes petits interrogatoires ! s'exclame-t-elle, visiblement offusquée. J'ai agi à ta demande et pour te venir en aide. Mais bon… très bien !

Elle se lève dignement et tire le bord de sa robe, qui a légèrement remonté sur ses cuisses pendant qu'elle était assise.

— C'est toi le patron. Je me plie donc à tes ordres. Quand tu auras de nouveau besoin de mes services, si toutefois tu estimes en avoir besoin, tu sais où me trouver.

— « Servir sans faillir »… évidemment !

Ce que je viens de dire n'est rien de moins que l'aveu des recherches que j'ai faites à son sujet, rien de moins que la devise du RAID. J'ignore si le moment est bien choisi, mais mon subconscient en a décidé ainsi en faisant jaillir ces mots de ma bouche.

Mélissa se fige, elle pâlit. Ses yeux me fixent avec autant de stupeur que de colère, mais elle ne dit rien. Elle se détourne brusquement et prend résolument le chemin de la sortie. Mon sang ne fait qu'un tour, je bondis à travers le bureau et l'attrape par le bras. Déséquilibrée par mon geste brutal, elle s'abat contre ma poitrine, mais elle se redresse aussitôt sans que je la relâche pour autant.

— Comment as-tu su ? demande-t-elle d'une voix éraillée par une émotion qui la submerge pour la première fois.

— J'ai rencontré Mathieu Deshamel. C'était un grand ami de mon père. Je suis désolé, mais je n'avais pas le choix, je gronde tout bas en guise d'excuses maladroites.

Elle dégage sèchement son bras de ma main. Elle a compris que son passé n'est plus un mystère pour moi. Du moins, l'essentiel. Son regard, dans lequel sévit l'orage, se plante dans le mien comme une lame.

— Pourquoi ? articule-t-elle en faisant un visible effort pour ne pas me hurler dessus.

C’est le moment d’assumer mes actes, je crois.

— J’avais besoin de pouvoir te faire confiance.

Un battement de cils éteint soudain la flamme de ses yeux incendiaires.

— Ma parole ne te suffisait pas, en déduit-elle un peu plus calmement.

— Tu oublies que je suis journaliste, moi aussi, et depuis plus longtemps que toi. Je suis certain que tu peux le comprendre.

— Je peux le comprendre, en effet, mais je regrette que tu fasses aussi peu cas de mon aide alors que j’ai la conviction que je peux t’être bien plus utile que tu ne l’imagines.

— Tu ne sais pas dans quelle aventure tu t’es engagée, je refuse en secouant la tête.

— Et tu n’as pas non plus l’intention de me l’expliquer, n’est-ce pas ?

Je vois sa poitrine se soulever au rythme de sa respiration plus rapide que d’ordinaire. Ses mâchoires se serrent dans l’attente de ma réponse. J’ai envie d’effacer la petite marque d’inquiétude qui est apparue entre ses sourcils froncés. Ma main se lève vers sa joue. Elle ne la repousse pas, mais ne se détend pas non plus.

— Je ne veux pas te compromettre plus qu’il ne le faut.

— C’est un peu trop tard, revendique-t-elle, à juste titre. Quoi qu’il arrive par la suite, en pénétrant le réseau de la Société et en posant mes questions, j’ai déjà pris ma part de responsabilité dans cette affaire. On ne peut plus faire marche arrière, David.

Ses arguments ébranlent mes certitudes, autant que le contact de mes doigts sur sa peau douce anéantit mes bonnes résolutions. Son visage se tend vers moi, ses lèvres roses s’entrouvrent.

Comment résister ?

J’approche lentement, lui laissant encore le temps de s’enfuir si elle le désire. Mais elle ne bouge pas. Je vois briller une nouvelle flamme dans son

regard qui me couve. Une flamme qui me donne sacrément chaud. Ma bouche atteint la sienne, je m'arrête. Nos souffles se mêlent. Jamais je n'ai craint d'embrasser une femme, et voilà que je tremble à l'idée que celle-ci me résiste alors que tous les signaux semblent être passés au vert. Mélissa baisse les paupières dans une attitude d'abandon qui accélère la course du sang dans mes veines. Je n'ai plus seulement chaud, je brûle de l'intérieur.

Mes bras se referment autour d'elle en même temps que ma bouche s'écrase sur la sienne. Elle pousse un tendre soupir lorsque ma langue force ses lèvres. Son corps souple épouse si parfaitement le mien qu'elle ne peut plus ignorer l'effet qu'elle produit sur ma libido chauffée à blanc depuis quelques jours. Je dois puiser dans mes dernières réserves de lucidité pour ne pas la plaquer contre le mur et m'emparer d'elle avec toute la rage qui bouillonne en moi. Sa façon de répondre à mon baiser m'excite au-delà du raisonnable. Je vais craquer. Mais elle se ressaisit la première et s'arrache à mes lèvres. Pas à mon étreinte.

Son instinct a-t-il tiré le signal d'alarme ?

— Je t'en prie, David, murmure-t-elle en appuyant ses paroles d'un regard humide. Laisse-moi t'aider.

Chez elle, la persuasion est plus qu'un talent, c'est un art parfaitement consommé. Si elle voulait me faire perdre la raison, elle a presque réussi. Cela dit, elle a fait preuve de tant d'intelligence, d'opiniâtreté et de succès que me priver d'elle serait la décision la plus absurde que je pourrais prendre. Seul, je ne serais pas parvenu à ce résultat de la même manière, je n'y serais peut-être pas parvenu du tout. Elle se presse un peu plus contre moi. Mon sexe comprimé darde furieusement.

Que dit-on dans ces cas-là ?

« Joindre l'utile à l'agréable » ou « Ne jamais mélanger travail et sentiments » ?

Parler de sentiments au stade où nous en sommes est hautement présomptueux. J'élimine donc la seconde option. Il ne reste par conséquent

que la première.

« Joindre l’utile à l’agréable. » Ça me convient très bien.

Fort de mes nouvelles résolutions, je l’écarte de moi pour lui prendre uniquement la main.

— Où m’emmènes-tu ? s’inquiète-t-elle quand je la guide jusqu’à l’ascenseur.

— Chez moi.

Les portes s’ouvrent en émettant un petit signal sonore. Mélissa me dévisage comme si je venais de lui décrocher la lune. Je dois l’attirer contre moi dans la cabine pour qu’elle comprenne que je ne suis pas en train de plaisanter.

— Pour quoi faire ? réussit-elle à articuler après quelques secondes durant lesquelles j’ai eu les pires difficultés à ne pas bloquer notre descente pour réaliser l’un des fantasmes les plus répandus qui soient.

Je jette un coup d’œil sur le cadran lumineux où les étages défilent.

Trop tard pour faire machine arrière, mon vieux, elle a raison.

— J’y ai laissé le dossier bleu de mon père. Puisque tu veux que je t’explique, le mieux est, je crois, de te permettre de prendre connaissance de son contenu. Mais après ça…

Nous sommes arrivés au sous-sol où est garé mon 4 × 4, mais nous continuons de nous observer sans bouger.

— Après ça ? m’encourage-t-elle doucement.

— Ce sera toi et moi.

Loin de l’effrayer, mes paroles semblent plutôt la ravir. Un sourire séducteur se dessine sur ses lèvres.

— Je ne l’entendais pas autrement, tu sais ?

Une confirmation n’est jamais inutile. La main de Mélissa ne quitte pas la mienne pendant que nous traversons le parking vers l’emplacement où j’ai stationné ma voiture. Je lui vole un baiser après l’avoir installée galamment sur le siège passager, puis je me presse de démarrer. Elle garde

le silence pendant un moment, jusqu'à ce que la direction que j'emprunte l'étonne.

— Nous n'allons pas à Neuilly ?

Sa question me déconcerte.

— Je n'habite plus à Neuilly depuis un bon bout de temps.

— Oh ! Je croyais, marmonne-t-elle.

— Comment sais-tu où se trouve la propriété de mon père ?

— Il m'y a fait venir, une fois.

Sa réponse évasive ne me satisfait qu'à moitié. Et connaissant mon père, je m'étonne encore plus qu'il ait pu prendre ce genre d'initiative. La maison a toujours été un refuge, un sanctuaire strictement réservé à notre famille. Elle devine mon trouble au regard que je lui jette. Fine et intuitive, elle me sourit très franchement.

— Ça te surprend ?

— Un peu, je l'avoue.

— Je voudrais te dire ce que je crois, mais j'ai peur que tu le prennes mal, hésite-t-elle.

— Essaie quand même.

— Ton père n'a pas retenu ma candidature à ce stage par hasard, j'ai vu comment il a réagi lors de notre entretien. Ce que je crois, David, c'est que je lui rappelais un peu… sa fille.

Une main de fer dans un gant de velours. Une main qui vient de m'assener une autre claque tant l'évidence est flagrante. Ce n'est pas tellement sur le physique que se fonde cette ressemblance entre Mélissa et Victoire, mais plus sûrement dans l'enthousiasme très féminin de leur jeunesse, dans ce côté un peu fragile en apparence, même si, indiscutablement, il ne s'agit que d'apparence pour ce qui concerne ma belle voisine. Ce n'était pas le cas pour Victoire.

— Tu es fâché ? s'enquiert-elle en me voyant songeur.

— Non. Tu dois avoir raison… assez en tout cas pour que mon père te fasse confiance.

Elle lève les yeux sur l'immeuble devant lequel j'arrête la voiture, le temps que la porte de garage s'ouvre.

— C'est là ?

— Oui. Au troisième, sans ascenseur, je précise.

— Tu penses me décourager ?

— J'ai compris depuis quelques minutes que ça ne servirait à rien. Au contraire, je crois que c'est dans ta nature de faire le contraire de ce qu'on attend de toi, je me trompe ?

La coupe très courte de ses cheveux renforce son air malicieux et constitue la preuve la plus éclatante de ce que j'avance.

— Non, tu ne te trompes pas, admet-elle en baissant le nez sur ses mains jointes. Ce doit être dans mes gènes.

Je décèle une pointe de tristesse dans sa voix. Je pénètre dans le sous-terrain au ralenti et stoppe un peu plus loin, là où ma place est réservée. Je me tourne vers elle en sollicitant son regard.

— C'est mon tour de redouter ta réaction, mais me permets-tu de te poser une question ?

— Vas-y ! accepte-t-elle du bout des lèvres, comme si elle savait déjà.

— Pourquoi as-tu rayé le nom de ton père de ta fiche d'identification à l'ESJ ? Kerspern est pourtant bien ton patronyme légitime.

Ses beaux yeux se voilent, mais elle ne pleure pas.

— Si mon entêtement à faire le contraire de ce qu'on attend de moi est remarquable, c'est de lui que je le tiens, répond-elle en déglutissant douloureusement. Il était tout ce qu'il me restait au monde, ma seule famille, l'homme de ma vie en quelque sorte. Plusieurs fois, je l'ai supplié de quitter ses fonctions au sein du RAID. À chacune de ses missions, je tremblais d'angoisse. Mais lui m'assurait que je n'avais rien à craindre, qu'il savait ce qu'il faisait et qu'il était entouré d'excellents collègues.

Un éclair s’allume dans ses pupilles, qui ont viré de nouveau à l’orage.

— Il était commandant, et c’est lui qui dirigeait l’opération, ce jour-là. Ses excellents collègues n’ont rien pu faire pour le sauver. Il s’est pris une rafale, il est mort sur le coup. Je l’avais pressenti, le matin même, et il s’était moqué de moi, encore une fois. Alors, je lui en ai terriblement voulu de m’avoir abandonnée comme ça, de ne pas avoir fait l’effort d’être un père normal pour moi, et d’avoir privilégié sa carrière à la seule personne qui pouvait éventuellement représenter quelque chose à ses yeux. Je lui en ai voulu au point de renier son nom. Puisqu’il ne s’était pas soucié de mon sort, nous étions quittes.

Elle s’arrête en fronçant les sourcils. Elle a atteint la limite où des larmes envahissent ses paupières, et s’efforce de respirer calmement pour les refouler. Quant à moi, je suis sincèrement et profondément touché qu’elle m’ait fait cette confidence. Je n’ai pas envie de la tourmenter davantage. Je descends de voiture, j’en fais le tour rapidement pour ouvrir sa portière et lui prendre à nouveau la main.

— Viens ! Allons-y, je lui dis gentiment.

Elle se laisse guider vers la cage d’escalier, et gravit les trois étages sans effort. Elle arrive à peine essoufflée sur le palier. C’est bête, mais je suis sûrement le plus intimidé de nous deux en entrant chez moi, en la voyant faire ses premiers pas dans mon salon. Elle jette un regard circulaire sur mon décor très masculin, puis elle sourit en constatant que je la contemple.

— C’est très simple, commente-t-elle avec indulgence.

J’ôte ma veste et la dépose sur le dossier d’une chaise.

— Comme tu l’as souligné l’autre jour, j’étais très souvent en déplacement. Je n’avais besoin que d’un pied-à-terre ici. Je n’avais ni le temps ni la volonté de faire mieux, d’autant que ça ne concerne que moi.

— Parce que tu vis seul ?

— Oui.

— Aucune de tes conquêtes ne t’a fait de remarque au sujet de ta déco ?

Elle me taquine en approchant de la bibliothèque où j’ai entassé sans aucun ordre mes nombreux bouquins.

— Cet appartement n’a connu la visite que d’une seule fille avant toi.

Elle cesse son inventaire pour se tourner vers moi. J’ai capté toute son attention.

— Ma sœur, je précise d’une voix sourde.

C’est la stricte vérité, et c’est ce qui me vaut de me sentir si vulnérable ce soir. Mélissa avance lentement vers moi. Ses bras s’enroulent autour de mon cou. Ses lèvres douces apprivoisent les miennes en les picorant jusqu’à ce que je reprenne l’initiative. Son comportement me propulse au comble du désir, et elle fait tout pour attiser le feu qu’elle a allumé en moi. Elle soupire, ses hanches ondulent imperceptiblement entre mes mains. Poussé à bout, je redouble de passion à l’embrasser tout en la guidant vers ma chambre voisine. Elle réagit à mon offensive en s’attaquant spontanément aux premiers boutons de ma chemise.

Si ça, ce n’est pas un top départ, je n’y connais rien.

Cependant, j’aime mieux reprendre les commandes. J’arrête son geste et je m’arrache à ce baiser extrêmement tentateur. Mélissa me dévisage avec la plus grande incompréhension. Alors je lui souris et, avant qu’elle dise un mot, je la soulève dans mes bras. Rassurée, elle éclate d’un petit rire perlé tandis que je l’emporte jusqu’à mon lit. J’ai dépassé le stade où la voir ainsi dans ma chambre pourrait m’émouvoir. Mon sexe a pris le pouvoir. Mes mains n’en peuvent plus de caresser le tissu de sa robe, je veux sa peau, ses lèvres, ses seins, son ventre, sa chatte, je la veux tout entière. Toujours aussi instinctive, elle se soumet volontiers à mon bon plaisir. Tout au plus m’aide-t-elle en levant les bras pour me permettre de lui ôter son vêtement. La lingerie qu’elle porte doit être celle qu’elle a achetée dans cette fameuse boutique du réseau, elle est magnifique et met divinement ses formes en valeur.

Plus tard !

J’ai trop faim d’elle.

Sa bouche accueille ma langue avec une fougue qui trahit son excitation. Elle résiste mal à l’envie de terminer ce qu’elle avait commencé. Je lui accorde le droit de malmener ma chemise. Je devine que son impatience est au moins à la hauteur de la mienne. J’adore la caresse de ses paumes sur mes épaules, sur mes bras. Elle soupire d’aise en découvrant mon torse à l’aveugle. Sa jambe gauche se plie contre ma cuisse, plaquant plus intimement son corps presque nu contre le mien.

Bon sang ! Ce qu’elle m’excite.

L’animal qui m’habite réclame que je le libère. Le canaliser me devient impossible. Je fais glisser les bretelles de son soutien-gorge. Ses seins sont deux superbes fruits d’un blanc laiteux surmontés d’une pointe rose et dure qui ne demande qu’à être dévorée. Elle se cambre lorsque mes lèvres se referment sur l’un de ses tétons. La danse de ses hanches se fait plus intense, elle se frotte contre ma queue, qui proteste contre l’attente que je lui inflige.

Je dois être devenu maso, mais j’ai tellement désiré cette fille que je refuse à présent de gâcher ce moment dans une simple fornication. Elle n’est pas comme les autres, le passe-temps d’une heure. Contrairement à mes distractions de voyage dont les prénoms m’ont parfois échappé, je connais le passé de Mélissa, je n’ai pas envie de la blesser. Avec elle, j’ai des élans de tendresse inédits, j’ai besoin de prendre mon temps malgré l’impatience, je veux la découvrir, la parcourir, la déguster. Ça rend les choses meilleures, plus savoureuses, à l’instar de ses seins dont je me repais. Ils sont chauds et moelleux, ils remplissent idéalement mes mains qui les pétrissent délicatement pendant que j’en suce tour à tour la petite pointe saillante.

Les doigts de Mélissa fourragent dans mes cheveux et s’y accrochent tandis que je continue de la téter avec gourmandise. Elle se contorsionne sous les effets d’un plaisir qui la fait couiner. Je suis curieux de voir si le

reste de son corps est aussi sensible que sa jolie poitrine. Il me prend des envies de voyage au sommet de ses collines, au creux de ses vallons, sans doute l'un des voyages les plus excitants qu'il m'ait été donné de faire ces derniers temps.

Je délaisse ses seins pour vagabonder plus bas sur son ventre. J'arrive petit à petit aux confins de sa féminité. Son pubis n'est orné que d'un fin triangle aussi blond que ses cheveux. J'y dépose un baiser léger en guise de remerciement. Nos regards s'accrochent quelques secondes, mes doigts s'aventurent un peu plus loin entre ses jambes. J'ai le temps de voir flamber l'enfer dans ses yeux avant que ses paupières se ferment et qu'elle rejette sa tête en arrière sur l'oreiller. Un soupir m'invite à poursuivre ma lente exploration.

Son odeur capiteuse chatouille délicieusement mes narines et me met l'eau à la bouche. D'un geste doux mais sans concession, je l'oblige à s'offrir davantage à moi en lui écartant les jambes. Son bel instinct lui promet sûrement de divines sensations, car elle obéit avec une docilité aussi exceptionnelle qu'émoustillante. Mon ego de mâle est flatté, voilà qui ajoute du piment à la situation. Je prends une inspiration, je me grise de son parfum avant d'y goûter enfin du bout de la langue. Une exclamation ravie parvient à mes oreilles. Je la récompense en m'autorisant un festin. Son goût, un peu âcre au départ, acquiert une saveur différente à mesure qu'elle mouille de plus en plus. Je me régale à lécher sa fente d'un bout à l'autre, de son clitoris tendu à son orifice le plus serré, qu'elle ne me refuse pas plus que le reste.

Voilà qui s'avère intéressant.

Dans le doute, je réitère l'opération en m'attardant un peu plus entre ses fesses. J'observe qu'elle se cramponne à la couverture sur laquelle elle est étendue, mais elle n'oppose aucune objection. Ma queue connaît une poussée de fièvre. Je pose un dernier baiser sur son clitoris frétillant et me redresse. Elle relève la tête et m'interroge d'un regard ému. Pour toute

réponse, je détache ma ceinture et descends la braguette de mon pantalon. Puisque la situation exige une pause, j'en profite pour ouvrir le tiroir du chevet, à droite de mon lit. Si mes souvenirs sont bons, il contient ma réserve de préservatifs. Par chance, il en reste deux. Quelque chose me dit que ce serait bien que j'en rachète rapidement.

Mélissa n'a pas bougé. J'aime la façon dont son regard s'attarde sur mon corps. Elle en admire chaque courbe de la même manière que je m'étais régalé du sien. Elle étudie mes gestes comme si elle voulait les inscrire dans sa mémoire. Une lueur coquine s'allume dans ses prunelles attentives quand j'extrais mon membre raide du caleçon qui le retenait prisonnier. Allongée sur le côté, elle ne perd pas une miette du spectacle que je lui offre, mais ne manifeste pas non plus l'intention de lever le petit doigt pour prendre la moindre initiative. Ça tombe bien, la prudence m'a toujours incité à m'occuper de certaines choses moi-même. J'applique le préservatif sur mon gland et je le déroule lentement, soigneusement, ce qui me permet de constater que je bande plus dur que jamais. Mon propre contact provoque des décharges électriques qui tétanisent mes testicules.

Ma belle victime sourit en me voyant approcher de son visage. Ma langue retrouve la sienne avec passion. Naturellement, ses bras cherchent encore à se nouer autour de mon cou mais, cette fois, je les en empêche en capturant ses poignets et en les plaquant sur le matelas, au-dessus de sa tête.

— Dominateur ? murmure-t-elle en profitant de ce que je la laisse respirer.

— Prudent, je rectifie sur le même ton.

— Qu'est-ce que tu crains de moi ?

— À peu près tout ce qu'un homme peut craindre d'une femme.

Elle réprime visiblement un sourire. D'un genou, j'écarte ses jambes. Ses joues se colorent d'une jolie teinte rosée, ses lèvres s'entrouvrent. Son souffle plus rapide effleure mon visage. J'adore son regard qui s'affole et se rebelle à la fois. Je réunis ses poignets sous une seule de mes mains, de

l’autre, je guide mon sexe entre ses cuisses. Malgré la capote, je n’ai aucun mal à m’enfoncer dans son vagin trempé. Elle garde les yeux ouverts braqués sur les miens tandis que je prends possession d’elle.

Enfin !

Cette fois, c’est moi qui soupire. En vérité, je pourrais pousser un grognement tant c’est bon. Pour mieux savourer cet instant, je m’immobilise au fond de son ventre. J’en perçois toutes les petites contractions et l’humidité fabuleuse. Mélissa partage apparemment cette félicité. Elle déglutit et tente de maîtriser en vain sa respiration. Mon corps pèse sur le sien, c’est peine perdue, je ne lui accorderai pas le droit de souffler avant d’avoir obtenu sa capitulation. Je me retire très lentement, mais pas complètement. Elle se mord la lèvre inférieure. Pour empêcher ses dents de la blesser, je prends de nouveau sa bouche d’assaut, puis j’entame doucement un va-et-vient que je qualifierais d’échauffement. Je la sens se détendre sous mon poids, elle respire au rythme de mes coups de reins réguliers. Je peux désormais libérer ses mains mais, par acquit de conscience, je me penche une dernière fois sur ses lèvres.

— Ne bouge pas. Laisse-toi faire, je lui ordonne gentiment.

Elle qui ne cesse de se rebiffer au quotidien, elle accepte sans broncher mon autorité au lit.

Surprenant !

Je me redresse entre ses cuisses, que j’empoigne vigoureusement. Au premier de mes coups de reins, elle lâche un petit cri. Ma verge enthousiaste vient de buter contre le fond de son vagin. Qu’à cela ne tienne, puisqu’elle semble aimer cela, je récidive avec autant de force. Une fois, deux fois, dix fois, mes soupirs se mêlent aux siens, de plus en plus sonores et rauques. Ses seins ballottent à chacun de mes assauts, m’assurant un spectacle dont je ne me lasse pas.

J’accélère la cadence, elle se cramponne plus fort à la couverture, elle secoue la tête, les muscles de ses cuisses se raidissent entre mes mains qui

commencent à imprimer leur marque sur sa peau claire. Je la relâche pour prendre appui de chaque côté d'elle. Mon va-et-vient se fait plus lascif, mon bas-ventre caresse son sexe en même temps que le mien la pénètre. Elle murmure des « oui » qui me rendent complètement dingue. Emporté par la frénésie, je ne parviens plus à calmer mes ardeurs. Je dois ralentir sous peine de jouir bien trop vite à mon goût. C'est tellement bon. Je veux que ça dure, et pour ça, je n'ai qu'une solution.

Mélissa se plaint lorsque je me retire tout à fait d'elle. Mais sa protestation se mue en encouragement sitôt que ma bouche se soude à sa chatte languissante. Elle mouille tant que c'en est étourdissant. Elle m'abreuve au fur et à mesure que j'étanche ma soif. Jamais je n'ai connu une telle prodigalité. Et son nectar doit avoir les vertus d'un poison ou d'un élixir d'amour. Cette fille est une sorcière.

J'avais raison de me méfier.

J'ai peur, hélas, que ce ne soit trop tard. Son goût se diffuse dans tout mon corps, il fait pulser ma queue captive du préservatif et tourner ma tête. Ma langue explore chaque recoin de son antre magique pour y traquer la moindre goutte qui pourrait m'échapper. Mélissa gémit, elle implore que je continue en se tortillant convulsivement contre ma figure. Je pourrais la dévorer si elle n'y prend garde. J'use donc de ma force pour contenir les mouvements de son bassin.

— David, je vais…

Jouir… Oui, elle jouit.

Son avertissement est resté coincé dans sa gorge, mais il ne m'était pas nécessaire de l'entendre. Son plaisir chaud et puissant a jailli dans ma bouche. Il agit aussitôt sur moi comme un véritable dopant. Mélissa crie de plus belle quand ma queue la pénètre à nouveau, d'un coup, très fort parce que je ne peux faire autrement. Ses reins se creusent, son vagin se contracte violemment autour de mon sexe gonflé à bloc. Elle semble se désarticuler entre mes mains tant sa jouissance est brutale.

Putain, ce que c’est bon !

Incapable de résister davantage, je me rue entre ses cuisses écartelées. Je sais d’avance que je n’irai pas très loin, que je me prive consciemment d’autres plaisirs, mais je n’y peux rien. Je ne maîtrise plus mon corps et le processus est enclenché. Mes testicules se contractent, des élancements parcourent ma verge. Mes muscles sont tendus à l’extrême. Mon pouls bourdonne à mes oreilles en même temps que le bruit de fessée qui accompagne chacun de mes coups de boutoir. Un souffle rauque s’échappe de ma gorge. Une fulgurance le transforme en une plainte sourde. La petite flamme qui me taquinait à l’intérieur se mue brusquement en incendie ravageur. Je n’ose plus bouger, je ne le peux plus…

Ça vient !

Oui, ça vient !

Je serre les dents à m’en briser la mâchoire tandis que mon sperme jaillit par à-coups violents au fond de son ventre. L’espace de quelques secondes, je n’entends plus, je suis aveugle, j’ai l’impression de me liquéfier tout entier dans cette lave que j’expulse. Un soupir léger atteint cependant mes oreilles au milieu du bourdonnement qui a repris, et le voile brumeux se déchire devant mes yeux. C’est l’instant d’après. Mes forces m’abandonnent, mes muscles se détendent subitement. Je m’abats sans retenue sur le corps chaud et douillet dans lequel mon sexe s’apaise. Les bras de Mélissa se referment autour de moi. J’entends son cœur battre rapidement. Elle se contente de me serrer contre elle, silencieuse et câline. Je n’ai surtout pas envie de quitter ce tendre berceau dans lequel je voudrais m’endormir. En vérité, je suis au Paradis.

*

Assise en tailleur au milieu de mon lit, Mélissa a ouvert le dossier bleu que je lui ai remis, un peu plus tard dans la nuit. Je l’ai vue dévorer les dernières pages du journal de Victoire. Je m’attendais à éprouver d’énormes

scrupules à livrer ainsi en pâture l'intimité de ma sœur, mais ça n'a pas été le cas. Au fur et à mesure de sa lecture, Mélie s'est émue au point de laisser échapper des larmes. Des larmes que j'ai moi-même effacées du bout des doigts. J'ai eu alors l'impression de partager ce secret plutôt que de le trahir.

— Je suis… tellement… écœurée, tellement triste pour ta sœur, a-t-elle bredouillé en plantant ses beaux yeux noyés dans les miens.

— Toute la peine que nous pouvons éprouver ne la fera pas revenir, j'ai murmuré en la réconfortant de petits baisers. Pas plus que mon père.

— Ce salaud de Lanstier ne doit pas s'en tirer comme ça.

— Je n'ai pas l'intention de le laisser filer.

— Je t'aiderai, n'est-ce pas ? a-t-elle vivement réclamé.

— Et toi ? Qui t'aidera ?

— Je veux t'aider, David, a-t-elle insisté. Pour elle, pour ton père… pour toi.

J'ai simplement souri. Elle a trouvé refuge entre mes bras. Elle a gardé le silence durant quelques secondes, puis sa voix douce m'est parvenue dans un murmure :

— Je n'ai compté que sur une seule personne dans ma vie, elle m'a abandonnée à mon sort.

Je ne sais pas ce qui m'a pris. Ses mots m'ont déchiré le cœur. Je l'ai écartée délicatement de moi, et mes mains ont capturé son beau visage bouleversé.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit dans l'ascenseur ? Désormais, ce sera toi et moi.

— Ta parole n'est engagée que pour ce qui concerne cette enquête, m'a-t-elle objecté.

— Ah oui ? Dans ce cas, nous avons tous les deux une singulière façon de la mener, cette enquête, j'ai plaisanté en la repoussant contre les oreillers.

— Je savais qu'il fallait coucher avec son patron pour obtenir un contrat de travail.

Sa provocation a séché ses pleurs, elle était redevenue pleinement elle-même, excitante à souhait. Alors, j'ai épuisé mon stock de capotes en piochant la dernière dans le tiroir de mon chevet afin de lui donner raison. Ce second corps-à-corps a été plus doux, plus tendre. Mon désir d'elle n'en était pas moins fort, il était différent. Elle s'est abandonnée à mon étreinte en toute confiance, mais elle a joui tout aussi spectaculairement, m'entraînant avec elle dans le plaisir. Nous sommes restés enlacés sous la couette. Elle s'est endormie entre mes bras, la tête posée sur ma poitrine tandis que je caressais son épaule.

Il est presque quatre heures du matin et, malgré la fatigue, je ne trouve pas le sommeil. Je la regarde dormir tout contre moi à la lumière tamisée d'une lampe de chevet. Sa petite tête blonde monte et descend, bercée par ma respiration. J'évite de bouger pour ne pas la réveiller. D'aussi loin que je me souvienne, je n'ai jamais partagé un tel moment de tendresse avec une femme après l'amour. Et je ne me rappelle pas avoir accordé deux fois de suite mes faveurs à l'une de mes conquêtes.

Je grimace malgré moi.

J'ai du mal à appliquer le mot « conquête » à cette fille qui dort entre mes bras. Sous ses dehors bravaches, elle cache ses blessures et une sensibilité qu'elle cherche à étouffer. Une sensibilité qui la rend tellement belle et touchante. J'aimerais trouver les arguments pour la convaincre d'ouvrir les vannes, de laisser couler sa colère, et de faire à nouveau confiance. De *me* faire confiance.

Je me doutais qu'en l'amenant ici, dans mon appartement, dans mon lit, rien ne serait plus pareil. En caressant sa peau qui frissonne malgré elle, j'en ai la douloureuse confirmation. J'aimerais lui promettre des jours meilleurs, mais je ne sais pas moi-même vers quoi je me dirige. J'ai

toujours été un homme libre, profitant égoïstement des joies de l'existence et travaillant sans autre contrainte que de songer à ma seule sécurité.

Alors, veiller sur elle… En serai-je capable ?

Moi qui n'ai même pas su voir la faille chez ma propre sœur !

Mélissa soupire en dormant. Son souffle léger balaie ma peau. Ce n'est rien, juste une caresse infime, mais les sensations qu'elle me procure me font fermer les yeux.

Jamais !

Jamais, je n'ai connu ça.

Et j'ai comme l'impression que je ne suis qu'au commencement de mes découvertes.

*

— Si cela peut te rassurer, je n'ai pas grillé assez de neurones pendant l'orgasme pour devenir une pauvre petite chose fragile.

Du haut de son mètre soixante-dix, Mélie me défie en restant plantée devant moi dans le salon. J'ai beau insister pour la raccompagner chez elle afin qu'elle puisse se changer, elle s'entête à vouloir se débrouiller seule.

— Je m'inquiétais simplement de ton confort.

Elle se hisse sur la pointe des pieds et pose légèrement ses lèvres taquines sur les miennes.

— C'est gentil, merci, mais tu n'as pas que ça à faire, je crois, monsieur Hertman.

Ce rappel de mes obligations m'arrache une grimace. Il est un peu plus de 9 h 30, je ne serai pas au bureau avant 10 heures. Je vois déjà la mine sévère de Mireille et le tas de paperasse sur la table. Mélissa a profité de l'effet de ses paroles pour s'enfuir dans l'entrée, où elle chausse ses escarpins. Juchée sur ses talons hauts, moulée dans sa petite robe noire, elle réveille en moi quelques idées lubriques. La nuit que nous venons de passer n'a pas apaisé ma faim d'elle, au contraire. Je rêve de remettre le couvert,

même si l’exercice me vaut des cernes sous les yeux, ce matin. Mélissa, elle, est d’une fraîcheur insolente. Je commence à croire qu’elle s’est nourrie de mes forces durant nos ébats.

— Tu en es sûre ? j’insiste, mécontent de devoir me priver d’elle durant plusieurs heures.

— Oui, certaine, me répond-elle très calmement.

— Dans ce cas, j’aimerais mieux que tu prennes un taxi.

L’idée qu’elle utilise le métro dans cette tenue me fait frémir. Mon imagination très masculine n’a aucun mal à concevoir les pensées que pourront avoir les hommes qui croiseront la route de cette superbe créature ainsi vêtue. En vérité, mon sang se met à bouillir, mes poings se serrent malgré moi, ma peau se hérisse. C’est un phénomène aussi étrange qu’inédit. Je n’ai jamais été jaloux, pourtant, je dois me rendre à l’évidence, ça ne peut pas être autre chose que ça. Mélissa m’observe à distance. Je m’efforce de ne rien montrer des sentiments qui me submergent.

— Je n’ai pas attendu de te connaître pour savoir où se trouve mon intérêt, me dit-elle, très sereine.

Inquiet, je fronce les sourcils. Elle revient alors vers moi, et se coule entre mes bras.

— Rien n’est changé, murmure-t-elle avec une assurance qui me fait douter.

« Rien n’est changé. »

Je ne suis pas d’accord. Je sens bien que la jeune femme que j’étreins, là, maintenant, est différente de celle qui s’opposait à moi dans une attitude volontairement provocatrice. Elle est plus joyeuse, un éclat plus vif illumine son regard et ses lèvres roses s’étirent facilement dans un sourire plus spontané que narquois. Quant à moi, j’ai désormais un objectif supplémentaire dans la vie, celui de veiller sur un adorable petit démon, aussi séduisant qu’effronté. Moi, le célibataire endurci, le consommateur de

plaisirs en emballages plastiques, l’éternel voyageur, j’envisage une existence plus posée.

Or, avec une telle femme à mes côtés, le serait-elle durablement ?

Mélie n’est pas de celles qu’on enferme dans une cage, je le vois bien à sa façon de se défaire de l’étau de mes bras et de s’éloigner résolument en direction de l’entrée.

— Je te rejoins au bureau ce soir, comme d’habitude, m’assure-t-elle en me souriant une dernière fois.

Je n’ai donc pas d’autre choix que d’acquiescer et de me préparer à vivre une longue journée sans elle.

Alexis

Seul devant mon orgue à parfums, je ferme mon esprit au monde qui m’entoure. Je me laisse porter par une fragrance de rose ancienne. C’est l’essence que je préfère, celle que j’ai placée au cœur du bouquet que j’ai composé pour Mickaëlla, celle qui lui correspond tellement. Belle, envoûtante, mystérieuse, mais piquante et dangereuse à la fois.

Ma chère épouse campe sur sa position jusqu’au-boutiste. Son entêtement à honorer la promesse qu’elle a faite à Henri Valmur la rend sourde et aveugle à l’évidence. Nous fonçons droit dans le mur, d’une manière ou d’une autre. L’existence de la Société sera révélée, tôt ou tard. En s’associant avec Simon de Maisonneuve, Henri Valmur a pactisé sans le savoir avec le démon. J’en ai pris pleinement conscience le jour où Lalie Hubert m’a raconté dans les moindres détails la façon dont ce médecin recrutait des jeunes et innocentes victimes, qu’il livrait ensuite en pâture à la convoitise bestiale de ses amis, parmi lesquels figurait Claude Lanstier. Un Claude Lanstier bien informé de notre existence, et que nous avons à notre tour accueilli à bras ouverts quand son fournisseur officieux de chair fraîche a brutalement disparu dans un accident de voiture.

Nous n’y avons vu que du feu. La satisfaction que nous avons pu éprouver, dans un premier temps, à compter dans nos rangs un homme aussi influent et prestigieux que Lanstier a rapidement cédé la place à

l'écœurement et la honte : nous servons et protégeons un criminel. Henri ne l'aurait pas permis, j'en suis convaincu, et c'est également ce que pense mon père, son ami pendant plus de vingt ans. Il aurait pris la décision qui s'impose. Une décision que rejette farouchement Micky.

Depuis l'épisode douloureux qui a précédé notre mariage, elle et moi avons connu un bonheur sans nuages jusqu'à cette dispute, il y a quelques jours. Depuis, toutes mes tentatives pour lui faire entendre raison se heurtent à sa méfiance. Je sais qu'elle a pris ma menace très au sérieux, mais elle ne se résout toujours pas à la moindre concession. Je n'ai pas d'autre solution que de recourir à la manière forte, la seule qui me permettra de venir à bout de cette tête de mule. Si elle s'imagine que je le redoute, elle se trompe. Je l'ai volontairement blessée une fois, m'infligeant à moi aussi une souffrance dont je me serais bien passé, mais destinée à combattre sa fichue inclination à ne pas vouloir regarder les choses en face. Puisqu'elle m'y contraint, je suis tout disposé à recommencer.

Sous mes paupières closes, je revois son beau visage frustré, ce matin, quand j'ai quitté notre lit sans l'avoir touchée, à l'instar des jours précédents. Elle a déclenché la guerre, je nourris le feu des hostilités. À ce petit jeu, je peux me montrer tout aussi obstiné qu'elle, et mon indifférence est la pire des sanctions. Micky en manque de moi, j'ai déjà testé, c'est très efficace. Et récidiver ne me dérange aucunement, même si, de nous deux, je suis sûrement celui qui souffre le plus de la privation.

Il me devient de plus en plus insupportable de lui tourner le dos alors que mon corps réclame le sien dont il connaît la chaleur, de contraindre mes mains à ne pas toucher sa peau pour en savourer la douceur, de refuser à mon sexe de manifester son désir pour elle. Chaque soir, j'attends qu'elle s'endorme pour la rejoindre et, quand le réveil sonne, le matin, je me lève d'un bond, me soustrayant ainsi à la tentation. Elle a compris mon manège, mais elle ne dit rien. Fière et orgueilleuse, elle espère que je déposerai les armes à ses pieds, m'excusant d'avoir laissé mon côté dominateur

s’exprimer en dehors de l’Enfer. En tout état de cause, elle fait fausse route. Ce n’est pas pour assouvir mes fantasmes que je me comporte de la sorte, mais uniquement parce que je l’aime comme un fou et qu’il n’est rien que je ne pourrais sacrifier au nom de cet amour. Je peux me passer de tout ce luxe dans lequel nous vivons, de cette maison que nous avons achetée ensemble sur un coup de cœur, de nos voitures, de tout… mais pas d’elle. Elle est ma force, ma raison, ma vie, la mère de mon fils. Sans elle, je ne suis rien.

Par conséquent, puisque cette espèce de chipie continue de m’énerver, elle va bientôt comprendre que l’Enfer ne se limite pas, pour ce qui me concerne, à une pièce au sous-sol. Je suis bien résolu à lui ouvrir les yeux. J’exige qu’elle soit ma femme pour de bon, au lieu de rester celle d’Henri Valmur. Je suis fatigué de me battre contre un fantôme et de me contenter du titre de prince consort. Je suis lassé d’être le vice-président qui veille à tout, et en priorité à la sécurité et la tranquillité de la tête pensante de la Société. Je veux être un mari à temps plein sans avoir à user de subterfuges pour obtenir de mon épouse qu’elle m’accorde l’attention que je revendique, et non plus quelques miettes, au fond d’une cave.

La sonnerie de mon portable me tire de mes cogitations. Le nom de Lou s’inscrit sur l’écran. Voilà justement un appel que j’attendais.

— Bonjour, Lou !

— Bonjour, Alex. J’ai du nouveau.

J’apprécie qu’elle ne me fasse pas languir. Lou est une amie fidèle, et elle me connaît suffisamment pour savoir que mon état d’esprit ne se prête pas à la plaisanterie en ce moment. Malgré mon impatience, je veille donc à ne pas la brusquer, d’autant qu’en m’assistant elle trahit, elle aussi, son engagement au sein de la Société.

— Je t’écoute.

— M a téléphoné. Elle est dans la place.

Un vif sentiment de satisfaction me traverse. Dès notre première rencontre, j’ai deviné que cette fille était celle qu’il nous fallait. J’ai eu raison à son sujet.

— Depuis quand ? je me renseigne à toutes fins utiles.

— Assez longtemps pour avoir eu accès au dossier.

Ma mauvaise humeur disparaît d’un coup.

— Tout le dossier ?

— Oui. Et ce qu’il contient est de nature à te réjouir.

— Explique-toi !

— Victoire Hertman tenait un journal intime dans lequel elle a relaté en détail sa liaison avec Lanstier.

Cette annonce me fait l’effet d’un coup de massue, mais un coup bénéfique.

— Elle évoque également sa prise de contact avec Natalia, continue-t-elle. J’en sais désormais assez sur le fameux journaliste qui a disparu pour me lancer à sa recherche.

— C’est génial ! je marmonne, faute de pouvoir laisser exulter mon immense soulagement.

Si je laissais libre cours à ma joie, l’immeuble entier apprendrait que je suis aussi tordu que j’en ai l’air. Peu de gens osent m’aborder sans avoir une excellente raison de le faire, ce qui limite le nombre de ces personnes à mes employeurs et mes collaborateurs directs. Les autres, je les intimide, et cette situation me convient parfaitement. Je m’en voudrais d’y changer quoi que ce soit en paraissant presque normal aux yeux de tous.

— M doit-elle prendre copie de ce journal maintenant ? me demande Lou, un ton plus bas.

— Non.

Ma réponse est accueillie par un grand blanc, avant que Lou ne se ressaisisse.

— N’était-ce pas ce que tu désirais ? s’étonne-t-elle.

— Je ne veux pas une copie de ce dossier, je veux l’original.

— Ce sera beaucoup plus difficile pour M de le voler, m’objecte très justement la directrice de la Société.

— Il n’est pas question de le voler, je réfute calmement tandis qu’un plan s’échafaude dans mon cerveau.

— Pardon, Alexis, mais je ne te suis pas.

— Je refuse de soustraire frauduleusement ce dossier aux mains de David Hertman, il nous l’apportera lui-même, sur un plateau, je précise, avec une conviction toute neuve.

— Et comment comptes-tu obtenir ça de lui ?

— En lui offrant ce qu’il désire en échange.

— Tu crois que ce sera suffisant pour influencer Micky ?

— C’est un risque que je suis obligé de courir. Je n’ai aucune autre solution.

— Le journaliste en question peut être un plan B, suggère-t-elle.

— Il ne t’apprendra rien que nous ne connaissions déjà.

— Dans ce cas, je le cherche quand même ?

— Oui. Il peut éventuellement servir de diversion.

— J’ignore ce que tu mijotes précisément, mais…

— Moi, je le sais. C’est l’essentiel.

— Je l’espère, soupire-t-elle.

— As-tu contacté Mia ? je demande, bien décidé à mener l’affaire à son terme.

— Oui, je l’ai vue. Elle fera très exactement ce que tu lui demandes, et te remercie de ta générosité à son égard.

— Lui as-tu dit que ça ne représentait qu’une partie de ce qu’elle peut espérer obtenir ?

— Je le lui ai précisé.

Je ne peux m’empêcher de ricaner.

— Tu es content, je suppose, me taquine Lou, qui a entendu.

— L’endettement rend certaines personnes très serviables, en effet.

— Tu profites du malheur des gens, m’accuse-t-elle, faussement désapprobatrice.

— Ça te va bien, de m’adresser ce reproche. Tu n’hésiterais pas une seconde à en faire autant à ma place.

— C’est vrai, reconnaît-elle volontiers. Et j’avoue que Mia a le chic pour se mettre dans le pétrin.

— Nous nous rendons mutuellement service. Elle n’a donc pas à se plaindre.

— Elle ne regrette qu’une chose, tu sais laquelle évidemment.

— Eh bien, nous partirons du principe qu’une heure ou deux en compagnie de Lanstier sera le prix à payer pour que nous la tirions de ses embarras financiers.

— Mais de là à obliger David Hertman à y contribuer, c’est moyen, comme procédé.

J’ai très envie de rire. Ma trouvaille est délicieuse.

— Ce sera une forme de contribution aux besoins de l’enquête. Après tout, il peut bien mettre la main à la poche, lui aussi. Dans toute cette histoire, je ne réclame rien d’autre qu’un bon vieux cinquante-cinquante. Alors, il paiera.

— À supposer qu’il veuille bien !

Le doute de Lou me laisse de marbre. Je commence à bien cerner la personnalité de David Hertman, et je gage que son envie de tailler un tout nouveau et magnifique costume à Lanstier l’emportera sur tout le reste.

— Il paiera.

Mon affirmation rassure mon interlocutrice qui se réveille.

— La soirée se tiendra samedi prochain. J’ai envoyé l’information à Lanstier sur son portable.

— A-t-il répondu ?

— Pas directement, mais par la voix de son secrétaire particulier, Étienne.

— Et ?

— Comme tu l’avais prévu, la présence de Mia fera sortir le loup du bois.

Elle m’annonce ça tout net, en fin de conversation, heureuse, probablement, de me jouer ce tour. Mais depuis quelques minutes, rien ne me dérange. Tout s’enchaîne idéalement. Finalement, que Lanstier tombe dans le piège que je prépare n’est pas de nature à me surprendre véritablement.

— Que t’a-t-il dit exactement ? je demande néanmoins, curieux.

— De réserver une chambre avec champagne pour minuit.

— As-tu passé l’information à M ?

— Bien entendu.

— Alors, c’est parfait, je souffle en me calant dans le fond de mon siège.

— Je savais que tu apprécierais mon appel, s’enorgueillit ma complice.

— Tu n’imagines pas à quel point.

— Je suis ravie de l’entendre.

— Tiens-moi au courant de tes recherches au sujet du journaliste.

— Je n’y manquerai pas. Au revoir, Alex.

Je la salue et raccroche. Ces bonnes nouvelles me permettent enfin de me détendre un peu et d’oublier mes nuits d’abstinence. Micky a bel et bien du souci à se faire ; je suis ragaillardi et plus déterminé que jamais à la faire plier. Et surtout, j’en ai maintenant les moyens.

David

Depuis trois jours, j’ai embarqué sur un nuage et, malgré mon esprit cartésien, je peine à en redescendre. Je goûte un bonheur tout neuf, une véritable exaltation. Mélissa dort dans mes bras, au creux de mon lit. Et cette nuit est assurément l’une des plus délicieuses que j’aie vécues. À la lumière de la lampe de chevet, je contemple son corps qui n’a désormais plus aucun secret pour moi.

Aucun !

J’en ai parcouru chaque centimètre carré, chaque courbe, chaque recoin, chaque orifice. Comme le laissait supposer sa réaction à mon humide exploration la toute première fois, elle ne s’est pas opposée à ce que je prenne possession de l’ultime endroit où je ne m’étais pas encore aventuré. Rares sont les femmes qui m’ont accordé pareil privilège, et pour cause, je n’en connais pas beaucoup qui revendiquent aimer la sodomie au point d’en faire une pratique systématique au premier rapport. Je n’ai pas cherché à amadouer ma jolie partenaire, je n’ai rien prémédité non plus, ça s’est décidé comme ça, au hasard d’une caresse un peu plus appuyée. Elle s’est cambrée en gémissant de bonheur.

Forcément !

Il n’en fallait pas davantage pour que l’idée fuse dans mon esprit et fasse son chemin jusqu’à mon sexe gonflé à bloc. J’ai donc proposé, elle en

a disposé en murmurant un seul petit mot qui m’a propulsé aux confins du plaisir. Il me semble encore l’entendre le prononcer : « Viens. »

Sans doute le mot le plus sensuel que je connaisse. C’est un mot qui suppose la confiance, qui accueille, qui rassure, un mot qui encourage. C’est un dopant naturel de l’organisme qui m’a cependant laissé sans force, après. J’étais émerveillé mais sonné et, à en juger par la rapidité avec laquelle Mélissa s’est assoupie, elle l’était tout autant que moi.

J’adore la regarder dormir. C’est le seul moment où elle tient en place. Durant ces trois derniers jours, elle n’a cessé de compléter le dossier bleu des renseignements qu’elle a pu récolter au sujet de la directrice de la Société et de cet Alexis Duivel. Je dispose à présent de photos qu’elle a prises d’eux, à leur insu. Lou-Anne Mesnil est une jeune femme dynamique et très charmante. Mon espionne s’est amusée à la suivre. Elle a pu ainsi découvrir son adresse et décortiquer ses habitudes. Elle a agi de même avec celui que nous soupçonnons d’être l’un des dirigeants de l’organisation. Le moins qu’on puisse dire, c’est qu’Alexis Duivel possède en effet un charisme indiscutable. Grâce à cette stratégie gagnante, nous savons maintenant qu’il travaille pour une marque de haute couture de renommée internationale. Sa réputation de nez dépasse largement le cadre de cet emploi. Hier, il s’est envolé pour Milan, laissant sa femme et son fils à la maison. Mme Duivel est plus que discrète. D’elle, Mélissa n’a pas été en mesure de prendre le moindre cliché. Elle ne sort de sa propriété parisienne qu’au volant de sa Porsche, c’est-à-dire rapidement. Quant à l’enfant, il a fait une apparition furtive dans le jardin, en compagnie de ce qui semble être un majordome, un homme d’une bonne soixantaine d’années, grisonnant et guindé comme il se doit. Selon toute vraisemblance, le gamin ne fréquente pas l’école du coin, bien qu’il en ait visiblement l’âge.

Petit à petit, le puzzle se complète. Malgré cela, nous ne faisons toujours pas le lien entre ces personnes, la Société, et Claude Lanstier. Il manque un maillon essentiel, mais j’ignore lequel.

Mélissa bouge et murmure quelque chose.

Mon prénom !

Je n’ai pas rêvé, elle vient bien de prononcer « David » en dormant.

C’est con, mais j’en suis tellement ému qu’une boule me serre la gorge. Si je ne craignais pas de la réveiller au beau milieu d’un songe aussi merveilleux, je la dévorerais de baisers. Pour l’heure, je me contente de remonter le drap sur son épaule et de fermer les yeux à mon tour. Le manque de sommeil couplé à l’exercice physique intensif auquel je me soumets sans aucun ménagement commence à se faire sentir sur mon organisme et à se voir sur mes traits.

Mireille n’est d’ailleurs pas dupe. Mes mensonges renforcent ses soupçons à notre sujet. Tous les jours, elle me demande si j’ai des nouvelles de notre stagiaire. À force de répondre par la négative, elle va finir par me balancer que je suis un patron insoucieux de son personnel. Ce en quoi elle aura entièrement tort. Jamais je ne me suis autant préoccupé du bien-être et de la sécurité de mes employés. La messagerie de Mélissa pourrait en témoigner. Nous entretenons désormais une véritable conversation à distance. Elle me tient informé de chacun de ses faits et gestes. Ça me rassure autant que ça me séduit quand ses propos s’égarent sur des sujets nettement plus frivoles que la surveillance exercée aux abords de l’agence des Arcades. Aussi, lorsqu’elle me rejoint au bureau, le soir, je prends plaisir à dresser avec elle le bilan de sa journée et à planifier le programme de la suivante, sans oublier celui de sa nuit. Invariablement, ce dernier ressemble au précédent. Nous ne sommes pas encore rassasiés l’un de l’autre.

Par précaution, je suis allé à la pharmacie faire le plein de préservatifs. Par confort, Mélissa emporte désormais avec elle un petit bagage dans lequel elle a fourré le strict nécessaire de la Parisienne en goguette. J’ai souri la première fois où j’ai vu sa brosse à dents plantée dans le verre, à côté de la mienne. J’aurais dû m’en effaroucher, mais ce fut tout le

contraire. J’ai été heureux. Bercé par ces douces pensées, je sombre à mon tour dans un sommeil réparateur.

*

Le jeudi soir, alors que Mireille vient tout juste de quitter son poste, la porte de mon bureau s’ouvre à la volée, sans aucun préavis. Mélissa entre dans la pièce presque en courant et, au vu de sa mine triomphante et radieuse, elle dispose d’une information qu’elle n’a pas souhaité me communiquer dans l’un de ses nombreux messages de la journée. Si elle s’est montrée bavarde sur les conséquences étourdissantes de notre nuit précédente, elle n’a évoqué son enquête du jour qu’avec parcimonie. J’aurais dû me douter qu’il y avait anguille sous roche.

— Puis-je savoir ce qui te rend si guillerette ? je finis par l’interroger tandis qu’elle prend résolument place sur mes genoux.

— Touche ! me lance-t-elle, rieuse, en levant une jambe.

D’une main légère, je caresse la peau lisse et soyeuse de son tibia, et puisqu’elle ne m’arrête pas, je poursuis mon chemin sur sa cuisse par-dessous sa jupe.

— C’est doux, n’est-ce pas ?

Ne voyant pas encore où elle veut en venir, je confirme volontiers, bien que je m’étonne qu’il s’agisse là de la véritable raison de son euphorie.

— Je suis retournée dans l’institut de beauté du boulevard Voltaire et, cette fois, j’ai présenté mon badge. La nana à l’accueil a aussitôt décroché son téléphone et s’est adressée à une certaine Jill, puis elle m’a expliqué qu’il serait très difficile de me caser sans rendez-vous. J’ai insisté en racontant que j’avais tout mon temps et que j’étais prête à patienter sans problème. Ça a fonctionné à merveille.

— Je vois ça.

Ma paume glisse sur sa peau de velours.

— Je ne te parle pas de ça, ricane-t-elle en me privant du jouet qu'elle vient à peine de me donner.

Elle rajuste sa position sur mes genoux afin de me regarder bien en face.

Fin de la récréation !

C'est dommage, je trouvais de plus en plus d'intérêt à l'affaire. Quant au fait que je bande à nouveau, ça n'a pas l'air de l'émouvoir particulièrement.

— Jill m'a proposé de revenir une heure plus tard en m'assurant qu'elle ferait l'impossible pour me donner satisfaction.

— Après tout, c'est le but de cette Société.

— Parfaitement exact !

— Eh bien ! Ça montre qu'ils sont fidèles à leurs engagements.

— À un point que tu n'imagines même pas, soupire-t-elle.

— Ah oui ? je relève, intrigué par son sourire béat.

— Non, rien… Je disais simplement que j'ai très bien fait d'insister, car c'est grâce à cette fille que j'ai eu LE renseignement.

— Quel renseignement ?

— En mode synthétique ou dans le détail ?

— Va à l'essentiel !

— Lanstier est l'invité d'une sauterie organisée par la Société dans son club privé, après-demain.

Mélissa manque perdre l'équilibre quand je me redresse vivement. Par réflexe, elle noue ses mains autour de mon cou tandis que je la maintiens d'un bras.

— Tu en es sûre ?

— Certaine. Je le tiens de Jill, qui a vu d'un coup défiler bon nombre des nanas de la Société, qui veulent avoir le maillot impeccable pour l'occasion. Ce qui explique son carnet de rendez-vous subitement blindé.

— Pour Lanstier, je précise ma question.

— Ça, je l'ai su chez Bertrand, réplique-t-elle d'un air malicieux.

— OK ! Laisse tomber la synthèse, et reviens en mode chronologique.

Bien sûr, elle jubile.

— J’ai commencé ma journée en planque devant l’agence des Arcades. Mais comme il ne se passait rien, je me suis dit que je pouvais éventuellement faire un nouveau petit saut dans cet institut où je ne suis allée qu’une fois en tant que cliente lambda. On m’a priée de revenir une heure plus tard. À ce moment-là, j’ai été reçue par cette Jill, qui m’a accompagnée au sous-sol.

— Au sous-sol ?

Mélissa acquiesce d’un hochement de tête.

— Dans le fond de l’institut se trouve un ascenseur qui dessert spécifiquement deux étages inférieurs. L’un d’eux est strictement réservé aux membres de la Société. C’est à cet endroit qu’officie l’esthéticienne la plus douée que j’aie pu rencontrer.

Ses lèvres esquissent une moue charmante qui sous-entend qu’elle a passé un excellent moment.

— Un univers typiquement féminin propice aux bavardages, j’en déduis donc.

— Pas seulement féminin, si j’en crois la dame. D’ailleurs, tu devrais essayer, je te le recommande.

— Je n’aime pas qu’on me touche.

La petite ride d’inquiétude réapparaît entre ses sourcils froncés.

— Mon contact te déplaît-il ? s’enquiert-elle en retirant ses mains de ma nuque, où elles étaient restées nouées.

— Non, je la rassure en lui volant l’une d’elles pour l’embrasser. Il est l’un des très rares que je supporte. L’exception qui confirme la règle, en quelque sorte.

— Dans ce cas, je prendrai des cours pour te faire des massages.

Sa proposition est de nature à me séduire, je la retiens volontiers. Mais je suis beaucoup plus pressé de connaître la suite de son récit que de me

faire palper les dorsaux.

— Qu’as-tu appris de plus sérieux ?

— Dans un premier temps, l’esthéticienne m’a présenté ses excuses pour l’attente, invoquant l’affluence soudaine de ses clientes. Comme d’habitude, j’ai joué l’innocente. Elle m’a alors demandé si je comptais me rendre à cette soirée. Dans un flou total, j’ai répondu oui, et c’est elle qui m’a interrogée afin de savoir si j’avais déjà pris rendez-vous chez Bertrand. Cette fois, j’ai répondu non. Elle a grimacé en affirmant que ce serait tout aussi compliqué que chez elle et m’a proposé de prendre rendez-vous pour moi. J’ai accepté, et c’est ainsi que je me suis retrouvée là-bas.

Je lorgne sa coupe ultra courte en me demandant bien ce qu’il a pu trouver à rogner sur son crâne.

— Il a eu beaucoup de mal, rigole-t-elle en me voyant sceptique. Je dois reconnaître qu’il n’y avait pas matière à le faire parler très longtemps, alors j’ai réclamé une manucure.

Joignant le geste à la parole, elle me colle sa main libre sous le nez. Ses ongles, d’ordinaire très courts, ont poussé de plusieurs millimètres et sont parés d’un ton rouge vif que je n’avais pas encore eu le loisir de remarquer.

— Ce sont des faux, s’amuse-t-elle en me voyant tiquer une nouvelle fois.

— Décidément, tu t’es éclatée aujourd’hui.

— Alors, ça, je m’en balance. Je les virerai aussitôt que possible, ronchonne-t-elle en faisant claquer l’ongle de son majeur contre celui de son pouce.

Horripilant !

— Arrête ça ! Et continue ton récit.

— Ce Bertrand est un pur bonheur… bavard comme une pie. J’ai amené subtilement notre conversation sur le thème de cette soirée de samedi. Il a gloussé. Si, si, je t’assure, il a gloussé, se moque-t-elle.

— Pour quelle raison ?

— Parce qu'il paraît que cette fiesta s'annonce comme l'une des plus torrides de l'année. Quand je me suis inquiétée de savoir qui était invité, il m'a dit « tout le gratin de la Société », en ouvrant de grands yeux.

— Et tu en as donc déduit que Lanstier serait présent ?

— Ah non ! C'est Bertrand en personne qui m'a balancé l'info quand j'ai demandé si ce serait le cas.

— Tu lui as posé la question ?

— Oui, répond-elle innocemment.

— Mais je croyais que le secret était absolu au sein de cette organisation !

— Apparemment pas entre les membres eux-mêmes, ou alors, c'est ce coiffeur qui déconne, ce qui n'est pas du tout exclu, si tu veux mon avis.

— En admettant que ce soit le cas, où va-t-elle se tenir, cette fiesta ?

— Je l'ai su en retournant planquer devant l'agence des Arcades.

— Ta journée a été trépidante, ma parole !

— Mes pieds sont prêts à en témoigner, grimace-t-elle d'une adorable façon.

— J'en prendrai soin personnellement si tu me racontes la fin de ton périple.

Ma promesse dessine un large sourire sur son joli visage.

— En fin d'après-midi, la directrice est sortie, je l'ai suivie à nouveau. Elle s'est rendue dans le quartier de Montparnasse, rue de la Gaîté. Elle est entrée directement dans un immeuble plutôt bizarre.

— Pourquoi bizarre ?

— Ce devait être un théâtre avant. Un de ceux qui ont fermé il y a plusieurs années. À en juger par sa façade, j'aurais juré qu'il était désaffecté. Mais ce n'est pas le cas, apparemment. Je me suis approchée. Il y a une petite plaque à côté de la porte. Dessus, il est marqué *L'Écarlate* en lettres rouges.

— *L'Écarlate* figure sur la liste établie par mon père.

— Je m’en souviens, confirme-t-elle. Mais je n’avais aucun motif valable pour m’y rendre, ce qui explique qu’il ne m’en ait pas parlé.

Elle a probablement raison. Je ne vois pas non plus ce qu’une jeune femme aurait pu faire seule dans un club privé de ce type.

— Je présume qu’il faudra montrer patte blanche pour y accéder, je réfléchis à voix haute.

— Nous avons le précieux sésame, je te rappelle.

— Crois-tu que ce sera suffisant ? Nous n’avons pas reçu d’invitation nominative.

— Nous devons tenter le coup. Si Lanstier se pointe, tu auras la confirmation de ce que nous ne faisons que supposer jusqu’ici.

— Ensuite, je n’aurais donc qu’à m’attaquer à cette organisation pour l’atteindre. Puisqu’il a un talon d’Achille, autant en profiter.

— Au fait ! Il faudrait que tu m’accompagnes demain chez Mme Jeanne, ajoute-t-elle comme si de rien n’était.

— Pardon ?

Le sourire narquois fait son grand retour, et ses yeux pétillent étrangement.

Rien de rassurant !

— Sauf si tu connais déjà les codes vestimentaires de la Société, bien sûr !

— Les quoi ?

— Les us et coutumes, si tu préfères. D’après ce que j’ai compris, il vaut mieux se renseigner auprès de Mme Jeanne pour ne pas avoir l’air d’un comique au sein de l’assemblée. Je me suis donc permis de prendre rendez-vous pour nous deux.

— Et tu espères que, moi, je me ramène dans une boutique de lingerie ?

— Tu crains pour ta réputation ?

— Ça se pourrait, oui.

— Le badge est à ton nom, souviens-toi.

Un point pour elle !

Je me renfrogne. Elle approche son visage du mien.

— Je te promets que tu ne regretteras pas de m’accompagner, chuchote-t-elle, persuasive à souhait.

D’un coup, j’entrevois une possibilité.

Du bout de la langue, elle lèche mes lèvres. La bosse au niveau de mon entrejambe la renseigne bien mieux qu’un discours sur l’effet qu’elle produit sur moi.

David, mon gars, cette fille te tient par les couilles !

C’est assurément le cas, mais j’assume.

— À quelle heure, demain ? je cède dans un soupir.

— 20 heures.

Elle ne cesse de taquiner ma bouche et pose une main aguicheuse sur le renflement de mon pantalon. Mon érection entre subitement dans une phase critique, celle où je ne réponds plus de rien.

— Est-ce que baiser ton patron dans son bureau faisait partie de tes fantasmes ? je l’interroge d’une voix rendue rauque par l’excitation.

— L’idée m’a titillée, je l’avoue.

Elle harcèle ma queue en la caressant au travers de mes vêtements. Je n’y tiens plus. Dans un même élan, je me lève en la portant jusque sur ma table où je l’assieds. J’adore l’étincelle de défi joyeux qui anime son regard tandis que je défais ma ceinture et que j’abaisse ma braguette. Elle sourit encore lorsque, d’une main autoritaire, je l’oblige à ouvrir les jambes pour m’installer entre elles tout en la ramenant au bord du meuble. Il me suffit ensuite d’écarter la ficelle de son string.

— N’as-tu rien oublié ? m’arrête-t-elle juste avant que je ne la pénètre.

Et merde !

Le bureau n’est pas précisément l’endroit où je prévoyais de lui faire l’amour. Je suis démuni… lamentablement démuni. Tous mes préservatifs sont restés dans le tiroir de mon chevet.

De quoi franchement débander.

— David… viens !

Encore ce mot qui me colle un frisson, encore mon prénom murmuré si tendrement qu’il me bouleverse. Mon regard plonge dans le sien. Je n’ose croire à ce que je viens d’entendre.

— Tu ne risques rien, je te le promets, ajoute-t-elle tout bas.

— Et toi ? Me fais-tu confiance à ce point ?

— J’ai tort ?

Mon cœur cogne contre mes côtes. Je prends douloureusement conscience de ma responsabilité à son égard, mais tout en moi me pousse vers elle, inexorablement.

— Non.

— Alors, viens !

Elle m’attire entre ses cuisses, qu’elle écarte plus largement, et se hisse jusqu’à mes lèvres. Son souffle rapide balaie mon visage. Je me laisse amadouer par sa langue. J’agis comme dans un rêve. En même temps que je reprends l’initiative de ce baiser, je plonge tout nu dans son ventre. C’est encore meilleur que je l’imaginais, c’est si chaud, si doux, si mouillé. J’en éprouve un léger vertige qui me stoppe net, enfoui en elle, savourant cette magnifique découverte, ce don si précieux qu’elle vient de me faire de son corps, de sa confiance.

Elle s’arrache à mes lèvres pour me dévisager un court instant, puis elle s’accoude en arrière, m’invitant ainsi à agir. Je me retire lentement, sans la quitter des yeux. Elle sourit, puis fronce les sourcils, impatiente que je lance l’offensive. Brutalement, j’envahis de nouveau son territoire, elle se mord pour ne pas crier.

Bon sang, ce qu’elle mouille !

Elle m’excite à un point que je ne croyais pas possible. Je dois m’exhorter au calme pour ne pas lui faire mal en me ruant en elle. Je ne peux cependant m’empêcher de la prendre à coups de reins brusques qui la

font décoller de la table. Elle ne s’en plaint pas, au contraire, ses gémissements encouragent ma fougue. Après plusieurs va-et-vient, la danse lascive de mon bassin la pousse à fermer les yeux. Elle ondule contre moi au même rythme régulier. J’empoigne ses hanches pour la souder plus fermement à mon sexe impétueux. Ses jambes se nouent autour de ma taille. Je suis tout entier en elle, nos corps se fondent l’un à l’autre. Sa moiteur me rend fou, j’en veux davantage. Je martèle ses fesses sans jamais quitter son vagin trempé. Des petites contractions compriment de plus en plus souvent ma verge gonflée. Pour la première fois, je savoure des sensations dont je suis ordinairement privé à cause de la capote. C’est ainsi que je saisis le moment exact où elle jouit. Son plaisir afflue sur ma queue prisonnière de son orgasme.

C’est divin !

C’est tellement bon, que…

Je me fige sous l’effet d’une décharge qui me tétanise. Dans un élan fulgurant, je me cambre une dernière fois. Je voudrais me retirer très vite, mais les jambes de Mélissa me tiennent captif de leur étau.

Je ne peux pas… Je ne peux plus…

Dans un grognement animal, je m’abats contre elle tandis que mon sperme jaillit dans son ventre. Elle caresse mes cheveux, ma joue. Je l’entends m’encourager à jouir encore dans un murmure alors que mes oreilles bourdonnent, que mon cœur explose, que mes poumons s’enflamment.

Je suis mort. J’ai capitulé.

Elle a tout gagné. Elle le sait. Elle me sourit tendrement en me gardant dans ses bras. Alors il me vient une autre envie, tout aussi inédite que le reste.

— Je crois que je t’aime.

Elle ne répond rien sur le moment, comme si mes paroles n’avaient aucun sens. Je l’attire contre moi. Mes mains encadrent son beau visage. Je

m’apprête à lui répéter ces mots quand ses doigts se posent sur ma bouche.

— Ne me donne pas de faux espoirs.

Sa voix douce est teintée de tristesse contenue. Ce n’est pas du tout ce que j’avais prévu.

— Je ne fais jamais de vaines promesses, Mélie, je me défends.

Elle secoue la tête lentement.

— Je ne suis pas certaine de pouvoir… pas encore.

Sa poitrine se soulève, ses joues rosissent sous l’effet d’une chaleur qui l’envahit, ses yeux se voilent, puis une larme se met à rouler. Je me penche aussitôt pour la cueillir d’un baiser.

— Je te jure que je saurai patienter jusqu’à ce que tu sois convaincue que tu m’aimes, toi aussi, je murmure en la bécotant.

Pour toute réponse, elle se pend à mon cou et se laisse aller contre moi. Ça me suffit pour le moment. Et si je doutais encore de ce que je pouvais éprouver pour cette fille, ce qui vient de se passer achève de m’ouvrir les yeux.

Je suis réellement, complètement, définitivement amoureux.

*

Dire que la boutique de lingerie devant laquelle Mélissa arrête nos pas est miteuse est un euphémisme, affirmer que je suis le dernier des couillons d’avoir accepté un truc pareil est une vérité.

— Tu devrais bientôt changer d’avis, m’exhorte ma compagne, dont l’enthousiasme me rend perplexe.

Elle me prend le bras pour m’inciter à la suivre dans le magasin.

— Convaincs-toi que c’est pour les besoins de l’enquête.

Je cède en serrant les dents. Un carillon égrène quelques notes lorsque la porte s’ouvre. L’intérieur est aussi minable que le laissait supposer la vitrine. De nombreuses boîtes s’entassent sur des étagères en bois tandis que des chemises de nuit pour grand-mères pendouillent misérablement sur

des cintres. La pièce la plus sexy que capte mon regard circulaire sur le décor qui nous entoure est probablement cette gaine noire étalée sur un comptoir datant de Mathusalem. Des pas retentissent de l'autre côté d'un lourd rideau de brocard. Une femme apparaît ensuite. Je ne suis pas certain de pouvoir lui donner un âge sans me tromper. Elle est coiffée d'un chignon légèrement grisonnant et nous reluque curieusement par-dessus des lunettes en demi-lune cerclées de métal doré et reliées à une longue chaîne accrochée à son cou. Elle est peut-être plus jeune qu'on pourrait le croire… ou plus vieille. On dirait qu'elle joue avec les apparences, à l'instar de sa boutique. Pour l'heure, elle nous accueille d'un air avenant depuis le rideau qu'elle s'est empressée de remettre en place. Mélissa lui tend aussitôt le porte-clés gravé d'un oméga. La dame s'en empare et le fait glisser sur la paroi d'un lecteur caché au fond d'un tiroir, puis elle le restitue avec un large sourire.

— Bonsoir, monsieur Hertman, bonsoir, mademoiselle Sauzon. Je vous attendais.

J'éprouve la désagréable impression d'être tombé dans un traquenard, quand bien même cette femme paraît-elle sympathique. Je lui retourne un bonsoir poli.

— Je suis ravie d'avoir enfin votre visite, poursuit-elle sur le même ton. C'est toujours un grand plaisir que de recevoir de nouveaux membres.

— Vous pardonnerez donc ma méconnaissance de certaines de vos pratiques.

Elle hausse les sourcils et acquiesce d'un signe de tête.

— Mais je suis là pour vous renseigner. Veuillez passer de ce côté-ci.

Elle écarte de nouveau le rideau et nous invite à rejoindre l'arrière-boutique. À peine ai-je franchi le seuil que je m'arrête devant le spectacle insolite qu'offre l'endroit. Mélissa avait raison, c'est assurément la cabine d'essayage la plus extraordinaire qui soit. L'ambiance est mystérieuse, il flotte dans l'air un parfum d'encens qui ajoute à la magie des lieux.

— Par qui commençons-nous ?

Celle qui se fait appeler Mme Jeanne se frotte déjà les mains. Je jette un coup d'œil un peu inquiet à ma voisine.

— Moi ? comprend-elle immédiatement.

— Honneur aux dames !

Elle sourit avec indulgence et se déclare volontaire. Mme Jeanne me désigne un large canapé en velours rouge sombre et me prie d'y patienter à mon aise, puis elle se tourne vers Mélissa et lui suggère de se déshabiller. Je me dis tout à coup que je viens de prendre la bonne décision tout en redoutant quelque peu la suite des événements. Sans aucune gêne notable, ma belle amie ôte un à un ses vêtements jusqu'à se retrouver entièrement nue devant moi. J'aime l'étincelle de défi qui anime son regard.

Et bien sûr, je bande.

Mme Jeanne a sorti une fiche d'un classeur en métal. Apparemment, elle a pris note des mensurations de sa cliente lors de sa précédente visite ici. Elle s'éloigne dans sa boutique, nous laissant seuls dans un tête-à-tête insolite et plutôt troublant.

— Alors ? Qu'en penses-tu ? me demande Mélissa sur un ton coquin.

— Tu avais raison, j'apprécie, je réponds pareillement en la contemplant avec gourmandise.

Notre échange est vite interrompu par le retour de la vendeuse. Elle dépose plusieurs boîtes sur un comptoir à l'écart et en sort une magnifique guêpière noire. Mélissa se plie aussitôt à l'essayage devant un grand miroir doré qui occupe tout un pan de mur de l'autre côté. Lors de nos retrouvailles nocturnes, notre impatience à nous étreindre ne me laisse guère l'occasion de l'admirer. Et le matin, nous nous réveillons trop en retard pour batifoler davantage. Or, le temps s'est arrêté au moment où j'ai franchi le seuil de ce boudoir, il n'a plus de prise sur moi. Lové dans ce canapé confortable, je suis sous le charme de ce spectacle ravissant. Je réalise subitement l'importance de ces instants où l'on s'oblige à se poser, à

regarder l'autre et non plus se contenter de le voir. Mélissa est encore plus belle et plus désirable. Ses yeux pétillent de joie devant son image sublimée par la lingerie délicate. Le noir de la dentelle contraste fabuleusement avec la blancheur de sa peau, les balconnets font pigeonner ses seins d'une façon très excitante. Mme Jeanne achève de fixer des bas aux petites pinces des jarretelles. Il ne manquait que ça pour me rendre définitivement dingue.

— Tu aimes ?

La question de Mélissa me sort brutalement de la rêverie dans laquelle j'ai sombré.

— Tu es absolument sublime.

La raucité de mon timbre l'amuse. Elle n'est pas dupe de ce que je ressens. Je suis quasiment certain qu'elle éprouve la même chose, le même désir, et que cette lingerie y contribue largement. Malgré moi, je commence à comprendre les motivations des membres de la Société.

Combien d'hommes peuvent se régaler de moments comme celui-ci ?

Mélissa se tourne pour admirer ses fesses dans le miroir. Je suis assailli par le souvenir de mes mains les caressant avant de les obliger à s'ouvrir pour moi. Ma queue durcit encore sous mon boxer.

— Est-ce que cela vous satisfait, monsieur Hertman ?

Mme Jeanne attend ma réponse comme si mon avis seul comptait.

— Il faudrait être difficile pour ne pas aimer, je réussis à articuler.

— Vous avez tout à fait le droit d'exprimer vos préférences. Dans ma boutique, il ne manque pas de modèles susceptibles de vous plaire davantage.

— Celui-là me convient parfaitement, j'assure en couvant Mélissa d'un regard brûlant.

— On dirait, oui, confirme tout bas une Mme Jeanne satisfaite.

Elle repart vers son comptoir et se saisit d'une longue cape qu'elle dépose ensuite sur les épaules de sa belle cliente.

— Avec ceci, vous voilà parée.

— Quoi ? Rien d’autre ? s’étonne Mélissa tandis que Mme Jeanne noue soigneusement les liens de la cape sur sa poitrine.

— À quoi vous serviraient des vêtements, ma chère ? Autant aller directement à l’essentiel.

— En quoi consistent ces soirées, si je peux me permettre ? j’interviens, un peu inquiet.

Mme Jeanne se tourne vers moi et me jauge par-dessus ses lunettes.

— Comme pour tout le reste au sein de la Société, elles consistent en ce que vous voudrez bien en faire. Certains membres y trouvent l’occasion de changer de partenaire. D’autres y assouvissent leurs penchants exhibitionnistes ou voyeuristes. Chacun est libre de ses goûts et de ses actes.

— Mais tout est permis, c’est cela ?

— C’est exactement cela, vous avez compris, monsieur Hertman. Je crois qu’il est temps de nous occuper de votre tenue, à présent.

— Moi ? je rechigne.

— Je vous en prie, insiste-t-elle en m’invitant à la rejoindre.

Mélissa en profite pour aller prendre ma place dans le canapé. Cette inversion des rôles me séduit un peu moins.

— Ôtez votre veste et votre chemise, s’il vous plaît !

Voilà ce que je redoutais. J’espère seulement que l’effeuillage se limitera à mon torse. Dans le cas contraire, ces dames pourront admirer la superbe érection dont je suis victime. J’obtempère néanmoins sous l’œil narquois d’une journaliste qui ne perd pas une miette de ce qu’elle observe. J’y prends malgré moi un certain plaisir en devinant qu’elle est sensible la vue de mon corps dénudé. Ses joues se sont légèrement colorées et, signe qui ne trompe pas, elle se mordille inconsciemment les lèvres.

— Tenez, enfilez cette chemise, je crois que c’est la taille qui vous convient, m’ordonne gentiment Mme Jeanne.

Je suis surpris par le toucher soyeux du vêtement qu'elle me propose. Le contact du tissu frais fait naître des petits frissons sur ma peau. Quant à la couleur noire, elle ne m'étonne pas vraiment. Mélissa et moi sommes ainsi assortis. Mme Jeanne ajuste mes épaules d'un geste pointilleux.

— Vous avez une superbe carrure, monsieur Hertman, commente-t-elle en rectifiant un pli.

— Je manque pourtant d'entraînement.

— Tout n'est qu'une question d'organisation, me réplique-t-elle en souriant.

Sans attendre ma réaction, elle me tend un gilet de la même couleur, que j'enfile rapidement. Elle se charge elle-même de le boutonner pendant que sa réflexion fait son chemin dans mon esprit. Pressé par les événements, je ne vis que dans l'urgence depuis un mois. Il faudrait que je ralentisse, en effet, que je prenne le temps. La précipitation ne vaut rien.

— Je présume que vous possédez un pantalon de soirée.

Sous mon nez, Mme Jeanne hausse encore les sourcils. Je réponds par l'affirmative, ce qui la satisfait.

— Voici la pièce qui manque pour parfaire votre tenue.

— Un masque ?

— Un accessoire indispensable, déclare-t-elle sans me donner réellement la raison d'un tel accoutrement.

Mélissa se lève d'un bond et approche en se coulant derrière moi pour l'attacher elle-même.

— Cesse de râler ! Ce masque renforce ton côté mystérieux.

Je me tourne vers le miroir. Tandis que Mme Jeanne s'éclipse discrètement, Mélie reste près de moi, accrochée à mon bras. L'image de notre couple est singulière. Quant à cette mise en scène émoustillante, je ne m'attendais pas à ce que cela me plaise autant. Mélissa m'offre un visage rayonnant.

— Tu es magnifique, me dit-elle tout bas.

Aucune femme ne m’a adressé ce genre de compliment. Ses lèvres se posent sur les miennes. Mes mains se referment sur sa taille serrée dans la dentelle, sous la cape qui la dissimule. Plaquée contre moi, elle n’ignore plus ce que je pense de tout cela.

— Nous pourrions rentrer, qu’en dis-tu ? suggère-t-elle avec d’indéniables sous-entendus dans la voix.

— Crois-tu que Mme Jeanne te permettra de quitter sa boutique ainsi vêtue ?

— Si j’ai bien compris le principe de la Société, tout est possible, David. Il suffit que tu émettes un souhait, et il se réalise.

— Pour un peu, j’y prendrais goût.

Mélissa sourit en cueillant un baiser sur mes lèvres.

— Partons avant que tu ne succombes définitivement aux attraits de cet endroit, susurre-t-elle, vaguement moqueuse.

Je jette un regard vers le canapé de velours rouge très confortable.

Et consommer sur place, serait-ce possible ?

— David !

Ma séduisante compagne ne l’envisage apparemment pas ainsi.

Soit !

Rentrons ! Mais alors, très vite.

*

— C’est là !

Mélissa pointe son index vers la porte d’un ancien théâtre. L’étroite façade n’a rien d’engageant, en effet, mais j’ai appris depuis hier à ne plus porter de jugement hâtif sur un établissement appartenant au réseau de la Société. Je réserve donc mon avis sur celui-ci. Si toutefois nous parvenons à y pénétrer, ce qui n’est pas garanti. Certes, Mélissa et moi respectons les fameux codes vestimentaires, mais j’ignore si ça sera suffisant pour que nous soyons les bienvenus dans cet endroit. Par ailleurs, se garer dans le

quartier relève de l'exploit. Il est un peu moins de 23 heures, nous sommes samedi soir, et en ce mois de juin véritablement estival, la rue est encore animée. Je n'ai franchement pas très envie que nous déambulions dans ces tenues qui ne manqueront pas d'attirer l'attention des promeneurs.

— *L'Écarlate* dispose d'un parking, affirme ma voisine, étonnamment sereine et confiante.

— Comment le sais-tu ?

— Bertrand, bien sûr ! sourit-elle. Prends à gauche, dans la rue suivante. Il suffira de présenter le badge à la borne et, normalement, nous n'aurons plus qu'à emprunter un petit passage pour nous retrouver devant la boîte… Enfin, si j'ai bien compris.

Je croise les doigts pour que ce soit le cas et j'engage ma voiture dans la direction indiquée. La rue d'à côté est plus calme, et le peu de circulation me permet de rouler au pas, dans le sens inverse.

— Stop ! s'exclame Mélissa en me désignant une entrée d'immeuble. Regarde, là !

Une borne minuscule est fixée au mur, à gauche d'un portail en métal dont la peinture d'un rouge sombre est aujourd'hui largement écaillée. Je récupère le porte-clés que me tend Mélissa et le dirige au hasard vers le boîtier. Un signal sonore retentit et la porte s'ébranle lentement.

— Eh bien ! On dirait que ça fonctionne, je commente, amusé par l'aventure insolite que nous sommes en train de vivre.

Moi qui ai couru la planète en prenant parfois de vrais risques pour ma vie, je suis intrigué par un jeu de piste en plein cœur de Paris.

Qui l'eût cru ?

J'engage mon véhicule dans le parking. Il n'est composé que d'un seul étage, et de nombreuses places sont déjà occupées. Et par quelles voitures ! Au mètre carré, il y en a pour une fortune.

— Avec une adhésion à cent mille euros, on pouvait s'attendre à ce que les membres de la Société se paient mieux qu'une 2CV, ricane ma chère

comparse en m’entendant m’extasier sur un modèle récent de Jaguar.

Pas faux !

Je me gare un peu plus loin et coupe le contact.

— C’est maintenant que ça se décide, je déclare, sentencieux.

— Je trouve ça assez excitant, pas toi ?

J’aime sa mine gourmande et l’éclat joueur de ses yeux. Rien que pour ça, je suis prêt à tenter l’expérience. J’en conviens sans me faire prier. Elle réprime un petit sourire et actionne la poignée pour descendre.

— Il nous faut dégoter ce passage, maintenant.

Un bruit de moteur nous interrompt. Un splendide coupé Mercedes vient se garer sur un emplacement voisin du nôtre. Le conducteur en sort le premier. C’est un homme d’une bonne trentaine d’années. Grand et athlétique, il est entièrement vêtu de noir, lui aussi, et porte déjà son loup sur le visage, contrairement à moi. Sa compagne, également masquée, arbore la même cape que Mélissa, à cette différence près que la sienne est d’une couleur tirant sur l’émeraude et contrastant superbement avec le roux de ses longs cheveux. Le couple approche et s’arrête à notre hauteur.

— Bonsoir, monsieur Hertman ! me dit l’homme en souriant.

J’encaisse assez mal. Être salué ainsi par un type que je ne risque pas d’identifier me déplaît.

— Avons-nous l’honneur de nous connaître ? je marmonne aussi poliment que le permet mon mécontentement.

— Pas de manière personnelle, mais votre visage a récemment fait la une de plusieurs journaux. Vous n’êtes donc pas précisément ce qu’on appelle un inconnu.

— Je vois.

— Si vous m’autorisez un conseil, reprend-il aussitôt sur le même ton très aimable, mettez dès à présent votre masque. C’est votre seule chance de passer inaperçu, ce soir.

Machinalement, je fourre la main dans la poche de mon pantalon et j'en tire le loup que m'a remis Mme Jeanne. Il hoche la tête en guise d'encouragement, puis son regard glisse vers Mélissa, qui se tient derrière moi. Il ne dit rien, mais la jeune femme qui s'accroche à son bras esquisse un sourire que je qualifierais d'amical.

— Nous vous souhaitons d'agréables moments parmi nous, conclut-il comme si de rien n'était.

Je le remercie du bout des lèvres et j'observe ce couple étrange qui s'éloigne vers le fond du garage. Au moins, je sais à présent par où il faut passer. Mélissa me confisque le masque pour l'attacher derrière mon crâne.

— C'est bizarre, il m'a semblé que ces gens te connaissaient, je me risque après une courte hésitation.

— C'est le cas.

Sa réponse a claqué comme un coup de fouet à mes oreilles. Je me retourne pour lui faire face. Elle hausse un sourcil innocent, comme d'habitude.

— Il s'agit de Yann Le Breuil et d'Emmanuelle Travel, précise-t-elle sans que je le lui demande. Tous deux sont des auteurs publiés par les Éditions Peyriac. Or, comme tu le sais, j'ai travaillé plusieurs années pour cette maison.

C'est franc, direct, imparable, et c'est aussi la première fois qu'elle évoque ce qu'elle faisait avant d'intégrer le groupe Hertman Médias au service de mon père.

— Pourquoi n'ont-ils rien dit à ton sujet ?

— Sans doute n'ont-ils pas voulu m'indisposer. Je trouve ça très délicat de leur part.

— Des membres de la Société, je réfléchis à voix haute.

Mélissa se coule entre mes bras et me sourit.

— Comme toi, je te signale.

— Mais pas pour les mêmes raisons, dois-je te le rappeler ?

— Je n'oublie pas le but de notre présence ici, ce soir, rassure-toi. Mais j'ai du mal à ne pas ressentir quelques papillons dans le bas de mon ventre.

Comme si la situation n'était pas assez compliquée, ses paroles agissent sur moi tel un venin destiné à provoquer mon érection. En tout cas, elle a réussi à détourner la conversation.

— Tu n'as pas l'air très surprise d'apprendre qu'ils font partie de la Société, j'insiste, curieux.

— Pour les connaître un peu de réputation, je suis tout sauf surprise. Ils forment un couple magnifique, tu ne trouves pas ?

— Les masques ont cette vertu de rendre les gens séduisants en leur conférant une part de mystère.

— Ils sont tout aussi séduisants sans masque, tu peux me croire.

— À ce propos, tu devrais mettre le tien, à présent.

Bien sûr, je me charge de le nouer soigneusement avant de la contempler. J'ignore où tout cela va nous mener, mais la soirée commence plutôt bien. Main dans la main, nous nous dirigeons vers la petite porte qui donne directement sur un ascenseur antique, mais qui remplit sa mission jusqu'à l'étage supérieur. Là, nous parvenons dans ce qui doit être le passage mentionné par Bertrand. Une seule issue possible, aucun risque de nous tromper. Nous débouchons sur le trottoir. Notre accoutrement n'a pas le temps d'intriguer les gens, l'entrée de *L'Écarlate* est juste à côté. Je cogne deux coups au moyen du lourd heurtoir fixé sur la porte. Une trappe s'ouvre derrière un judas grillagé, un halo lumineux se dessine sur le sol aussitôt assombri par une silhouette. Une voix masculine gutturale nous accueille d'un « oui » qui donne envie de nous enfuir plutôt que de persévérer dans notre entreprise. Pour toute réponse, je dégaine de nouveau le badge en espérant que ce soit suffisant. Un bruit de serrure précède l'ouverture de la porte.

Le gardien des Enfers !

C’est l’idée qui me vient immédiatement à l’esprit en voyant apparaître le type au timbre rauque. Il doit mesurer dans les deux mètres et peser cent cinquante kilos. Il a une tête carrée et le faciès pas franchement avenant. Il nous examine comme s’il nous scannait, puis il s’écarte sans un mot.

Nous sommes passés. Miracle !

La main de Mélissa dans la mienne ne tremble pas. Je ne suis même pas certain qu’elle soit impressionnée. Nous avançons dans le couloir, guidés par la musique. Sur la droite, je pousse une autre porte. Nous plongeons tout à coup dans une ambiance très différente. Elle pourrait être celle d’une boîte de nuit ordinaire, à quelques détails près.

Plusieurs personnes sont assises autour d’un bar circulaire placé au centre de la piste de danse. Cette dernière n’est pas très grande, mais paraît suffisante pour l’usage que les clients en font. Ce qui les attire ici semble plutôt se dérouler sur les nombreux canapés ainsi que dans les salles qui ceinturent la piste en question. En guise de salles, ce sont en vérité de petites chambres équipées d’un lit et de fauteuils. Certaines sont closes, d’autres, largement ouvertes, offrant le spectacle des ébats qui ont déjà lieu par-ci par-là. Rapidement, j’entame un recensement approximatif, et je dénombre une soixantaine de personnes. *A priori* toutes membres de la Société. J’ai vaguement l’impression de connaître certaines d’entre elles, mais je ne jurerais de rien. Le couple d’auteurs que nous avons rencontré s’est installé à l’écart et converse en tête à tête. Les autres se mélangent plus ou moins confusément.

— Il n’est pas là, me dit Mélissa en se hissant à mon oreille.

Je n’ai aucun mal à savoir de qui elle parle, j’étais moi-même en train de chercher vainement parmi les hommes présents et visibles. Je confirme son absence en lui désignant une place vacante au bar. Nous nous y asseyons l’un en face de l’autre. Le barman souhaite prendre commande, j’opte sans réfléchir pour du champagne.

— Es-tu certaine d’avoir entendu qu’il viendrait ? je m’enquiers auprès de ma chère espionne, dont le regard s’évade dans l’assistance.

Ses yeux reviennent se planter dans les miens, ils sont presque rieurs, très amusés, en tout cas.

— Me soupçonnerais-tu de t’avoir attiré ici juste pour le fun ?

Voilà la dernière chose à laquelle j’ai pensé. Jusqu’à jeudi, j’ignorais l’existence réelle et la vocation de ce club. Je me défends d’un froncement de sourcils éloquent. Elle se fait pardonner en portant un toast.

— À notre succès et à l’avenir ! lance-t-elle gaiement.

L’avenir…

Encore un truc auquel j’évite de songer, en général.

La porte de la boîte s’ouvre sur de nouveaux arrivants. Je me raidis.

— C’est lui !

Mélissa se tourne légèrement pour s’en assurer. Malgré le masque qui dissimule une partie de son visage, le doute n’est pas permis, Lanstier est physiquement très reconnaissable. Il n’est pas très grand, mais il porte toujours des vestes à larges épaulettes. Il a le cou épais, les cheveux légèrement grisonnants un peu longs sur la nuque. Sa mâchoire est carrée, son menton creusé d’un sillon profond en son milieu, et son nez aquilin a fait tant de fois la une de la presse qu’il est aisé de l’identifier au premier coup d’œil.

— Bingo ! se réjouit-elle en rajustant sa position sur la chaise haute.

Lanstier n’est pas seul, un homme l’accompagne. Grand et baraqué, j’aurais pu le prendre pour son garde du corps si je ne m’étais pas rappelé subitement le journal de Victoire.

— Son secrétaire particulier, certainement, je précise aussi bas que le permet le son de la musique.

— Étienne, se souvient-elle pour l’avoir lu.

Je hoche la tête tout en suivant les deux hommes des yeux. Leur arrivée a suscité quelques bruissements dans l’assistance, mais chacun s’est vite

reconcentré sur ses occupations. Puis une jeune femme est sortie d'une pièce pour aller au-devant d'eux. Elle ne porte ni cape ni masque, et je reconnais aussitôt celle que Mélie a photographiée.

— Lou-Anne Mesnil, la directrice de la Société, confirme-t-elle en devinant mes pensées. M. Lanstier bénéficie d'un accueil personnalisé.

L'ironie fuse dans son commentaire, mais elle a raison. La jeune femme escorte son prestigieux client vers une chambre, un peu plus loin, dont elle ouvre la porte au moyen d'une clé. C'est la preuve qu'elle lui a réservé la place. Elle lui cède le passage, puis elle referme et repart rapidement vers ce que je suppose être son bureau. Étienne est entré avec son patron, et nous nous retrouvons bêtement à attendre de nouveau. Mélissa sollicite mon verre, ce n'est pas de refus. Cependant, la dernière gorgée de champagne manque descendre de travers. La directrice de la Société fait sa réapparition en compagnie d'une femme assez extraordinaire.

Très mince et très brune, la créature est d'autant plus grande qu'elle est montée sur de véritables échasses aussi fines et pointues que des aiguilles. Elle porte une tenue en cuir noir qui ressemble davantage à une large ceinture qu'à une robe proprement dite, et les nombreuses ouvertures disséminées dans ce qu'il reste de tissu me permettent d'affirmer qu'elle s'est dispensée de sous-vêtements. Elle est gantée jusqu'au-dessus du coude et joue machinalement avec une longue cravache. Un frisson désagréable parcourt mon dos à l'idée de l'usage qui risque d'être fait de cet instrument de dressage. Les deux femmes se dirigent sans ambiguïté vers la chambre où est enfermé Claude Lanstier.

— Il va passer un chouette moment, le bourrin, ricane Mélissa en regardant Cruella entrer après que la directrice a frappé à la porte.

À moins que cette cravache ne soit l'outil destiné à Lanstier pour soumettre la bestiole. Le récit de Victoire le présente indubitablement comme un bourreau, pas une victime.

— Certains hommes cultivent l’ambivalence, plaide fort justement ma voisine. Peut-être même se venge-t-il sur des jeunes filles du sort que lui font subir des femmes comme celle-ci.

Elle a fait psycho ou quoi ?

En tout cas, sa remarque ouvre un débat plutôt intéressant. Pendant ce temps, le secrétaire est sorti de la chambre et approche du bar. Il y prend place de l’autre côté, en face de nous, et il commande un cocktail.

— On dirait que ça va durer. Que fait-on ? demande-t-elle.

J’avise un canapé idéalement situé près de la pièce que nous surveillons. Mélissa m’y accompagne volontiers, peu encline à supporter la vue de ce type taciturne. Le sofa est large et confortable, la musique un peu moins assourdissante qu’au bar, mais j’ai malheureusement occulté un détail. Sitôt que nous sommes assis, notre attention est détournée par des gémissements qui s’élèvent un peu partout autour de nous. Les dames ont quitté leur cape, les messieurs exhibent des sexes triomphants. Indiscutablement, installés comme nous le sommes avec notre verre à la main, nous faisons tache dans le décor.

— Il y a moyen d’y remédier, affirme Mélissa en tirant les ficelles qui ferment son manteau.

Il me faut quelques secondes pour réaliser qu’elle est en train de se mettre à moitié nue, elle aussi. Sans tenir aucun compte de mon ahurissement, elle abandonne son verre sur une table et s’agenouille à mes pieds.

— Qu’est-ce que tu fais ? je m’inquiète lorsque ses mains se posent sur mon entrejambe.

— Je me charge de notre couverture, toi, tu surveilles du côté de Lanstier.

J’aimerais protester, empêcher ses doigts de défaire ma ceinture et de déboutonner mon pantalon, mais sa détermination l’emporte sur mon hésitation. À l’instant précis où sa main se referme sur ma queue durcie par

l’excitation, je sais que je suis foutu. Assurée de ma coopération, Mélissa s’installe plus à son aise entre mes jambes qui se sont écartées d’elles-mêmes. Comme dans un rêve, je vois ses lèvres maquillées de rouge s’ouvrir. Du bout de la langue, elle lèche mon gland qu’elle a décalotté complètement. Je suis déjà sous le charme.

Je commençais à désespérer qu’elle me suce un jour. N’ayant aucune idée de son passé amoureux et n’ayant pas osé l’interroger à ce sujet, je ne me suis pas risqué à lui réclamer cette faveur. En l’espèce, je considère que l’initiative ne m’appartient pas. Mes partenaires ont donc toutes été libres de choisir ce qu’elles consentaient ou non à me donner. Cela dit, j’avoue sans complexe que la fellation est une gourmandise dont je suis friand. Et à voir la façon dont Mélie se régale de mon sexe, je crois que cette demoiselle recèle des secrets bien gardés. Entre son acceptation si facile de la sodomie et le talent qu’elle déploie ce soir, je commence sérieusement à m’interroger. Mais… le moment… n’est pas… bien choisi… pour lancer…

Oh ! Putain, c’est bon !

Ma verge vient de disparaître presque tout entière dans sa bouche. Je bande plus durement que jamais. La chaleur humide de sa langue est un pur délice. Je renverse la tête en arrière contre le dossier du canapé et m’abandonne à ses manœuvres séductrices. L’une de ses mains pétrit très délicatement mes testicules pendant que l’autre, serrée autour de ma queue, accompagne sa lente succion. Elle agit tout en douceur. Elle compte sans doute sur le fait que je tienne le coup assez longtemps pour voir réapparaître Lanstier avant d’être obligée de déployer d’autres artifices pour rester tranquillement à notre place, au milieu de ces couples qui s’envoient copieusement en l’air. D’entendre ces plaintes et ces soupirs ajoute à mon trouble. Malgré moi, mon imagination s’égare tandis que Mélissa fait courir sa langue le long de ma queue jusque sur mes bourses qu’elle entreprend de lécher.

Misère !

Elle vient de gober l'une de mes boules. Je retiens ma respiration en me cramponnant aux coussins contre lesquels je me suis à moitié allongé pour mieux m'offrir à ses caresses. Je serre les dents pour ne pas ajouter ma voix à celles de mes voisins. Captif de ses lèvres, je me fous complètement de ce qui se passe désormais à droite ou à gauche. J'irais même jusqu'à dire que je me fous de Lanstier, qui doit être en ce moment en train de se faire chevaucher à coups de cravache. Je viens d'accéder à un niveau supérieur de plaisir.

Mélissa me libère de son emprise. Son regard se lève vers le mien. Je suis ébloui, et je ne le cache pas. Sans me quitter des yeux, elle reprend ma queue en bouche et recommence à me sucer très lentement, mais plus fortement. Ses joues se creusent chaque fois qu'elle remonte jusque sur mon gland.

C'est terrible !

C'en est presque douloureux tellement c'est bon. J'en voudrais plus encore, mais je devine qu'elle retient ses gestes pour gagner du temps. Je n'ai pas le choix, je subis avec bonheur. Les minutes peuvent bien défiler, ce sont sans conteste les plus savoureuses qu'il m'ait été donné de vivre depuis une éternité. Je suis sans forces. Toute mon énergie et toutes mes sensations sont concentrées dans mon sexe soumis à cette rude épreuve.

Le temps s'écoule. Mélissa s'applique. Je dois résister, alors que je voudrais m'émanciper de ses mains qui me retiennent en otage. Si je le pouvais, je renverserais Mélie sur ce canapé, je baiserais sa bouche, ses seins, sa chatte, et son cul, je la baiserais de toutes les manières possibles en la faisant jouir à en pleurer. Elle tire sur ma verge, je ne peux contenir un râle. Le feu qu'elle a allumé en moi gagne du terrain, je redoute de succomber aux pulsions qui m'assaillent de plus en plus douloureusement.

Merde !

La porte de la chambre de Lanstier s'ouvre. Surprise par ma réaction vive, Mélissa cesse aussitôt de me sucer. Prudente, elle ne change pas de

position. Cruella sort tranquillement en replaçant négligemment l'un de ses seins artificiels sous le cuir de sa tenue. D'une démarche ondulante, elle s'éloigne sans prêter la moindre attention à ce qui se passe aux environs. Mélissa se relève d'un bond et attrape sa cape.

— Continue de surveiller Lanstier, je m'occupe d'elle, dit-elle, résolue, avant de se lancer sur les traces de l'étrange fille.

— Attends, Mélie… !

Trop tard !

Elle vient de me planter là, comme ça, la queue en l'air, et atrocement frustré. Je la vois disparaître par la porte de sortie sans avoir eu le temps de lever le petit doigt.

La vache !

On ne m'avait jamais fait un coup pareil. Tandis que je remballe mes attributs ébranlés par la déception, j'observe le secrétaire de Lanstier qui gagne la chambre de son patron. Il n'y entre pas, il attend à l'extérieur selon un rituel qui semble bien réglé. Quelques secondes plus tard, l'ancien ministre apparaît à son tour. Il a le teint plus rouge qu'à son arrivée et paraît un peu sonné. Lui aura eu son content, au moins. C'est franchement injuste.

Une raison de plus de lui en vouloir.

Il échange un regard avec son employé et hoche la tête. Alors qu'ils s'orientent ensemble vers la sortie, ils croisent la route de la séduisante directrice de la Société. Sourire aux lèvres, elle les escorte en personne jusqu'à la porte. Je compte quelques secondes avant de me lancer à mon tour sur leur piste. J'ignore par où est partie Mélissa. Je m'inquiète. Sa tenue n'est pas ce qu'il y a de plus adapté pour une filature. J'arrive au bout du petit passage situé à côté de la boîte. L'ascenseur est en train de descendre. J'entends le bruit du mécanisme. J'appuie sur le bouton d'appel en même temps que je consulte mon portable. Et je fais bien.

Je t'appelle dès que possible.

Elle a même pris le temps de me faire un SMS. Cette fille est une tornade. Et je viens d'en faire les frais. L'ascenseur s'ouvre, je me presse d'y entrer. Au moment où je pénètre dans le garage, une grosse berline aux vitres teintées le quitte de l'autre côté. Ça ne peut être que Lanstier. Je bondis vers mon 4 × 4 et je démarre rapidement. Par chance, la porte en métal n'a pas encore eu le temps de se fermer complètement, je n'ai pas à patienter derrière. La berline s'est arrêtée à un « Stop ». *A priori*, le conducteur ne se doute pas qu'il est suivi. Sans se presser, il prend la direction du périphérique. La circulation est fluide, c'est assez facile de le filer à distance. Il poursuit son chemin tout en respectant les limitations de vitesse.

Lanstier veut-il se faire passer pour un citoyen modèle ?

Un signal sonore m'indique l'arrivée d'un nouveau message. Je déverrouille mon portable tout en gardant un œil sur la berline noire.

J'ai serré la nana. Je t'expliquerai. RDV chez toi tout à l'heure.

Comme toujours, du concis.

La voiture a pris la direction de Vincennes. Ici, les rues sont nettement moins fréquentées, je risque de me faire repérer. Un 4 × 4 n'est pas une Twingo, je devrai m'en souvenir, une prochaine fois. Nous roulons en lisière du bois jusqu'à ce que mon lièvre mette son clignotant et s'arrête devant un grand portail en fer forgé, qui s'ouvre lentement. Au bout d'une petite allée, je distingue une bâtisse en pierre blanche qui s'élève sur trois niveaux.

Il ne s'emmerde pas, le père Lanstier !

Pour ne pas attirer l'attention, je vais me garer un peu plus loin. J'imagine que les abords de la propriété sont surveillés par caméra. Et vu l'heure qu'il est, je crois que Lanstier vient tout bonnement de rentrer chez

lui et s’apprête à se coucher. Au cas où je ne parviendrais pas à lui faire mordre la poussière, je sais désormais où le trouver. Je repasse la première et je redémarre rapidement en direction de Paris. Je n’ai pas reçu d’autres messages de Mélissa et il me tarde de la retrouver.

J’ai deux mots à lui dire.

*

Il est plus de trois heures du matin, je tourne en rond dans mon salon comme un lion dans une cage. Mon impatience est mêlée d’inquiétude pour Mélissa. Mon portable vibre enfin dans ma poche. Je décroche aussitôt.

— Je suis en bas, tu m’ouvres ? demande-t-elle.

Je ne prends même pas le temps de lui répondre, en quelques secondes, je dégringole les trois étages, à défaut de bénéficier du confort moderne d’un digicode. Elle semble soulagée de me voir arriver. Elle a ôté son masque, mais sa cape demeure un accoutrement peu conventionnel, sauf à prétendre se rendre à un bal costumé. Sans un mot, nous remontons chez moi en évitant de faire trop de bruit. Elle attend que nous soyons revenus dans le salon pour me faire face et m’adresser un franc sourire désarmant.

— Tu vas adorer, m’assure-t-elle.

Je préfère rester à distance d’elle afin d’écouter ce qu’elle a à me dire. Plus près, je crains de n’être trop tenté par sa bouche, par son corps à moitié nu sous le manteau qu’elle n’a pas encore enlevé. Mon désir inassouvi s’est brutalement réveillé en la voyant sur le pas de ma porte. Elle ne semble pas s’étonner de mon attitude. Le message qu’elle a envie de me délivrer lui paraît indiscutablement plus important que le reste. Aussi ne se fait-elle pas prier pour commencer.

— En sortant de *L’Écarlate*, la nana a embarqué à bord d’une voiture qui l’attendait juste devant. Par chance, j’ai eu le temps de descendre jusqu’à la station de taxis, et j’ai pu la suivre comme ça. Mais bon, j’ai dû grassement payer le chauffeur, je crois que je lui ai collé la frousse.

— On peut aisément le comprendre.

Mon petit sourire vaguement moqueur me vaut une œillade vengeresse.

OK, je ne perds rien pour attendre, me voilà prévenu.

— On a traversé Paris jusqu'à Pigalle.

— Étonnant !

J'ironise en songeant à l'allure de celle que j'ai surnommée Cruella en référence à l'excentricité de sa tenue.

— Tu n'es pas tombé loin, elle interprète le rôle d'une maîtresse dominatrice, nymphomane et perverse, dans un spectacle qui se donne dans l'un des cabarets du coin, dénommé *Le Donjon Parisien*.

— Ben voyons !

Mélissa sort de sa poche un bout de papier plié en quatre et me le tend. Il s'agit d'une affichette publicitaire pour le spectacle en question. D'après ce que je lis, c'est plus ou moins *Le Bal des vampires* revisité par des travestis.

— Des travestis ? je relève, intrigué.

— Ta Cruella est connue sous le pseudonyme de Mia. En vérité, elle se prénomme Émilien.

Ah ! Ça, je ne l'ai pas vu venir. Pourtant, maintenant que je le sais…

— Comment as-tu appris tout ça ?

— En allant le trouver dans sa loge, directement après le spectacle.

— Il a accepté de te recevoir ?

— J'ai tenté un coup qui a très bien fonctionné, mais je reconnais que j'aurais pu faire tout foirer. J'ai eu de la veine, sourit-elle.

Là, mes voyants passent au rouge vif.

— De quoi parles-tu au juste ?

— Je lui ai filé de l'argent, répond-elle sans détour.

— Quoi ? je m'étrangle.

— Ben oui, je lui ai graissé la patte, comme pour le taxi. J'avais une petite chance pour que ça marche, je n'allais pas la rater.

— Combien ?

— Assez pour obtenir les renseignements que je désirais dans un premier temps, élude-t-elle.

— Quels renseignements ?

— Mia, enfin Émilien, travaille parfois pour le compte de la Société, et notamment pour UN certain client en particulier.

— Et ? je réclame, appâté.

Mélissa hausse les épaules et dénoue le cordon qui retient sa cape fermée.

— Et c'est tout ce que j'ai pu en tirer avec la monnaie que je lui ai donnée.

— Qu'est-ce qui te garantit qu'il te dit la vérité ?

— Rien, reconnaît-elle en se défaisant du long manteau. Mais une chose est sûre, ce garçon a de gros besoins d'argent, et des besoins urgents.

Je comprends parfaitement son insinuation, mais le spectacle qu'elle m'offre a tendance à détourner ma réflexion.

— Vingt mille !

— Pardon ? je m'exclame, incertain d'avoir bien entendu.

— Pour vingt mille euros en liquide, il est prêt à te déballer tout ce qu'il sait au sujet de Lanstier.

— C'est une plaisanterie ?

— Non.

Elle me fait front, en mode tenace et ultra sexy.

— Qui me dit qu'on peut lui faire confiance ?

— Personne. C'est à toi de juger si tu es volontaire ou non pour larguer la somme qu'il exige en échange des informations qui t'intéressent.

— Ça fait un paquet de fric !

— J'en conviens.

— Pourrai-je le rencontrer avant pour me faire une idée du personnage ?

— Ça ne devrait pas poser de problème. Il se produit sur la scène du *Donjon Parisien* du jeudi au dimanche soir, et ce jusqu'à deux heures du matin. Tu sais donc où le trouver demain, si tu veux, à condition toutefois que tu puisses disposer de la somme, le cas échéant.

— J'ai peut-être une solution.

Elle approche d'une démarche ondulante. Satisfaite, et joueuse, elle s'arrête juste devant moi et noue ses bras sur ma nuque.

— Alors ? Qu'est-ce que tu en dis ?

— J'en dis que tu as pris de gros risques et que cela m'a foutu hors de moi.

Elle en rit, évidemment, puis se hisse jusqu'à ma bouche.

— Ça valait le coup, non ?

Je la laisse m'embrasser en m'efforçant de ne pas réagir immédiatement. Dans mon pantalon, en revanche, c'est une autre histoire.

— Je refuse que tu te mettes en danger, Mélie.

— Le danger n'était pas si grand, en l'occurrence.

— Qui te dit que ce type n'a pas informé Lanstier de ta démarche ?

— Lanstier lui soulève le cœur, ça se voit.

— Il a pu te jouer la comédie.

— Non. Je suis sûre que non, David.

Ses lèvres tentent d'amadouer les miennes. Ça devient très difficile de résister.

— En plus de ça…

Je m'interromps volontairement tout en réprimant un sourire qui me trahirait.

— En plus de ça ? souffle-t-elle, coquine.

— Je suis le plus frustré des hommes.

Mélissa esquisse une moue boudeuse et se coule dans mes bras, qui se referment enfin sur elle.

— Je suis vraiment désolée, chuchote-t-elle. Ce n'était pas du tout dans mes intentions de t'abandonner ainsi. J'espère que tu ne m'en veux pas.

— L'idée de t'étrangler m'a effleuré, je l'avoue.

Elle empêche un ricanement de franchir ses lèvres.

— M'autoriserais-tu à engager une démarche visant à réparer ma maladresse ?

— C'est à voir.

— Je pourrais, si tu le permets bien sûr, recommencer l'exercice du début.

— C'est envisageable.

— Maintenant ?

— Parce que tu me crois en état de supporter une minute d'attente de plus ?

Ma voix rauque éveille un frisson sur sa peau. Elle s'arrache à mon étreinte et me repousse du bout de l'index vers le canapé juste derrière moi. D'un geste, elle m'invite à m'asseoir et reprend elle-même la position qu'elle avait adoptée quelques heures plus tôt. Sans me demander davantage la permission, elle s'attaque de nouveau à ma ceinture et à ma braguette. Mon sexe jaillit de mon boxer comme un diable hors de sa boîte. Malgré la fatigue et l'heure tardive, je bande tout aussi durement qu'auparavant. Mélissa s'empare de mon membre gonflé avec cette même détermination à me rendre dingue. Elle le lèche sur toute sa longueur et en souligne la couronne du bout de la langue avant de l'engloutir. Dans le silence de mon appartement, les bruits de succion appliquée ajoutent à la magie du moment. J'aime voir sa petite tête blonde monter et descendre en rythme sur ma queue dressée. J'aime l'insolence de son regard quand il se lève pour répondre au mien. J'aime le tourment que ses mains infligent à mes testicules prisonniers de leur poigne. Je me contrains à ne pas bouger, à ne pas reprendre les commandes alors que je ne rêve que de ça.

Laisse-la faire, David ! Putain, pour une fois, laisse-toi faire !

Il y a une autre chose à laquelle j'ai un peu de mal à m'habituer, c'est son redoutable instinct qui lui permet de lire dans mes pensées. Elle libère mon sexe de l'emprise humide de sa bouche et m'adresse un regard pétillant de malice.

— M'autorises-tu une seconde initiative ? me demande-t-elle dans un souffle qui me chatouille.

Elle est tellement belle, tellement excitante que je ne sais pas lui refuser ce qu'elle réclame si bien.

— Je t'en prie, j'accepte d'une voix éraillée.

Assurée de mon peu de résistance, elle se relève et s'agenouille sur le canapé, au-dessus de moi, les jambes bien écartées. D'un geste précis et rapide, elle fait glisser la ficelle de son string sur le côté, et s'empale d'un coup sur ma verge dure et raide. Son vagin est trempé. Apparemment, je n'étais pas le seul à m'impatienter. Elle contemple sur mes traits l'effet que son assaut brutal a produit sur moi. Elle ne sourit pas. Ses joues sont plus roses, ses lèvres plus rouges, ses yeux plus brillants. Ses seins captifs de leur prison de dentelle se dressent sous mon nez. C'est bien trop tentant. Figé au creux de son ventre, je profite de cet instant de calme pour les extraire de la guêpière et me pencher sur eux. Mélissa se cambre pour les offrir plus aisément à ma bouche avide. Ses tétons sont durs et sensibles. Elle couine quand je les pince tour à tour entre mes lèvres. Je les suce, les mordille. Elle mouille délicieusement, je peux en témoigner. Lentement, ses hanches entament une danse lascive qui met un terme à ma tétée. Elle reprend la direction des opérations en ondulant sur ma queue enfouie en elle. Je pose les mains sur ses fesses, mais ce n'est pas ce qu'elle envisageait. Elle les ramène d'autorité sur ma nuque où elle les emprisonne dans les siennes, puis elle commence à me chevaucher plus énergiquement.

Elle m'utilise à sa guise, comme un jouet.

Et bon sang, j'aime ça !

Elle va et vient de plus en plus vigoureusement. Ses cuisses forment un étau dans lequel elle me garde captif tandis qu’elle se fait plaisir sur mon pénis très volontaire.

Surtout ne rien faire !

Ne pas bouger.

Ses soupirs se transforment en gémissements à mesure que ses coups de reins deviennent plus saccadés et brutaux. Soudain, son vagin se contracte violemment et la vague irrésistible de son orgasme se déverse sur moi. Elle s’immobilise, incapable de faire un mouvement supplémentaire. Ses mains libèrent les miennes, comme pour m’encourager à profiter de leur liberté recouvrée. Je m’empare alors de ses hanches et m’enfonce plus loin. Haletante et étourdie, elle s’accroche à mon cou, m’autorisant à poursuivre. Il n’en fallait pas plus pour que je me déchaîne en elle. Sa jouissance redouble tandis que la mienne s’annonce par des élancements qui me font serrer les dents.

— Viens ! supplie-t-elle, à l’agonie.

« Viens ! »

Oh oui ! Je viens.

Un grognement m’échappe. J’enfouis mon visage entre les seins de Mélissa, qui me tient dans ses bras tandis que je jouis au fond de son ventre par à-coups qui me brûlent et m’anéantissent. Je n’entends plus rien que son cœur qui bat comme un fou. Je la serre contre moi très fort.

Interdiction de me ressusciter… pour le moment.

*

— Entre, je t’en prie !

Pour une fois, Mélissa fait preuve de timidité. Elle contemple le décor classieux du vaste hall de la maison de mon père sans oser faire un pas de plus que nécessaire. Pourtant, elle m’a affirmé être déjà venue ici. J’ignore quelle a été alors sa toute première réaction. À vrai dire, je m’en

fous. Je ne l'ai pas amenée ici pour la tester. Elle m'a largement prouvé que je pouvais lui faire confiance. Je devrais arrêter de me poser toutes ces questions inutiles.

Déformation professionnelle, sans doute !

J'allume dans le salon dont les volets sont clos depuis mon départ, après l'enterrement. Son regard tombe aussitôt sur les photos exposées sur la console.

— Je me rappelle ces portraits, dit-elle avec précaution comme si elle craignait de me chagriner.

Mon père, ma sœur, moi, souriants, insouciants de l'avenir, heureux. C'était il y a dix ans, il y a cinq ans, un an…

— Que vas-tu faire de cette maison ? me demande-t-elle doucement en se retournant vers moi.

Bonne question !

— Je n'en sais rien encore.

— Elle est magnifique, soupire-t-elle en continuant à distance son inspection.

— Magnifique, oui, mais très grande et très vide.

— Pourquoi n'y emménages-tu pas ?

Je m'attendais à ce qu'elle y vienne tôt ou tard.

— Elle est remplie de trop de souvenirs.

— Je comprends, fait-elle tout bas en baissant la tête.

Il est temps de passer à autre chose, en l'occurrence, à l'objet de notre présence dans ces murs.

— Montons, si tu veux bien. Le bureau est à l'étage.

Elle m'accompagne vers le grand escalier et grimpe les marches en marbre d'un pas léger. Je lui cède le passage dans ce qui était l'antre de Bernard Hertman. Ici, tout est à l'image de mon père, bien plus qu'au siège du journal. Je ne me vois pas m'installer derrière l'énorme table de travail où traînent encore quelques coupures de presse que je n'ai pas triées.

Mélissa garde le silence et demeure à l'écart tandis que je vais droit au coffre-fort dissimulé derrière un tableau, comme il se doit. Je compose rapidement la combinaison et j'ouvre. Je récupère la liasse de billets que j'ai laissée là, la considérant plus à l'abri qu'ailleurs. Je commence à compter sous l'œil attentif de ma compagne qui ne s'étonne visiblement de rien.

— Vingt mille euros, pile !

Je stoppe mon décompte à la somme réclamée par cette fameuse Mia, dont j'attends des révélations dignes de ce nom.

— C'est une chance que tu aies gardé cet argent à disposition, dit Mélissa pendant que je remets le solde de la cagnotte dans le coffre.

— En effet, je ne vois pas comment nous aurions pu faire autrement un week-end. Mais maintenant, c'est bon. Nous avons tout ce qu'il faut. En espérant que ça en vaille la peine.

— Pour le moment, nous n'avons que cette piste.

J'acquiesce en empochant les billets. Je n'ai pas l'intention de m'attarder ici.

— Allons-y ! J'ai faim. Pas toi ?

— Si, sourit-elle.

— Dans ce cas, je t'invite à dîner.

Nous avons quelques heures à tuer avant de nous rendre dans ce fameux *Donjon Parisien* qui ne m'inspire guère, autant en profiter. J'éteins derrière moi, je referme les portes, les unes après les autres. J'éprouve toujours ce sentiment d'y enfermer des fantômes en partant. Je déteste ça.

— Il est fort possible que je la vende, je déclare en m'asseyant derrière le volant de ma voiture.

Mélissa admire la façade en pierre qui s'élève sur trois étages.

— Dommage !

— Je n'ai pas envie de vivre dans le passé.

— En feras-tu de même avec le groupe Hertman Médias ?

— Non… En tout cas pas tant qu'il me permettra d'accomplir la mission que je me suis fixée.

— Abattre Claude Lanstier ?

Nos regards se croisent. Elle hoche la tête en lisant toute ma détermination dans le mien.

— Et après ? insiste-t-elle.

— Je n'y ai pas encore réfléchi.

— Tu n'exclus pas de vendre ?

— C'est une option que je n'ai pas écartée.

— Pourquoi ? C'est un très bel héritage.

— Un héritage qui m'enferme dans un bureau, qui m'enchaîne à un fauteuil.

— Jusqu'à quel âge comptais-tu courir l'aventure ?

— Aucune idée.

— Tu n'as pas le sentiment qu'une page s'est tournée, David ?

Je perçois surtout comme un sous-entendu alarmé dans ses questions.

S'inquiète-t-elle pour l'avenir ?

Je profite d'être arrêté à un feu rouge pour la dévisager avec tendresse.

— Tu as raison, rien ne sera plus comme avant de toute façon, je tente de la rassurer.

Pour avoir assisté au naufrage du mariage de mes parents, j'ai toujours considéré le couple comme le modèle à ne pas suivre. Or, je me suis habitué à voir la brosse à dents de Mélie côtoyer la mienne dans ma salle de bains, à partager mon lit, mon petit déjeuner, mon temps. Au-delà du plaisir que j'éprouve à lui faire l'amour très régulièrement, je suis heureux quand elle est près de moi, comme maintenant. Le feu passe au vert, je redémarre. Elle n'a pas relevé ma remarque, mais elle a souri.

*

Le Donjon Parisien !

Jamais je n'aurais eu l'idée de franchir la porte d'un cabaret comme celui-là ou alors peut-être, à la rigueur, à l'occasion d'un enterrement de vie de garçon.

Tant qu'il ne s'agit pas du mien, en tout cas !

Mes quelques amis célibataires seraient enclins à fêter ça dans une boîte de strip-tease « classique » plutôt que dans un repaire de travestis. Je n'ai absolument rien contre ces derniers. Je me désole seulement quand je tombe malencontreusement sur une poitrine artificielle. Avec Mélissa, je suis comblé. Son corps est indemne de retouche. Je l'ai entendue se plaindre en riant de ses fesses, de ses cuisses, de son ventre. Je réfute tout, en bloc. Elle est juste parfaite. Rien que de penser à ses seins, mes doigts fourmillent. Pour éviter d'avoir à lutter de nouveau contre une érection inopportune, je lorgne la carte des consommations posée sur la table à laquelle j'ai pris place.

Pourvu que le spectacle soit à la hauteur du prix des boissons.

Quoi qu'il en soit, ils s'assurent une recette confortable. Encore que… Dans la salle, en ce dimanche soir, nous ne sommes qu'une vingtaine de clients, majoritairement des hommes dont plusieurs ne se privent pas d'afficher très explicitement leur orientation sexuelle. La musique d'ambiance est relativement conforme à ce que le programme annonce : du « gothic métal ». Une chanteuse s'époumone sur des guitares électriques déchaînées. Je ne critique pas, j'observe froidement, j'analyse en journaliste, avec objectivité, en mettant mes goûts personnels de côté. Mélissa, elle, a disparu dans les coulisses depuis plus de dix minutes, arguant de la nécessité d'assurer le coup avec l'artiste. Le temps passe, et je commence à m'inquiéter. J'ai fini mon étude sociétale depuis un bon moment.

Mia aurait-elle changé d'avis depuis hier ?

La main de Mélissa se pose sur mon épaule. La musique assourdissante a couvert ses pas, je ne l'ai pas entendue venir. Elle affiche un visage grave

et concentré qui ne me dit rien qui vaille.

— Alors ?

— Elle nous donne rendez-vous dans un bar de nuit, à quelques rues d'ici, après le spectacle. Elle ne veut pas qu'on puisse la voir en notre compagnie.

— Accepte-t-elle toujours de nous parler de qui tu sais ?

— Oui, mais au tarif qu'elle a fixé.

Les lumières s'éteignent, les projecteurs éclairent la scène. Un type déguisé tel Bela Lugosi interprétant Dracula fait une annonce à laquelle je ne prête pas attention. Un serveur nous apporte le champagne que j'ai commandé.

Et dire qu'on va devoir se taper le show !

— C'est elle ! me glisse Mélissa à l'oreille.

Sous les spots, Mia fait tout aussi bien illusion qu'à *L'Écarlate*, hier. Ses faux seins, ses cheveux couleur noir corbeau et coupés au carré, son maquillage outrancier, ses talons vertigineux, sa robe ultra courte en latex, le fouet entre ses mains gantées ; elle possède la panoplie complète de la maîtresse sadomasochiste qu'elle incarne avec conviction. Autour d'elle, trois jeunes hommes à moitié nus sont agenouillés. L'un d'eux lèche le cuir de ses bottes, l'autre se frotte contre sa cuisse, et le dernier entame une danse du ventre éloquente.

Que dire ?

J'avale une gorgée de champagne tandis que ma voisine se concentre sur le spectacle. Je paierais cher pour connaître ses pensées à cette seconde. Son visage impassible ne me donne aucune indication. Je jette un coup d'œil sur ma montre.

Une heure à tenir !

La main de Mélissa capture la mienne. Elle a surpris mon geste et compatit en me voyant impatient. C'est con, mais son contact apaise mes nerfs. Elle n'est vraiment pas comme les autres femmes que j'ai rencontrées

avant elle. Je me retrouve dans sa détermination, dans son opiniâtreté, dans sa façon de s'appuyer sur le passé pour avancer. Elle n'oublie rien, au contraire, elle transforme ses blessures en atouts et fonce droit devant, au mépris du danger. Ses yeux clairs plongent dans les miens. Les mots sont inutiles, nous nous comprenons parfaitement. La vie est étrange parfois, elle réserve des surprises au moment où l'on s'y attend le moins. Tomber amoureux n'était franchement pas prévu à mon programme.

Sur la scène, Mia a laissé place à une autre créature tout aussi extravagante. J'ai perdu le fil, mais ça n'a pas d'importance. Je guette la fin, un point c'est tout. Je me divertis en étudiant le public plutôt que les artistes qui évoluent sur les mêmes rythmes gothico-métalo-je-ne-sais-quoi. Ils ont l'air d'apprécier. Tant mieux ! Au prix que ça leur coûte.

Et au prix que cela va me coûter, aussi !

Je n'ai pas la moindre idée de ce que mon père envisageait de faire de tout cet argent mis de côté dans son coffre. Tout comme je n'ai trouvé aucune trace du paiement des cent mille euros de cotisation à la Société. Il a dû tout régler en liquide, là encore, par souci de discrétion. De réflexion en réflexion, le temps passe. Un final qu'on peut qualifier d'époustouflant réunit les vampires sadiques sur la scène, ils saluent en grimaçant, récoltent les applaudissements nourris de quelques fans dont je doute de la partialité. J'ai hâte de quitter les lieux.

— Où se trouve-t-il, ce bar ? j'interroge Mélissa qui se moque de ma mine renfrognée.

— Pas très loin. Mais nous avons le temps, elle doit se démaquiller.

Ça, c'est un point positif. Nous éviterons de nous faire remarquer. Je m'en remets une fois de plus à ma complice. Ça devient une drôle d'habitude. Je respire l'air de la nuit en débarquant sur le trottoir. J'ai l'impression de revenir de la quatrième dimension. Sans nous presser, nous arpentons les rues voisines d'un pas de promenade jusqu'à l'entrée d'un établissement plutôt confidentiel, à l'écart du brouhaha et des lumières de

Pigalle. Il n’y a pas foule à l’intérieur, et la musique est plus sympa. Du jazz, ça change.

— Peut-on s’installer dans un coin tranquille ? réclame Mélissa au serveur qui vient à notre rencontre.

Il nous désigne une sorte de petit salon privé, planqué derrière un paravent. Nous y prenons place et nous commandons deux cafés. Il est plus de deux heures du matin, dormir ne fait plus partie de mes objectifs immédiats. Et l’attente reprend, mais au moins, cette fois, nous sommes libres de discuter de ce spectacle étonnant auquel nous venons d’assister. Mélissa est plus indulgente que moi, allant même jusqu’à trouver une forme d’originalité dans l’expression artistique.

— Tu plaisantes, j’espère ?! je tique en la voyant plus sérieuse.

— En aucune façon. Ça change complètement des cabarets transformistes où l’on nous sert du Dalida, du Mireille Mathieu, du Céline Dion et j’en passe. Eux prennent des risques.

— Oui, c’est sûr, l’usage de la cravache et du fouet a de quoi faire frémir.

— Tout dépend de quel côté du fouet on se situe, réplique une voix feutrée derrière moi.

Je me retourne vivement. Un jeune homme aux traits fins et aux cheveux bruns très courts me dévisage.

— David, je te présente Émilien, intervient Mélissa, satisfaite de l’effet de surprise provoqué par la transformation complète de l’artiste.

Débarrassé de sa perruque, de ses faux cils et de son déguisement, il pourrait presque passer inaperçu avec son jean et son blouson en cuir qui cache efficacement sa poitrine artificielle. Presque. Car il garde une allure assez efféminée, ses ongles sont vernis et ses doigts sont tous bagués. Je le note lorsqu’il accepte la poignée de main que je lui tends. La sienne est un peu molle, hésitante. Il n’en mène pas large, on dirait. Il s’assied près de

Mélissa, en face de moi. Il commande également un café quand le serveur pointe son nez. Je l'accompagne. Tant pis pour le sommeil !

— Depuis combien de temps jouez-vous ce spectacle ? je commence pour lui laisser le loisir de se détendre et l'amadouer en douceur.

— Deux ans environ. C'était un petit soir, aujourd'hui, répond-il comme une excuse.

— Il y a plus de monde, d'habitude ?

— Il nous est arrivé de refuser des spectateurs. Comme vous l'avez vu, la salle n'est pas grande.

Tout de même !

Je tombe des nues.

Les cafés arrivent, Mia/Émilien attend que le serveur soit reparti pour entrer directement dans le vif du sujet.

— Avez-vous le fric ?

Pour toute réponse, je dépose sur la table l'enveloppe dans laquelle j'ai emballé les billets, tout en laissant la main dessus.

— Vingt mille, comme c'était convenu, mais vous vous engagez à me fournir toutes les explications que je souhaite.

— J'ai donné ma parole, je ne comptais pas la reprendre, grommelle-t-il en fronçant les sourcils, un brin vexé.

— Tout d'abord, dites-moi pourquoi vous avez accepté de parler. L'organisation pour laquelle vous travaillez exige pourtant le secret le plus absolu.

Il hoche la tête et fixe la petite cuillère avec laquelle il touille son café.

— C'est vrai… pour le secret, admet-il. Et ça fait pas mal de temps que je la boucle.

— Qu'est-ce qui vous a incité à changer d'avis ?

— Deux choses. Le fric, en premier, et Lanstier, en second.

— Le fric, ne pouvez-vous pas en tirer davantage à la directrice de la Société ?

— Ça ne marche pas tout à fait comme vous l'imaginez, réfute-t-il en relevant les yeux vers moi. Quand vous faites partie du réseau, vous n'avez rien à réclamer. On vous paie ce qui vous est dû, point barre.

— Et ça ne paie pas assez ?

— Si, très bien.

— Alors ?

— Disons que j'ai des besoins supérieurs à ce qui rentre dans ma poche.

— Des dettes ?

Il avale son café d'un trait et repose la tasse sur sa soucoupe en reniflant.

— Quelques-unes. Mais ce n'est pas la raison principale. J'ai surtout besoin de fric pour passer à autre chose. Je pense que vous pouvez comprendre, non ?

— Vous semblez y trouver votre compte, pourtant.

Ma remarque lui arrache un ricanement amer.

— Prenez ma place, un week-end comme celui-ci, et vous changerez vite d'avis.

— Qu'avait-il de particulier, ce week-end ?

— C'est vous qui me le demandez ? se rebiffe-t-il en soutenant mon regard. Si j'en crois votre copine, vous savez exactement où j'étais, hier soir.

— Lanstier ?

Il écarte les mains de sa tasse comme pour souligner l'évidence de ma réponse.

— Si vous me racontiez depuis le début ? je propose calmement.

Il se cale dans le fond de son fauteuil en lorgnant l'enveloppe toujours en ma possession.

— Que voulez-vous savoir ?

— Tout, dans le détail, à commencer par vous.

— Moi, soupire-t-il. C'est vite vu. Je m'appelle Émilien, j'ai vingt-six ans et je bosse pour la Société depuis deux ans, comme je vous l'ai dit.

— Comment avez-vous été recruté ?

— Par le biais d'une agence artistique. Je suis danseur, à la base. J'ai tenté ma chance auprès de cette agence réputée.

— Son nom ?

Il hésite en jouant machinalement avec la cuillère.

— L'Agence Lenoir Anne, répond Mélissa à sa place.

Il se tourne vers elle, interloqué.

— Comment le savez-vous ?

— Lou-Anne Mesnil est la petite amie de DJL, ou plutôt Liam Lenoir, le fils d'Anne Lenoir. Le lien n'est pas difficile à établir.

Je présume que c'est la surveillance constante qu'elle a exercée sur cette fille qui lui a fourni cette information. La bonne nouvelle, c'est qu'elle vient de décoincer Émilien.

— Ça n'a pas marché comme je l'espérais, le casting, reprend-il en grimaçant.

— Pourquoi ?

— Anne Lenoir m'a jugé… hors norme.

C'est le moins qu'on puisse dire.

— Je ne ressemblais pas encore à ça, se hâte-t-il de préciser en devinant mes pensées. Mais il ne manquait que l'emballage. Elle m'a proposé de passer un autre casting auprès d'une agence un peu plus spécialisée.

— Quelle autre agence ?

— Elle n'a pas véritablement de nom, mais elle se trouve à la même adresse.

— Est-elle pareillement dirigée par Anne Lenoir ?

— Indirectement, oui, si j'en crois la manière dont c'est organisé.

— Dans quel but ?

— Recruter des putes de luxe pour le compte de la Société.

Nous y sommes !

Mon regard croise celui de Mélissa. Elle jubile.

— Comment ça se passe ? j’enchaîne aussitôt, de peur de laisser refroidir mon témoin.

— On m’a fait remplir un questionnaire portant sur mon cursus scolaire et artistique, sur mes habitudes et mes préférences en matière de sexe. Puis, jugeant mes réponses satisfaisantes, on m’a donné rendez-vous pour un test.

— Qui est-ce, ce « on » ?

— Des gens dont je ne connais pas le nom, je ne les ai rencontrés qu’à ce moment-là.

— Quel test ?

— Il faut vous faire un dessin ? me rétorque-t-il.

OK ! Je vois le genre.

— Et ensuite ?

— On m’a parlé d’une organisation secrète qui me permettrait de démarrer une carrière sur scène et de gagner un max de pognon. À l’époque, j’étais quasiment à la rue, j’ai sauté sur l’occasion.

— Réalisiez-vous qu’il s’agissait de prostitution ?

— Je ne suis pas idiot, et au cas où vous ne l’auriez pas compris, je n’en étais pas à mon coup d’essai dans ce domaine. Je vous l’ai dit, j’étais presque à la rue, et il fallait bien bouffer. Alors, à défaut de danser sur la scène de l’Opéra, et quitte à user de mes charmes…

— Que s’est-il passé après ?

— La semaine suivante, on m’a expédié à *L’Écarlate*. On ne m’a donné aucune consigne précise, il s’agissait pour moi d’observer et éventuellement de répondre aux sollicitations, si ça me chantait. Rien de plus.

— Y êtes-vous allé en tant qu’Émilien ou en tant que Mia ?

— Je me suis présenté au casting de l’agence sous le nom de Mia, me répond-il sans ambiguïté. La seule différence avec aujourd’hui, c’est ça.

D’un geste évocateur, il souligne sa poitrine cachée sous son blouson.

— J’ai pu me l’offrir après seulement trois mois au service de la Société, et ça a tout changé.

— C’est-à-dire ?

— Au début, je ne faisais pas tellement recette. Mais après l’opération, ç’a été différent, notamment à partir du jour où j’ai fait la connaissance de Claude Lanstier.

— À *L’Écarlate* ?

— Oui.

— Saviez-vous qui il était ?

— Un type comme lui, même masqué, ça ne passe pas inaperçu. Je regarde la télé, je lis les journaux, comme tout le monde.

— Que vous a-t-il dit ?

— Ses discours grandiloquents, il les réserve pour la tribune. Dans le privé, il utilise un langage très cru et très direct.

— Je vous ai vu traverser la salle avec une cravache. Elle lui était destinée ?

Émilien réprime un autre ricanement et secoue tristement la tête.

— Dans un sens, oui, elle lui était destinée. Mais pour qu’il en fasse usage sur moi, pas le contraire. Lanstier ne se prête à des simulacres de soumission que s’il en tire un bénéfice, ce qui s’est produit une seule fois en ma présence. En dehors de ça, c’est lui le maître.

— Ce qui signifie ?

— Il faut vraiment vous mettre les points sur les *i*, s’énerve-t-il un peu devant la lourdeur dont je fais preuve, à dessein.

— Et les barres sur les *t*. Je veux tout savoir dans les moindres détails et avec toutes les explications nécessaires.

— C’est pourtant clair. Claude Lanstier adore enculer des travelos tout en leur rappelant, à coups de cravache, qu’ils ont encore des couilles, ça vous va mieux ?

— Il vous a battu ?

— On peut dire ça comme ça, si ça vous est plus supportable à entendre.

Un goût amer envahit ma bouche. En face de moi, Mélissa affiche une mine révoltée, mais elle ne dit rien, me laissant conduire l'interrogatoire à ma guise.

— S'est-il toujours comporté de la sorte avec vous ?

— Plus ou moins. La seule fois où ça ne s'est pas produit, c'est parce qu'il a jeté son dévolu sur un chien.

— Pardon ? je m'étrangle.

Émilien sourit d'un air narquois.

— C'était lors d'une soirée un peu spéciale. Si vous me trouvez bizarre, je peux vous affirmer qu'il y a bien pire que moi.

— Expliquez-moi !

— La Société avait organisé une petite sauterie intitulée « Chiens et chats ». Un titre évocateur, non ?

— Vous voulez dire que les invités étaient déguisés en animaux ?

— Pas seulement déguisés, rectifie-t-il, amusé. Les uns se comportaient comme des animaux, les autres comme leurs propriétaires. Ce soir-là, Lanstier m'a demandé de le tenir en laisse, comme ça, pour voir. Il trouvait ça follement excitant.

— Et ?

— Il a jeté son dévolu sur un pauvre garçon qui ne s'y attendait pas.

— Charmant ! je grommelle, écœuré.

— Lui, au moins, n'a eu à subir que l'humiliation d'être enculé en public. En d'autres circonstances, Lanstier ne se serait pas privé de lui faire goûter, en plus, au cuir de la cravache.

— N'avez-vous jamais refusé de le rencontrer ?

— On ne refuse pas un rendez-vous avec Lanstier.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas possible, c'est tout, élude-t-il bizarrement.

— Vous a-t-il menacé ?

— Disons qu’il fait partie de ces types à qui rien ni personne ne résiste, pour une raison ou pour une autre.

— Savez-vous si Lanstier entretient d’autres relations de ce type en dehors de la Société ?

— Non. Et j’aime autant pas le savoir.

Puisqu’il est lancé, je tente un dernier coup de poker :

— Que pouvez-vous me dire au sujet d’Alexis Duivel ?

Le jeune homme se raidit. Son regard se tourne vers Mélissa, à côté de lui. Elle se contente de hausser les sourcils, dans l’attente, elle aussi, de sa réponse, et son attitude semble lui délier la langue, encore une fois.

— Je l’ai croisé à deux reprises.

— Lui avez-vous parlé ?

— Non. Je ne me le serais pas permis.

— Pourquoi ?

— Parce qu’on ne s’adresse pas si facilement au vice-président de la Société.

« Vice-président. » Tiens donc !

— Et le président, l’avez-vous déjà rencontré ?

— Jamais.

— Savez-vous de qui il s’agit ?

— C’est sans doute le secret le mieux gardé de cette fichue organisation, me répond-il, goguenard. Je n’en sais foutrement rien. Pas plus que les autres, qu’ils soient employés ou membres de la Société, d’ailleurs. À moins que vous ne soyez plus malin que nous tous ?!

Bien tenté !

Je lui rends le même sourire chargé de sous-entendus que celui dont il use depuis le début de notre entrevue.

— Qu’allez-vous faire de cet argent ?

— L’ajouter au fric que j’ai mis de côté et me tirer à Londres.

— Pourquoi Londres ?

— Pour la scène. Là-bas, il y a beaucoup plus de troupes susceptibles de recruter des danseurs dans mon genre. J’ai une chance.

D’un geste, je pousse l’enveloppe vers lui. Il s’empresse de l’ouvrir et de contempler les billets. Il ne prend cependant pas le risque de les sortir au sein du bar.

— Je vous fais confiance, dit-il entre ses dents.

— Y a le compte, rassurez-vous !

— Et vous ? Qu’allez-vous faire de ce que je vous ai raconté ? Vous allez vous attaquer à Lanstier ?

— Croyez-vous que ce soit très habile ?

Il esquisse une moue sceptique.

— Il niera tout en bloc, et tout ce que je vous ai balancé n’aura strictement aucune valeur, car personne n’est en mesure de le confirmer. Et très franchement, entre ma parole et la sienne, y aura pas photo.

— C’est honnête de votre part de le reconnaître.

— C’est le moins que je puisse faire, vu le prix que vous venez de payer peut-être pour rien.

— Je fais comme vous, je lui rétorque, je mets des billes de côté et je compte en avoir assez, un jour, pour passer à l’action.

— J’espère que vous lui casserez la gueule comme il le mérite, à ce salaud !

La lueur de haine qui éclaire son regard m’autorise à penser qu’il est sincère. Je hoche la tête. L’affaire est conclue. Émilien fourre l’enveloppe à l’intérieur de son blouson et se lève.

— Je vous souhaite bonne chance, me dit-il, visiblement soulagé.

Ce garçon ne m’inspire pas véritablement de la pitié, mais j’ai tendance à considérer qu’il est une victime, lui aussi, d’une certaine manière. À ce titre, il m’est nettement plus sympathique que la veille.

— À vous également.

Il salue Mélissa d'un signe de tête et s'en va sans se retourner. Il est quasiment trois heures du matin. J'accuse un brutal coup de fatigue.

— Que dirais-tu de rentrer ? je propose en toute logique.

Mélissa extirpe son portable de la besace qu'elle emporte partout avec elle.

— Attends une seconde !

— Qu'est-ce que tu fabriques ? je m'étonne en la voyant pianoter rapidement sur son écran.

— J'arrête l'enregistrement, et je t'en envoie une copie.

J'en reste éberlué.

— Tu as enregistré notre conversation ?

Elle relève la tête, surprise de ma réaction. L'innocence incarnée.

— Oui, pourquoi ?

— Émilien était-il au courant ?

— Je ne me rappelle pas le lui avoir précisé, répond-elle sur un ton léger.

— Mélie, je…

— Une bille de plus dans ton escarcelle, interrompt-elle la protestation que je m'apprêtais à émettre.

Elle referme son sac et se lève d'un bond pour poser un baiser sur mes lèvres.

— Tu verras, tu me remercieras un jour !

Toute guillerette, elle me précède d'un pas dansant vers la sortie. Quelque chose me dit que la nuit n'est pas tout à fait terminée. Je le répète. Mélissa est une véritable tornade, aussi imprévisible qu'incontrôlable.

Et j'aime ça.

*

— Je sais où je vais traîner mes guêtres, aujourd'hui !

Cette annonce appuyée par une mine résolue me fait émerger du bol de café dans lequel j'ai plongé tout droit. En tout, je n'ai dormi que deux petites heures. Mélissa, guère plus. Pourtant, de nous deux, elle est largement la plus en forme.

— Privilège de la jeunesse, triomphe-t-elle en m'entendant grogner sur cet état de fait.

Neuf ans de différence, ça pèse dans la balance. Je me prends un moche coup de vieux ce matin tandis qu'elle fanfaronne du haut de ses vingt-quatre ans insolents. En outre, elle m'a piqué une chemise qu'elle a revêtue sans la boutonner complètement afin de passer à table de manière un peu plus convenable. Et, bien sûr, elle est redoutablement sexy comme ça. Ça frise l'indécence.

— Verse-moi un autre café ! je réclame, faussement bougon.

Elle sourcille, surprise.

— Privilège de l'âge, je marmonne en retour.

Elle réprime un sourire et me sert sans rechigner.

— Qu'est-ce que tu mijotes, cette fois-ci ? je l'interroge enfin comme elle s'y attendait.

— Je vais essayer de récupérer des infos auprès d'Emmanuelle Travel. Elle pourra difficilement me refuser cela, maintenant qu'elle sait que je suis au courant de sa situation vis-à-vis de la Société.

— Crois-tu vraiment qu'elle acceptera de te parler ?

— Nous avons toujours eu un bon contact du temps où je travaillais pour les Éditions Peyriac. Et puis, qui ne tente rien n'a rien.

Le moment me paraît idéal pour satisfaire ma curiosité.

— Pourquoi as-tu quitté les Éditions Peyriac ?

Elle hausse les épaules.

— Ma vocation, c'est le journalisme, pas l'édition. J'avais envie de bouger, de vivre des aventures. Pas de rester derrière un bureau. Mina l'a bien compris. Elle m'a encouragée à suivre ma voie.

— Mina ?

— Hermine Peyriac, corrige-t-elle. C'est elle qui m'a engagée.

Pour ce qui est de bouger, elle bouge, c'est certain. Quant à l'aventure, tout dépend de la définition qu'elle a de ce mot. Mon portable sonne. Sur l'écran, le nom de Mireille s'affiche.

— Bordel ! Il est déjà 10 heures, je ronchonne en décrochant.

Mireille s'inquiète de mon absence au bureau et me rappelle que j'ai un rendez-vous important dans une demi-heure. Je promets d'être ponctuel en la remerciant, puis je raccroche, très sceptique quant à cette possibilité. Mélissa se fout ostensiblement de moi tout en débarrassant les vestiges de notre petit déjeuner tardif.

— Il faut que j'y aille, j'annonce en quittant la table.

— Merci du coup de main ! fait-elle semblant de se vexer en me voyant esquiver la corvée ménagère.

Je m'approche d'elle et j'enlace sa taille pour l'attirer contre moi.

— Privilège d'être le patron.

Elle m'accorde un baiser en riant. J'ai le cœur léger malgré la fatigue de cette nuit agitée. La présence de Mélissa sous mon toit imprime un nouveau sens à ma vie, une impulsion supplémentaire qui me rend toute l'énergie dont cette fille me prive à intervalles réguliers sans que je m'en plaigne.

— Tiens-moi au courant de tes exploits, j'exige en délaissant à regret ses lèvres terriblement attirantes.

Elle me donne sa parole d'un air coquin et me pousse vers la sortie. Juste avant de la quitter, je lui remets un double de la clé de l'appartement.

Je n'ai jamais fait ça… pour personne.

Je n'ai pas besoin de le préciser, Mélissa l'a deviné dans mon regard fixé sur sa main, qui s'est refermée sur le précieux sésame.

— J'en ferai bon usage, murmure-t-elle.

Je ne suis pas inquiet, je suis troublé par la facilité incroyable avec laquelle elle s'est installée chez moi, dans mon lit, dans mes bras, dans mon

existence, au point de m’être à présent indispensable. Tout ça est allé tellement vite. C’est presque effrayant.

— Tu vas être en retard et te faire gronder par Mireille, me prévient-elle, un brin moqueuse, tandis que mes semelles restent collées au paillasson.

Elle a raison, en plus.

Sans doute me faudra-t-il encore un peu de temps pour que j’arrête de me poser toutes ces questions. C’est idiot. Je descends quatre à quatre l’escalier et je fonce au garage. Hélas, à Paris, un lundi matin, c’est peine perdue, je serai en retard. J’envoie rapidement un SMS à Mireille pour lui demander de faire patienter mon rendez-vous. Par la même occasion, j’en rédige un autre, à destination de celle qui ne quitte plus mes pensées.

Sois prudente. Je t’aime.

Curieusement, mon doigt hésite au moment de cliquer pour l’expédier. J’ai peur de la brusquer. Certes, tout en elle me permet de supposer qu’elle partage ces sentiments, mais elle refuse toujours de les exprimer clairement. Et puis, j’ai promis de lui accorder tout le temps nécessaire. J’ai apprivoisé un petit oiseau qui est entré tout seul dans ma cage. Je ne veux pas qu’il se sente prisonnier pour autant, je laisse donc la porte ouverte et renonce à envoyer le message.

*

La journée touche à sa fin. Ce n’est pas trop tôt, il est déjà presque 20 heures. Mireille est restée plus longtemps que d’habitude afin de mettre de l’ordre dans les notes qu’elle a prises lors des deux rendez-vous qui se sont succédé dans mon bureau. Aux alentours de 18 heures, Mélissa m’a informé qu’elle avait obtenu ce qu’elle désirait, et qu’elle m’attendrait chez

moi au lieu de venir ici. Aussi suis-je nettement plus détendu que d'ordinaire, ce que ne manque pas de me faire remarquer ma secrétaire.

— Mais tu as quand même une mine un peu fatiguée, ajoute-t-elle, perspicace.

— Je comptais justement me coucher de bonne heure. Alors je te souhaite une bonne soirée, Mireille, j'élude en lui laissant le soin de fermer.

Je lis dans son regard qu'elle n'est pas dupe de mon discours, mais elle ne relève pas et me salue chaleureusement. J'ai hâte d'être rentré. Je me surprends même à siffloter dans la bagnole. Le fait d'être attendu me donne des ailes. J'oublierais presque la fatigue en grimpant jusqu'au troisième. Ma porte n'est pas verrouillée, ça me fait très bizarre. Je suis accueilli par une musique d'ambiance et surtout par une délicieuse odeur qui émane de la cuisine.

— Ça sent bon par ici ! je clame en rejoignant une Mélissa affairée autour d'une table dressée pour deux. Que fêtons-nous ?

— Rien de particulier, sourit-elle en se coulant dans mes bras. J'ai pensé qu'un petit dîner te ferait plaisir.

Elle aurait pu ajouter « en amoureux », mais elle ne l'a pas fait. Et j'ignore si c'est volontaire ou non.

— Qu'est-ce qu'on mange ?

— J'ai préparé une tarte fine au chèvre avec des olives et des tomates cerises.

Chouette programme !

— Tu veux un verre de vin blanc ?

Comment refuser ? C'est si gentiment proposé. Je ne me souviens pas qu'on m'ait chouchouté de la sorte depuis des lustres. Depuis Victoire, en fait, lorsqu'elle se réjouissait de m'avoir à la table familiale et se mettait en quatre pour me servir.

— À quoi penses-tu ? devine Mélissa.

— Au fait que je découvre seulement maintenant tes talents de cuisinière.

C’est son tour de sourire un peu tristement.

— Mon père aimait bien manger, mais il n’était pas spécialement doué pour la cuisine et il avait très rarement le temps. Alors j’ai appris toute seule, en faisant des expériences parfois bizarres.

Une confidence au sujet de son père, ça vaut de l’or. Elle s’est assise sur l’une des chaises en face de moi. Elle trempe ses lèvres dans le vin blanc qu’elle a versé pour deux.

— C’est comme ça qu’on apprend le mieux, je réplique doucement.

— Il n’a jamais critiqué mes ratés, il les a mangés avec la même bonne volonté que mes plus grandes réussites. Par chance, avec le temps, je me suis nettement améliorée, poursuit-elle comme si elle acceptait enfin d’ouvrir les vannes. Je lui préparais souvent de bons petits plats. C’était le meilleur moyen pour qu’il se pose plus de dix minutes et que nous puissions un peu discuter.

Je perçois la fêlure dans sa voix. Alors je prends le parti de l’humour :

— Je constate que tu sais parler aux hommes.

— J’ai lu quelque part qu’il fallait s’adresser à leur sexe ou à leur estomac pour les conquérir, enchaîne-t-elle pareillement.

— Ou aux deux, alternativement.

— Pourquoi alternativement ? Il m’a semblé que tu faisais preuve d’un grand appétit au lit.

— Pas faux !

J’adore l’éclat malicieux de ses beaux yeux, sa bouille coquine et son attitude provocatrice.

— Tu ne perds rien pour attendre, je la préviens à toutes fins utiles.

— Monsieur a le sens des priorités, ironise-t-elle.

— Je m’en voudrais de laisser cramer le plat que tu as si gentiment préparé.

— Merde ! s'exclame-t-elle tout à coup en bondissant vers le four.

Heureusement, la très légère odeur de brûlé que mon flair a repérée n'est due qu'au papier sulfurisé qu'elle a placé sur la plaque de cuisson. La tarte est sauve. Mélissa en coupe deux parts, qu'elle dépose sur des assiettes garnies de salade, et revient s'attabler. Elle m'observe d'un œil rieur tandis que je me porte volontaire pour goûter. En vérité, c'est excellent. Je suis conquis de ce côté-là aussi. Rassurée, elle entame son repas.

— Tes priorités m'autorisent-elles à te faire le rapport de ma journée en même temps que nous mangeons ? demande-t-elle après un bref instant.

— Je suis tout à fait capable de faire deux choses à la fois.

— Parfait ! jubile-t-elle. Dans ce cas, j'y vais.

— Je suis tout ouïe, je confirme en dégustant une nouvelle bouchée.

Elle hausse un sourcil dubitatif, mais consent à se lancer après avoir bu une petite gorgée de vin.

— Comme je le supposais, Emmanuelle Travel a bien voulu répondre à mes questions. Malheureusement, je n'ai pas appris grand-chose de plus. La Société a été créée par Henri Valmur dans le but que tu connais. Elle a été ensuite présidée par Jacques Duivel, le père d'Alexis, mais il a quitté ses fonctions il y a cinq ou six ans, pour déménager à New York. Depuis, il y a eu comme une sorte de réaménagement à sa tête. Lou-Anne Mesnil a été nommée directrice. Elle gère également *L'Écarlate*, tout ça sous couvert de l'agence des Arcades qui s'occupe de l'organisation d'événementiels. Quant à celui qui tient les rênes… impossible de le savoir. Alexis Duivel entretient le plus grand mystère à ce sujet, si bien qu'Emmanuelle pense qu'il s'agit peut-être de lui, mais que, pour avoir la paix, il maintient la version selon laquelle il n'est « que » le second.

— C'est plausible, je concède, attentif à chacune de ses paroles.

— En effet, c'est plausible. Mais ce n'est apparemment pas l'avis de toutes les autres personnes que j'ai pu interroger là-dessus. Pour elles, il est

clair que la directrice et cet Alexis font office de paravent entre les membres et le président.

— Pour quelle raison ?

— Sûrement pour le protéger des velléités de certains gourmands. La Société a accepté pas mal de nouveaux adhérents, ces dernières années. Elle a dû étoffer considérablement son personnel et ses services. Il ne serait pas étonnant que ça dérape parfois.

— Des cas comme celui de Lanstier, par exemple ?

— Emmanuelle affirme l'avoir vu à plusieurs reprises au sein de *L'Écarlate*. Il était toujours en compagnie de très jeunes femmes ou de Mia. Et sa présence rend la direction très fébrile, si tu vois ce que je veux dire.

— Il est certain qu'on ne reçoit pas l'éventuel président de la République sans prendre quelques précautions.

— Surtout quand celui-ci ne cache pas ses préférences pour ce qui s'avère être contraire aux bonnes mœurs. L'une des règles premières de la Société consiste à protéger ses membres afin qu'ils puissent jouir sans crainte de tous les plaisirs qu'elle leur procure.

— Ce qui signifierait que les dirigeants de la Société sont parfaitement au courant des travers de Lanstier et qu'ils le couvrent, voire qu'ils lui fournissent de la chair fraîche lorsqu'il le réclame.

Mélissa hoche la tête, pareillement convaincue. Je n'ai plus faim mais, par chance, j'ai terminé mon assiette.

— J'ai bien envie de foutre un grand coup de pied dans cette fourmilière nauséabonde.

— Comment comptes-tu t'y prendre ? me demande-t-elle, soucieuse.

— Je ne vois qu'un moyen. Révéler au grand jour les secrets de cette fichue machinerie, en détailler toutes les activités, dénoncer ce qui n'est autre chose qu'un vaste réseau de proxénétisme en bande organisée, et faire exploser tout ça au nez de Lanstier juste avant qu'il ne se déclare candidat à la primaire de l'USF.

— Crois-tu disposer d’assez de preuves ?

— Je n’ai pas le loisir d’attendre beaucoup plus longtemps, et je ne vois pas par quel autre biais m’attaquer à cette vermine.

— Quand envisages-tu de passer à l’offensive ?

— Dès demain. Je vais commencer à poser les bases du dossier de presse.

Mélissa reste songeuse quelques secondes. Je pense savoir pourquoi.

— Nous sommes encore loin d’en avoir fini avec cette enquête, tu sais ?!

— Oui, je sais.

Sa voix est teintée de tristesse. Je déteste ça. Je me lève pour l’attirer dans mes bras.

— J’ai besoin de toi, Mélie. Bien plus que tu ne l’imagines.

Sa respiration s’accélère un peu, ses baisers sont plus nerveux.

— Moi aussi, murmure-t-elle.

Je devine comme un appel désespéré dans ces deux petits mots qu’elle a consenti à lâcher. Ma bouche s’écrase sur la sienne dans un élan que je peine à maîtriser. Sa langue répond à ma fougue, son corps tout entier réagit en épousant parfaitement le mien, comme si nous étions naturellement faits l’un pour l’autre. Cette fois, je ne me retiens plus, mon « je t’aime » se glisse entre deux baisers. Elle soupire et se soumet à mon étreinte jusqu’à ce que le manque d’air m’oblige à la libérer.

— Moi aussi, répète-t-elle très doucement.

— Quoi ?

— Je t’aime.

Enfin !

Je m’attendais à un coup de tonnerre, c’est tout le contraire. Cette déclaration me fait l’effet d’une brise légère, d’une caresse exquise. Elle me pénètre jusqu’à l’âme, s’enfonce dans mon cœur. Elle active chaque petite cellule qui me compose de manière à me rendre définitivement dingue de

cette fille qui m’observe me débattre avec une réalité que j’ai repoussée, tant par peur de souffrir que de la faire souffrir. Ce soir, Mélissa vient de me faire comprendre qu’elle était prête à tenter l’aventure avec moi. J’ignore ce qui a provoqué ce changement en elle et, pour le moment, je m’en fous. Je n’ai désormais plus qu’une seule idée en tête : l’aimer à en mourir.

Et ressusciter demain matin.

*

— Mireille, reste-t-il du café ?

— Encore ? me répond la voix haut perchée de ma secrétaire depuis le bureau voisin.

Oui. Encore !

Depuis le début de la matinée, je dois en avoir bu plus d’un litre, mais j’en ai bien besoin. Mireille entre avec une énième tasse à la main. Elle s’arrête devant ma table et lorgne le dossier bleu dont j’ai réparti le contenu par catégories.

— On dirait ton père quand il se lançait sur la piste d’un gros gibier, commente-t-elle.

Je lui retourne un sourire entendu.

— Je dois avoir hérité d’un gène.

— Sans aucun doute. Je ne veux pas avoir l’air de me mêler de ce qui ne me regarde pas, encore une fois, mais si tu as besoin d’aide, je suis là.

Sa voix est nuancée de tendresse. Je regrette un peu d’avoir songé à la remplacer. Il fallait seulement que je prenne mes marques.

— Merci, Mireille, c’est gentil.

— Est-ce que tu as des nouvelles de Mélissa ?

La question qui tue !

Des nouvelles, oui, j’en ai. Mais je ne suis pas certain que Mireille serait très ravie d’apprendre que la demoiselle dont elle se soucie a eu

tellement de mal à émerger ce matin qu'elle a souhaité rester planquée au fond de mon lit.

Une victoire par K-O dont je ne suis pas peu fier.

Si je carbure au café aujourd'hui, ce n'est pas pour rien. Jamais je n'ai reçu ni donné autant de plaisir que cette nuit. Ces instants demeureront gravés dans ma mémoire et dans celle de Mélie aussi, je le crois bien. Rien que de penser à la façon dont nous avons fait l'amour, des heures durant, mon sexe retrouve une vigueur qui me fait sourire malgré moi.

— Je lui ai accordé un congé, je mens à moitié.

Ce n'est pas à proprement parler un congé, j'ai renoncé à user de ma prérogative de patron sur ma belle complice. Elle n'en fait qu'à sa tête, de toute manière. Disons qu'elle récupère un peu de ses exploits physiques avant de repartir sur les traces de la directrice de la Société et de son vice-président afin de découvrir, si possible, qui tire les ficelles de toute cette affaire d'organisation secrète.

Mireille se satisfait de cette réponse évasive. Elle m'abandonne à mon écran. J'ai ouvert la copie de l'enregistrement que Mélissa a fait de notre conversation avec Émilien. Je branche des écouteurs sur mon portable et la retranscris sur un document qui s'ajoutera aux autres dans le dossier. Il faut bien commencer par les fondations, et je tiens à ce que mon édifice soit solide. La revue de presse de ce matin me laisse penser que l'annonce de la candidature de Lanstier fait de plus en plus débat chez mes confrères, qui la souhaiteraient rapide. Pas moi. Et ce qui joue en ma faveur, c'est que nous sommes presque à la mi-juin, ça m'étonnerait beaucoup qu'il se déclare au moment où les Français songent aux vacances. Les nombreuses augmentations du mois de juillet et les réformes de dernière minute envisagées par le gouvernement risquent fort d'enflammer la rentrée. Je le verrais bien lancer l'offensive sur fond de grogne sociale. Lanstier est de ceux qui font leur lit sur la misère du peuple, un démago opportuniste dont la rhétorique fonctionne bien, hélas. C'est à croire qu'il entend séduire ses

concitoyens par de jolies paroles et une présentation impeccable pour les mener ensuite à la cravache et les enculer profondément, comme il sait si bien le faire par ailleurs. Il est temps de leur ouvrir les yeux.

Les gens sont avides de sensationnel. Eh bien, je vais leur en donner ! Quitte à détruire leurs illusions sur celui qu'ils prennent encore aujourd'hui pour un grand homme, le seul capable de redresser l'économie, de rétablir la confiance, de réduire les inégalités, de faire reculer l'insécurité, d'offrir à tous un emploi stable et d'assurer un avenir radieux à leurs enfants, et surtout – belle promesse – de faire baisser les impôts. Tout un programme.

Que du vent !

Ce qu'il veut, lui, c'est accéder au pouvoir suprême, en tirer tout le bénéfice possible en profitant d'une impunité quasi parfaite. L'intérêt du pays, il n'en a rien à foutre, seul le sien compte. J'imagine avec effroi ce que serait sa présidence dans les coulisses de l'Élysée. J'imagine également le tort qu'il ferait à l'image de la France dans le cas – tout à fait envisageable – d'un scandale qui déballerait sur la scène médiatique ce que cet homme est capable de faire pour assouvir ses besoins sexuels.

Je travaille avec acharnement, « en immersion complète » comme aurait dit mon père. Si bien que je ne vois pas le temps passer. Mireille m'a apporté un sandwich pour déjeuner ainsi qu'un autre bon litre de café, que j'ai entièrement bu. Elle m'a aussi engueulé en affirmant qu'elle espérait que je ne me lançais pas dans une aventure qui mettrait en péril mon équilibre alimentaire. J'ai ri et je lui ai promis d'y faire attention. Et c'est encore elle qui me fait décrocher du boulot, à l'instant, en annonçant son départ.

Déjà 19 heures !

Je consulte mon portable. À mon grand étonnement, Mélissa n'a envoyé qu'un seul message en fin de matinée indiquant qu'elle se mettait en quête de nouveaux indices. Depuis, plus rien. Elle me manque furieusement, et j'ai envie d'entendre sa voix, alors je me risque à l'appeler.

Pas de réponse !

Je compose un SMS pour la prévenir de mon retour à l'appartement en espérant qu'elle le reçoive. En ce qui me concerne, j'en ai assez fait pour aujourd'hui. Il ne sert à rien de forcer, ce soir. Je continuerai demain, et tous les jours suivants jusqu'à atteindre mon but. Pour l'heure, j'ai juste envie de rentrer. J'éteins mon ordinateur, je range soigneusement l'ensemble des éléments dans le dossier bleu que j'emporte, et je ferme le bureau. Je récupère rapidement ma voiture et traverse Paris. En m'arrêtant devant mon immeuble, j'aperçois de la lumière à la fenêtre du séjour. C'est con, mais ça me fait plaisir. Je prends de plus en plus de goût à me savoir attendu. Je sifflote en grimpant les étages. Bien sûr, ma porte n'est pas verrouillée, mais ça ne m'étonne plus. En revanche, je ne détecte aucune odeur de cuisine ni aucun bruit, contrairement à hier.

— Mélie ? je lance en me débarrassant de mes affaires dans l'entrée.

Rien !

Intrigué, je franchis le seuil du salon, et là, je m'arrête net. Ce n'est pas Mélissa qui m'attend, mais un jeune homme brun tranquillement assis dans le fauteuil. Il observe mon ahurissement sans bouger, les mains posées sur les accoudoirs. La gravité de son visage n'altère en rien sa beauté, au contraire. Elle lui confère un charme indiscutable, et je comprends qu'il ait séduit Mélissa, même à distance. Ce que je m'explique beaucoup moins, c'est sa présence chez moi, ce soir.

— Bonsoir, monsieur Hertman, attaque-t-il d'une voix sourde mais calme.

— Dans des circonstances habituelles, je vous aurais souhaité la bienvenue et je vous aurais offert de vous asseoir, mais je constate que vous avez pris les devants, j'ironise, un brin vexé par cette intrusion dans mon intimité.

— Dans des circonstances habituelles, tout autre que vous m'aurait déjà flanqué à la porte. Votre courtoisie me touche.

— Il m’arrive de consentir à quelques efforts.

— Notamment lorsque votre curiosité est attisée, n’est-ce pas ?

— On peut dire ça comme ça. Puis-je savoir comment vous êtes entré, monsieur Duivel ?

— De la même manière que vous avez pénétré le réseau de la Société, en usant d’une clé qui ne m’appartient pas.

Ben voyons !

— Où est Mélissa ?

— De toute évidence, elle a choisi quelqu’un d’autre à pister aujourd’hui, sinon, elle serait ici, je présume.

Très juste. Mélie m’aurait assurément averti dans le cas contraire. Puisque je suis coincé, autant jouer franc jeu.

— Que me vaut l’honneur de votre visite ? je demande en allant m’installer face à lui, dans le canapé.

Son regard sombre me suit, un vague sourire se dessine aux coins de sa bouche.

— Vous allez droit au but, j’apprécie.

— Moi, j’apprécierais que vous en fassiez de même.

— Soit ! Dans ce cas, il n’est pas nécessaire que je vous fasse un rappel de ce que vous savez déjà. Vous connaissez assez bien le fonctionnement de la Société pour que je me dispense d’y revenir.

— J’en conclus que vous êtes parfaitement au courant de mes faits et gestes, c’est cela ?

— Disons que nous nous sommes mutuellement espionnés, à ceci près que nous avons commencé bien avant votre arrivée.

— Vous avez eu vent de l’enquête que menait mon père ?

— Pensez-vous vraiment que cela passerait inaperçu ?

— Pourquoi l’avez-vous laissé faire, dans ce cas ?

— Je connaissais son état de santé après le décès de votre sœur. Or, je n’ai pas pour habitude de frapper un homme à terre.

Sa réponse est cinglante. Il marque un point… forcément. Il est encore plus redoutable que je ne l'imaginais.

— Alors vous en saviez plus à son sujet que moi, à l'époque, je soupire, morose.

— Je suis quelqu'un de très bien informé, monsieur Hertman.

— Et sur moi ?

— Pareillement.

Je me vois très mal lui demander comment il s'y prend. Je réagis en journaliste, pour qui la protection des sources est essentielle. Je ne lui ferai donc pas l'insulte de lui poser cette question. En revanche, j'en ai d'autres qui me brûlent les lèvres :

— Puisque vous saviez que j'allais reprendre cette enquête, pourquoi ne pas être intervenu plus tôt ?

— Parce que je souhaitais que nous en arrivions là.

En termes clairs, il voulait que j'apprenne l'existence de son organisation et tout ce que cela induit. Eh bien ?!

— Pour quelle raison ?

— J'ai une proposition à vous faire.

— Quelle proposition ?

— Je sais que vous êtes parvenu à un stade où les éléments dont vous disposez sont suffisants pour vous forger une opinion, mais trop peu nombreux et trop fragiles pour établir les faits. Je me trompe ?

— Tout dépend de ce dont il s'agit.

Ma méfiance le fait sourire. Il se redresse pour s'accouder sur ses genoux en se penchant vers moi.

— Vous avez raison. Parlons sans détour. Votre cible n'est pas la Société, en vérité, mais plutôt l'un de ses membres.

— C'est exact. Mais dans la mesure où la Société protège ses membres, je ne peux m'en prendre à l'un d'eux sans m'attaquer à elle, je précise à toutes fins utiles.

Il hoche la tête en fronçant les sourcils. J’ai mis le doigt sur le nœud du problème, évidemment.

— Je le comprends, et c’est la raison de ma présence ici.

— Quels que soient vos arguments, vous ne parviendrez pas à me convaincre du bien-fondé de votre organisation.

— Ce n’est pas mon but, monsieur Hertman, rassurez-vous.

— Alors quel est-il ?

— Je veux vous aider.

— M’aider… en quoi ?

— Envoyer Lanstier devant ses juges.

J’en reste comme deux ronds de flan.

— Pourquoi feriez-vous une chose pareille ?

— Contrairement à ce que vous pouvez croire, je ne suis pas complètement dénué de compassion ni de sens moral. Il s’avère que nous disposons, nous aussi, de plusieurs éléments à charge contre Lanstier, des éléments très édifiants.

— Pourquoi ne pas les avoir communiqués à la justice, dans ce cas ?

— Parce que la Société protège ses membres, comme vous venez de le souligner. En tant que vice-président, je suis, plus que quiconque, contraint de respecter cette règle.

Je crois que je commence à saisir.

— Qu’attendez-vous de moi ?

— Que vous fassiez votre job.

— Qu’obtiendrai-je de votre part, en échange ?

— Tous les éléments à charge dont je vous ai parlé.

Bizarrement, je sens qu’il y a comme un « mais ». Ce serait trop beau.

— Il y a un « mais », admet-il en percevant mon doute.

— Qui est ?

— Il va falloir persuader notre président de passer outre aux règles de la Société. Sans son autorisation, je ne peux rien faire.

— Ai-je une chance ?

— Je ne vois qu'un seul moyen.

— Lequel ?

— Lui ouvrir vos propres archives, et notamment le journal de votre sœur.

OK ! Là, on a un problème.

— Comment connaissez-vous l'existence de ce journal ?

— Nous avons recueilli le témoignage de Natalia, la jeune femme qu'elle avait contactée.

— Elle s'en est sortie ?

— Aussi bien que possible.

C'est con, mais apprendre que cette fille va bien me soulage. Victoire en aurait été heureuse.

— Puis-je savoir comment elle s'appelle exactement ?

— Cela ne vous servirait pas à grand-chose. Nous lui avons procuré une nouvelle identité.

— Nous ? Vous voulez dire… la Société ?

Il hoche la tête ; je ne cache pas ma stupéfaction.

— Nous possédons l'intégralité de sa version des faits, ainsi qu'un autre témoignage, qui ne manquera pas de vous intéresser au plus haut point.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il dénonce Lanstier comme l'instigateur du prétendu accident dont elle a été victime.

— Ce n'était pas un simple accident ?

— Comment appelez-vous un accident prémédité et minutieusement orchestré ?

Bon sang ! Si je m'attendais à ça !

Victoire avait vu juste. En plus d'être un vrai salaud, Lanstier est un assassin sans scrupule.

— Je veux ces documents !

Mon exigence ne l’étonne pas. Un éclat d’intelligence malicieuse illumine son regard insondable.

— Et moi, je veux les vôtres. Donnant-donnant, monsieur Hertman.

— D’accord, mais à une condition.

— Je vous écoute.

— Je tiens à les remettre personnellement et en mains propres à votre président.

— Cela devrait pouvoir s’arranger. Je vous appellerai pour vous en informer.

Il sourit comme s’il s’attendait à ce que ça se passe ainsi. Puis il se lève et me tend la main. Je la lui serre volontiers. Notre pacte est scellé.

— Je suis content d’avoir fait enfin votre connaissance, monsieur Hertman, affirme-t-il sur un ton plus léger.

— Si surprenant que cela puisse paraître, moi également, monsieur Duivel.

— Il va de soi, bien entendu, que vous pouvez continuer à user librement du badge de votre père au sein du réseau. J’ai cru comprendre que votre « compagne » y trouvait un certain plaisir.

— Mélissa s’est efforcée de réunir des informations pour les besoins de l’enquête, je la défends.

— Dans ce cas, vous pourrez la prévenir qu’il sera inutile de m’espionner demain, ou alors, elle devra se lever tôt, car je prends l’avion à 7 heures pour Nice. Je passerai ensuite la journée à Grasse avant de revenir très tard dans la soirée.

Et il manipule aussi l’humour narquois !

— Je lui communiquerai le message, je réplique, amusé.

Il sourit, puis se dirige vers la sortie. Juste avant de partir, il se retourne et plonge la main dans la poche de son pantalon.

— J’oubliais ! dit-il en extirpant une clé qu’il dépose sur la console près de la porte. *A priori*, elle ne devrait plus m’être utile, à présent.

J’ignore comment il s’est procuré la clé de chez moi. Et cet énorme point d’interrogation a tendance à m’exaspérer, car j’ai beau me défendre de penser à cela, je ne vois qu’une seule possibilité.

Alexis Duivel me salue et disparaît en fermant derrière lui. Je reste songeur au milieu du salon. Ça se bouscule gravement dans ma tête. Je cogite au sujet de Victoire, de cette Natalia, de Lanstier, encore plus pourri que je l’imaginais, de ce mystérieux président que je vais peut-être rencontrer, de Mélissa, qui ne donne aucune nouvelle. Puis un bruit de serrure me fait émerger. La porte s’ouvre à nouveau. Mélie entre avec une mine penaude.

— Bonsoir, fait-elle avec précaution. Je suis désolée. Il est tard, et je…

Je m’attends au pire, je ne sais même pas pourquoi. Je la regarde approcher sans faire un geste vers elle.

— Tu es fâché ? s’inquiète-t-elle en me voyant statufié sur le tapis.

— Où étais-tu ?

Ma question très directe et mon ton froid la tétanisent.

— J’ai suivi la directrice de la Société toute la journée.

— Pourquoi ne m’as-tu pas tenu au courant ? J’ai essayé de t’appeler.

— J’ai commis une erreur de débutante, je sais, soupire-t-elle, visiblement contrariée.

— Quelle erreur ?

Elle sort son portable de la poche de jean et le balance sur le fauteuil dans lequel mon étrange visiteur était assis quelques minutes plus tôt.

— J’ai bêtement oublié de le recharger. Tu m’en veux ?

— Alexis Duivel sort d’ici.

C’est tout ce que je suis capable de donner comme explication à mon humeur renfrognée.

— Quoi ? s’exclame-t-elle, stupéfaite. Mais comment a-t-il… ?

— C’est exactement la question que je me pose, je la coupe un peu sèchement. Il avait la clé de l’appartement.

Elle ouvre la bouche dans une expression d'ahurissement complet qui plaide en sa faveur, puis elle la referme en fronçant les sourcils d'un air plus soucieux.

— Ils sont donc bien mieux informés qu'on ne le croyait, marmonne-t-elle.

— Où se trouve ta clé, Mélie ?

Un éclair passe dans l'azur de son regard fixé sur moi.

— De quoi me soupçonnes-tu au juste ? D'avoir permis à ce type d'entrer chez toi ?

— Je te demande simplement où se trouve ta clé.

Mon calme apparent ne reflète en rien ce que j'éprouve à l'intérieur. Comme toujours, dans les cas graves, je peux compter sur mon sang-froid, mais en vérité, je suis un volcan prêt à exploser. Mélissa doit le sentir, car elle ne hausse pas le ton. Elle se contente de fouiller dans sa poche. Elle en sort le badge en forme d'oméga auquel elle a accroché la clé que je lui ai remise, il y a quelques jours, et le jette pareillement près de son portable, sur le fauteuil.

— Ça suffit, ou veux-tu que je me soumette au détecteur de mensonges ?

Je me prends une claque. La pression retombe brutalement, déchirant le voile de colère qui m'aveuglait. Je suis un parfait crétin !

— Pardonne-moi, je m'excuse dans un souffle.

Elle avance lentement et s'arrête juste sous mon nez.

— Que s'est-il passé ? réclame-t-elle très doucement sans paraître me tenir rigueur des accusations que j'ai fait peser sur elle.

Alors je déballe tout, de la minute où j'ai découvert le vice-président de la Société assis dans mon salon à celle qui vient de s'écouler et qui m'a plongé dans la confusion la plus terrible. Elle me sourit avec une indulgence incroyable. Sa bouche caresse la mienne avec tendresse. Je deviens fou.

Comment ai-je pu douter d'elle à ce point ?

J’ai envie qu’elle me pardonne, qu’elle sache à quel point je l’aime et à quel point elle m’a cruellement manqué. Mon emportement à l’embrasser lui arrache un petit cri, à moins que ce ne soit la brutalité de mon étreinte. Mais elle y répond en se soudant à moi sans réserve.

Dire que j’ai failli tout foutre en l’air !

Je découvre la saveur amère d’un sentiment inédit en moi. Jamais je n’ai eu peur à ce point de perdre quelqu’un. Je redouble de passion à l’étouffer de baisers, à la serrer dans mes bras. Elle pourrait protester quand je l’entraîne dans ma chambre, elle n’en fait rien, au contraire. Elle cède à la folie qui nous jette l’un sur l’autre comme deux morts de faim. La tension que nous avons éprouvée se transforme en une véritable fureur à nous aimer. Mélissa arrache presque ma chemise tandis que je m’en prends à sa blouse et à son jean. Nos gestes sont brusques et nerveux, nos souffles saccadés. Je devine chez elle le même désir tempétueux qui exige que j’aille à l’essentiel. Les préliminaires sont inutiles. J’écarte ses jambes d’une main autoritaire et je m’enfonce en elle d’un seul coup de reins. Elle se cambre en gémissant. Mais son râle n’est pas une plainte. C’est un encouragement à ce que je la possède plus fort encore. Je me penche sur son corps écartelé qui ondule sous le mien et je capture ses poignets. Ses yeux brillants s’allument d’un éclat sauvage.

— Baise-moi ! dit-elle d’une voix plus rauque que d’ordinaire.

Et ces deux mots me précipitent dans une autre dimension. Mon sexe durcit à en devenir douloureux. La seule façon de le soulager est de lui offrir ce qu’il réclame. Je me retire pour plonger plus violemment dans son vagin trempé. Elle hoquette et serre les poings, ses seins frémissent, mais elle ne baisse pas les yeux.

— Encore ! murmure-t-elle.

Puisqu’elle en veut, je vais lui en donner. J’entame un va-et-vient féroce qui puise dans ce que j’ai de plus primaire en moi. Je pourrais la briser si elle ne faisait pas elle-même preuve d’une énergie extraordinaire. Notre

corps-à-corps ressemble à un combat entre deux adversaires déterminés à lutter jusqu'à leur dernier souffle. Ma queue cogne sans relâche contre le fond de son ventre, mais elle n'abdique pas. Elle se mord les lèvres, je sens ses tétons durcir contre ma peau. Ses cuisses se raidissent autour de ma taille. Son vagin se contracte tout à coup. Elle jouit dans un cri. Enfoui en elle, je résiste très difficilement. Je n'ose plus bouger de peur de perdre le contrôle.

— David, viens ! implore-t-elle d'une voix étranglée.

Je ne maîtrise plus rien. Une décharge électrique me tétanise. Un grondement fauve monte dans ma poitrine tandis que mon sexe entre en éruption. Chaque salve me fait plier un peu plus. À la dernière, je m'écroule, sans forces, sur le corps écartelé de Mélie. Elle se libère de mes mains pour me prendre dans ses bras et me consoler. C'est curieux, j'ai comme une boule dans la gorge qui refuse de partir.

*

Quatre jours !

Cela fait maintenant quatre longs jours que j'attends un signal, un appel qui ne vient pas. J'ai le sentiment que nous tournons en rond, et je déteste ça. Mélissa également est au point mort. Elle a fini par renoncer à ses investigations puisqu'elles ne nous apprennent plus rien. Cela dit, le désœuvrement professionnel a du bon, chez elle. Chaque soir, je suis accueilli comme un seigneur. Et visiblement, elle y prend tout autant de plaisir que moi. Mon appartement n'a jamais été aussi propre et rangé. Mon estomac n'a jamais été si bien soigné. Quant au reste…

— Pourquoi n'emménagerais-tu pas définitivement ici ?

Sa tête quitte ma poitrine sur laquelle elle reposait. Son regard brillant plonge dans le mien.

— Tu es sérieux ?

— Je n'en ai pas l'air ?

— Si.

Sa réponse laconique et sa mine sombre ne sont pas précisément ce à quoi je m'attendais. Pour chasser mon léger malaise, j'opte pour la taquinerie :

— J'ai comme l'impression que tu te plais plutôt bien chez moi.

— Avec toi, corrige-t-elle doucement sans perdre de sa gravité. Peu importe l'endroit.

À vrai dire, je ne connais pas son adresse, elle ne m'a jamais invité chez elle. Elle n'évoque pas non plus son quotidien alors qu'ici elle a pris toutes ses aises.

— C'est comment, chez toi ?

Elle hausse un sourcil, puis repose la tête sur mon torse, de sorte que son regard m'échappe.

— C'est tout petit, répond-elle sans donner plus de détails.

Une vague tristesse émaille son timbre. Ma main se promène sur ses cheveux courts.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'ai peur de prendre un peu trop goût à tout ça, David.

— À quoi ?

— Vivre ici, avec toi.

— Pourquoi as-tu peur ?

— Si un jour tout s'arrête, murmure-t-elle sans bouger.

Ma main s'immobilise sur sa tête. Je comprends ses craintes, je les comprends mieux que personne.

— Avoir un peu confiance en l'avenir te paraît-il tellement insurmontable ?

— Je ne veux plus souffrir ni te faire souffrir.

Alarmé par ses paroles, je la saisis par les épaules et la force à se tourner vers moi.

— Pourquoi dis-tu une chose pareille ?

— Parce que tu considères tout à sens unique, David. Tu crois être le seul artisan d'un futur idéal, mais tu oublies un détail.

— Lequel ? je réclame, soucieux.

— Je dispose de la même faculté à te rendre heureux ou à te blesser cruellement.

Je déteste ce qu'elle sous-entend.

— Envisages-tu de me blesser ?

— C'est la dernière chose que je souhaite, et c'est pour ça que je te demande de ne rien précipiter.

Sa réponse me soulage un peu. Mon empressement l'a effarouchée, encore une fois. L'oiseau redoute que la cage ne se referme, il se défend d'un coup de bec.

Soit !

— Nous avons tout notre temps, je tente de la rassurer en soulignant l'ourlet de ses lèvres du bout de mon index. C'était juste une proposition. Je ne la retire pas, c'est toi qui décideras quand tu le voudras. Ça te convient ?

Elle me sourit, sa main se pose sur la mienne, qui se promène sur sa joue. J'aime sa douceur et sa tendresse autant que sa fougue et sa façon redoutablement efficace de me réduire à l'impuissance. Je l'avoue sans complexe désormais.

— Ton portable ! me dit-elle en sursautant.

— Quoi ?

— Ton portable vient de sonner. Où est-il ?

Je devine à sa réaction spontanée qu'elle vit cette longue attente avec autant d'impatience que moi. Elle bondit du lit où nous étions confortablement installés pour aller récupérer l'appareil sur la table basse du salon. Puis elle revient se blottir contre moi. J'ouvre le SMS dont l'expéditeur est inconnu de mon répertoire.

RDV demain, 20 h, chez moi.

Et il est signé Alexis Duivel.

Enfin !

Mélie pousse un soupir, elle a lu en même temps que moi.

— J’espère que le président de la Société sera là, marmonne-t-elle.

— Ce message ne le précise pas, mais je n’ai pas le choix. Nous verrons bien.

— Nous ? relève-t-elle. Il n’est pas prévu que je t’accompagne, David.

— Je ne crois pas qu’ils en seraient très surpris, tu sais ?!

— Ce n’est pas une bonne idée, se défend-elle farouchement.

Et une fois de plus, je cède sans discuter.

— Comme tu voudras, je souffle en la repoussant contre les oreillers.

Grâce à la convocation d’Alexis Duivel, nous venons de basculer de nouveau dans l’action. L’attente interminable a pris fin. L’excitation reprend le dessus, dans tous les sens du terme.

— En revanche, ça, c’est une très bonne idée, se réjouit ma chère complice en s’abandonnant à mon offensive joueuse.

Demain est un autre jour et, pour calmer mes nerfs, je ne connais rien de mieux que l’exercice physique. Et par chance, je dispose d’une excellente partenaire très dévouée.

*

Il est 20 heures, très précisément. J’ai vécu fébrilement toute cette journée de dimanche. Durant la semaine, les impératifs du bureau m’ont relativement distrait de l’attente, mais depuis hier, je n’ai eu pour seule diversion que de faire l’amour. Et je m’y suis employé de toutes mes forces, aidé en cela par une Mélissa décidée à me prêter son concours. L’impatience que j’éprouve est par conséquent très largement atténuée par une fatigue saine qui pèse sur mes épaules et me coupe un peu les jambes. Mélie est restée à l’appartement. Elle a catégoriquement refusé de m’accompagner, même lorsque je lui ai proposé de demeurer dans la

voiture pour m'attendre. C'est donc seul que je me présente devant le haut portail qui borde la propriété des Duivel. J'actionne l'interphone.

— Je vous ouvre, me répond une voix grave que je reconnais comme étant celle de mon étrange visiteur de l'autre jour.

Le portail s'ébranle, j'avance au pas sur l'allée gravillonnée. Je m'arrête au bas d'un double escalier de pierre menant à une superbe maison qui présente indiscutablement quelques ressemblances avec celle de Neuilly. Elle s'élève sur trois niveaux dans une architecture rigoureusement géométrique. Il m'a semblé apercevoir une balançoire un peu plus loin, dans le jardin qui s'étend à l'arrière. Mon père en avait fait installer une aussi, pour Victoire. Ma comparaison est interrompue par l'ouverture de la porte. Le majordome que j'ai pu voir sur les photos prises par Mélissa incline la tête lorsque je me présente une seconde fois.

— M. Duivel vous attend, me confirme-t-il avec un flegme presque britannique.

Il referme derrière moi. Pendant ce temps, je contemple le décor du vaste hall dans lequel je viens d'entrer. Un grand escalier conduit vers les étages, comme à Neuilly. Je suppose qu'il dessert pareillement les chambres.

— Si vous voulez bien me suivre !

Le majordome me précède dans un couloir, et s'arrête devant une porte entrebâillée. Sans frapper, il la pousse et me cède le passage.

— J'étais certain de pouvoir compter sur votre ponctualité, monsieur Hertman.

La voix grave d'Alexis Duivel me cueille à froid sitôt que j'ai franchi le seuil. Il se tient debout, près d'une haute fenêtre donnant sur le jardin. Son regard sombre quitte le mien quelques secondes pour se poser sur le dossier bleu calé sous mon bras.

— Bonsoir, monsieur Duivel.

Il esquisse un sourire, puis me tend une main cordiale que je saisis.

— Asseyez-vous, je vous en prie, me dit-il en me désignant un canapé chesterfield en cuir fauve.

Bon sang ! Le même que celui qui meuble le bureau de mon père.

— Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

Je crois qu’il me faudra bien ça.

— Volontiers !

— Whisky ? À moins que vous n’ayez déjà dîné. Cognac ?

— Non, je n’ai pas encore dîné. Un whisky me conviendra, je vous en remercie.

Il appuie sur un petit bouton placé sur un bureau en marqueterie. Il s’écoule moins de trente secondes avant que le majordome réapparaisse. Alexis passe la commande et le type acquiesce en silence. Je suppose que tout cela relève d’une mise en scène savamment orchestrée. Une sorte de calme avant la tempête. Le serviteur en costume trois-pièces revient avec nos deux verres. Le maître de maison attend de nouveau que nous soyons seuls pour relancer une conversation qui n’a pas vraiment commencé.

— Je vois que vous avez apporté les documents que je vous ai demandés, fait-il en désignant le dossier bleu.

— Ce n’est cependant pas à vous que je suis censé les remettre.

Ma réserve l’amuse visiblement. Il se retient de sourire et hoche la tête.

— C’est vrai, admet-il. Mais sachez-le, je suis un homme de parole.

— J’attends donc d’être présenté à votre président.

— Ce sera chose faite, mais avant cela, permettez-moi de vous poser quelques petites questions.

— Je vous écoute.

— Qu’avez-vous appris au sujet de la direction de la Société ?

Je réfléchis rapidement en avalant une gorgée d’alcool. En tout état de cause, avec un individu comme celui qui me fait face, j’ai tout intérêt à jouer la franchise.

— Qu’elle a été exercée par Henri Valmur jusqu’à ce que celui-ci se retire, et qu’elle a été ensuite reprise par votre père, Jacques Duivel. Depuis que ce dernier est parti aux États-Unis, il semblerait que vous ayez procédé à une réorganisation visant à installer Lou-Anne Mesnil dans des fonctions de directrice tandis que vous en avez conservé la présidence.

— Ainsi, vous pensez que je suis le véritable dirigeant ?

— C’est en tout cas ce que notre tête-à-tête, ce soir, me laisse supposer. Aucune des personnes que nous avons interrogées n’a été en mesure de nous indiquer le nom du président. En revanche, toutes vous connaissent personnellement comme étant le seul décisionnaire.

— Pourquoi vous aurais-je fait venir jusqu’ici alors qu’il me suffisait de vous le révéler l’autre jour, chez vous ?

— Je ne suis pas comptable des nombreux mystères dont vous aimez vous entourer, monsieur Duivel.

— Permettez-moi de vous dire que vous faites erreur sur toute la ligne. La flatterie n’a aucun effet sur moi, et je ne m’arroge pas un titre qui appartient légitimement à quelqu’un d’autre.

Bien que nets, ses propos ne sont pas dispensés avec colère. Son ton est resté mesuré, comme s’il étudiait chacune de mes réactions avant d’aller plus loin.

D’un seul coup, je réalise en repassant mentalement la bande.

« Légitimement. »

— Je vois que vous commencez à comprendre, ajoute-t-il après avoir trempé ses lèvres dans le whisky.

— De qui s’agit-il ? j’interroge, hautement intrigué.

— Reprenons depuis le début, si vous le voulez bien.

Comment refuser, de toute façon ?

— Comme vous l’avez dit, la Société a été créée par Henri Valmur. Il en a assuré la présidence exclusive pendant de nombreuses années. Savez-vous pour quelle raison il en a cédé les rênes à mon père ?

— Non.

— Pour un motif qui va beaucoup vous plaire, je crois.

Je tique, lui jubile en ménageant ses effets.

— Henri Valmur est tombé amoureux. Amoureux au point de se marier pour la première fois, à cinquante-cinq ans passés.

Ben voyons !

— L'éminent philosophe redoutait-il une certaine incompatibilité entre la conduite de ses affaires de cul et celle de ses affaires de cœur ?

— C'est entièrement cela, confirme Alexis Duivel, ravi de me voir progresser si rapidement sur le chemin de la vérité.

— À l'inverse, votre père ne craignait rien, si je comprends bien.

— Ma mère était non seulement parfaitement au courant des activités de son mari, mais elle y a toujours été associée, en effet.

— Ce qui facilite pas mal les choses.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Il en va donc de même pour vous, qui leur avez succédé sans que cela soulève de protestation.

— Je ne leur ai pas succédé, se défend-il. La Société est aujourd'hui entre les mains de l'unique personne dont la légitimité ne peut être discutée.

— Qui ça ? j'interroge, dubitatif.

— Henri Valmur a légué tous ses biens à une seule et même personne, répond Alexis Duivel. La Société en faisait partie, comme tout le reste.

Alors tout m'apparaît très simple.

— Sa femme ?

— Mon père n'a agi pendant des années qu'en tant qu'exécuteur testamentaire, confirme-t-il à demi-mot. Le temps que Mme Valmur soit mise au courant.

Pourquoi n'y ai-je pas songé plus tôt ?

Sauf que j'ai beau chercher dans ma mémoire, cette femme m'est complètement inconnue.

— Permettez-moi de vous la présenter, sourit-il en ouvrant la porte de son bureau.

J’entends tout d’abord des bruits de pas dans le couloir, des pas réguliers et sonores. Des talons. Il s’écarte pour laisser le passage, et moi, je me lève du canapé. La stupeur m’empêche cependant de faire un geste de plus. Devant moi s’avance une femme magnifique dont le visage aux traits fins, les longs cheveux auburn, la silhouette impeccable ne me sont pas tout à fait étrangers.

— Bonsoir, monsieur Hertman, dit-elle très calmement.

Ses lèvres rouges s’étirent dans un sourire bienveillant tandis que ses yeux d’un vert clair étonnant m’observent.

— Madame Duivel ? je bredouille, ahuri.

Dans son coin, son mari s’amuse de la situation.

Quel âge a-t-elle donc ? Assurément plus que lui, mais certainement beaucoup moins que je l’ai supposé lorsqu’il m’a parlé d’Henri Valmur.

Pourquoi n’ai-je pas pensé à potasser la biographie de ce dernier ? Quel idiot !

Mélissa n’a pas été plus perspicace. Ou alors, elle n’a rien découvert à ce sujet. Dans le cas contraire, elle n’aurait pas manqué de me le dire.

— Cela vous étonne ? me demande-t-elle en haussant un sourcil arqué.

— En vérité, je me désole d’avoir commis une erreur en ne procédant pas aux recherches moi-même.

Elle traverse la pièce d’un pas tranquille. Elle porte des escarpins aux talons redoutablement hauts et pointus qui rendent sa démarche sensuellement ondulante. Alexis Duivel n’a pas bougé, mais son regard farouche la dévore à distance. Elle ne l’ignore pas. Ses yeux clairs se lèvent vers lui et l’affrontent quelques secondes avant de revenir se poser sur moi.

— Votre opiniâtreté a eu raison de la prudence habituelle d’Alexis. Cela suffit en soi pour que je vous accorde l’entrevue que vous souhaitiez. J’ose espérer que cela en vaut vraiment la peine.

Ces quelques paroles me convainquent d’un fait que je n’avais pas prévu. Elle ignore le motif de ma présence ici, ce soir. Et la tension que je viens de ressentir dans cette pièce n’est autre chose qu’un conflit entre ces deux-là, un conflit silencieux, mais bien réel. Je crains d’être devenu malgré moi un instrument aux mains d’Alexis Duivel. Il me suffit d’un coup d’œil vers lui pour m’en assurer. Il fronce les sourcils et fourre les poings dans les poches de son pantalon, sans un mot. Son silence obstiné m’oblige à assumer seul la raison de ma visite.

— Votre mari m’a proposé un marché que je n’ai pas pu refuser, je balance sans scrupule.

— De quel marché s’agit-il ? demande-t-elle, à peine surprise.

— Vous vous en doutez, c’est au sujet de Claude Lanstier.

Son beau visage se pare d’un masque d’exaspération.

— Bien sûr, soupire-t-elle en assassinant son mari d’un regard brillant de colère. (Elle prend une inspiration et se tourne à nouveau vers moi.) Que voulez-vous exactement ?

— Tous les documents dont vous disposez et qui constituent autant de preuves à charge contre cet homme.

— C’est absolument hors de question ! articule-t-elle froidement en détachant bien chaque mot afin qu’il pénètre mon esprit.

Je m’attendais à cette résistance de sa part. Et si je ne m’abuse, je ne suis pas le seul. Alexis Duivel penche la tête d’un air entendu. Je dois faire le boulot qu’il attend de moi.

— Pourquoi ? j’insiste. Au nom d’un pseudo-règlement auquel vous croyez devoir obéir ?

Elle se raidit en me dévisageant, comme si je venais de proférer la plus énorme des conneries.

— Puisque vous êtes informé de nos règles, je n’ai rien à ajouter.

Je me sens congédié, sauf que ça ne va pas se terminer aussi facilement.

— Vous protégez un criminel, madame Duivel.

Elle fait front avec dignité et superbe :

— Vous n’avez aucune preuve.

— J’en ai suffisamment pour dénoncer l’existence et les nombreuses activités illégales de la Société dans l’un de mes journaux. Si je ne peux atteindre directement Lanstier, je m’en prendrai à vous sans la moindre pitié.

Son regard suit le mien jusqu’au dossier bleu posé sur le canapé où j’étais assis quelques minutes plus tôt. Elle semble accuser le coup.

— Vous commettriez une erreur, dit-elle en maîtrisant sa voix avec une facilité impressionnante.

— En quoi ma faute serait-elle plus grave que la vôtre ? Je ne suis pas un proxénète, moi.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

— En êtes-vous sûre ?

Elle serre les dents, son regard m’interroge. Alors, je dégaine :

— Je dispose du témoignage d’une certaine Mia. Ce pseudonyme doit probablement vous évoquer quelque chose. Quoi qu’il en soit, je connais tout, à présent, de vos méthodes de recrutement pour le moins spéciales. Croyez-moi, beaucoup de monde sera intéressé d’apprendre comment aujourd’hui, en France, il est tout à fait possible de contraindre des jeunes gens dans le besoin à se prostituer au profit de notables pervers et libidineux.

— C’est tout ?

Ma parole, au poker, elle doit être redoutable !

— Non, ce n’est pas tout.

J’approche du canapé, et j’ouvre le dossier. Le cahier de Victoire apparaît sur le dessus de la pile de documents.

— Je suis venu vous apporter ceci.

Elle ne fait pas un geste pour se saisir du cahier, alors je le pose sur la table, près d’elle.

— S’il vous reste un sou d’humanité, lisez-le, je vous en prie !

Sur ces mots, je récupère le dossier, et m’éloigne vers la sortie dans un silence assourdissant. En passant, mon regard croise celui d’Alexis Duivel. Dans le sien, je décrypte un remerciement. Dans le mien, il devine l’espoir que ma démarche aboutisse. Je dévale l’escalier de pierre et grimpe dans ma voiture. Les dés sont jetés. Le sort de Lanstier est désormais entre les mains de Mickaëlla Duivel.

Mickaëlla

« Un sou d'humanité. »

Une claque ne m'aurait pas fait plus d'effet. Je reste pantelante dans le bureau, les yeux fixés sur ce cahier d'écolier. Alexis n'a pas bougé, lui non plus. Il me regarde me débattre avec une affreuse réalité. La Société est en danger et, quoi que je fasse, je suis acculée et contrainte d'enfreindre les règles qu'Henri a établies.

— Tu devrais le lire.

La voix sourde d'Alexis me fait frémir. Son visage est fermé. Je me sens brutalement projetée dans le passé, comme ce jour maudit où il a disposé de moi sans mon consentement. Il vient d'agir pareillement. Encore une fois, il me force la main en me mettant devant le fait accompli après des jours et des jours de tourment durant lesquels je n'ai pas su briser la carapace de glace dont il s'était entouré. Je pensais que ce temps était révolu, je me suis trompée apparemment.

— A-t-il vraiment le témoignage de Mia ?

— Oui.

Le coup est rude à encaisser parce que je sais pertinemment qu'il est le seul à avoir pu organiser cette fuite. Celle-là, et combien d'autres ?

— Qu'a-t-il appris au juste à notre sujet ?

— Tout ou presque.

— M ne devait-elle pas nous prévenir de l’avancée de son enquête ?

— M a obéi aux consignes que je lui ai données.

Je craignais d’entendre ces mots.

Je me souviens de ses menaces, j’ai eu tort de les sous-estimer. Il n’a jamais failli à sa parole. En détournant les services de la Société à son profit, il m’oblige à constater ma vulnérabilité en même temps que celle de notre organisation.

— Ce n’est rien de moins qu’une trahison, Alex.

— Je ne partage pas ton point de vue.

Son ton est froid et résolu. Je serre mes bras autour de moi, je tremble sans savoir si c’est de colère ou de peur. Nos six années de mariage n’ont rien changé à ce que je ressens pour lui et il n’est rien que je redoute plus que de le perdre. Mais comment puis-je accepter une telle chose ? Car le coup qu’il vient de porter ne m’atteint pas seulement, il ébranle tout ce qu’Henri a conçu, et tout ce que nous avons développé ensemble, durant des années.

— Pourquoi as-tu fait ça ? je réussis à articuler tout bas.

— Tu le sais très bien, Micky, je te l’ai dit à plusieurs reprises. La Société nous a échappé, elle est incontrôlable. Elle n’obéit plus au concept initial qui la rendait honorable. L’usage qu’en font certains membres indélicats l’a pervertie au plus haut point. Aujourd’hui, c’est une bombe à retardement qui risque à tout moment de nous exploser entre les doigts. En grandissant, elle est devenue trop perméable, trop exigeante, et surtout oublieuse de certains principes fondamentaux. Mais puisque tu refuses obstinément de m’entendre, je n’avais pas d’autre choix. À présent, tu devras écouter la parole de David Hertman à défaut de la mienne.

Ses yeux me foudroient. Je chancelle en me laissant envahir par un soupçon atroce.

Ai-je donc été aveugle et sourde au point de perdre toute humanité, comme l’a affirmé cet homme ?

De toute évidence, il a fallu que je rate quelque chose d’essentiel pour qu’Alexis en soit arrivé à cette extrémité. Car il ne fait plus aucun doute qu’il m’a volontairement conduite à l’impasse. Je suis dos au mur, sans autre échappatoire que de l’affronter sur un terrain où il excelle. Il a soigneusement choisi le jour et l’heure, et c’est maintenant. Mes doigts glissent sur la couverture du cahier, que je n’ose pas encore ouvrir.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Le journal intime de Victoire Hertman. Celui dont Natalia nous a parlé.

— L’original ?

— Oui.

Je ne relève pas, mais Alex a parfaitement suivi le cheminement de mes pensées.

— Je me suis engagé à le lui restituer dès que tu l’auras lu, prévient-il.

Une autre impasse, je recule.

— Que m’apprendra-t-il que je ne sais déjà ?

— Il t’offrira sûrement une vision différente des choses, celle que tu occultes systématiquement.

Nous ne sommes pas ici en Enfer, il ne joue pas, et chacun de ses coups me fait de plus en plus mal.

— À quel moment me suis-je trompée de voie, selon toi ?

— Dès le début, je crois.

Mon cœur a un raté. Je le dévisage dans l’espoir qu’il démente ce qu’il vient de dire, mais c’est peine perdue. Je le vois sur ses traits, dans son attitude résolument distante.

— Tu as été éblouie en découvrant tout ce qu’Henri Valmur t’avait caché pendant toutes ces années, précise-t-il. Et tu as foncé tête baissée pour accomplir ce que tu considérais comme une mission sacrée. En voulant coûte que coûte respecter ta promesse, tu t’es fourvoyée, et tu as oublié l’essentiel.

— De quoi parles-tu ? je marmonne, assommée.

— J'évoque les propres enseignements d'Henri, ceux qu'il a souhaité te transmettre.

Il approche lentement, puis il sort un calepin en cuir blanc de l'un des tiroirs du bureau.

— Je suis tombé sur ces quelques notes, récemment, me dit-il en poussant le carnet ouvert devant moi.

Je reconnais aussitôt l'écriture d'Henri, fine et serrée, mais à peu près lisible. La preuve qu'il était calme au moment de rédiger ces lignes.

Toute organisation humaine qui se crée porte en elle, dès le départ, les germes de sa perte. En grandissant, elle se détourne immanquablement de son objectif initial et se corrompt. Il faut alors faire preuve d'assez de lucidité pour s'apercevoir que l'on s'éloigne des principes fondamentaux qui ont régi sa création. Bien souvent, il est trop tard pour y porter remède et replacer ladite organisation sur son axe premier. Les conclusions d'un tel constat sont sans appel et définitives. Il ne faut cependant pas désespérer. Il faut détruire sans état d'âme et recommencer à bâtir sur d'autres bases plus solides, en tenant compte des erreurs du passé. Le véritable courage n'est donc pas de se battre pour une cause perdue d'avance. Le véritable courage, c'est d'accepter et d'en tirer les justes enseignements. Ce ne sera jamais parfait, car la perfection n'existe pas, mais l'entreprise est belle, enthousiasmante, enrichissante et formidablement humaine.

Je dois m'accrocher à la table. Mes jambes se dérobent, je m'assieds dans le fauteuil voisin.

— D'où sors-tu ce carnet ?

— De ton coffre, Micky ! Il figurait au nombre des archives que tu as remisées sans y accorder l'attention qu'elles méritaient. Regarde la date, tu constateras qu'Henri a écrit ce texte peu de temps après avoir vendu *L'Écarlate*. Cela devrait t'inciter à réfléchir un peu à ce qui se produit aujourd'hui au sein de la Société.

Ma vue se trouble, mes poumons commencent à brûler.

— Comment ai-je pu passer à côté de cela ?

— En te focalisant sur un objectif irréalisable afin de te montrer digne de celui que tu considères farouchement comme ton véritable mari.

Je relève des yeux effarés. J'ai dû mal comprendre… forcément.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— La stricte vérité. En ton for intérieur, tu es toujours sa femme, Micky, l'épouse du célèbre Henri Valmur, et tu t'enorgueillis encore d'être présentée comme telle. Depuis six ans, tu n'as pas tourné la page. Rien n'y a fait, ni notre mariage ni même la naissance de Gabriel.

J'ai envie de hurler qu'il se trompe, mais je n'y arrive pas. Ma gorge est si nouée que j'étouffe. Je secoue la tête tandis que des larmes menacent au bord de mes paupières. Je dois faire appel à toute ma volonté pour faire jaillir quelques paroles faiblardes de ma bouche :

— Non… non, Alex, tu ne peux pas…

— Ouvre les yeux, me coupe-t-il sèchement. Il suffit de voir comment tu réagis à la lecture de ces quelques lignes d'Henri, alors que moi tu ne m'écoutes pas. Tu fais semblant, tu fais illusion en te soumettant à mon bon vouloir, l'espace d'une ou deux heures dans une pièce confinée. Mais c'est tout. En dehors de ça, tu agis en tant que dépositaire d'un titre de présidente et du fameux nom de Valmur. Je suis relégué au rang de second, condamné à te supplier pour obtenir la moindre chose de ta part. Je me suis pourtant acharné à tirer la sonnette d'alarme et, faute de pouvoir te raisonner, j'ai dû prendre toutes les dispositions que j'estimais nécessaires pour assurer notre protection, la tienne, la mienne, mais aussi celle de notre fils. Malheureusement, je n'ai pu que retarder l'échéance. Ce qui se passe aujourd'hui était écrit d'avance. J'aurais sans doute mieux fait d'agir plus tôt, ça nous aurait épargné cette douloureuse mise au point, mais il fallait, je crois, que nous en arrivions là pour que tu acceptes de m'entendre.

Ses propos me terrorisent. Un frisson glacial parcourt ma colonne vertébrale et me fige sur le siège où j'ai trouvé refuge. Je secoue machinalement la tête tandis que mon cœur s'affole dans ma poitrine.

— Que dois-je faire pour te prouver que tu as tort ?

— J'aimerais avoir tort, Micky. Bon sang ! Pour une fois, j'aimerais vraiment me tromper, mais je crains que ce ne soit pas le cas.

Son regard insondable m'écrase et son verdict a le goût amer d'une sentence.

Ce n'est pas possible ! Non !

— Alexis, je t'en supplie !

Si je n'étais pas à ce point sous le choc, j'irais jusqu'à m'agenouiller à ses pieds. Je l'ai fait si souvent, par jeu – une fois, par nécessité –, et pourtant, en cet instant, je redoute que le moindre geste de ma part ne soit mal interprété. Alors, je scrute son visage avec une fébrilité sans nom.

— Je t'offre une chance, une seule. Saisis-la, me conseille-t-il un peu moins froidement.

Du bout des doigts, il me désigne le journal intime de Victoire Hertman.

— Lis-le !

— Et après ? je réclame dans un souffle.

— Chaque chose en son temps, lis d'abord, et nous en rediscuterons.

Il me laisse sur ma faim, déboussolée et tremblante. Impitoyable, il se détourne de moi sans une parole de réconfort, et il quitte le bureau. Mon regard anxieux revient se poser sur le carnet blanc exhumé des archives de mon mari.

Mon mari !

Oh non !

Les larmes que je suis parvenue à contenir jaillissent d'un coup, brûlantes comme l'acide.

Henri, j'ai tenu ma promesse. Oui, mais à quel prix ?!

Pour l’honorer, j’ai trahi un serment bien plus important. Le serment qui me lie à l’homme que j’aime et qui m’aime, j’en suis certaine. Sous ma main, je sens la couverture du cahier. Il est la seule chance qui me reste de m’en sortir et, je l’espère, de sauver ce à quoi je tiens le plus au monde : mon mariage avec cet être exceptionnel qu’est Alexis, et mon bonheur à ses côtés, avec l’enfant merveilleux qu’il m’a donné. Mon instinct me hurle de me ressaisir et d’ouvrir enfin ces pages qui risquent très probablement d’ébranler tout ce en quoi je croyais jusqu’ici. Il le faut, et ce n’est plus ce que je redoute le plus. L’urgence est ailleurs, désormais. Alex a raison, je n’ai plus le choix.

Alexis

Le sanglot étouffé de Micky résonne encore dans mon crâne. Je ne déteste rien de plus que la faire pleurer. Hélas, je devais en arriver là pour briser sa résistance. Je la connais par cœur, peut-être mieux que moi-même. Elle tient tête jusqu'à la rupture. Une rupture que je lui ai laissée entrevoir si son obstination devait persister. Maintenant, cela fait plus de deux heures que je me suis retranché dans le salon, l'abandonnant à ses responsabilités, et jamais le temps ne m'a paru si long, à l'exception d'une fois… il y a six ans.

Dire qu'elle m'a obligé à user des mêmes méthodes !

Je m'efforce de respirer profondément pour apaiser la colère que je suis parvenu à maîtriser tout le long de ce cruel échange. Micky peut se vanter de repousser mes limites. J'avais tellement peur de céder à une impulsion qui aurait eu des conséquences dramatiques – car chacun des mots que j'ai prononcés était pensé. J'ai attendu si longtemps un sursaut de sa part, espéré vainement que le souvenir d'Henri s'estomperait. Je n'ai pas protesté quand elle a endossé le rôle de présidente de la Société, j'ai juste émis le souhait qu'elle se libère de sa charge d'enseignante. Je ne l'ai pas dissuadée quand elle a insisté pour racheter *L'Écarlate*, j'ai intercédé pour que ce rachat se fasse par le biais de l'organisation et que cet établissement soit géré par quelqu'un de confiance. Je ne lui ai pas refusé l'enfant qu'elle

désirait, j’ai prévenu des risques que constituait notre façon de vivre très débridée. J’ai même ravalé ma fierté lorsque, pour contourner cet écueil, il a été question de cantonner nos jeux érotiques à une pièce aménagée au sous-sol de notre nouvelle maison. Enfin, j’ai supporté sans broncher d’appliquer ses décisions de dirigeante, quitte à tenter de les infléchir parfois quand elles me semblaient trop arbitraires ou trop éloignées des conceptions que j’avais, moi, de la Société.

J’ai tout accepté de sa part. Tout. La seule chose que je refuse catégoriquement, c’est de la perdre. Et c’est bien ce qui risque d’arriver si elle s’obstine dans son aveuglement. Ce ne sera pas de mon fait, mais de celui de la justice qui ne manquera pas de se saisir d’une si belle affaire. Aucun argument philosophique ne pourra justifier nos activités aux yeux du grand public. Tout comme David Hertman, les gens n’y verront que prostitution, orgies et magouilles. Et si la justice tarde, le fisc, lui, fondra sur nos établissements comme un oiseau de proie dès que la nouvelle commencera à se répandre. Nous ne tiendrons pas un mois.

J’ai parfaitement conscience de ce que j’ai fait en mettant David Hertman sur notre piste. Tôt ou tard, cela devait arriver, de toute façon. Et j’aime mieux être l’artisan de cette démolition plutôt que la victime. Il me reste désormais deux choses à faire, et la plus importante est de sauver Micky de ce piège avant qu’il se referme sur elle. Mes dispositions sont déjà prises, ma lettre de démission est rédigée. Je n’ai plus que quelques détails administratifs à régler, mais j’ai besoin, pour ça, de connaître la position de ma chère et tendre épouse. En attendant, je trompe mon angoisse en faisant semblant de lire.

Une heure supplémentaire s’écoule, soixante interminables minutes durant lesquelles je peine à ne pas gamberger. Je tends l’oreille, je guette le moindre bruit dans le couloir. Hélas, seul le lancinant tic-tac de l’horloge se fait entendre. Je m’exhorte au calme alors que tout mon corps a envie de

bondir du fauteuil où ma volonté le rive. C'est un combat permanent que je mène contre moi. Le carillon de la pendule se met en marche.

23 heures !

Chaque coup retentit dans mon crâne. Et ces coups s'accompagnent soudain du bruit que j'espérais. Le claquement des talons de Micky sur le parquet. Elle entre sans frapper et avance vers moi, le cahier de Victoire Hertman à la main. Je lève les yeux vers son visage. Il est ravagé par des larmes qu'elle n'a pas cherché à me cacher. Elle aurait eu bien du mal, je crois. Sa douleur réveille la mienne, mais je réussis à ne pas bouger.

— Je l'ai lu… jusqu'à la dernière page, articule-t-elle, la gorge nouée.

Je garde le silence, obstinément. Je m'autorise seulement à fermer le livre que je ne lisais pas vraiment pour lui signifier que je lui accorde toute mon attention.

— Je voudrais te demander une faveur, Alex, reprend-elle en luttant contre son émotion.

— Laquelle ?

Visiblement, ma voix grave lui provoque un frisson. Une lueur d'angoisse fuse dans ses beaux yeux délavés par le chagrin.

— Que nous en discutions sur un autre terrain… sur le tien. Envoie-moi en Enfer, s'il te plaît !

Le défi est de taille, pour elle comme pour moi. L'Enfer est le seul endroit où elle abandonne son rôle, le seul où je joue pleinement le mien. Elle me donne ainsi un avantage redoutable. Mais, soit… puisque c'est ce qu'elle veut.

— Tu connais le chemin, je lui réponds en lui tendant la clé qui verrouille le sous-sol.

Elle s'en saisit et quitte le salon sans ajouter une parole. Je m'accorde quelques minutes de réflexion. Micky est loin d'être aussi prévisible qu'il y paraît. Je dois songer à toutes les hypothèses, peser d'avance chacune de mes phrases, évaluer tous les risques que je m'apprête à prendre. J'essaie,

mais mon esprit se rebelle. Il est déjà dans l’escalier, sur les pas de mon indomptable compagne. N’y tenant plus, je me lève d’un bond. Mickaëlla n’aura disposé que de cinq malheureuses minutes de répit. Je descends aussi lentement que le permettent mes nerfs tendus. D’ordinaire, je pénètre ici le premier pour l’attendre. Cette inversion des rôles ajoute au caractère dramatique de la situation.

Je m’arrête sur le seuil. Micky est déjà nue. Elle est allée s’agenouiller contre le mur auquel est scellée une chaîne portant un collier en cuir. Elle achève de l’attacher autour de son cou avant de se tourner vers moi. Cette vision propulse le sang dans mes veines, accélère mon rythme cardiaque et, bien sûr, me fait aussitôt bander à en avoir mal. Si ma chère épouse espère m’influencer de cette manière, elle se trompe. Ça, je l’avais prévu à la seconde même où elle a exigé de venir ici. Au lieu d’aller vers elle, je rejoins le fauteuil de l’autre côté de la pièce. Je m’installe en croisant les doigts sous mon menton dans une posture qui m’est familière. Micky sourcille. Elle ne pleure plus. C’est déjà ça.

— Je suis prête, dit-elle d’une voix étranglée.

— Prête à quoi ?

— À subir ta colère comme je le mérite.

— C’est là tout ce que tu me proposes ?

Elle pâlit tout à coup. Ses yeux s’écarquillent.

— Que dois-je faire ? bredouille-t-elle.

— Parle-moi de ta lecture.

Son regard se noie de nouveau, sa gorge se colore d’un rouge soutenu.

— C’est… très difficile.

— Pourquoi ?

— C’est comme si je voyais les choses au travers d’un filtre nouveau, qui me fait paraître sale tout ce que je trouvais beau jusqu’alors. J’ai honte, Alex. Je me sens atrocement coupable de n’avoir rien compris… rien fait. J’aurais dû t’écouter. Je te demande pardon.

— Ce ne sont pas des excuses que j’attends de toi. Et les regrets ne répareront pas le mal qui a été fait. Tu n’es pas responsable des agissements passés de Lanstier, mais tu l’es pour ce que lui réserve l’avenir. Tu peux encore intervenir. Il n’est pas trop tard.

— Comment ?

— En confiant à David Hertman tous les témoignages que nous avons consignés, celui de Lalie Hubert, de Félix Brandt, de Natalia, ainsi que la vidéo de Thomas Briestre, qui incrimine directement Lanstier.

Elle baisse la tête et déglutit bruyamment.

— Si je fais ça, c’en est fini de la Société, n’est-ce pas ?

— Je ne l’envisageais pas autrement, Micky.

— Qu’adviendra-t-il du réseau ?

— J’y ai pensé, il nous faudra prendre les dispositions qui s’imposent, évidemment.

— Et nous ?

— J’ai d’ores et déjà accepté une proposition d’emploi, ailleurs.

Elle sursaute et redresse vivement la tête.

— Où ça ?

— À New York, dans la même société que ma mère.

— Sans m’en parler au préalable ?

La colère flambe dans ses prunelles. Je n’en attendais pas moins.

— Tu as grillé toutes tes cartouches, chérie. Tu n’en as plus qu’une, une seule, je t’ai prévenue.

— Te rends-tu compte que tu ne me laisses aucun choix ?

— C’est faux, tu es entièrement libre, au contraire.

— Mais enfin, si je refuse cet ultimatum…

Elle s’interrompt en me dévisageant d’un air affolé. Je me contrains à lui sourire alors qu’au fond de moi je suis mort de trouille.

— Essaie pour voir !

— Non !

Elle n’a pas hésité. Pas un quart de seconde. Je dois enfoncer le clou, malgré l’angoisse et la souffrance.

— Pourquoi ? Tu as peur ?

— Je n’ai pas peur, je t’aime, Alex.

— Il me semble avoir déjà entendu ces jolies paroles.

— Arrête ! requiert-elle trop faiblement à mon goût.

— Tu te complais à m’obéir, ici, en Enfer, mais que se passera-t-il lorsque tu seras remontée ? Qu’adviendra-t-il de tes belles promesses ? Les tiendras-tu avec autant de ferveur que celles faites à Henri ?

— Arrête ! hurle-t-elle tout à coup.

De grosses larmes roulent sur ses joues. Pourtant, elle ne baisse pas les yeux.

Combien de fois l’ai-je vue pleurer ?

Je pourrais les compter sur les doigts d’une seule main. Sa poitrine se creuse, elle peine à respirer. Je crève d’envie d’aller la prendre dans mes bras, de la serrer à l’en étouffer pour la consoler. Plus encore qu’il y a six ans. Cependant, je ne bouge toujours pas. J’assiste à son calvaire sans faire un geste, parce que son salut ne peut venir que d’elle seule.

— Je le ferai, réussit-elle à articuler après avoir inspiré difficilement. Je ferai tout ce qu’il faudra pour aider David Hertman.

La nouvelle résolution de Micky se lit sur son visage. Sa nature combattante reprend le dessus, elle sèche ses larmes et allume un éclat magnifique dans ses prunelles de jade. Si je commence à me réjouir intérieurement, je persiste à ne rien manifester de mes propres émotions.

— Et je te suivrai, où que tu ailles, conclut-elle sans faillir.

Enfin !

Ses dernières paroles me libèrent. Je quitte mon fauteuil pour avancer vers elle. Lorsque je passe près de la table où sont alignés les accessoires de torture que je lui réserve habituellement dans ces lieux, je note qu’elle frémit à nouveau. Mais cette nuit, comme il y a six ans, je n’ai aucune envie

de la blesser davantage. J’approche d’elle, les mains vides, et je m’accroupis. Du bout des doigts, j’effleure sa joue encore humide. Ses lèvres sensuelles s’entrouvrent, son regard m’interroge.

— Tu en as mis du temps, je murmure avec tendresse.

Elle lutte de toutes ses forces pour ne pas flancher, mais c’est trop dur. Une larme lui échappe, je l’efface d’une caresse. Puis je l’attire dans mes bras comme je le désirais si fort. Elle se réfugie contre moi en soupirant.

Bon sang ce qu’elle m’a manqué !

Elle couine un « pardon » dont je n’ai pas besoin. Délicatement, j’écarte ses cheveux pour détacher la boucle du collier qui la retient captive comme une chienne. Ce n’est pas comme ça que je la veux. Tous ces artifices ont cessé de m’amuser depuis longtemps. Je la libère de son entrave et la force à me regarder en relevant son menton.

— Dans notre futur logement, il n’y aura ni cave ni grenier, je la préviens.

— Ça n’a pas d’importance, je me soumettrai à toi quand tu voudras, où tu voudras, répond-elle avec passion.

Je souligne du pouce l’ourlet de sa jolie bouche qui vient de prononcer les mots que j’espérais.

— Je t’aime, espèce de chipie, dis-je en souriant enfin, incapable de contenir ma joie.

Un hoquet mêlant éclat de rire et soulagement jaillit de sa gorge. Je n’y tiens plus. Elle gémit lorsque mes lèvres s’écrasent sur les siennes et que ma langue la traque. À sa façon de répondre à mon baiser, je devine qu’elle brûle du même feu que moi.

J’ai envie d’elle à en mourir, maintenant !

Je me relève en l’emportant dans mes bras. Je la dépose au creux du lit voisin sans lui laisser l’occasion de respirer. J’ai trop besoin d’elle, de sa bouche, de son corps. J’adore voir briller l’insolence dans ses yeux au moment où je me redresse pour déboutonner mon pantalon. J’adore voir ses

joues rosir quand j'écarte ses cuisses et que je présente mon sexe gonflé, tendu à l'extrême, à sa jolie chatte délicieusement douce. J'adore la voir se cramponner aux draps en tentant vainement de réprimer un cri lorsque je m'enfonce en elle d'un coup de reins qui la dévaste. J'ai présumé de mes propres forces, le manque d'elle a été si cruel qu'en la pénétrant j'éprouve un vertige. C'est comme si mes sensations étaient décuplées. Micky me dévisage en fronçant les sourcils. Et moi, je savoure, enfoui au plus profond de son ventre.

— Tu mouilles affreusement, madame Duivel, je la taquine en insistant sur son nom.

— Je peux faire pire, tu sais ?!

— Oui, je sais. Et je compte bien tout obtenir de toi.

— Je t'appartiens, Alex. Je n'appartiens qu'à toi, corps et âme, n'en doute plus jamais.

Je la remercie d'un coup de boutoir qui nous fait gémir tous les deux. Je m'allonge sur elle, l'obligeant à nouer ses jambes autour de ma taille. Ma main s'empare de l'un de ses seins tandis que l'autre la soulage un peu de mon poids. La danse lascive de mes hanches ouvre progressivement les vannes de son plaisir. Ma queue plonge inlassablement dans son vagin trempé. Je nage en plein bonheur. Je ne précipite rien, même si l'impatience m'oblige à accélérer la cadence. Je voudrais que cette nuit s'éternise, mais j'ai foi en l'avenir. Un avenir différent de celui que j'imaginais au départ, mais finalement plus exaltant. Micky pousse un cri. Mon sexe se trouve soudain comprimé, je perçois toutes les petites contractions qui la tétanisent entre mes bras. Ses tétons sont durs et saillants, ses joues et ses lèvres ont rougi. Je me redresse pour la regarder jouir. C'est un spectacle dont je ne me lasse pas. Mon ventre est aspergé par son orgasme fabuleux tandis que je continue d'aller et venir entre ses cuisses largement écartées. Elle se cambre contre moi pour mieux s'offrir au plaisir. Cette petite peste sait

comment m'achever. J'empoigne son bassin pour la souder plus brutalement à ma verge, qui la transperce.

— Oui, crie-t-elle, languissante. Encore !

Voilà un ordre auquel il me plaît d'obéir.

Mon va-et-vient se fait plus ample et plus brusque. Micky décolle du lit chaque fois que je bute au fond de son ventre. Elle ferme les yeux, secoue la tête, ses seins gigotent magnifiquement. Je ne tiendrai pas très longtemps. Des décharges électriques parcourent mes testicules, mes doigts impriment leurs empreintes dans la chair laiteuse de la plus dangereuse créature que je connaisse. La seule capable de me rendre fou au point d'accomplir l'impossible. Elle soupire mon prénom et sa voix agit sur moi comme un détonateur. Un râle rauque déchire ma poitrine tandis que mon sexe se raidit douloureusement. Je ne me rappelle pas avoir joui si violemment depuis longtemps… très longtemps.

— Je t'aime, murmure-t-elle en m'attirant entre ses bras.

Je n'ai plus la force de résister. Toute ma colère, ma joie, mon énergie, ma passion viennent de jaillir en même temps que mon plaisir. Micky m'a tout pris. Elle m'en console par des caresses qui ne me suffisent pas. Je veux ses lèvres.

— J'espère que tu n'avais pas prévu de dormir, cette nuit, je lui susurre en la bécotant.

— Est-ce que, par hasard, je t'ai manqué ?

— Horriblement, j'avoue entre deux baisers.

Son corps doux et chaud épouse le mien, ses lèvres s'étirent dans un sourire tandis que je les harcèle.

— Alex, m'interrompt-elle.

— Quoi ?

Je m'écarte juste assez pour la contempler.

— Encore ! dit-elle, tentatrice à souhait.

À l’avenir, je me verrais bien échanger nos rôles. Micky serait ma maîtresse sublime, et moi, son esclave sexuel. Elle rit en m’entendant émettre cette suggestion.

— On pourrait le faire tour à tour, qu’en dis-tu ? propose-t-elle.

— Tu sais que j’ai toujours été rebelle à toute forme d’autorité, je grimace, amusé.

Elle esquisse une moue dubitative, puis elle me repousse contre les oreillers. Sa main descend se poser sur mon sexe à peine détendu. Ses doigts l’enserrent fermement.

— Encore ! répète-t-elle d’un ton suave.

Forcément… vu sous cet angle… je peux consentir à un effort.

*

Il est un peu plus de 20 heures, ce lundi. Micky est assise tout contre moi dans le canapé du petit salon où nous nous installons volontiers, le soir, pour bavarder. Je n’ai pas souhaité la quitter de la journée après la nuit éprouvante et mémorable que nous avons vécue ; elle n’a pas voulu que je m’éloigne non plus. Gabriel s’est bien étonné de ne pas avoir classe avec sa mère aujourd’hui, mais sa surprise a vite cédé la place au bonheur de profiter de ces vacances inespérées pour jouer dehors. Il a fait si beau, cet après-midi. En le voyant courir dans les allées du jardin, je me suis demandé comment il vivra notre déménagement, et c’est Micky qui s’est montrée rassurante à ce sujet.

— Il n’a que quatre ans. À cet âge, il s’adaptera sans mal. Et puis, il aura enfin la chance de passer du temps avec ses grands-parents.

C’est indiscutable. Mes parents se désolent tellement de ne pas voir grandir leur petit-fils, et lui les aime tant. C’est sans conteste l’argument qui plaira le plus à notre enfant. Ne fréquentant pas l’école, il ne souffrira pas de perdre des camarades qu’il n’a jamais eus. Quant à son environnement, sa mère a raison, il ne devrait pas avoir trop de difficultés à s’y faire.

Mon père, lui, n'a pas été très étonné du coup de fil que je lui ai passé, après le déjeuner. Depuis ce jour où il m'a parlé comme à un homme alors que je n'étais encore qu'un adolescent rebelle, il est devenu mon confident, la première personne à laquelle je pense lorsque j'ai besoin d'un conseil. C'est donc tout naturellement vers lui, en tant que père et en tant qu'ancien président de la Société que je me suis tourné, il y a quelques mois, quand j'ai senti la nécessité d'agir. Son analyse rejoignait la mienne, ce qui m'a conforté dans ma décision. Par ailleurs, c'est lui qui m'a guidé vers les archives d'Henri Valmur, qu'il connaissait mieux que Micky elle-même. En cachette, j'ai fouillé le coffre et exhumé les nombreux carnets de notes qu'Henri avait noircis de son écriture presque illisible. Il m'a fallu des semaines pour en venir à bout. Et parmi ces textes, j'ai trouvé exactement celui que je cherchais, celui dont mon père se souvenait pour avoir vu son ami l'écrire sous ses yeux, celui qui devait faire immanquablement pencher la balance en ma faveur. Et c'est ce qui s'est produit.

Finalement, je dois encore en être reconnaissant à ce grand philosophe… Paix à son âme, mais puisse-t-il désormais n'être plus qu'un souvenir. Son fantôme nous hante depuis trop d'années. Il est temps qu'il s'efface. Et je sens que Mickaëlla est elle aussi prête à s'affranchir de cette influence qui a tant pesé sur sa conscience. Comme moi, elle a sorti toutes les notes de son mentor, elle en a conservé quelques-unes sur son bureau, dont le fameux carnet blanc. Elle ne m'a pas dit ce qu'elle comptait en faire.

Ensemble, nous avons examiné la situation, pris quelques décisions radicales qu'il nous faudra mettre rapidement à exécution, et étudié les propositions immobilières que mon père nous a expédiées depuis New York. Par précaution, ce dernier s'est chargé de cette mission pour moi, dès le mois de février, après que Vladimir m'a contacté pour la première fois. Le vent était en train de tourner et je voyais les nuages s'amonceler au-dessus de nos têtes. Sans que cela me surprenne, la préférence de Micky va

à Greenwich Village, dont le côté bohème lui plaît. En conséquence, j'ai passé un autre appel, et depuis, j'attends une réponse.

Micky a la curieuse manie de tout lister, je la regarde pointer chaque ligne d'une page remplie de ses annotations. Je m'amuse tellement à la voir si concentrée que je ne réagis qu'à la deuxième sonnerie de mon portable. Sur l'écran s'affiche le nom que j'espérais.

— Bonjour, Daniel !

— C'est OK ! me réplique-t-il sans détour. J'ai mis la main sur un petit bijou d'environ quatre cents mètres carrés. Il est exactement là où tu le souhaitais, mais le prix initial dépasse légèrement ton budget.

Daniel Sitrange est du genre très direct, comme le sont généralement les Américains, soient-ils d'adoption. Il ne doute de rien. S'il n'est plus membre de la Société depuis quelques années, nous avons gardé d'excellentes relations d'amitié sincère. Je savais que je pouvais compter sur lui, une fois encore. Dégoter l'appartement idéal était pleinement dans ses cordes, l'immobilier étant l'un de ses nombreux chevaux de bataille.

— « Légèrement », à quel point ? je m'inquiète.

Un éclat de rire me répond.

— Rien d'insurmontable pour toi, ne t'en fais pas. Je réduirai ma marge, tu n'en souffriras pas trop. Très sincèrement, tu ne peux pas passer à côté d'une telle occasion. Cali en est presque jalouse, je suis sûr qu'il plaira à Mickaëlla.

Avec de tels arguments, je lui fais pleinement confiance.

— C'est formidable ! Comment te remercier ?

— En m'expliquant ce qui se passe exactement, Alex.

J'ai activé le haut-parleur. Micky relève la tête, nous échangeons un regard complice, puis je déballe tout, dans les détails. Daniel ne m'interrompt pas, il m'écoute jusqu'au bout, en homme habitué à analyser les choses. Quand j'ai terminé, il pousse un soupir.

— Je me demandais quand cela allait arriver, me dit-il d'une voix posée. Car je ne me faisais pas d'illusions, tu sais ? Une telle entreprise ne pouvait être si parfaite et durer sans accroc.

— Je me rappelle que tu m'avais mis en garde.

— Cela dit, j'en suis désolé pour Mickaëlla et pour toi.

— Nous ne le sommes pas, Daniel. Rassure-toi !

— Que comptez-vous faire du réseau ?

— Le démanteler, aussi proprement et rapidement que possible.

— Il faut éviter de laisser des traces, me conseille-t-il.

— Je le sais.

— Quand envisagez-vous d'arriver ici ?

— Dès que possible.

— Tu es OK côté *green card* ?

— Mon employeur s'en est chargé, c'est bon. Pour Micky et Gabriel également.

— Que vas-tu faire de votre maison ?

— La vendre, forcément. Je dois financer un « léger dépassement ». Néanmoins, je ne suis pas pressé. Georges ne tient pas du tout à traverser l'Atlantique. Il continuera d'y habiter durant quelques mois. Ensuite, il rejoindra sa sœur, du côté d'Arcachon, pour profiter d'une retraite bien méritée.

Cette évocation me cause un pincement au cœur. Georges fait partie de notre famille dont il connaît les secrets les plus intimes. Il est resté près de moi quand mes parents ont quitté la France, et il m'a suivi ici, dans cette nouvelle maison qu'il gère à la perfection. Me séparer de lui est un véritable crève-cœur, mais c'est ainsi. Pour lui faciliter les choses, j'entends lui laisser la jouissance de la propriété aussi longtemps qu'il le souhaitera.

— Il faudra donc prévoir l'ameublement de ton nouveau nid.

— En effet.

— Si Micky et toi le permettez, je connais la personne parfaite pour faire le job.

Micky me sourit, elle a compris comme moi de qui il s’agit. De toute façon, nous sommes pressés par le temps.

— Nous ne doutons pas du talent de Cali, et nous sommes d’accord, je lui réponds sans peur de me tromper.

— Elle sera ravie de pouvoir vous rendre ce petit service.

— Ce n’est pas un petit service, Dan, je lui fais remarquer.

— Je crois qu’elle se sentira éternellement redevable envers vous, tu sais ? Et moi aussi.

— Combien de fois devrais-je te répéter qu’il ne faut pas ?

— Laisse tomber, Alexis, tu n’auras pas le dernier mot, il vaut mieux en prendre ton parti, mon vieux.

Il a de la chance, j’ai retrouvé toute ma bonne humeur. Près de moi, Micky ne goûte pas son plaisir de me voir heureux. Ses beaux yeux me couvent amoureusement, et ça vaut tout l’or du monde.

— Très bien, je laisse tomber, je ricane malgré moi.

— Fais-moi signe quand vous serez prêts à partir, je mettrai mon Falcon à votre disposition.

— Tu ne crois pas que tu en fais un peu trop, là ?

— Tu viens toi-même d’admettre que non.

— Tu me paieras ça, un jour, je le préviens amicalement.

— Je crains que tu n’aies plus les moyens de te distraire de cette façon, prochainement, mon pauvre Alexis.

— Tu me mets au défi ?

— Ça se pourrait.

Tel que je le connais, il est sérieux. Il l’était pareillement le jour où il a exigé de la part de la Société un tel niveau de services que j’ai redouté de ne jamais pouvoir y parvenir. La chance a été de mon côté, à cette époque. Le

sera-t-elle à nouveau dans quelques semaines, dans quelques mois ? Je l’espère.

— Ça marche, nous en reparlerons d’ici à un an, qu’en dis-tu ?

— Je suis impatient de voir ça.

Mickaëlla fronce les sourcils, dubitative, mais elle ne dit rien. Elle me sait compétiteur dans l’âme, et s’abstient donc de me dissuader. Je crois même distinguer un éclat joueur dans son regard.

— Après nous serons quittes, n’est-ce pas ? j’insiste.

— Nous serons quittes, confirme-t-il avec des accents moqueurs.

— J’ai une dernière requête.

— Je t’écoute.

— J’aimerais avoir des nouvelles de Vladimir et Natalia.

— Justement, c’est encore l’une des choses à mettre à ton crédit. Grâce à toi, j’ai récupéré le meilleur commercial que j’aie jamais eu. Vladimir est redoutable en affaires.

— Je m’en réjouis.

— Et moi donc ! Devine où il se trouve actuellement.

— Aucune idée.

— Je l’ai expédié à Moscou.

— Tu ne recules devant rien, ma parole.

— Je n’allais pas me priver d’un tel atout.

— Tu aurais eu tort, j’en conviens. Et Natalia, comment va-t-elle ?

— Elle vient juste d’obtenir son diplôme en droit commercial. J’envisage sérieusement de l’embaucher également quand elle reviendra.

— Elle n’est plus à New York ?

— Envoyer Vlad à Moscou sans Natalia aurait été cruel, tu ne crois pas ?

L’humour de Daniel est délicieux. Micky pouffe dans son coin.

— Tu mériterais la palme du meilleur patron.

— Il me semble qu’un tel palmarès existe, mais je ne cours plus après les honneurs depuis longtemps.

— Tu as bien raison.

— Natalia et Vladimir feront, en principe, une escale à Bruxelles pour rendre visite aux Saint-Morgins. J’ai affrété l’avion pour eux. Bruxelles-Paris, ce n’est pas si loin. Ce serait dommage de t’en priver, tu vois ?

— Oui, je vois. Je te rappelle dès que tout est prêt.

— Je serai très heureux de vous accueillir ici.

— Merci, Daniel.

— À bientôt, Alexis.

Sur ces mots, il raccroche. Mickaëlla vient se blottir dans mes bras.

— Le moins qu’on puisse dire, c’est que tu as le sens de l’organisation, glousse-t-elle en souriant.

Je lui fauche la fameuse liste qu’elle a rédigée.

— Tu peux rayer les cinq premières lignes, je crois.

— Il en reste quelques-unes, et pas des moindres.

— C’est vrai. Autant s’y mettre tout de suite.

— Que fais-tu ? s’inquiète-t-elle en me voyant chercher un autre numéro de téléphone dans mon répertoire.

— J’applique les bons conseils de Daniel, il faut effacer les traces.

Stéphane décroche rapidement. Derrière lui, j’entends de la musique en sourdine, il devait travailler à sa nouvelle bande dessinée.

— Salut, Alex, m’accueille-t-il gaiement.

— Salut, Stéph. Comment vas-tu ?

— Très bien, merci, mais je présume que tu ne m’appelles pas pour me demander des nouvelles de ma petite santé.

— Non, en effet.

— Alors, ça y est, on casse le jouet ?

— On casse le jouet, je confirme sans ambiguïté.

— OK ! Tu as eu mon père ?

— J’irai le voir demain. J’ai un autre client à lui proposer.

— « Vallate Link Access » pourra survivre sans la Société, ne t’inquiète pas trop pour lui.

— Je ne m’inquiète pas, cela faisait partie de notre accord.

— Quand dois-je commencer le ménage ?

— J’ai besoin d’un jour plein, le temps de prévenir tout le monde.

— Je vais d’abord supprimer les archives et les historiques de connexions. Je virerai les logiciels en dernier.

— Micky te donnera son code pour que tu puisses également détruire les dossiers classés confidentiels.

Cette dernière hoche la tête sans hésiter.

— Tu en veux une copie de sauvegarde sur un autre support ? me demande-t-il.

— Non. On brûle tout.

— Il sera fait selon tes ordres, chef, s’amuse-t-il.

Je réalise subitement que ce crétin va me manquer. Lui et son humour qui ne s’est pas arrangé depuis qu’il a emménagé chez Frédérique. Ces deux-là font une sacrée paire, l’un ne rachetant certainement pas l’autre.

— Où en es-tu de ta BD ? j’interroge plus légèrement.

— Tu m’as interrompu en plein coït anal.

— J’en suis navré, je rigole franchement.

— Pas tant que Fred ! Elle est en train de te maudire.

— Comme d’habitude ! Continue-t-elle à prendre la pose ?

— Toujours.

— Dans ce cas, je ne vous dérange pas davantage. Présente-lui mes hommages.

— Je n’y manquerai pas, me rétorque-t-il, narquois.

Je n’ai aucun mal à imaginer la scène et je peine à ne pas rire aux éclats. Je le salue en prenant rendez-vous pour faire le point d’ici à deux jours, puis je raccroche.

— Voilà ! La machine est lancée, je murmure en caressant la joue de Micky.

— Il te reste un tout dernier coup de fil à passer.

— Je crois qu’un SMS suffira.

— Alors, vas-y, envoie-le !

David

Demain, 20 h. Même endroit

— Alexis Duivel ne s'embarrasse pas de formule de politesse, je ronchonne en lisant le message qui vient de s'afficher sur mon portable.

Mélie le lit à son tour, et sa bonne humeur s'envole tout à coup.

— En effet, approuve-t-elle en s'éclaircissant la voix. Mais il t'a répondu rapidement, c'est déjà ça.

— Oui, c'est vrai.

Deux jours à peine, mais deux jours durant lesquels j'ai vécu dans l'attente. Mélissa a cependant été une merveilleuse diversion. Puisque l'enquête est au point mort, tout son temps m'a été exclusivement dévolu. Elle s'est acharnée à m'épuiser, de sorte que je me suis endormi comme une masse deux soirs de suite. Cette saine fatigue m'a permis d'être assez lucide, malgré l'impatience, pour entamer l'écriture de mon premier article à charge contre Lanstier. Mélissa a demandé à en lire l'ébauche, je ne le lui ai pas refusé. C'est même précisément ce qu'elle était en train de faire quand ce message est arrivé.

— Les documents qu'il t'a promis tomberont à pic, finalement, estime-t-elle en achevant sa lecture.

— J’espère qu’ils me permettront de sortir l’artillerie lourde immédiatement au lieu de me contenter de tourner autour du pot, comme c’est le cas jusqu’à présent.

— Ce serait mieux… Indiscutablement.

— Qu’est-ce qui te chagrine ? je m’inquiète en la voyant si songeuse.

Elle me sourit en se détournant de l’écran d’ordinateur et vient se couler entre mes bras.

— J’ai tout à la fois hâte de voir ça et un peu d’appréhension quant aux répercussions qu’aura cet article.

Elle n’est pas la seule à se poser des questions, j’ai parfaitement conscience de ce que je mijote.

— Il s’agira quasiment d’un scandale d’État.

— Tu sais ce que cela implique comme risques, David. Tu vas subir d’énormes pressions.

— J’accepte même de ne pas m’en relever par la suite à partir du moment où j’aurais atteint mon objectif. Je veux la peau de Lanstier, d’une manière ou d’une autre, quitte à passer pour un vrai connard.

— Ou le digne fils de ton père.

— Ce ne serait pas pour me déplaire, c’est certain, j’en conviens avec le sourire.

Elle me vole un baiser d’une sensualité torride. Je sens qu’elle repart à l’offensive.

— Je suis amoureux d’une nymphomane, je plaisante tandis qu’elle s’installe à califourchon sur mes genoux.

— On dirait que ça non plus, ce n’est pas pour te déplaire, réplique-t-elle, joueuse.

— Je ne m’en plaignais pas.

— Alors qu’attends-tu ?

Sa réclamation est si pressante que j’abandonne l’idée de rejoindre le lit. D’ailleurs, elle s’attaque déjà à ma ceinture. De toutes les positions que

nous avons expérimentées, celle-là est ma préférée. J'adore la voir me chevaucher, m'utiliser sans vergogne pour son plus grand plaisir. Je me régale de l'admirer en plein effort, de me saisir de ses seins qui ballottent sous mon nez, d'empoigner ses hanches pour accentuer leur danse sur mon sexe tendu entre ses cuisses. Je l'attire tout contre moi pour l'embrasser tandis qu'elle ondule, ma queue enfouie au fond de son ventre. Je lui cède le pouvoir jusqu'à ce qu'elle jouisse en se cambrant. Alors, je reprends les commandes, je la renverse sur les coussins du canapé, et je laisse libre cours à ma propre excitation. Je m'enfonce sans égards dans son vagin délicieusement mouillé. Ma fougue lui vaut un second orgasme avant que je ne capitule à mon tour, entraîné par ses gémissements et ses cris. Je me retire juste à temps, mon sperme jaillit sur son ventre, sur ses seins, m'arrachant un râle fauve et me brouillant la vue l'espace d'un court instant. Puis je surmonte le choc, je rouvre les yeux, mes poumons fonctionnent de nouveau. Coincée entre mes jambes, Mélie étale ma jouissance sur sa poitrine et son ventre maculés. Elle porte ensuite son index à sa bouche, et le suçote. Je secoue la tête, faussement désapprobateur. Elle s'en amuse.

— Quoi ? Ça fait moins de trente calories, pourquoi m'en priverais-je ?

— On se le demande. La prochaine fois, n'hésite pas à puiser directement à la source.

Elle se pousse pour me permettre de m'allonger tout contre elle. Du bout de son doigt humide, elle dessine des petits ronds sur ma poitrine, des petits ronds qui descendent progressivement sur mon ventre vers un but que je devine sans mal.

— Justement, puisque tu me le proposes, murmure-t-elle au moment où sa main se referme sur mes testicules décontractés.

— Tu veux ma mort, c'est ça ?

Elle esquisse cette moue boudeuse absolument irrésistible, et se laisse glisser au pied du canapé sans dire un mot. Quand sa langue se pose sur ma

queue prisonnière de sa poigne, je commence à rédiger mentalement mon testament. À sa première succion, elle hérite de tous mes biens, sans exception. À la dernière, je suis anéanti pour de bon. Du moins, jusqu'à ce qu'une alarme ne se fasse entendre près de ma tête. J'émerge difficilement du sommeil profond dans lequel la bouche de Mélie m'a expédié. À vrai dire, je peine à me souvenir comment j'ai rejoint mon lit. Je tâtonne à la recherche de ma montre.

Et merde !

Déjà 7 heures.

Mélissa ronronne comme une petite chatte tandis que je tente de récupérer mon bras gauche engourdi sans la réveiller. Elle s'est endormie blottie contre moi, et ma chaleur lui manque aussitôt que je quitte le lit. Elle se recroqueville en frissonnant. Je remonte délicatement la couette sur ses épaules, puis je sors de la chambre sans un bruit. Je prends juste le temps d'une douche, et je file au bureau.

Mireille ne s'étonne plus de me voir vider la cafetière à intervalles réguliers. Et puisqu'elle ne m'interroge plus non plus sur mon état visible de fatigue, c'est qu'elle a depuis longtemps l'explication à ce phénomène récurrent. Guidée par un sens pratique à toute épreuve, elle veille à ce que je ne manque pas de la boisson miracle qui me permet de tenir le coup.

Quand je pense que Mélie a tout loisir de se prélasser au lit !

Il faudra que je trouve le moyen de réparer cette injustice flagrante très rapidement.

Privilège du patron, tu parles !

Plusieurs fois, au cours de la journée, mon esprit décroche du boulot pour la rejoindre. Je ne résiste pas à l'envie de lui envoyer des petits messages auxquels elle répond aussitôt. Nos échanges prennent inévitablement le chemin d'une conversation érotique à souhait. Je finis par lui reprocher de me faire bander à distance, ce dont elle se réjouit sans fausse modestie. Je n'imaginais pas que le bonheur pouvait être aussi

simple que cela. Mais à n’en pas douter, je suis heureux. Heureux, même si Victoire et mon père me manquent terriblement, même si je me lance dans une aventure dont j’ignore les conséquences à titre professionnel et personnel, je suis heureux malgré tout. Et je le dois à une sorte de lutin blond râleur qui s’est emplafonné à l’arrière de mon 4 × 4.

C’est juste incroyable.

Son dernier SMS me souhaite bonne chance, je consulte l’heure. Il est temps que j’y aille. Cet Alexis Duivel me paraît du genre ponctuel, un retard de ma part serait probablement mal vu. Le grand portail en fer forgé est ouvert, je suis attendu. J’engage donc ma voiture au ralenti jusque devant la maison. Comme la fois précédente, c’est le majordome qui m’accueille et m’accompagne dans le même bureau du rez-de-chaussée. Mais aujourd’hui, ce n’est pas le vice-président de la Société qui me reçoit, c’est sa présidente en personne. Mickaëlla Duivel se tient debout près de la table de travail. C’est un environnement qui lui va à ravir. Elle porte une robe noire dont le décolleté s’ouvre sur une poitrine voluptueuse. Sa taille fine et ses hanches arrondies laissent aisément supposer qu’elles sont sculptées par un corset. Elle a la grâce et la beauté envoûtantes de ces actrices d’autrefois, mystérieuses et inaccessibles. Ses yeux sont d’un vert peu courant, sa bouche est dessinée à la perfection. À cette seconde, j’envierais presque Alexis Duivel de posséder une si fabuleuse épouse.

— Bonsoir, monsieur Hertman, me dit-elle. Je vous remercie d’avoir répondu à mon invitation.

Sa voix calme et assurée me tire aussitôt de ma rêverie. Elle me tend une main que je m’empresse de serrer. Son contact est agréable, mais il ne s’éternise pas. Quant à son ton, il contraste avec les termes du message que j’ai reçu. Le mot « convocation » aurait sans doute été plus adapté pour définir la raison de ma présence en ce lieu.

— Je ne voulais pas prolonger votre attente, ajoute-t-elle comme si elle avait deviné mes pensées.

— C’est très aimable de votre part.

Elle me désigne le canapé, sur lequel je vais m’asseoir, puis elle contourne son bureau pour en ouvrir un tiroir. Elle en sort le cahier de Victoire ainsi qu’un calepin en cuir blanc.

— J’ai lu le journal de votre sœur.

Son regard clair quitte les documents sur lesquels il restait rivé pour me dévisager. Il brille d’un éclat surprenant. Je sens qu’elle a bien autre chose à m’annoncer que cette simple information.

— Vous avez raison à mon sujet, j’ai protégé un assassin, et je le regrette infiniment.

Le moins qu’on puisse dire, c’est qu’elle ne manque pas de panache.

— Dois-je comprendre que ce ne sera bientôt plus le cas ?

— Non, ce n’est plus le cas. Je suis prête à vous aider, mais à certaines conditions.

— Lesquelles ?

— Les documents que je vous ferai remettre sont classés confidentiels, et jusqu’ici nous avons scrupuleusement veillé à ce que les personnes qui ont apporté leur témoignage ne soient pas importunées. J’aimerais que vous en fassiez de même, autant que possible.

— Seule la justice pourra me contraindre à révéler mes sources, vous vous en doutez.

— Nous avons pris quelques précautions d’usage en prévenant certaines de ces personnes de notre démarche. Elles s’attendent désormais à ce qui va se passer.

— Pas toutes ?

— Pas toutes, répond-elle en haussant un sourcil éloquent. Tout le monde ne mérite pas les mêmes égards.

— Je vois.

Je la regarde avec admiration. Elle me fait face, digne et sereine. Elle rayonne d’une certitude qui sublime sa beauté extraordinaire. Ses yeux

clairs n'interrogent plus, ils affirment sans aucune résignation. Mickaëlla Duivel a décidé en toute conscience. J'ai du mal à croire que la seule lecture du journal de Victoire ait provoqué un tel changement chez elle. Elle se saisit du cahier d'écolier de ma sœur ainsi que du calepin, puis elle approche de moi.

— Je vous le rends, j'ai été sensible à votre confiance, dit-elle en me remettant le premier.

Mon « merci » a tout juste le temps de sortir de ma bouche qu'elle me tend le second.

— De quoi s'agit-il ? je m'enquiers, intrigué.

— Ce sont des notes d'Henri Valmur auxquelles j'aurais dû moi-même accorder plus d'attention.

Henri Valmur, son mari… Enfin, son premier mari.

J'ai relevé les accents vaguement nostalgiques de sa voix. Et je n'ose pas ouvrir le carnet sans qu'elle m'ait donné l'assurance que c'est véritablement son souhait.

— Prenez-le, et lisez-le, je vous l'offre.

— Mais, je…

— Je vous le demande comme une faveur, David, me coupe-t-elle.

Sa détermination l'emporte sur ma stupéfaction. Je me décide à feuilleter ce calepin. Les pages sont véritablement noircies. Certains passages sont rédigés avec soin, d'autres sont rayés, quelques mots, parfois des phrases, ont été ajoutés en marge. L'écriture est difficilement lisible tant elle est serrée et nerveuse.

— Je pense que ces notes vous apporteront quelques réponses.

— Ce carnet vous appartient, Mickaëlla, je proteste.

— Il vous sera désormais plus utile qu'à moi. En tout état de cause, j'espère qu'il vous permettra au moins de me pardonner.

— Vous pardonner ?

— J’étais persuadée d’œuvrer pour une belle et noble cause mais, comme vous le disiez, je n’ai voulu voir que le côté des choses qui m’arrangeait. Je me suis trompée, et je n’ai pas tenu compte des avertissements. J’ai failli à ma mission en négligeant les enseignements précieux que m’a pourtant laissés Henri. Mes excuses vous paraissent bien fades, je le conçois. C’est pourquoi je tiens à ce que vous lisiez ces notes.

— Je les lirai.

Ma promesse ramène un léger sourire sur son visage pâle. La porte du bureau s’ouvre, Alexis Duivel apparaît, un petit dossier sous le bras. Il vient directement à ma rencontre. Je me lève pour lui serrer la main. Il me salue plutôt amicalement. Il semble parfaitement détendu, ce soir, comme si ma visite lui faisait plaisir.

Décidément, ces gens sont étranges.

Mickaëlla prend une inspiration en jetant un coup d’œil sérieux au fameux dossier que tient son mari.

— Je dois vous avertir que nous avons retrouvé le journaliste auquel votre sœur s’est adressée, l’année dernière, reprend-elle très doucement.

Je m’attendais à tout sauf à ça. Son tact n’atténue en rien le choc.

— Xavier Meunier était son pseudonyme. Il se nomme en réalité Xavier Delrochas. Il exerce à présent ses talents de journaliste en Belgique, où il travaille pour un quotidien local.

— Un quotidien ? je relève, ahuri. Je croyais qu’il s’agissait d’un reporter ?!

Alexis me tend le dossier et prend la parole :

— Il l’était. Du moins se revendiquait-il comme tel jusqu’en janvier dernier. Il semble que l’accident de son témoin numéro un et le suicide de votre sœur aient mis un terme prématuré à son enquête sur Lanstier.

— A-t-il reçu des menaces ?

— Assister en direct à une tentative de meurtre peut en soi constituer une menace.

— Oui, mais un journaliste digne de ce nom ne capitule pas si facilement.

— Tout le monde n’est pas de votre trempe, David.

OK !

Je présume que c’est un compliment.

— Est-ce qu’il sait quelque chose ?

— Il accepte de vous recevoir, chez lui, en Belgique. Il ne vous parlera qu’à cette condition. J’ai pris l’engagement que l’entrevue aurait lieu dans la plus grande discrétion.

— Vous avez déjà fixé ce rendez-vous ?

— Vous me pardonnerez cette liberté, j’espère.

Une lueur de malice passe dans son regard sombre. De son côté, Mickaëlla réprime un sourire en l’observant. Je n’ai pas trente-six solutions.

— Quand dois-je le rencontrer ?

— Après-demain, à 13 heures. Vous trouverez son adresse là-dedans, me répond-il en me cédant enfin le dossier.

Le dossier en question comprend plusieurs fiches très détaillées sur le type, sur ses états de service, sur les quelques articles qu’il a rédigés sous divers pseudonymes. Il y a aussi quelques photos de lui. Un mec plutôt banal, qui m’est complètement inconnu, mais une écriture percutante, un style direct et sans concession.

— Vous êtes redoutablement bien renseignés. Comment avez-vous obtenu ces infos ?

— En usant de méthodes qui ne vous sont pas étrangères, je crois.

— Et pour ce qui est des autres documents que vous devez me remettre ?

— Nous vous les donnerons à votre retour.

— Pourquoi pas ce soir ?

— N’ayez aucune crainte, David, intervient Mickaëlla. Vous voulez Lanstier, nous vous l’offrons. Mais comprenez bien qu’il est impensable

pour nous que cette affaire éclabousse les autres membres de la Société ou les acteurs du réseau.

— Et donc ?

— Nous avons besoin de quelques jours pour nous organiser. C'est tout ce que je vous demande, juste quelques jours de délai. Revenez ici samedi prochain, ils seront à votre disposition.

Je me résigne à attendre encore un peu.

— Soit ! À quelle heure ?

— À midi, si vous le voulez bien, répond son mari en la précédant.

— Vous pouvez compter sur moi.

— Très bien. Si vous n'avez pas d'autres questions, je vous raccompagne, décide-t-il aussitôt.

Mickaëlla m'adresse un sourire sincère, mais elle ne relève pas quand je lui dis « à samedi » en lui serrant la main. N'étant pas certain de la revoir, je m'efforce de graver son éblouissante image dans ma mémoire. On ne rencontre pas si souvent des femmes comme elle. Alexis Duivel m'escorte jusqu'à la porte d'entrée, qu'il m'ouvre. Sa poignée de main virile est plus rassurante.

— Si vous éprouvez la moindre difficulté à faire parler ce journaliste, appelez-moi ! me dit-il avant que je parte.

— Pourquoi ? Avez-vous des moyens de persuasion que je n'ai pas ?

Ses lèvres s'étirent dans un sourire narquois tandis que ses mains plongent dans les poches de son pantalon.

— Ça se pourrait, me réplique-t-il presque innocemment.

— J'enregistre votre proposition. Merci.

Après tout, on ne sait jamais !

Il reste sur le perron pendant que je remonte en voiture. Je quitte sa propriété comme j'y suis entré, au ralenti. Dans le rétroviseur, j'aperçois sa longue silhouette qui n'a pas bougé d'un pouce.

*

Après plus de trois heures de route, je gare ma voiture à l’entrée d’une longue rue rectiligne bordée d’habitations qui se ressemblent plus ou moins. Le trajet m’a paru interminable. Je regrette que Mélissa ait refusé de m’accompagner jusqu’ici. Mon insistance s’est heurtée à sa conviction qu’il valait mieux que j’entreprenne ce voyage tout seul. En la quittant, ce matin, j’ai cru qu’elle changerait d’avis. Son attitude était plus hésitante et, plusieurs fois, elle était à deux doigts de me dire quelque chose. Puis elle a souri en m’assurant que cela pouvait attendre mon retour. Je suis donc parti avec le souvenir brûlant de nos derniers ébats et de ce baiser que nous avons échangé sur le pas de la porte. Un baiser chargé de promesses et de ces non-dits qu’elle réserve pour plus tard. En attendant, il vaut mieux que je me concentre. Je remonte rapidement la rue à pied.

Numéro 37 !

Je jette un coup d’œil sceptique sur la haute et étroite façade en briques rouges de la maison. L’adresse est la bonne, en tout cas, c’est celle qui est inscrite dans le dossier. Quant au gars que je suis censé rencontrer, il ne semblait pas spécialement nerveux quand je l’ai appelé pour le prévenir de mon arrivée. Alexis Duivel avait fait l’essentiel du boulot, ça devait être la cause de cette décontraction. Je traverse la rue et m’arrête devant l’interphone. Le nom a été griffonné à la hâte.

X. Delrochas.

C’est bien là. Je sonne. Je reconnais la voix plutôt jeune de mon interlocuteur :

— Au deuxième, porte de droite.

Le vestibule de la maison est sombre et minuscule. Pour y voir un peu plus clair, je dois appuyer sur une minuterie qui déclenche une lumière blafarde. Sur le seul pan de mur disponible sont accrochées cinq boîtes à lettres. L’une d’elles est au nom du journaliste. Il est noté sur une étiquette collée avec un simple morceau de ruban adhésif. De l’artisanal ou du provisoire, ça reste à déterminer. L’essentiel de l’espace est occupé par

l’escalier poussiéreux dans lequel je m’engage. Je monte quatre à quatre jusqu’à l’étage mentionné. Il n’y a aucune indication sur la porte à laquelle je frappe, mais pas de doute, c’est bien mon bonhomme qui m’ouvre. Les mêmes cheveux bruns en bataille que sur les photos, la même face allongée aux sourcils épais. Il me prie d’entrer, puis il referme en verrouillant soigneusement derrière moi. L’appartement est tout petit et n’a pas subi plus de rénovation que l’immeuble dans son ensemble. J’ose espérer que les meubles n’ont pas été choisis par mon confrère, car ce serait à pleurer. Ils ont dû appartenir à bien des générations avant la sienne. D’après le dossier d’Alexis Duivel, Xavier Delrochas a trente-trois ans. De visu, il accuse un coup de vieux ou de fatigue. Je suis sans doute mal placé pour le juger sur ce point.

— Je vous offre un truc à boire ? me propose-t-il en se dirigeant vers ce que je devine être la cuisine.

C’est une manière comme une autre de poser les bases de notre future conversation.

— Volontiers !

— Bière ?

J’accepte, et il revient avec deux bouteilles d’une boisson industrielle bon marché.

Quand je pense qu’on est ici au royaume de la bière, c’est un comble !

Je ravale ma déception en le regardant boire au goulot.

— Vous vous plaisez bien, ici ? j’attaque, pressé d’en finir.

— C’est pas le Pérou, mais c’est tranquille, répond-il en me désignant un fauteuil en même temps que lui prend place sur une chaise.

— La France ne vous manque pas ?

— Disons qu’elle ne m’offrait plus beaucoup de perspectives de carrière.

On pourrait user encore longtemps d’insinuations et de circonvolutions, mais ça ne m’intéresse pas.

— Je préférerais qu'on aille directement à l'essentiel, monsieur Delrochas.

— Allez-y, posez-moi vos questions !

— Où avez-vous rencontré ma sœur ?

— C'est elle qui m'a contacté à la suite d'un article que j'ai écrit pour un journal people.

— De quoi parlait-il, cet article ?

— J'avais réussi à m'infiltrer dans une soirée parisienne donnée par des libertins mondains, comme ils aiment se faire appeler. J'ai laissé mes oreilles traîner et j'ai récolté quelques infos juteuses au sujet de Lanstier. Ce n'était pas ce que je cherchais précisément, mais ça valait son pesant de cacahuètes. À partir de là, je me suis renseigné un peu mieux sur le personnage, et j'ai découvert qu'il se payait une jolie réputation, côté cul. Mais évidemment, personne n'osait en parler publiquement. Je me suis dit que c'était une opportunité à saisir, et je m'y suis risqué. Deux jours après la publication de cet article, j'ai reçu un coup de fil d'une nana qui prétendait avoir des révélations sérieuses à me faire au sujet de mon gros poisson. Elle m'a demandé si j'étais toujours sur le coup.

— Vous vous êtes vus ?

— Non. Nous ne nous sommes parlé qu'au téléphone. Elle ne s'est d'ailleurs pas présentée sous sa véritable identité, elle non plus. J'ai senti qu'elle… qu'elle avait peur.

Son hésitation trahit un léger embarras. Il descend une autre gorgée de bière fadasse pour s'en remettre.

— Et après ? je réclame.

— Je me suis dit qu'il valait mieux la jouer avec prudence. Je lui ai donné le numéro d'un portable que j'utilise pour le boulot, ainsi que l'adresse d'un meublé que je louais à la semaine.

— Puis-je savoir quel genre d'enquêtes vous réalisiez, au juste ?

— J’ai écrit pas mal de petits trucs, sous des noms différents pour ne pas me griller tout de suite. Ensuite, j’ai trouvé ma voie sous le pseudo de Xavier Meunier, je me suis spécialisé dans le people.

— Pas forcément côté paillettes, on dirait.

— Plutôt côté plumard, c’est ce qui fonctionne le mieux. Vous devez le savoir.

Mon père disait la même chose, mais il s’est toujours refusé à donner dans ce qu’il appelait « la raclure de caniveau ». Ça ne l’empêchait pas de jeter un œil, de temps en temps, à cette presse agressive afin de se tenir informé des coups tordus.

— Vous a-t-elle recontacté ?

— Pas elle, mais une autre fille.

— Natalia ?

— Oui. Elle travaillait pour Lanstier.

— Et elle, vous l’avez vue ?

— Nous nous sommes donné rendez-vous dans un bar et nous avons longuement discuté. Elle m’a balancé des trucs de dingue sur ce type, mais ce n’était pas tout. Elle m’a proposé aussi de me fournir des preuves ainsi que le témoignage écrit d’une autre victime des agissements de son patron.

— Saviez-vous qu’il s’agissait de votre première interlocutrice ?

— Oui. J’avais deviné que cette jeune femme désirait absolument garder son anonymat, et vu ce qui s’annonçait, je trouvais cela parfaitement compréhensible.

— Que s’est-il passé ensuite ?

— Natalia devait m’apporter ces documents à l’adresse bidon que j’avais donnée. Je l’attendais quand j’ai entendu des bruits bizarres dehors. J’ai regardé par la fenêtre et je l’ai vue, étendue par terre, au milieu de la rue.

— Seule ?

— Un type était en train de remonter dans une grosse berline noire, je ne l'ai aperçu que furtivement, mais je mettrais ma main au feu qu'il s'agissait du conducteur qui l'a renversée.

— À quoi ressemblait-il ?

— Un homme grand et costaud, un peu dégarni au sommet du crâne. Le genre de mec à qui on ne demande pas spontanément l'heure, si vous voyez ce que je veux dire.

Le portrait-robot d'Étienne Pinantski, le fidèle bras droit de Lanstier, son secrétaire, son majordome, son porte-serviettes, son chien de garde, et son premier couteau.

— Je vois très bien, je grommelle en entamant malgré moi la bouteille de bière.

De la pisse de chat !

— Qu'avez-vous fait, à ce moment-là ? je reprends.

— Le type a redémarré sur les chapeaux de roues. Je suis descendu en vitesse. La pauvre fille était inconsciente. J'ai appelé les secours. Et puis, j'ai fouillé dans son sac.

— Avez-vous trouvé les documents qu'elle devait vous apporter ?

— Non. Son sac ne contenait que son portefeuille et des clés. Mais je suis presque certain d'avoir vu que le mec avait des trucs à la main, un dossier, quelque chose comme ça.

— Vous pensez que c'est lui qui les a pris ?

— Je fais même un peu plus que le penser.

— Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Mon téléphone a sonné.

— Pardon ?

Il hausse les épaules dans un geste d'excuses, et il abandonne sa bouteille vide sur la table près de lui.

— J'attendais les secours, je n'osais pas toucher la fille de peur d'aggraver son cas. Et mon portable a sonné. C'était le numéro de Natalia,

alors j’ai décroché. Une voix masculine rocailleuse m’a conseillé de me barrer très vite et de me faire tout petit à l’avenir. J’ai fait semblant de ne pas comprendre. Il m’a dit texto : « Vous prenez de gros risques, monsieur Meunier. » Là, j’avoue que j’ai légèrement flippé.

— Et vous êtes parti ?

— Oui, soupire-t-il, vaguement honteux. La menace était claire, et j’avais sous les yeux la preuve que ces mecs ne plaisantaient pas. Et puis… les secours n’allaient pas tarder, j’entendais déjà les sirènes.

Son ton est sur la défensive, il se montre un peu plus nerveux, je dois calmer le jeu.

— Je ne vous juge pas, monsieur Delrochas. Je cherche uniquement à établir les faits.

— Ouais, je sais, se ressaisit-il. Et je vous comprends.

— Comment avez-vous su pour ma sœur ?

— C’est simple, j’ai reçu un faire-part de décès à mon adresse personnelle.

Si j’avais encore quelques préjugés sur lui, ils viennent de s’envoler.

— Comme ça ? Sans explications ?

Il secoue la tête en se pinçant les lèvres.

— La lettre n’a même pas été postée, on l’a déposée dans ma boîte. Je l’ai trouvée le lendemain de l’enterrement. J’ai cherché des renseignements sur cette jeune fille et j’ai vite fait le rapprochement avec ma correspondante initiale. Je me suis demandé, à ce moment-là, s’il s’agissait vraiment d’un suicide.

— Vous pensiez que ça pouvait être un autre meurtre déguisé en suicide ?

— L’idée m’a effleuré, oui. En plus, la fille était celle du plus gros patron de la presse. Si on s’était permis de s’en prendre à elle, moi, je ne pesais pas bien lourd dans la balance. Alors, je me suis dit qu’il était temps d’aller respirer ailleurs, l’air de Paris sentait très mauvais.

Par chance, le journal de Victoire témoignait que ce n’était pas le cas, mais les faits sont troublants, je le concède, et lui n’est pas au courant du contenu.

— Et depuis ?

— Rien ! Je suis arrivé ici fin janvier et j’ai été engagé dans un petit canard local. J’espérais que ça me permettrait de me faire oublier.

— Jusqu’à ce qu’Alexis Duivel vous contacte, c’est ça ?

— C’est ça.

— Que vous a-t-il dit ?

— Que ma situation ne risquait pas de s’arranger si Lanstier devenait président de la République.

— Ce n’est pas faux !

— J’ai réalisé que j’étais vraiment mal barré, en effet.

— Aviez-vous entendu parler des Duivel avant cela ?

— Vous voulez savoir si je connaissais l’existence de la Société ?

Il esquisse un sourire en constatant mon étonnement.

— De toute évidence, c’est le cas, je me ressaisis.

— À force de traîner dans des soirées parisiennes parfois très agitées, on finit par apprendre certaines choses qui sont censées rester secrètes.

— Inévitablement !

— Apparemment, ça peut aider.

Je devine comme un sous-entendu dans ses propos.

— Que vous a-t-il offert en échange de votre témoignage ?

— Il m’a fait comprendre que mes compétences de journaliste pourraient éventuellement vous être précieuses.

OK ! Je vois le genre.

Du Duivel tout craché.

— Vous sentez-vous de taille à vous remettre en selle ?

— J’ai eu la trouille, oui, mais je ne suis pas un lâche pour autant. Et ce salaud de Lanstier n’a pas le droit de s’en tirer comme ça. Je suis prêt à

reprendre les armes, monsieur Hertman.

Je n’ai pas besoin de réfléchir très longtemps pour dresser le bilan de la situation. Avec Xavier Delrochas, au moins, je récupère une plume pas trop mauvaise. Quelqu’un à qui je n’aurais pas à fournir d’explications. Il en sait presque autant que moi sur l’affaire.

— Quand pouvez-vous commencer ?

— Comme vous le constatez, je vis ici en réfugié, plaisante-t-il en désignant son décor antique d’un grand geste. Je boucle une valise, je rends les clés, et voilà !

— Et votre job ?

— Pas certain qu’ils me regrettent, au canard.

— Lundi, 8 heures, ça vous convient ?

— Et comment !

Je me lève pour prendre congé. Il me tend la main, sa poigne est enthousiaste. Il a subitement rajeuni, son regard pétille. J’aurais fait au moins un heureux. Nous nous quittons sur un « au revoir » qui présage une future collaboration. Il semble vivement soulagé, et moi, j’ai obtenu quelques réponses à mes interrogations.

C’est tout bénef.

Je remonte la rue en cliquant dans mon répertoire. La sonnerie insiste et je tombe sur la messagerie de Mélissa. Je raccroche aussitôt et passe en mode SMS pour la prévenir que je redémarre sans plus attendre. Trois heures de route dans l’autre sens pour la serrer de nouveau dans mes bras.

C’est con, mais je me sens d’excellente humeur.

*

Un signal sonore me prévient que ma jauge d’essence est au plus bas. Un arrêt à la pompe s’impose. J’en profite pour consulter mon portable.

Rien !

Ce n’est pas ce que j’espérais.

Je récidive. Mélissa ne répond toujours pas. Il est un peu moins de 17 heures, où peut-elle bien être ? Je ne me rappelle pas qu'elle m'ait détaillé son emploi du temps de la journée. Cela dit, tout est possible à cette heure-là. Je redémarre rapidement après avoir payé le plein à la caisse. En semaine, l'autoroute A1, ce n'est pas du gâteau. Moi qui voulais arriver tôt, c'est mort. J'entre dans Paris à plus de 18 heures. Autrement dit, une autre galère. Je vais directement rue d'Enghien. Je remise ma voiture au garage et gagne l'appartement. La porte est verrouillée. Je fouille dans ma poche à la recherche de mes clés. J'ai perdu l'habitude d'être accueilli par le silence. Ce grand vide m'est très désagréable. Il me suffit d'un coup d'œil pour voir que tout est parfaitement rangé… un peu trop même. J'avance dans le salon. La seule imperfection à ce ménage exemplaire est une feuille de papier qui traîne sur la table basse. Sauf que ce n'est pas une simple feuille. C'est une lettre et elle m'est adressée.

David,

Quand tu reviendras, je serai partie.

Il est temps pour moi de disparaître de ta vie, de m'effacer, comme tout le reste du réseau de la Société auquel j'appartenais.

Même si c'est contraire aux règles, je ne pouvais m'en aller comme ça, sans un mot d'explication… sans un mot d'excuse. Je ne t'ai pas menti sur le fond, seulement sur la forme, parce que j'y étais contrainte. Tu me considéreras sûrement comme une traîtresse, une manipulatrice, je ne peux pas m'en défendre, je n'ai aucun argument à t'opposer, ça m'est interdit. À ce stade, je devrais t'écrire que j'ai passé près de toi les plus beaux moments de ma vie, mais ce serait tellement banal, et j'ai tellement peur que tu prennes ça pour un mensonge.

Pour la première fois de mon existence, je n'assume pas mes actes. Et tu tiens entre les mains la seule chose que j'ai été capable

de faire : coucher sur le papier ces bêtes mots d'excuse qui sont très loin de refléter ce que je ressens. J'ai mal de te savoir en train de lire cette lettre, plus encore que de l'écrire. Je souffrirai davantage dans quelques minutes en déposant dans ta boîte à lettres cette clé que tu m'as donnée, en toute confiance, et qui a été pour moi le plus merveilleux cadeau qu'on m'ait jamais offert. Je n'en suis pas digne, et c'est pour ça que je suis obligée de te la rendre aujourd'hui.

Si tu me permets un tout petit conseil, ne vends pas la maison de Neuilly. Elle fait partie de toi, de ton histoire, elle parle à ton âme. Tout ce que je te souhaite, c'est d'y vivre heureux… apaisé, tout du moins. Je sais que tu ne manqueras pas d'assistance dans la lourde tâche qui t'attend. Avec Delrochas, tu seras secondé par quelqu'un de compétent et sincèrement déterminé à réparer ses erreurs passées. Lui au moins en a la possibilité.

C'est idiot, je ne sais pas comment conclure, je ne trouve pas les mots qui conviendraient.

Pardon… pour tout.

Mélissa

Je suis figé, le papier en main. Je ne parviens même pas à réfléchir. Une ligne est rayée juste au-dessus de la signature. En y regardant de près, je déchiffre trois petits mots qui me font soudain plus mal que tout le reste.

Je t'aime.

Pourquoi les a-t-elle raturés ainsi ?

Pourquoi a-t-elle fait ça ?

Je bondis vers la chambre, les quelques affaires qu'elle avait amenées ont disparu. Dans la salle de bains, sa brosse à dents ne côtoie plus la mienne. Elle a tout emporté. Tout, sauf cette maudite lettre d'excuses. La

colère me submerge. Mais elle n'est pas dirigée contre Mélie. Un nom, un seul, me vient en tête.

Alexis Duivel !

Je dégaine mon portable, et je déniche le dernier message qu'il m'a envoyé. Ma question est précise, aussi radicale que ses mots de convocation.

Où est Mélissa ?

Les minutes s'écoulent, infernales, douloureuses. Je ne peux accepter de perdre ainsi la seule femme que j'ai aimée, que j'aime encore, comme un fou. Je refuse de croire qu'elle m'a menti sur toute la ligne.

C'est impossible !

Ou alors, j'exige qu'elle me le dise en face. C'est trop facile de se tirer comme ça, en laissant un mot sur la table. Elle a vécu des épreuves plus difficiles qu'une rupture, je pense.

Ce putain de portable reste muet !

N'y tenant plus, je bondis sur les clés de mon 4 × 4. Je dégringole l'escalier jusqu'au garage, et je reprends le volant. Je cogite en même temps que je conduis à toute allure.

« Il est temps de m'effacer, comme tout le reste du réseau… »

Bon Dieu !

Je bifurque à gauche, sur le boulevard de Strasbourg. La rue Ordener n'est pas très loin. Je ralentis à la hauteur de la boutique de lingerie. Une affichette est collée sur la porte.

« Fermé pour cause de retraite ».

C'est pas vrai ?!

Le mot « retraite » n'est pas précisément celui auquel j'aurais songé pour Mme Jeanne. J'appuie sur l'accélérateur. Direction rue de la Bohême. J'ai comme un pressentiment. Hélas, il se confirme avant même que je

m'arrête devant la vitrine du coiffeur. Le salon est en pleins travaux. Une large pancarte indique qu'il rouvrira prochainement, à l'enseigne d'une chaîne de coiffure.

Si la retraite de Mme Jeanne pouvait être un hasard, le remplacement du fameux Bertrand ne laisse plus aucun doute. Par acquit de conscience, je redémarre vers les Grands Boulevards. La rue Richer est juste à côté. Cette fois, de l'extérieur, je ne distingue rien. Je me gare en double file, presque en face, et je déboule dans l'agence des Arcades à plus de 18 h 30. La nana qui est assise à un bureau me prend pour un cinglé. Elle se cramponne à son stylo en ouvrant des yeux effarés.

— Je voudrais voir Lou-Anne Mesnil, je réclame après l'avoir succinctement saluée.

— Je suis désolée, elle n'est pas là, répond-elle, impressionnée.

— Où puis-je la joindre ?

— C'est-à-dire que… Mlle Mesnil n'est plus la directrice de cette agence. Mais peut-être puis-je vous aider ?

Et de trois !

Ça me suffit, j'ai compris. Sans même lui dire au revoir, je repars en courant. Mes pneus crissent, j'y suis allé trop fort sur l'accélérateur. Un connard me klaxonne. Je m'en fous éperdument. Je n'ai pas l'intention d'attendre samedi midi pour obtenir des explications. Il me les faut maintenant. Tout en conduisant, je consulte vainement mon portable.

Rien… Toujours rien !

J'enrage.

Le portail en fer forgé est fermé. J'actionne l'interphone. C'est la voix du majordome qui me répond un « oui » guindé qui m'agace.

— Je voudrais voir Mme Duivel, je déclare d'emblée, sans me présenter.

— De la part de ?

— David Hertman.

Contre toute attente, il me raccroche au nez. Je n'ai cependant pas le temps de m'en offusquer, la porte d'entrée de la maison s'ouvre. Le type descend l'escalier et approche à grands pas. Au fur et à mesure qu'il avance, je note l'expression embarrassée de son visage. Il ne déverrouille pas le portail, il s'arrête derrière comme s'il craignait ma réaction.

— Je suis désolé, monsieur Hertman, mais je ne vous attendais pas avant samedi.

— « Vous » ? je relève, stupéfait.

— Mme Duivel m'a chargé de vous remettre un dossier en mains propres en me précisant de ne vous le donner qu'à cette date.

— Nom de Dieu ! Mais…

Je me force à me calmer en inspirant profondément, puis je reprends, sur un ton plus posé :

— Pourrais-je parler à Mme Duivel ?

— Je regrette, mais elle n'est pas ici.

— Et son mari ?

— M. Duivel non plus.

— Quand seront-ils de retour ?

— Je crains qu'ils ne reviennent pas avant très longtemps.

— Mais où sont-ils ? je m'emporte de nouveau.

— En route pour l'aéroport.

— Quoi ? je m'étrangle.

— Ils prennent l'avion ce soir, pour les États-Unis.

— À quelle heure ?

— 20 h 30.

Je jette un coup d'œil nerveux à ma montre, il est un peu plus de 19 heures. J'ai encore le temps.

— Quel aéroport ?

— Je ne sais pas si…

— Quel aéroport ? je grogne plus fort.

— Le Bourget, monsieur, me répond-il finalement.

Je devine que les consignes des Duivel ne l'ont pas dissuadé de me renseigner. Je le remercie. Je ne suis pas certain de conserver mon permis de conduire à l'issue de cette journée, mais je m'en contrefiche. Je fonce. S'ils sont au Bourget, c'est qu'ils empruntent un vol privé. Tout en zigzaguant sur le périphérique, je ressasse les propos de Mickaëlla Duivel :

« Il est impensable pour nous que cette affaire éclabousse les autres membres de la Société ou les acteurs du réseau. »

Le capitaine quitte le navire après l'avoir sabordé !

Ils m'ont éloigné à dessein vers ce journaliste en Belgique afin de pouvoir agir en toute liberté. J'aurais dû percuter. Encore que je m'en serais bien moqué si Mélissa n'était pas elle-même un pion de cette maudite machinerie.

Putain ! Mais pourquoi ne m'a-t-elle rien dit ?

Ç'aurait été tellement plus simple.

Je me fous de ce qu'elle a fait, je ne sais qu'une chose : j'ai gravement besoin d'elle. J'ai assez souffert de la mort de ma sœur et de mon père pour supporter de perdre encore quelqu'un que j'aime. Et surtout pas elle. Jamais une femme n'a compté à ce point pour moi. Je suis prêt à remuer ciel et terre pour la retrouver. Et les dieux sont de mon côté, visiblement, la circulation est exceptionnellement fluide. Il n'est que 19 h 40 quand je pénètre dans le hall de l'aéroport. Je tente de calmer mes nerfs à vif pour interpeller l'une des hôtesses d'accueil. Je boucle ça en quelques mots. Un vol pour les USA au nom de Duivel, ça doit suffire.

— En effet, monsieur, confirme-t-elle.

— Où puis-je trouver Mme Duivel ? C'est extrêmement important.

Elle me désigne un salon situé un peu plus loin. Je me précipite. Je pousse un soupir de soulagement en pénétrant dans la pièce. Ils sont là. La famille Duivel au grand complet. Mickaëlla, Alexis ainsi qu'un petit garçon qui ressemble de manière troublante à son père assis près de lui. Ce dernier

m’aperçoit aussitôt. C’est tout juste s’il ne sourit pas. Il glisse quelques mots à son épouse, qui tourne la tête. Ses beaux yeux s’illuminent d’un éclat que je pourrais presque qualifier d’admiratif. Elle se lève à mon approche.

— Bonsoir, David, me dit-elle comme si de rien n’était.

— Bonsoir, Mickaëlla. Comme vous le voyez, je suis venu vous souhaiter un bon voyage.

Mon ironie ne lui échappe pas, elle se garde de sourire.

— Vous pouvez désormais agir à votre guise, réplique-t-elle très calmement.

— Et je ne vais pas m’en priver. Toutefois, je ne sais pas si je dois vous en remercier.

— Je crois que les remerciements ne s’imposent pas, ni de votre part ni de la mienne. Nous sommes quittes, en quelque sorte.

— Pas tout à fait, je le crains !

— Je sais ce que vous voulez dire, affirme-t-elle sans se démonter. Mélissa a fait preuve d’une loyauté sans faille envers nous deux. Elle a rempli sa mission sans jamais vous trahir.

— Je considère sa brutale disparition comme une trahison.

Elle fronce les sourcils, déstabilisée par ma réaction farouche.

— En tant que membre du réseau, elle ne pouvait faire autrement. Il en va de sa propre sécurité.

— Je l’aurais protégée, vous le savez.

— Elle a choisi, David.

Je me fige. Je ne peux pas croire qu’elle se soit ainsi sacrifiée. Dans ma poche de pantalon, mon portable vibre. Alexis Duivel se lève à son tour et enlace la taille de son épouse. Son regard a quelque chose d’insolite. Il ne me salue pas, il me sourit de cet air vaguement narquois qui le caractérise si bien.

— Vous devriez vérifier vos messages, me dit-il d’un ton léger.

J'empoigne mon téléphone. À mon grand étonnement, le SMS vient de lui. Il m'indique une adresse. Je relève le nez vers lui en espérant qu'il s'agit bien de ce que je crois.

— Ne perdez pas trop de temps, elle envisage de partir pour la Thaïlande, me dit-il en guise d'explication.

Mickaëlla se tourne vers lui, soucieuse. Il se contente de hausser les sourcils.

— Il aura prochainement besoin d'avoir quelqu'un sur qui compter. On est plus fort quand on est deux, tu n'es pas d'accord ? lui demande-t-il doucement.

Elle se détend d'un coup, comme si ces paroles avaient une signification supplémentaire pour elle.

— Si, je suis d'accord.

Ceux-là sont faits pour s'entendre. Mickaëlla Duivel rayonne en se lovant contre son séduisant mari. Le sourire qu'elle m'adresse est celui d'une femme amoureuse et heureuse.

— Prenez soin d'elle, elle le mérite, ajoute-t-elle très gentiment.

— Je le sais, j'y veillerai, soyez-en certaine. Prenez soin de vous également.

— Ça, je m'en charge, intervient Alexis, rieur tandis que son fils vient s'accrocher à ses jambes.

Il se baisse et le prend dans ses bras sous l'œil attendri de sa femme.

— Madame, monsieur Duivel ? nous interrompt une hôtesse. Vous pouvez embarquer maintenant.

— Nous suivrons vos exploits avec un grand intérêt, me dit Alexis avec des accents un peu provocateurs dans la voix.

— Est-ce que vous reviendrez, un de ces jours ?

— Pour une fois, je n'ai absolument rien planifié, me répond-il en souriant.

— C’est curieux, je ne vous imagine pas vous contenter d’une vie si facile.

— Disons que je m’offre quelques vacances.

— Il est temps de nous dire au revoir, intervient Mickaëlla.

J’acquiesce en leur serrant la main, puis je les regarde s’éloigner vers l’embarquement. Juste avant de disparaître, Mme Duivel se retourne vers moi. Son sourire est étrange, presque aussi énigmatique que celui de la Joconde. J’ai comme le sentiment que rien n’est fini pour elle. Les notes d’Henri Valmur me reviennent subitement en mémoire, des notes dont la page était cornée comme pour en souligner l’importance :

« Il ne faut cependant pas désespérer. Il faut détruire sans état d’âme et recommencer à bâtir sur d’autres bases plus solides, en tenant compte des erreurs du passé. »

À n’en pas douter, elle est et sera toujours sa digne héritière. D’ailleurs, elle n’a pas dit « adieu », elle m’a dit « au revoir ». Je hoche la tête. Ses lèvres rouges s’étirent un peu plus, puis elle s’éloigne. Je prends une inspiration en consultant de nouveau l’adresse que m’a envoyée Alexis Duivel.

Mélie, ma belle, tu ne m’échapperas pas si facilement !

Mélissa

Mes valises sont rassemblées dans l'entrée. *A priori*, je n'ai rien oublié. Toute la journée, je me suis affairée pour éviter de penser à autre chose. Demain matin, je serai dans un avion qui m'emportera loin d'ici, loin de lui. Je ne serai plus tentée de courir jusqu'à son appartement, je ne souffrirai plus de devoir vivre si près de lui sans pouvoir lui parler, sans pouvoir le toucher.

Lou m'avait prévenue qu'être la gardienne de l'oméga exigeait des sacrifices.

Voilà, je suis au parfum, maintenant.

Et cette fichue boule dans la gorge qui m'empêche de respirer !

Je détourne mon regard flou de mes bagages. Je voudrais déjà être demain.

À cette heure-ci, les Duivel sont en route pour New York. Quant à Lou, elle a embarqué hier soir pour Las Vegas avec Liam. Elle semblait tellement heureuse. Y songer ne fait que raviver ma propre blessure. Je me sens plus seule que jamais. Seule et sans perspective. Autant filer, loin, très loin.

Mais pas le ventre creux.

Il est plus de 21 heures et je n'ai pas encore mangé. Malheureusement, j'ai pris soin de vider le réfrigérateur. Je me rabats sur le placard. Depuis près de trois semaines, je passais plus de temps chez David qu'ici.

Et merde !

Pourquoi fallait-il que j'évoque son prénom ?

Je me filerais des claques, parfois.

J'exhume un paquet de biscuits dont je ne garantis pas la fraîcheur. Je cherche la date de péremption quand des coups retentissent à ma porte. Ça ne peut être que Camille, ma voisine d'en dessous. Il lui manque toujours un truc qu'elle vient me taxer. Cette fois, elle fera chou blanc. Je vais jusqu'à l'entrée tout en essayant de déchiffrer les petites lettres sur l'emballage.

— J'arrive ! je crie pour la faire patienter.

Je tourne la clé dans la serrure, puis j'ouvre.

— Bonsoir, Mélie.

Mon paquet de biscuits m'échappe des mains. Je reste tétanisée à le dévisager comme si je voyais un fantôme. Pourtant, c'est bien David, en chair et en os, là, sur mon paillasson.

— Comment m'as-tu trouvée ?

Charmant, comme accueil !

J'en ai malheureusement conscience avec un quart de seconde de retard. Pour toute réponse, il me tend son portable où s'affiche mon adresse. L'expéditeur n'est autre que mon ancien employeur, Alexis Duivel. Je suis à deux doigts de perdre les pédales.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est assez clair pourtant. La Société n'existe plus. Elle ne te protège plus, en voici la preuve.

Je lève des yeux effarés vers David. Il me sourit de cette façon absolument craquante qui fait naître des frissons sur ma peau. Je réprime une envie de rire et de pleurer, je n'en sais trop rien… Les deux à la fois.

— Pourquoi serais-tu obligée d'obéir encore à ses règles ? m'interroge-t-il très calmement.

— Je me le demande, je réussis à articuler.

Il avance lentement. Je suis tentée de lui sauter au cou, mais j'ignore comment il le prendrait après la lettre que je lui ai laissée. Je n'ose pas bouger.

— Si je ne m'abuse, te voilà sans emploi ! continue-t-il sur le même mode joueur auquel je suis habituée à présent.

— Officiellement ou officieusement ?

— Dans les deux cas, tu es dans le pétrin.

Il faut bien en convenir.

— D'un côté, mon employeur a mis la clé sous la porte. De l'autre, j'ai…

— Tu as posé ta lettre de démission en évidence sur sa table, conclut-il pour moi.

Je prends une inspiration et soutiens son regard.

— Oui.

Mon aveu est minable, tout comme l'a été ma façon d'agir pendant son absence. Mais je n'avais pas le choix. Je suis partie en pensant que c'était ce que j'avais de mieux à faire. Je n'imaginais pas qu'il puisse me pardonner de l'avoir trahi. Cependant, il n'a pas l'air en colère.

— Je suis au regret de te dire que tu vas avoir un gros problème, jeune fille !

— Un problème ? je marmonne, intriguée par son ton plus solennel que menaçant.

— Tu comptais partir en vacances, comme ça, sans mon autorisation ?

Sans son autorisation ?

Je rêve ?!

— Je n'accepte pas ta démission, précise-t-il en me voyant complètement déboussolée. Et je ne t'accorde pas non plus de congé. Tu as assez profité de mes largesses, dernièrement.

Mon cœur s'emballe tout à coup.

— Tu m'interdis donc de partir ?

— Privilège du patron !

— C’est de l’abus de pouvoir, je lui fais remarquer, luttant contre une joie si vive qu’elle me fait mal dans la poitrine. Et puis… je ne suis pas ton employée, tu n’as pas signé de contrat.

— D’accord. Mais si je te demande de rester à titre plus personnel ?

— Ça peut se négocier.

— Quelles sont tes conditions ?

— À vrai dire, je m’y attendais si peu que je n’ai pas pris le temps d’y réfléchir. Et là, tout de suite, je n’en ai aucune à te soumettre.

— Moi, j’en ai une.

— Laquelle ?

Il approche d’un dernier pas. Sa main se lève vers mon visage. Du bout des doigts, il caresse ma joue. Son regard est d’une tendresse absolue.

— Je t’interdis de me quitter à nouveau. Je ne veux plus que tu t’éloignes de moi. Plus jamais.

Je lis la souffrance et l’espoir dans ses yeux si expressifs. Personne ne m’a aimée comme lui. Je tremble tandis que ses doigts soulignent l’ourlet de mes lèvres dont il attend une réponse.

— Je ne voulais pas, je te demande pardon.

— Je n’ai rien à te pardonner, Mélie.

— Je t’ai menti.

Je suis une parfaite imbécile !

Je me suicide en direct live et lui secoue la tête lentement, en affichant une mine désapprobatrice.

— Tu es une menteuse hors pair, je n’y ai vu que du feu, me complimente-t-il ensuite.

— Non, c’est juste que… Tout était vrai, tout sauf la méthode, je tente misérablement de me défendre.

— La méthode ? ironise-t-il de telle manière que je lui dois une explication supplémentaire.

— Je n’avais pas besoin d’enquêter pour te donner toutes les informations concernant la Société.

— Tu n’as donc pas suivi Lou-Anne Mesnil ni Alexis Duivel, affirme-t-il très sereinement.

— Non.

— Tu n’es pas vraiment allée interroger Bertrand, ni Jill, ni Mme Jeanne.

— Non.

— Et tu n’es pas non plus allée interviewer Emmanuelle Travel.

— Non.

— Que dois-je encore savoir pour être au courant de tout ?

— Tu n’as fait aucune mauvaise manœuvre pour me renverser, le jour où nous nous sommes rencontrés. Je suis volontairement rentrée dans ta voiture avec le vélo.

— Une façon comme une autre de faire connaissance, sans doute ?!

— Oui.

— Il te suffisait pourtant d’attendre que je monte au bureau.

— Je devais prendre contact avec toi au plus vite.

— Pourquoi ?

— Parce que je n’étais pas parvenue à obtenir les informations que je cherchais de la part de ton père.

— Depuis quand le surveillais-tu ?

— Deux mois environ. Dès le début de mon prétendu stage.

— Tu ne connaissais donc pas l’existence du dossier bleu ?

— Non, j’avoue piteusement. J’y suis allée au bluff.

— Et le badge de la Société ?

— Ce n’est pas ton père qui me l’a donné. Il m’a été remis par Lou. Il a été spécialement configuré pour toi, afin de suivre ton cheminement au sein du réseau.

— Et cette soirée à *L’Écarlate* ?

— Organisée de toutes pièces pour tendre un piège à Lanstier, je confesse sans détour.

— Je présume que Mia était de mèche, continue-t-il inlassablement.

— Mia ne t'a pas menti. Tout ce qu'elle t'a dit est vrai également. Mais elle n'aurait jamais consenti à te parler si librement si Alexis ne le lui avait pas ordonné.

— Alexis…, répète-t-il d'un air songeur. Dois-je comprendre que Xavier Delrochas est aussi complice de tout ça ?

— Tu peux lui faire confiance. S'il a servi à t'éloigner de Paris, il n'en est pas moins déterminé à t'apporter son aide.

— Et toi ? Si je te demandais de plonger dans les emmerdes avec moi, le ferais-tu ?

— Sans aucune hésitation.

— Sais-tu à quoi on reconnaît un reporter ? me questionne-t-il plus sérieusement.

— À son look de baroudeur ?

— À ses tendances masochistes quand il faut foncer au-devant des problèmes, répond-il, amusé.

— Mais alors, je suis faite pour ce métier ?!

— Indiscutablement.

— Tu m'embauches ?

— Nous réglerons ça lundi matin.

— Ah ? Mais nous ne sommes que jeudi, je fais semblant de me désoler.

— J'ai d'autres projets pour toi, d'ici là. Et puisque tes bagages sont faits, on va les emporter.

— Tu comptes me faire voyager ?

— Oh ! Ça oui alors ! ricane-t-il en se penchant sur mes lèvres.

Son souffle balaie mon visage, mon cœur risque de ne pas tenir le choc.

— Où ça ? je balbutie.

— T'en n'as pas marre de poser des questions, là ?

Il me gronde en m’étourdissant de tas de petits baisers.

— C’est que…

— Tais-toi, Mélie, râle-t-il en capturant mon menton entre ses doigts. Tais-toi, et viens !

Je rêve ou c’est un ordre ?

À vrai dire, je m’en fous. David force mes lèvres, sa langue prend possession de la mienne. Par chance, ses bras solides m’empêchent de m’effondrer lamentablement sur le parquet. Du plus loin qu’il m’en souvienne, je n’ai jamais fait preuve d’aussi grande faiblesse. À moins que ce ne soit tout le contraire d’une faiblesse ? Depuis quelques secondes, je me sens envahie d’une nouvelle énergie. Quelqu’un m’aime vraiment, passionnément. Et cet homme sublime me veut à ses côtés, dans sa vie. Nous ne serons plus seuls. Nous serons deux pour affronter le monde. Et à mon avis, ça ne sera pas de trop.

— On y va ? me demande-t-il en s’arrachant à mes lèvres au prix d’un visible effort.

— Oui.

D’une main, il prend la mienne, et de l’autre, il embarque ma valise. Je n’ai que le temps de saisir ma trousse de toilette. Nous dégringolons les deux étages jusqu’au rez-de-chaussée. Son 4 × 4 est garé en vrac devant l’immeuble. Une chance pour lui que personne ne se soit plaint et que les flics ne traînent pas dans le quartier, ce soir. Il balance mes bagages à l’arrière et me fait grimper à bord. J’ai l’impression d’être la victime consentante d’un enlèvement. Son empressement m’amuse et me séduit. Je ne pose aucune question, je m’en remets à lui, complètement. Mais je ne suis pas longue à deviner l’endroit où il m’emmène.

— Tu n’étais jamais venue, n’est-ce pas ? m’interroge-t-il en stoppant le moteur devant la superbe maison de Neuilly.

Je confesse une nouvelle fois mon mensonge :

— Non, je n’étais jamais venue.

— Dans ce cas, permets-moi de te faire visiter.

Cet homme est un extraterrestre. Je ne peux m'empêcher de m'étonner tandis qu'il m'ouvre la portière pour me faire descendre de son véhicule.

— Tu ne m'en veux vraiment pas ?

— La fin exige les moyens, me répond-il. Pourquoi t'en voudrais-je d'avoir usé de méthodes que j'aurais moi-même employées ?

— David… Je ne sais pas quoi te dire.

Il arrête nos pas au seuil de la maison et se tourne vers moi.

— Je me contenterai des mots que tu as rayés au bas de ta lettre.

Comment diable… ?

Son regard pétille, son sourire est éblouissant.

Pourquoi est-ce que je continue à me poser des questions imbéciles ?

Je noue mes mains autour de son cou et me hisse jusqu'à ses lèvres si tentantes.

— Je t'aime, monsieur Hertman.

— Tu en as rajouté.

— Juste deux.

— Je t'avais interdit de m'appeler M. Hertman sous peine des pires représailles. C'est à croire que tu es vraiment maso, Mélie, me taquine-t-il.

— Plus que tu ne l'imagines.

— Ah oui ?

Je hoche la tête en le provoquant d'un regard joueur. Il donne un tour de clé, ouvre la porte, puis soudain, il me soulève dans ses bras. Pour la visite, on repassera. Il vole dans l'escalier jusqu'au deuxième étage et je me retrouve complètement étourdie au creux d'un grand lit. Son corps lourd pèse sur le mien tandis que ses mains me déshabillent nerveusement. Mon ventre se tord douloureusement tant j'ai envie de lui. Jamais je n'aurais cru qu'on pouvait à ce point devenir accro à un homme. David m'a prouvé que c'était entièrement possible. Je me cambre pour l'aider à m'enlever mon pantalon. Je voudrais le dévêtir lui aussi, mais il m'en empêche en capturant

mes poignets. D’un genou, il écarte ma jambe gauche et s’impose entre mes cuisses. Je mouille comme une furieuse, mes seins sont si tendus que le moindre frottement me rend hystérique. Mon pouls doit avoisiner les deux cents pulsations par minute. Et lui prend son temps pour défaire sa ceinture.

— David ?!

— Quoi ?

— Viens !

Il émet un ricanement et se penche sur ma bouche.

— Tu sais, toute cette histoire de société secrète m’a fait prendre conscience de certaines choses, me dit-il en réprimant un sourire.

Je suis en train d’halluciner. À quoi joue-t-il ?

— Quelles choses ?

— Par exemple qu’un certain raffinement dans la pratique du sexe peut le rendre plus savoureux encore.

— Un certain raffinement ?

— Je crois que j’aimerais beaucoup te voir nue, agenouillée devant moi, enchaînée et menottée.

Il fait jaillir son sexe de son pantalon. Il bande magnifiquement. Ses propos ajoutent apparemment à son excitation. Mais aussi à la mienne. S’il continue, je vais jouir avant même qu’il me prenne.

— Je t’obligerai à me sucer, poursuit-il. Je ferai de toi…

Il s’arrête et me contemple d’un regard fiévreux. Je n’en peux plus.

— Quoi ? je réclame, haletante.

Sa verge dure se presse contre ma chatte. Il fronce les sourcils comme s’il luttait contre lui-même, puis il cède d’un grand coup de reins qui m’arrache un cri. Ses mains me retiennent pour mieux me souder à lui.

— … Mon esclave, Mélie, achève-t-il sa phrase, enfoui au fond de mon ventre qui palpite.

Ses paroles me donnent le vertige. Tout mon corps se tend sous le sien. Je me consume à cette seule pensée.

— Oui, je murmure, impatiente qu'il mette son projet à exécution.

— Nous pourrions sûrement trouver ici, dans cette maison, un endroit qui soit propice à ton éducation. Qu'en dis-tu ?

Il ondule lentement. Sa poigne se fait plus pressante autour de mes poignets.

— Réponds-moi, Mélie, insiste-t-il d'une voix suave.

Quelque chose a changé en lui, je le sens. Il ne muselle plus son caractère, c'est comme s'il avait franchi un cap. Même sa façon de me faire l'amour s'est transformée. Il me domine désormais de toute sa force d'homme, de toute sa superbe virilité. Il a acquis une aura supplémentaire, une détermination toute neuve, aussi puissante qu'irrésistible. Et elle se traduit dans sa manière affolante de me posséder. Je le subis avec l'envie folle de m'ouvrir davantage à lui, de lui appartenir corps et âme. Moi, l'esprit rebelle, je m'imagine soumise comme il l'évoque. J'en rêve pour peu qu'il me donne plus de plaisir encore.

— Oui… oui, je halète éperdument.

Je sens une vague grossir entre mes reins, elle afflue chaque fois que David s'enfonce en moi. La danse lancinante de son bassin est une divine torture dont il use avec une maîtrise qui m'impressionne. J'aime la flamme qui brûle dans son regard, la dureté de ses traits tendus, la fermeté de ses mains sur les miennes. Je l'aime d'une manière insensée, qui me donne toutes les audaces, tous les courages. Je suis prête à tout affronter, à l'affronter, lui.

— Viens !

Répondant à mon appel, son sexe me cloue brutalement au lit. Et cet assaut suffit à déclencher un véritable raz-de-marée dans mon ventre. Je suffoque sous l'effet d'un orgasme absolument inédit. Je perds pied tandis qu'il m'achève à coups de reins vengeurs. Au milieu de mes gémissements, je perçois son râle. Il ne faiblit pas pour autant. Sa plainte sourde se transforme en un cri rauque. Un cri de victoire et de plaisir.

*

David soupire. Son souffle léger chatouille ma peau. Sa tête repose sur ma poitrine tandis que ses bras m'entourent. Nos retrouvailles ont un goût d'éternité. Je me moque de savoir l'heure qu'il est, je veux juste que ça dure. Je me régale à le contempler pendant qu'il somnole sur moi. La beauté ombrageuse de son visage est adoucie par une expression apaisée. Je savoure la chance immense que j'ai d'être aimée d'un tel homme.

Quant à sa proposition…

Je ne suis pas certaine d'en être surprise, après coup. Depuis le premier jour, j'ai perçu sa nature un brin autoritaire, une nature qu'il a toujours réussi à canaliser. Il n'en était même pas conscient jusqu'à aujourd'hui. Mais cela ne m'effraie pas le moins du monde, au contraire. Je suis habituée à me frotter à ce type de caractère fort. J'ai été élevée comme ça. Ma foi, je suis volontaire pour tenter cette nouvelle expérience.

David remue. Il ne dort pas, alors je me risque à l'interroger sur ce qui me taraude :

— M'autorises-tu à te poser une question ?

Sans bouger, il marmonne un « oui » enroué.

— Puis-je savoir ce qui t'inspire ces fantasmes auxquels tu veux m'associer ?

Il relève la tête et appuie le menton sur ma poitrine.

— Une expérience assez troublante, me répond-il évasivement.

— Laquelle ?

Un petit sourire narquois étire subitement ses lèvres.

— La lecture d'un carnet dont on m'a récemment fait cadeau.

J'aurais bien d'autres questions à poser, forcément, mais David ne m'en laisse pas l'occasion. Il se hisse jusqu'à ma bouche, et sa langue me fait taire en m'imposant un autre de ces étourdissants baisers. J'ai comme l'impression qu'il va se passer bien des choses prochainement, certaines

que je n’ai pas de mal à prévoir, et d’autres qui pourraient bien me surprendre. À moins que je ne mette la main sur ce fameux carnet…

Un petit mot de l’auteure

Chers lecteurs,

Vous voici parvenus au terme de cet ultime épisode de la série *La Société*. Au fil des dix tomes, vous avez suivi les aventures de mes différents personnages, et je sais que vous vous êtes attachés à certains d’entre eux. Je présume que vous m’en voudriez un peu si je ne vous en donnais pas quelques nouvelles avant de refermer ce livre. Je vais donc m’y employer en essayant de me montrer le plus exhaustive possible, et en débutant par les membres du réseau.

Comme vous l’avez lu dans les pages qui ont précédé, Mme Jeanne a pris sa retraite. Elle n’a pas remis son fonds de commerce, et pour cause ; elle a simplement tiré le rideau. Elle est restée à Paris où elle profite enfin de son temps libre pour sortir, visiter les musées et les expositions, draguer son professeur de tai-chi, et prendre des cours de cuisine, au cas où ce dernier succomberait à ses manœuvres séductrices. Deux précautions valent mieux qu’une, Mme Jeanne est une femme prévoyante.

Bertrand a vendu son salon à une chaîne de coiffure. Se jugeant un peu trop pâle sous le climat parisien, il rêvait du soleil de la Méditerranée. Il en a donc ouvert un autre, à Saint-Tropez. On ne se refait pas, quand on aime les potins mondains, il faut bien aller les chercher où ils se trouvent.

Jill aussi a abandonné ses fonctions au sein de l'institut de beauté. Elle a rejoint Malmö, en Suède, sa ville natale. Elle s'est installée à son compte, et son doigté exceptionnel fait des ravages parmi sa nouvelle clientèle.

La jolie Mélanie a démissionné de la boutique de luxe. Après avoir suivi des cours du soir pendant des années, elle a intégré un célèbre atelier de haute couture, passant ainsi de la théorie à la pratique. Pour elle, Dieu se nomme Jacques Duivel.

Le Boudoir, *L'Hôtel de la Côte* ainsi que le gîte des Dehais ont repris leur entière indépendance. Les investissements qui avaient été réalisés au sein de ces établissements leur ont permis d'attirer une clientèle fidèle. Ludovic et Valentine sont heureux, tout comme Isabelle et Loïck. Josée, elle, vient de trouver l'amour de sa vie en la personne de Patricia, la boulangère chez qui elle s'approvisionne en pains croustillants. Il n'y a pas que dans la chanson de Joe Dassin que les clients des boulangeries ont besoin de lunettes. Un petit tour chez l'ophtalmo, et tout devient plus clair.

Venons-en à présent à nos héros, à commencer par le seul fondateur survivant de la Société. Comme vous avez dû le comprendre, Paul Peyriac a quitté ses fonctions à la tête de l'organisation à laquelle il a collaboré pendant de très nombreuses années. Puis il a décidé de prendre sa retraite pour de bon. Les Éditions de la Nuit Bleue ont été absorbées par les Éditions Peyriac, dont elles sont devenues une collection. Mina en assure toujours la direction. Mais elle a légèrement levé le pied depuis qu'elle est enceinte d'un petit garçon. Paul s'apprête donc à être arrière-grand-père. Il cherche déjà quel prénom commençant par un *P* pourrait être donné à cet enfant. On ne faillit pas à la tradition, chez les Peyriac.

En Normandie, les choses ont également évolué. À vivre heureux auprès de Lalie, Samuel Florent a vaincu sa phobie du mariage. Pour le plus grand bonheur de sa mère et de Manon, sa fille, il a demandé la main de sa compagne. Mais, contre toute attente, cette dernière a refusé au motif qu'ils étaient très bien comme ça. Manon a aussitôt réclamé de son père qu'il

l’emmène à Paris. À l’insu de Lalie, ils en sont revenus avec une Margot qui n’a pas hésité à faire le déplacement pour infliger une engueulade monumentale à sa petite-nièce. C’est vrai, après tout, on ne repousse pas une demande en mariage d’un homme comme Samuel. Manon se réjouit follement d’être à nouveau demoiselle d’honneur. À la rentrée, elle a intégré un collège de manière très classique, et tout se passe pour le mieux.

Stéphane Vallate peaufine le deuxième tome de sa bande dessinée. Il a pris définitivement ses quartiers chez Frédérique, transformant, avec l’autorisation de la propriétaire, le dernier étage de l’immeuble de la rue Manet en atelier. Quand la jeune femme ne manipule pas les corps de ses patients, elle monte mettre le sien à la disposition de son artiste préféré. Quant à Jean-Luc Roche, il coule des jours heureux auprès de son épouse tout en continuant à travailler avec sa tête de mule de fille. Qui se ressemble s’assemble, n’est-ce pas ce qu’on dit ?

Après s’être rendus à Moscou, Natalia et Vladimir ont fait escale à Bruxelles pour embrasser leurs parents avant de rentrer à New York. Cette escapade professionnelle au pays de leur enfance a été l’occasion pour eux de s’affranchir de souvenirs encombrants. Comme il l’avait envisagé, Daniel a embauché Natalia au département juridique de l’une de ses sociétés. À leur arrivée, Mickaëlla et Alexis n’ont pas manqué de la prévenir de l’offensive de David Hertman à l’encontre de Claude Lanstier. Elle suit donc l’actualité française avec beaucoup d’intérêt. Elle n’exclut pas, le cas échéant, d’aller témoigner à son tour.

Puisque je viens d’évoquer Daniel, parlons-en. Il était à l’aéroport en compagnie de Jacques et Éléonore Duivel lorsque Mickaëlla, Alexis et Gabriel ont débarqué. Passé le cap des effusions, il leur a fait les honneurs de leur nouveau domicile, idéalement situé à Greenwich Village et entièrement décoré par les soins de Pascaline. La quarantaine lui va formidablement bien, à notre businessman. Même si son cœur n’appartient qu’à son épouse, il continue de faire tourner toutes les têtes et s’affiche à la

une des magazines, estimant à juste titre que c’est la meilleure manière de faire sa publicité. D’ailleurs, son actualité est brûlante. Il vient de créer une fondation destinée à œuvrer en faveur des enfants et des personnes âgées. Il n’a pas oublié Emily, la charmante vieille dame qui lui a volé un baiser lors du premier gala de charité qu’il a parrainé. Il lui avait fait une promesse, il l’a tenue. Il existe des hommes qui honorent toujours leurs engagements, lui en fait partie.

Et pendant que leurs parents se réjouissaient de se retrouver, Gabriel Duivel a fait la connaissance de Justine Sitrange. Quelques mois seulement séparent ces deux enfants aussi beaux que joueurs. Micky et Cali sont tombées d’accord pour unir leurs efforts. Elles ne seront pas trop de deux pour veiller sur ces démons en herbe. Curieusement, les papas n’ont pas protesté. On se demande bien pourquoi.

Tout ce petit monde a été ensuite rejoint par un couple de jeunes mariés. Lou et Liam ont quitté Las Vegas pour sillonner à moto les routes mythiques de l’Amérique. Leur périple les a naturellement conduits à New York, où ils continuent de séjourner. Liam est entré en studio pour l’enregistrement de son prochain album. Il est ravi de bénéficier des services exclusifs de son nouvel agent. Une certaine Lou-Anne Lenoir. Leur mariage s’est déroulé comme la majorité des unions à Las Vegas, rapidement et en comité très restreint. Ce qui n’a pas empêché le père de Liam de lui faire parvenir un petit message de félicitations et de remerciements.

Gérard Carnelière a, en effet, toutes les raisons d’être satisfait. La disparition de la Société a signé la fin des activités occultes et très illégales auxquelles son fils et son ex-maîtresse se livraient. Il s’est assuré personnellement que toutes les preuves et les archives avaient été détruites. Ce qui, pour un ministre de l’Intérieur, ne posait pas particulièrement de problème, il faut bien le reconnaître. L’autre nouvelle qui donne le sourire au ministre, c’est l’annonce de la primaire de l’USF dont se font écho tous

les journaux. Quatre candidats vont s'affronter en novembre prochain, Jean-François Blanquet, Bernard Lecourt, Michel Massanien et Mathilde Sarvier. Aucun d'eux ne fait figure d'adversaire redoutable pour la présidentielle à venir. Claude Lanstier était le seul à pouvoir véritablement contrarier ses plans personnels. Or, il vient d'être brutalement mis sur la touche par des articles sulfureux, qui ont ouvert les yeux du public sur des aspects plus obscurs de sa personnalité.

Le premier de ces articles a été publié au début du mois de juillet par le plus fameux journal du pays, et il était signé de la main même de son patron, David Hertman. Cet acte accusatoire a fait l'effet d'une bombe et, alors que tout le monde s'attendait à ce que ce journaliste soit montré du doigt, c'est tout le contraire qui s'est produit. D'autres magazines avides de sensationnel ont pris la relève. Ils ont sorti leurs propres fonds de dossier concernant le grand homme. Durant tout l'été, période où il ne se passe pas grand-chose généralement, les Français ont suivi en direct le lynchage public de Lanstier. La rentrée a été le point d'orgue de ce qu'il est désormais convenu d'appeler « l'affaire Lanstier ». Plusieurs jeunes femmes ont déposé des plaintes contre l'ex-ministre. Les accusations font état d'agressions sexuelles, voire de viols répétés. Claude Lanstier a donc jugé plus urgent de se consacrer à sa défense plutôt qu'à l'avenir de la France.

Enfin, il me reste à évoquer les héros de ce tome. David a vendu son appartement de la rue d'Enghien. Il a fait procéder à des travaux d'aménagement et de transformation dans la propriété de Neuilly. Depuis la parution de l'article, les fantômes de Victoire et de son père le laissent en paix. À moins qu'ils ne veillent sur lui ? Dans ce cas, ils ne sont pas les seuls. Mélissa se charge également du bien-être de son cher patron, ainsi que Georges.

Oui, oui, Georges !

Parce que vous pensiez vraiment que le majordome des Duivel se retirerait à Arcachon ?

Certes, il aime sa sœur, mais vivre au quotidien près d'elle relève du sacerdoce. Et il déteste les huîtres. Georges est majordome, mais pas masochiste. Une semaine après avoir remis le fameux dossier Lanstier à David, il a confié les clés de la propriété des Duivel à l'agent immobilier mandaté pour la vendre, et il est entré pleinement dans ses nouvelles fonctions à Neuilly. Ne comptez pas sur lui pour vous révéler quoi que ce soit de ce qui se passe entre ces murs, il n'a jamais trahi les secrets les plus intimes de la famille Duivel, il ne trahira pas davantage ceux de son nouvel employeur.

Voilà, il est temps pour moi de mettre un point final à cette histoire. J'espère que vous avez pris autant de plaisir à la lire que moi à l'écrire. Vous vous amuserez peut-être à essayer de deviner ce qui relève de la réalité ou de la pure fiction. Je vous souhaite bon courage, car moi seule le sais, et c'est bien là le plus grand privilège de l'auteure.

Je vous quitte en vous embrassant… tendrement, comme toujours.

Angela BEH…

Yann pose la main sur mon épaule. M. Le Breuil a la fâcheuse manie de lire dans mon dos. Je sentais sa présence silencieuse depuis un moment, je me demandais juste quand il allait se décider à intervenir. Et bien sûr, il a attendu le tout dernier mot.

— Pourquoi continuer à utiliser ce pseudonyme ? m'interroge-t-il d'une voix de velours qui me fait sourire.

— Je ne sais pas… par habitude, sûrement.

— Je crois que tu peux leur dire la vérité, à présent.

Il a raison, au point où en sont les choses, cela n'a plus la moindre importance.

La Société a vécu, vive la Société !

Emmanuelle TRAVEL

ANGELA

BEHELLE

LA SOCIÉTÉ - TOME 10

Paris-New York

